This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600017041J

MADAME

SWETCHINE

I

Pour paraître prochainement :

LETTRES DE MADAME SWETCHINE, 2 vol. in-8.
MÉDITATIONS ET PRIÈRES, 1 vol. in-8.

Imprimerie Cosnier et Lachèse, à Angers.

MADAME SWETCHINE

SA VIE ET SES ŒUVRES

PUBLIÉES

PAR LE Cte DE FALLOUX,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

I

VIE DE MADAME SWETCHINE.

PAR M. DE FALLOUX.

PARIS

AUGUSTE VATON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DU BAC, 50

ET A LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE, DIDIER ET Ce

35, QUAI DES AUGUSTINS.

1860

Réserve de tous droits.

210. b. 166.

BIBLIOTHECA · BODLEIANA
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

D'autres ont dit, d'autres diront mieux que moi ce que fut Mme Swetchine; nul ne le dira mieux qu'elle-même, dans ces deux volumes qui contiennent à la fois ses pensées et ses exemples.

Je dois cependant au public un éclaircissement : je dois expliquer par quelles circonstances, dans quelles conditions, je suis devenu dépositaire du trésor qui, de mes mains, va passer désormais dans les mains de tous.

Mme Swetchine, je puis l'affirmer en appuyant ma conviction sur mille preuves irrécusables, n'avait jamais conçu l'ambition de se survivre à elle-même par la renommée. Son constant et bien regrettable soin, fut de maintenir entre le monde et sa vie intime, un voile qu'elle ne laissait jamais soulever. Son humilité prenait à cet égard toutes les précautions qu'eût pu suggérer la méfiance, et cette humilité n'eut jamais une distraction.

Mme Swetchine exprima, depuis la mort du général Swetchine, le dessein de me nommer son exécuteur testamentaire; elle m'en avait parlé, mais au point de vue purement légal, et sans me laisser entrevoir aucune intention concernant sa mémoire. J'étais si profondément convaincu qu'elle

ensevelirait tout ce qui lui était personnel dans une inviolable obscurité, que je ne me permis ni de lui adresser une question, ni de prendre des informations qui, dans une prévision différente, m'eussent été si précieuses.

Mme Swetchine ne soupçonna jamais qu'on pût écrire sa vie, ou publier ses œuvres; elle n'admit pas un instant l'espoir ou la crainte que ses papiers devinssent l'objet d'une investigation assez minutieuse pour qu'on parvînt à y retrouver, à y reconstituer un ensemble. Je crois cependant que le legs dont elle m'a honoré fut réfléchi, et qu'elle y attacha, comme elle le faisait pour toutes choses, une pensée clairvoyante et affectueuse.

Elle n'avait voulu, de son vivant, ni jouir, ni disposer de ses propres pensées; elle ne voulut non plus rien condamner arbitrairement de ce que la prudence ou la délicatesse pour autrui ne l'avait pas portée à détruire. Beaucoup de ses cahiers, de ses extraits de lectures, de ses méditations pieuses lui étaient agréables ou utiles, et c'est pour son propre usage qu'elle les conserva jusqu'à son dernier jour. Quant à ces fragments épars, elle laissa à la Providence le soin d'en fixer la valeur et d'en régler la destinée; mais son cœur, qui aimait tant la discrétion, ne connaissait pas l'oubli. Elle ne voulut pas priver ses amis d'une consolation et peut-être d'un secours, encore moins préparer ou prescrire l'exécution d'une volonté quelconque. Par l'absence de communications ou d'indications confidentielles, par la privation d'un fil conducteur, elle fit pencher toutes les chances du côté qu'elle préférait, c'est-à-dire du côté du silence; puis elle ferma les yeux sur l'avenir, acceptant toute résolution de la part de ses amis comme un jugement dans lequel il lui avait suffi de se récuser.

Le jugement et le vœu des amis consultés ont été unanimes. J'oserai ajouter qu'elle-même avait d'avance tracé

nos devoirs en écrivant, à la mort de son amie, la princesse Alexis Galitzin, les lignes suivantes :

« S'il était permis de vous suggérer une pensée, je vous prierais de mettre sur le papier quelques dates, quelques mots, quelques aperçus, pour conserver le souvenir de cette sainte femme. Je sais bien qu'elle n'en a pas besoin, et ce qui lui importe, à elle, c'est que son nom soit inscrit dans le livre de vie; mais pour nous, pour ceux qui nous suivront, c'est une grande consolation que de savoir quelque chose de nos aînés dans la foi. Tant que nous ne connaissons rien de leur caractère, de leur vocation, des actions de leur vie, ils demeurent pour nous à l'état d'abstraction; or vous savez si ce sont les abstractions qui parlent au cœur. »

Ces lignes auraient été à elles seules la sécurité de ma conscience et l'inspiration de mon travail.

VIE

DE Mme SWETCHINE

CHAPITRE PREMIER.

COUP-D'ŒIL SUR LA COUR DE RUSSIE DURANT LE XVIIIe SIÈCLE. — NAISSANCE DE MADAME SWETCHINE. — SON ÉDUCATION. — SON MARIAGE.

Madame Swetchine naquit à Moscou le 22 novembre 1782. Son père, M. Soymonof, issu d'une ancienne famille moscovite, occupait un poste élevé dans l'administration intérieure de l'empire et compta parmi les fondateurs de l'Académie des sciences à Moscou; sa mère

appartenait à une famille également distinguée, et dans laquelle le goût des lettres se montrait uni à la vocation des armes. Elle était fille du général-major Jean Boltine, originaire des environs de Kasan; un de ses ancêtres avait été ambassadeur de Russie en Danemarck. Le général Boltine soutint de longues controverses avec le prince Shérébatof sur les annales russes, dont il contribua à éclaircir plusieurs pages, et il avait conduit jusqu'au dix-neuvième volume la traduction en russe de l'Encyclopédie française.

Moscou était alors, plus encore qu'aujourd'hui, la capitale vraiment nationale de la Russie; les premières impressions de Mme Swetchine se trouvèrent naturellement mêlées aux plus illustres souvenirs de sa patrie. Ce serait donc négliger le trait principal d'une rare prédestination, ce serait méconnaître l'amour qu'elle garda si fidèlement à son pays, que de ne pas retracer d'abord sommairement les événements, les contrastes, les spectacles qui furent les premiers enseignements de son jeune esprit et exercèrent longtemps sur lui leur influence. Plusieurs faits qui se rattachent à sa biographie, seraient d'ailleurs insuffisamment appréciés si l'on ne se pénétrait d'abord du véritable caractère des mœurs et de l'esprit russes à cette époque, et si l'intelligence du lecteur ne se transportait préalablement tout entière dans une région si complétement différente des notions et des habitudes de notre temps.

La Russie quoique son histoire, brusquement interrompue par la volonté d'un seul homme, ait changé tout d'un coup de direction, de théâtre et d'aspect, n'est pas seulement un puissant empire, c'est une nationalité ori-

ginale et forte. Il suffit de parcourir le Kremlin de Moscou pour passer rapidement en revue et retenir profondément gravées dans sa mémoire les traces survivantes des vieilles dynasties russes.

Nous croyons d'ordinaire en France que le Kremlin est une citadelle et qu'il n'existe de Kremlin qu'à Moscou ; ce sont deux erreurs. Toute ville russe, antique et considérable a entouré d'une enceinte fortifiée une église particulièrement révérée, souvent plusieurs, un couvent, un dépôt d'artillerie, des munitions de guerre ; c'est cet ensemble qui reçoit le nom de Kremlin et qui pourrait en effet porter le nom de forteresse, puisque le peuple concentre là ce qui fait sa force, c'est-à-dire sa religion, ses archives et ses armes. Sous ce triple rapport, Moscou cumule les plus importantes et les plus intéressantes richesses.

Au centre de son Kremlin, s'élève la cathédrale ; plus loin, le vieux manoir des tzars, le palais du Sénat et enfin l'arsenal. Là sont recueillies les reliques de tous les siècles, depuis le sceptre et le globe envoyés par Alexis Comnène à Vladimir Monomaque, jusqu'au brancard de Charles XII, trophée de la bataille de Pultawa. Les couronnes successivement portées par les souverains russes sont rangées par ordre de date et s'aperçoivent d'un seul coup-d'œil : les premières, simples bonnets de fourrure avec quelques symboles de peu de valeur; les autres, toques de velours enrichies de pierres précieuses, enfin le diadème moderne d'or et de diamant. Les trônes apparaissent ensuite; celui d'Ivan III Wasiliéwitch, en ivoire, sculpté dans le style byzantin; celui de Boris Godounof, siége de bois recouvert de quelques lames d'or, cadeau d'un shah de Perse au tzar. Au fond d'une galerie, seul sur

une estrade, un trône à deux places et en argent doré, attire les regards moins par la magnificence du travail et la profusion des turquoises que par la singulière disposition d'un rideau mobile retombant en arrière d'un dais spacieux pour associer à la scène royale un troisième personnage invisible. On devine la princesse Sophie dictant à ses deux frères, Ivan et Pierre, les paroles qu'elle craignait de confier à leur mémoire enfantine ou rebelle. Mais bientôt le plus jeune des deux princes se lassa de cette tutelle; le souffleur fut relégué dans un monastère, Ivan réduit au silence et Pierre-le-Grand occupa seul ce trône qu'il ne trouvait pas trop large.

La révolte des strelitz qui avait ensanglanté et épouvanté son avénement, lui laissa l'ineffaçable impression de la violence encore farouche de ses sujets. Son éducation livrée sans choix à des étrangers de nations diverses, développa ce germe, et le prince grandit avec la résolution d'implanter violemment à son tour la civilisation européenne au cœur de la Russie. Tout fut immolé à cette pensée dominante : son repos, sa dignité, la vie de son propre fils, le vieux et héréditaire séjour de ses prédécesseurs. Pierre comprit qu'il ne pouvait accomplir à lui seul la régénération qu'il avait rêvée ; il voulut ouvrir aux étrangers une porte dans ses états, à ses sujets, une fenêtre sur l'Europe; Saint-Pétersbourg fut improvisé au milieu des sables et des flots. Cette entreprise contre le sol et toutes les traditions d'un peuple a-t-elle réussi? Le débat subsiste encore. Le voyageur rencontre aujourd'hui, comme il y a deux siècles, des Russes épris de sympathie pour le jeune prince Alexis, qui se liguait avec les longues barbes contre les impétuosités nova-

trices de son père, et qui périt victime de sa fidélité aux vieux instincts de la Russie. Quoi qu'il advienne un jour des destinées constamment rivales de Saint-Pétersbourg et de Moscou, une révolution incontestable s'opéra durant la vie de Pierre-le-Grand et lui survécut. Le progrès des arts mécaniques et même des sciences, l'exploitation des trésors métallurgiques, une organisation militaire plus forte, la création d'une marine, les agrandissements de territoire, les envahissements prémédités et continus datent de ce règne. Mais avec lui s'inaugure aussi l'arbitraire sans frein substitué à la loi ou à la coutume qui en avait revêtu l'autorité. Le pouvoir supprimait du même coup ses auxiliaires utiles et ses contradicteurs incommodes. L'assiduité à la cour et l'habitation dans les grands domaines étant devenues incompatibles, le seigneur et le paysan se perdirent de vue à leur mutuel préjudice ; le servage, loin d'être rayé des institutions, se perpétua et s'aggrava, les restes de l'indépendance religieuse furent anéantis, le tzar devint pontife absolu dans l'Eglise, en même temps que maître unique dans l'Etat, la confiscation accompagna et corrompit la justice, les règles mêmes de la succession au trône furent abolies et, au bout de quarante ans, au terme d'un règne d'une incomplète et bizarre grandeur, Pierre disparut ne laissant derrière lui qu'une immense ébauche et autant de ruines que de monuments. Ses successeurs héritaient d'un despotisme sans limite, que punirent sans le tempérer les complots et l'assassinat. Paul Ier ne pouvait tarder à devenir possible et Alexandre nécessaire.

Catherine, seconde femme de Pierre-le-Grand, lui succéda sans autre titre que l'ascendant du favori Men-

chikof à la tête de soldats gagnés, entraînés ou intimidés. Compagne dans sa jeunesse d'un caporal suédois, prisonnière des Russes, signalée par sa beauté, plus tard par sa présence d'esprit et son courage, Catherine Ire ne pouvait représenter dans les camps ou sur le trône qu'un caprice de la fortune. Elle mourut deux ans après le tzar, épuisée par l'abus des liqueurs fortes, vice qu'excitait pour la maîtriser en l'abrutissant celui-là même qui lui avait aplani le chemin de la suprême puissance.

Pierre II, fils de l'infortuné Alexis, proclamé à quinze ans et succombant presque aussitôt après à une atteinte de petite vérole, compte à peine dans la chronologie des monarques russes.

L'impératrice Anne, duchesse de Courlande, occupa après lui ce redoutable trône. Usant des nouvelles attributions que s'était arrogées l'omnipotence souveraine, elle désigna pour son héritier un enfant au berceau, fils du prince Antoine de Brunswick, mais allié par sa mère à la famille impériale. La duchesse de Brunswick s'indigna qu'on l'eût frustrée, au profit du duc de Courlande, des prérogatives de la régence; le feld-maréchal Munich promit de la venger, se fit suivre une nuit par quarante grenadiers, alla saisir le duc de Courlande dans son lit et l'exila en Sibérie. Une fille de Pierre-le-Grand, Elisabeth, avait laissé dans le calme apparent d'une impassible indifférence se consommer ces ambitieuses péripéties; mais tout d'un coup, elle se repent ou se lasse de son abnégation; Woronzof est appelé, le palais impérial est de nouveau et nuitamment envahi par trois cents grenadiers; le duc et la duchesse de Brunswick sont confinés à Riga, l'empereur enfant, Ivan VI, est enfermé

dans le monastère fortifié de Waldaï, puis transféré dans la citadelle de Schlusselburg.

Le mouvement qui avait porté Elisabeth sur le trône ne se renferma pas dans le cercle étroit des conjurés; il donna satisfaction au murmure national qui s'élevait de toutes parts contre l'intervention des étrangers dans le gouvernement de la Russie.

Un seul jour vit conduire au supplice les principaux personnages de l'empire : Munich, Ostermann, Mengden et quelques autres. Le chancelier Ostermann, qui avait présidé durant plusieurs règnes à la conduite des relations extérieures, fut apporté dans un fauteuil, en proie à un accès de goutte, et enveloppé dans une robe de chambre. Le bourreau posa la tête du chancelier sur le billot, découvrit son cou et leva la hache. Un officier s'avançant alors déclara que l'impératrice accordait la vie à Ostermann et le condamnait à un exil perpétuel. Le vieux ministre se borna, pour remerciement, à une inclination de tête, et, sans que son visage trahît la plus légère émotion, dit : « Je vous prie, donnez-moi ma perruque et mon bonnet. » Les autres personnages réunis au pied du même échafaud reçurent après lui la même commutation de peine. Munich et Ostermann furent envoyés en Sibérie, tandis que le duc de Courlande en était rappelé. L'ancien régent et celui qui l'avait précipité du pouvoir se rencontrèrent à un relais de poste dans un faubourg de Kasan. Tous deux se regardèrent avec étonnement, se saluèrent avec politesse sans proférer une parole, et continuèrent leur route opposée.

La confiance d'Elisabeth se partagea longtemps entre deux favoris simultanés : Razoumofski et Schouvalof,

émules sans jalousie, qui se traitaient non de rivaux mais de collègues. Les conflits européens n'avaient pas jusqu'alors ému le gouvernement russe. L'emploi de ses ressources formidables se bornait à des querelles de voisinage avec la Suède, la Pologne et la Porte Ottomane. Elisabeth, au contraire, intervint activement entre la Prusse, la Hongrie et l'Autriche. Les cabinets de Saint-James et de Versailles accréditèrent près d'elle des agents diplomatiques d'un rang distingué. Frédéric écrivait dans ses mémoires militaires : « De tous les voisins de la Prusse, l'empire de Russie mérite le plus d'attention comme le plus dangereux : il est puissant et il est voisin; ceux qui à l'avenir gouverneront la Prusse, seront également dans la nécessité de cultiver l'amitié de ces barbares. »

Le comte Schouvalof aimait les arts et en fit régner le goût à la cour de Russie. Il fonda l'université de Moscou, la première et la plus ancienne des universités russes, et commença avec les philosophes français cette correspondance qui attira vers Pétersbourg l'attention et la bienveillance du XVIIIe siècle. Il conçut l'idée de confier à Voltaire la mission d'écrire l'histoire de Pierre-le-Grand, et lui fit remettre les matériaux tronqués et adulateurs qui ont formé sur ce prince l'opinion populaire; enfin il introduisit la langue française dans les documents officiels, et fonda à Pétersbourg un théâtre français.

La civilisation de la Russie continua donc à s'étendre plus en superficie qu'en profondeur. L'immoralité autant que la politesse pénétra dans les régions élevées ; on enseigna aux classes inférieures la dissimulation plus que la probité ; les désordres privilégiés se crurent le droit de

marcher à visage découvert, tandis que les désordres et les souffrances du peuple n'étaient l'objet que d'une étude peu attentive et peu scrupuleuse ; les costumes étaient changés plutôt que les mœurs ; une des nations les plus richement douées du côté de l'intelligence et de la vigueur, était donnée en spectacle par ses maîtres plutôt que sérieusement et solidement préparée à l'accomplissement de ses véritables destinées.

Elisabeth mourut en 1761. Le successeur choisi par elle était son neveu, Ulric de Holstein-Gottorp, dont la mère était fille de Pierre-le-Grand. Il prit le titre de Pierre III. La femme qui allait partager son trône était Sophie d'Anhalt-Zerbst. En embrassant la religion grecque, elle avait pris le nom de Catherine qui lui fut donné par l'impératrice Elisabeth. Une mésintelligence déclarée régnait déjà entre les deux époux lorsqu'ils ceignirent la couronne. Pierre III blessa les Russes par la dureté de ses manières et par son engouement pour la discipline prussienne. Rapidement, de jeunes officiers passèrent du mécontentement aux complots. Pierre III fut assailli à Péterhof tandis que l'Impératrice continuait sa résidence à Pétersbourg. L'abdication de Pierre et sa mort furent l'ouvrage mystérieux de quelques heures. L'Impératrice fut proclamée sous le nom de Catherine II.

Un tel début de règne exigeait qu'on apaisât beaucoup de rumeurs et qu'on flattât beaucoup d'espérances. Couronnée en grande pompe à Moscou en 1762, Catherine convoqua près d'elle les députés de toutes les parties de son empire pour leur soumettre ses plans de réforme et d'institutions nouvelles. Une assemblée de douze cents membres environ, parlant des langues diverses, repré-

sentant des intérêts opposés, la fatigua et l'effraya ; les députations furent congédiées, et les plaisirs reprirent le pas sur les affaires.

Mais Catherine ne perdit jamais de vue le double soin de gagner le cœur de ses sujets et de s'assurer le suffrage des dispensateurs de la renommée européenne. M. de Breteuil, ambassadeur de Louis XV, écrivait de Pétersbourg à Versailles : « La Tzarine m'a fait demander si je connaissais M. de Voltaire pour m'engager à rectifier ses idées sur la lugubre tragédie de Péterhof. » L'éducation de son fils unique, le grand-duc Paul, fut offerte à d'Alembert ; Grimm et Diderot furent appelés à Pétersbourg. Le baron Grimm, qui avait quitté la Bavière pour la Russie, alla se fixer bientôt à Paris en qualité de diplomate historiographe et de chargé d'affaires littéraires. Diderot écrivait à ses amis de France : « On me traite ici comme le représentant des honnêtes gens et des habiles gens de mon pays. » Il se montrait peu favorable au maintien du siége du gouvernement à Pétersbourg, et répétait souvent que « mettre sa capitale au bout de son royaume, c'était avoir son cœur au bout de ses doigts, rendre la circulation du sang difficile et la moindre blessure mortelle. » Diderot ne rentra pas en France sans laisser à l'Impératrice, pour l'éducation de son peuple, une foule de plans promptement mis en oubli. D'autres choix furent plus heureux. La Prusse se vit enlever le laborieux et célèbre naturaliste Pallas, dont Cuvier a dit : « Il avait tenu à peu qu'il ne changeât la face de la zoologie ; il a vraiment changé celle de la théorie de la terre. » Enfin un sentiment juste des difficultés sinon des devoirs de sa situation, une ambition mûrie et réfléchie dès la

jeunesse, de la frivolité dans les goûts, mais de la grandeur dans l'imagination, une constante préoccupation de plaire et de séduire, suggéraient à Catherine d'incessantes entreprises, souvent plus apparentes que réelles, mais toujours vastes et fastueuses.

Cependant cette haute prospérité ne fut pas exempte de troubles et de menaces. Un simple Cosaque, Pugatchef, conçut le hardi projet de se faire passer pour Pierre III, souleva des régiments, des provinces et ne put être vaincu qu'aux portes de Moscou. L'impérial captif de Schlusselburg, le jeune Ivan VI fut poignardé par ses gardiens qui en avaient d'avance reçu l'ordre, au moment où une tentative couronnée d'un premier succès, allait le placer à la tête d'une insurrection militaire. Ces orages apaisés, la cour retentissait encore de ceux qui s'élevaient entre les favoris. Grégoire et Alexis Orlof, supplantés par Potemkin, élevaient tour à tour leurs cabales jusqu'à la hauteur d'un péril. Chaque ambassadeur en entretenait son souverain comme de l'événement qui exerçait l'influence la plus directe sur la politique de la Russie.

L'Impératrice mandant un jour le comte Alexis Orlof, lui adressa ces mots (1) : « Devenez l'ami de Potemkin, obtenez de cet homme extraordinaire qu'il soit plus circonspect dans sa conduite, plus attentif à remplir les devoirs des grandes charges qu'il occupe, et qu'il cesse de me tourmenter en retour de l'estime et de l'amitié que j'ai

(1) Ces détails et ceux qui suivent sont empruntés au livre très curieux et très authentique intitulé : *La cour de Russie il y a cent ans*. Berlin, 1858.

pour lui. Que je vous aie encore cette obligation; contribuez à ma félicité domestique, comme vous avez contribué à l'éclat et à la gloire de mon règne. — Vous savez, Madame, répondit le comte Orlof, que je suis votre esclave, ma vie est à votre service. Si Potemkin trouble la paix de votre esprit, donnez-moi vos ordres, il disparaîtra immédiatement, vous n'entendrez plus parler de lui. Mais que je recherche l'amitié d'un individu que je méprise, je n'y puis consentir. » L'Impératrice fondit en larmes, le comte Orlof se retira, mais il revint quelques minutes après et ajouta : « Je sais, Madame, à n'en pas avoir de doute, que Potemkin n'a aucun attachement réel pour Votre Majesté; qu'en toutes choses il consulte seulement son propre intérêt, que son unique talent supérieur est la fourberie, qu'il cherche par tous les moyens à distraire Votre Majesté des affaires, et à vous endormir dans une sécurité voluptueuse, afin de s'emparer de l'autorité souveraine. Si vous voulez être débarrassée d'un homme si dangereux, ma vie est à votre service; mais si vous voulez temporiser avec lui, je ne peux vous être d'aucune utilité. » L'Impératrice avoua au comte Orlof qu'elle était convaincue de tout ce qu'il disait de Potemkin, mais elle ajouta « qu'elle ne pouvait même soutenir la pensée de procédés si violents. » Cette conversation était, peu de jours après, répétée à Potemkin et le comte Orlof recevait l'invitation de s'éloigner.

Peu après, c'était du frère d'Alexis Orlof que s'occupait la correspondance des ambassadeurs. Le prince Grégoire Orlof venait de tomber en démence; cet événement causa à l'Impératrice le plus profond chagrin et l'on constatait qu'à aucune époque de sa vie elle n'avait paru aussi pé-

niblement affectée que par l'accident soudain qui frappait son plus ancien favori. Elle ne voulut admettre pour sa guérison ni réclusion, ni régime ; elle le recevait à toute heure, de quelque importante affaire qu'elle fût occupée. Les discours incohérents du prince Orlof la laissaient dans un tel trouble, que de tout le reste du jour elle ne pouvait rendre son attention à quoi que ce fût. De temps à autre, et en présence de tous les témoins que le hasard pouvait réunir, Orlof s'écriait qu'il avait attiré sur lui le jugement du ciel et que c'était le remords qui lui enlevait la raison.

Ces agitations expiatrices secrètement attachées par la Providence aux fautes momentanément impunies, nous ont conduits à la fin de l'année 1782, époque de la naissance de Mme Swetchine. A cette date, le crédit officiel de Potemkin avait atteint son apogée.

En même temps, et dans une région plus calme, l'Impératrice appréciait l'esprit et les services de quelques hommes distingués auxquels était remis le soin de sa correspondance privée, de ses intérêts les plus proches. De ce nombre fut M. Soymonof. Elle lui confia, avec un titre élevé dans la hiérarchie administrative, les fonctions de secrétaire intime.

M. Soymonof quitta Moscou pour venir remplir cette charge qui lui donnait un appartement dans le palais impérial. Son esprit était grave et cultivé, ses manières et son visage respiraient la noblesse. Ses traits, fidèlement conservés sur un camée, semblent ceux d'une tête antique. Son père, Théodore Ivanowitch Soymonof, était lui-même un homme distingué. Il avait été élève à l'école navale instituée par Pierre-le-Grand ; il avait complété son éducation

en Hollande, avait subi un brillant examen en présence du tzar et accompagné ce prince dans plusieurs de ses campagnes, notamment dans celle de Perse. On a de lui la première description de la mer Caspienne et un journal qui contient des données précieuses sur les contrées qu'il avait parcourues et les événements dont il avait été témoin. L'impératrice Anne l'exila en 1740 ; l'impératrice Elisabeth le nomma gouverneur de la Sibérie où il avait été prisonnier. Il mourut sous l'impératrice Catherine, en 1780, presque centenaire, et entouré d'une considération universelle, deux ans avant la naissance de sa petite-fille.

Mme Swetchine reçut avec le baptême grec le nom de Sophie qu'avait porté l'Impératrice avant celui de Catherine. Les occupations de courtisans n'empêchèrent point M. Soymonof de consacrer des soins assidus à l'éducation d'une fille qui demeura durant dix années son unique enfant. Frappé des progrès de cette jeune intelligence, il mêla bientôt l'orgueil paternel à la plus tendre prédilection. La jeune Sophie manifestait une égale aptitude aux langues, à la musique et au dessin ; une qualité singulière dans un enfant se développa au même degré : la fermeté de caractère.

Elle désira une montre avec l'ardeur qui perçait déjà dans tous ses mouvements ; son père la lui promit. Les jours d'attente se passèrent sans sommeil, et en proie à une fiévreuse préoccupation. La montre fut reçue et portée avec des transports de joie, puis, tout d'un coup, une autre pensée saisit la petite Sophie : Il y a quelque chose de plus beau qu'une montre, se dit-elle, ce serait d'en faire volontairement le sacrifice. Aussitôt elle court vers

M. Soymonof et lui remet l'objet si passionnément désiré, en lui avouant le motif de cette subite détermination. M. Soymonof fixa sur sa fille un regard pénétrant, reprit la montre, la serra dans un tiroir de son bureau et il n'en fut plus question.

L'appartement de M. Soymonof était décoré de tableaux, de bronzes, de médailles et de marbres d'un grand prix. La jeune Sophie vivait familièrement avec tous ces personnages de la fable et de l'histoire ; mais elle éprouvait une répugnance invincible pour un cabinet où son père l'appelait quelquefois et qui contenait plusieurs momies La pauvre enfant, rougissant de cette faiblesse, s'en indigna et résolut de s'en affranchir. Un jour, elle ouvre seule la porte redoutée, court droit à la momie la plus proche, la soulève et l'embrasse, jusqu'à ce que, épuisée de forces et de courage, elle tombe sur le parquet étendue sans connaissance. Son père, accouru au bruit de la chute, l'emporta dans ses bras et en obtint non sans peine l'aveu des terreurs qu'elle lui avait jusque là dissimulées. Mais cet effort suprême lui avait valu la victoire : à partir de ce jour, les momies ne furent plus pour elle qu'un objet de curiosité et d'intérêt comme tout autre.

Quelque studieuse que fût cette éducation, M. Soymonof cependant n'en bannissait pas les poupées. Sa fille s'y attachait comme à des amies, et garda même ce goût au-delà des années de l'enfance ; mais elle le relevait en y mêlant un intérêt intellectuel et souvent dramatique. Ses poupées étaient généralement de la plus haute taille ; elle leur appliquait un nom, un rôle, établissait entre ces divers personnages des relations suivies, des dialogues animés qui occupaient très vivement son imagination et

devinrent quelquefois un moyen d'instruction. Jouer à la poupée, était déjà pour elle le prélude de la morale et de la connaissance du monde.

La cour de Catherine était une succession de fêtes continuelles. Le palais d'hiver s'était agrandi d'une annexe auquel on donnait, fort contrairement à la vérité, le nom d'Ermitage ; en même temps, elle faisait don à Potemkin du palais de la Tauride, où il offrait à sa souveraine des réceptions splendides. C'était l'époque où Catherine revenait enivrée de ce voyage de Crimée qui lui avait montré tant de chimériques villages, tant de fondations éphémères, spirituellement caractérisés par l'empereur Joseph II lorsqu'il disait : « J'ai fait ce matin une grande affaire avec l'Impératrice; elle a posé la première pierre d'une ville et moi la dernière. »

Les représentations féeriques de l'Ermitage, les scènes de pantomime frappèrent d'abord la jeune enfant, qui ne goûtait encore ni les tragédies de Voltaire, ni celles du comte de Ségur, alors ambassadeur de Louis XVI, ni les drames de l'Impératrice elle-même. La petite fille s'avisa de composer un ballet qu'elle intitula : « La bergère fidèle et la bergère volage » ; elle en dansa et en joua toutes les scènes à son père, et son père faisait partager à ses amis le vif plaisir qu'il en avait reçu; succès qui resta si bien gravé dans la mémoire de l'enfance, qu'il faisait encore sourire l'âge avancé.

Le palais resplendissant de dorure, étincelait chaque soir de lumières; le moindre prétexte donnait lieu à de somptueuses illuminations. La petite Sophie en faisait aussi la répétition dans ses jeux. Une vaste galerie précédait le salon de M. Soymonof; on en abandonnait sou-

vent la jouissance à ses grandes poupées et à ses inventions ingénieuses. Les lignes suivantes étaient tracées par elle lorsqu'elle avait déjà dépassé sa soixantième année : « Dans mon enfance, un de mes plus vifs plaisirs était de » composer des décorations de fête que j'illuminais en » les disposant avec grande joie sur la cheminée de mar- » bre blanc de ma salle d'étude. L'ardeur que je mettais » à dessiner, à découper les transparents, à les peindre, » à inventer les emblèmes et les devises, était incroyable. » Mon cœur battait de joie tant que duraient les prépara- » tifs, mais à peine mon luminaire commençait-il à dé- » croître, qu'une mélancolie indicible, dévorante, s'em- » parait de moi. Dieu, le monde, tout le christianisme se » faisait jour dans l'âme d'un enfant, et, depuis, jamais » le *Sic transit gloria mundi* ne porta en moi plus de » tristesse. »

Dans une des soirées de l'automne de 1789, M. Soymonof, rentrant chez lui, s'étonna de trouver sa galerie parsemée et éclairée d'une innombrable quantité de petites bougies. Interrogée sur l'occasion d'une si grande fête, sa fille lui répondit : « Mais, mon père, ne faut-il pas célébrer la prise de la Bastille et la délivrance de ces pauvres prisonniers français! » On peut juger par là quelle était la direction habituelle des conversations auxquelles de très bonne heure la jeune enfant s'était associée et intéressée. En effet, la mode régnante dans le nord de l'Europe, à Berlin, à Vienne, mais, plus que partout ailleurs, à Pétersbourg, était de s'élever contre les abus de pouvoir, de parler avec chaleur du redressement de tous les griefs, de la liberté et de la dignité humaines, de l'émancipation générale des esprits et des peuples. Dans

un jour d'inspiration vraiment royale, Pierre-le-Grand laissa échapper cet aveu : « Hélas ! je travaille à réformer mes sujets, et je ne sais pas me réformer moi-même ! » Cette noble parole devait être encore la devise de Catherine et de sa cour, comme de la plupart des réformateurs du XVIIIe siècle.

M. Soymonof qui possédait toutes les qualités de son temps, en partageait aussi toutes les illusions. Il était généreux, libéral, sensible à toute perspective d'amélioration sociale ; mais oublieux de l'expérience, accessible à l'utopie, et complétement égaré par les préjugés irréligieux. L'éducation de sa fille s'acheva dans ces conditions ; rien n'y fut négligé, sauf l'idée d'une loi divine.

L'impératrice Catherine n'avait pas reçu d'autres enseignements près du prince d'Anhalt, son père. Une gouvernante de basse condition lui avait à peine appris à lire avant qu'elle fût amenée en Russie. Le premier ouvrage qui tomba entre ses mains fut le Dictionnaire de Bayle, avidement lu trois fois de suite dans l'espace de quelques mois.

De douze à quatorze ans, Sophie Soymonof savait le russe, qu'ignorait la plupart de ses compatriotes, parlait l'italien et l'anglais avec autant de pureté et de sûreté que le français, l'allemand avec correction, étudiait le latin, le grec et l'hébreu. Mais elle ne connaissait de pratiques pieuses que les pompeux spectacles de la chapelle impériale, et n'avait jamais invoqué Dieu au commencement ni à la fin de la journée. L'instinct de son cœur, l'amour qu'elle rendait à son père, les soins presque maternels qu'elle prodiguait à sa jeune sœur, née dans l'année 1792, la guidèrent seuls et la soutinrent dans le bien.

Le retentissement de la révolution française à Pétersbourg fut d'autant plus profond que les catastrophes en avaient été moins prévues. L'Impératrice prit d'abord une attitude irritée et menaçante, mais bientôt elle entrevit quel parti la convoitise et l'ambition pourraient en tirer. En 1794 la Pologne fut de nouveau envahie, et Catherine préparait une expédition contre la domination anglaise dans le Bengale, lorsque la mort vint la surprendre. Une apoplexie foudroyante la frappa dans la matinée du 9 novembre 1796, au milieu de ses projets et de ses plaisirs, que l'âge n'avait ni interrompus ni ralentis.

Le prince qui montait sur le trône, sous le nom de Paul Ier, avait été tenu jusqu'à l'âge de quarante-deux ans sous un joug froid et sévère. Sa mère ne lui témoigna jamais ni affection, ni confiance. Les favoris qui se disputaient successivement le crédit, trouvaient avantageux de le maintenir à l'écart ; sa jeunesse se passa dans la contrainte et l'ennui, quelquefois même dans l'inquiétude sur ses propres jours. L'Impératrice, assure-t-on, nourrissait le dessein de déshériter son fils et de lui substituer son petit-fils, Alexandre. Le jeune grand-duc eût été proclamé tzaréwitch, et en même temps Potemkin roi de Tauride. L'horreur qu'éprouvait Catherine à la pensée de la mort, sa répugnance à envisager le lendemain de son règne, la fin soudaine de Potemkin expirant sur le bord d'un grand chemin, au pied d'un arbre, durant un voyage en Chersonèse, empêchèrent l'Impératrice de réaliser ce plan ou de le léguer par testament à la Russie.

Vainement Paul avait réclamé de sa mère l'honneur de commander une armée ; Catherine ne pouvait oublier

de quelle façon le chemin du trône avait été plus d'une fois frayé. En une seule occasion, elle l'associa à sa politique : ce fut en l'éloignant de Russie pour l'envoyer en Autriche, en Italie, en France, nouer ou resserrer des alliances. Lorsqu'en 1788 la guerre fut déclarée aux Turcs, Paul insista pour y prendre part : « Toute l'Europe, dit-il à sa mère, connaît mon désir de combattre les Ottomans. Que pensera-t-elle en apprenant que je ne puis le faire? — Elle pensera, répondit froidement l'Impératrice, que le grand-duc est un fils respectueux. »

Paul vivait habituellement éloigné de Pétersbourg, à Gatschina, maison de plaisance qu'il avait peu à peu érigée en une sorte de place forte, flanquée de tourelles, entourée de fossés et de ponts-levis. Son visage dur était devenu presque difforme, le cartilage du nez s'étant, à la suite d'une opération chirurgicale, affaissé dans les joues. Après un premier mariage qui dura à peine une année, il avait épousé en secondes noces la princesse Marie de Wurtemberg.

Le changement de règne eut son contre-coup immédiat dans l'existence de Sophie Soymonof qui, entrant dans sa seizième année, fut nommée demoiselle d'honneur de la nouvelle souveraine.

L'impératrice Marie, sous les auspices de laquelle allait grandir désormais la jeune Sophie, fit briller à tous les regards l'exemple d'aimables et solides vertus. Douée d'une rare beauté, entourée de séductions, elle ne suscita pas même une calomnie. Mère de six enfants, leur éducation remplissait sa vie.

L'avénement de Paul et de Marie démentit d'abord les augures fâcheux que plusieurs esprits clairvoyants

avaient tirés du caractère impérieux et sombre du grand-duc. Il montra un soin touchant, d'autres dirent une ostentation affectée, à remettre en honneur la mémoire de l'infortuné Pierre III. Un vieillard octogénaire, le baron Ungern-Sternberg, jadis aide-de-camp de son père, vivait dans la retraite et l'oubli. Il le créa général en chef, le manda au palais, et se tournant vers un portrait de Pierre III, dont l'image reparaissait au grand jour pour la première fois depuis quarante ans : « Je veux, dit-il au vieillard attendri jusqu'aux larmes, que votre ancien maître soit témoin de ma reconnaissance envers ses fidèles amis. »

Le corps de Pierre III avait été obscurément déposé au couvent de Saint-Alexandre Newski; Paul s'y rendit : des moines étonnés le conduisirent vers cette tombe délaissée; le cercueil fut ouvert, l'Empereur s'agenouilla, et saisissant le gant qui couvrait encore une main desséchée, le baisa avec émotion et respect. Des obsèques solennelles furent prescrites; tous ceux dont la présence à ces honneurs funèbres pouvait paraître un juste et mémorable reproche furent contraints d'y assister.

Mais bientôt les symptômes redoutés prirent le dessus dans le caractère de Paul. Les représailles contre le règne de sa mère furent poussées jusqu'à une injurieuse puérilité. La cour, si longtemps sous le charme de Catherine, s'était partagé des bagues qui portaient sur un écusson d'émail la date de sa mort. Son fils s'en montra jaloux, et, non content de proscrire ces anneaux, en distribua d'autres où l'on avait gravé : « Paul me console. » Sa hauteur était aussi promptement éveillée que sa jalousie. Le général Dumouriez, ayant un jour manqué l'heure

fixée pour une entrevue, s'excusa en rejetant la faute sur un personnage considérable de l'empire, qu'il avait rencontré : « Sachez, Monsieur, répliqua Paul, qu'il n'y a chez moi de personnage considérable que celui auquel je parle et pendant que je lui parle. » L'impératrice Marie triomphait seule de ses emportements, mais ce n'était qu'à force de douceur, de modestie et de patience. Les exigences capricieuses, les fatigues excessives, les exercices contraires à ses goûts, étaient subis en souriant. Une chaleur accablante, ou une froide neige, n'interrompaient point les courses à cheval ; l'Empereur se plaisait à la poster sur des élévations de terrain pour servir de point de mire ou de jalon à des manœuvres militaires. Rarement elle demeurait moins de plusieurs heures dans cette situation pénible ; quelquefois elle y fut oubliée une journée entière. La sérénité de son âme n'en fut jamais visiblement altérée ; mais la jeune Soymonof, qui devait plus tard connaître, prévenir ou consoler tant de tristesses, commença dès-lors à pénétrer le secret des trompeuses prospérités et des larmes silencieuses.

Sophie Soymonof atteignit sous cette salutaire égide sa dix-septième année. La résidence à la cour n'avait point dissipé en elle le goût du travail ; ses talents d'agrément y avaient puisé de l'émulation : des pastels de sa main existent encore aujourd'hui et feraient honneur à un artiste de profession. Sa voix pleine, sonore, flexible, d'une rare étendue, était familiarisée aux savantes et touchantes harmonies du Nord comme aux mélodies brillantes de l'Italie ; elle lisait la musique à livre ouvert et s'accompagnait sur le piano.

L'ensemble de son extérieur n'attirait pas le regard ;

mais sa physionomie, son geste, son accent étaient doués d'un attrait sympathique indéfinissable Ses yeux bleus, petits et légèrement irréguliers, étaient animés et bienveillants, son nez avait la pointe kalmouk ; son teint était d'une fraîcheur éclatante, sa taille peu élevée, sa démarche remarquablement aisée et gracieuse ; ses moindres paroles et tous ses mouvements, étaient également empreints de délicatesse et de distinction.

De bonne heure elle fut l'objet de vœux empressés et multipliés. M. Soymonof ne put voir tomber autour de lui les hommes investis des premières charges sous l'impératrice Catherine, sans craindre que la disgrâce ne vînt l'atteindre à son tour. Il se hâta donc d'assurer à sa fille une existence brillante, et, à tout événement, un protecteur. Il jeta les yeux sur un homme entouré d'une haute considération, déjà son ami personnel, le général Swetchine, dont la carrière avait eu de l'éclat. C'était un homme d'une taille élevée et d'un aspect imposant, d'un caractère ferme, droit, d'un esprit calme et plein d'aménité. Il était âgé de 42 ans. La jeune Sophie accueillit ce choix comme tout ce qui venait de son père, avec une affectueuse déférence. Elle avait perdu sa mère depuis plusieurs années. Ce qui la séduisit surtout dans cette union fut la certitude que sa petite sœur ne la quitterait pas, qu'elle resterait maîtresse de lui prodiguer ses soins et de lui servir de mère.

On cita parmi les seigneurs russes dont ce mariage avait frustré les vœux, un jeune homme auquel la naissance, la fortune et de rares qualités d'esprit, ouvraient une grande destinée, le baron, depuis comte Strogonof. Il n'avait caché ni son inclination, ni ses regrets. L'épouse

elle-même ne put les ignorer, mais elle leur imposa silence, et lorsque le jeune Strogonof se fut résigné à un autre mariage, Mme Swetchine devint l'amie la plus sûre et la plus fidèle de sa femme.

M. Soymonof jouit vivement mais peu de jours d'une union qui avait promis tant de sécurité et de consolation à sa vieillesse. La brusquerie des résolutions de l'Empereur vint le surprendre, sans que ni sa fille, ni son gendre eussent le temps d'intercéder; il dut s'éloigner de Pétersbourg à bref délai. Moscou lui offrait une retraite naturelle et honorée : il s'y rendit; mais le sentiment amer de sa disgrâce, la séparation de sa fille bien-aimée, l'accueil refroidi d'un ami sur lequel il avait particulièrement compté, le plongèrent dans une insurmontable tristesse. Une apoplexie foudroyante le ravit au moment même où ceux qui l'aimaient ne songeaient qu'à faciliter son retour.

Une si profonde douleur terrassa Mme Swetchine et la fit tomber à genoux; cette première solitude de l'âme, ce besoin d'un appui qui ne lui avait jamais manqué et dont sa pensée n'avait jamais envisagé la perte, élevèrent tout d'un coup son regard vers le ciel; sa première prière jaillit de sa première épreuve, et, ne pouvant plus dire : Mon père! elle s'écria : Mon Dieu!

CHAPITRE II.

LES ÉMIGRÉS FRANÇAIS EN RUSSIE. — LEUR LIAISON AVEC MADAME SWETCHINE. — RÈGNE DE L'EMPEREUR PAUL. — COURAGEUSE GÉNÉROSITÉ DU GÉNÉRAL SWETCHINE. — SA FAVEUR — SA DISGRACE. — EXTRAITS DES LECTURES DE MADAME SWETCHINE.

La position militaire du général Swetchine le retenait à Pétersbourg. Bientôt il allait être promu à un poste actif et considérable. Mme Swetchine dut donc rester dans le monde, et elle devenait maîtresse d'une grande maison au moment où son âme appartenait tout entière au plus intime regret. La contrainte, la subordination de tous ses mouvements propres aux convenances d'autrui, l'assujettissement à mille devoirs secondaires dans l'ordre moral, impérieux dans l'ordre humain, datèrent pour la jeune femme du premier jour de ce qu'on appela son indépendance. Aussi son caractère, enclin à une maturité précoce, pencha-t-il de plus en plus vers la méditation. Dieu demeura l'objet de sa pensée inquiète; elle le chercha, l'appela, l'interrogea; mais c'était encore le Dieu abstrait, sans lumière et sans chaleur : c'était déjà l'objet

privilégié de son étude, ce n'était pas encore le trésor unique de son cœur.

La société où elle occupa dès son apparition l'un des premiers rangs, était alors une des plus brillantes de l'Europe. La révolution française y jeta un élément plutôt nouveau qu'étranger, qui parla vivement à l'esprit de Mme Swetchine. Les hôtes les plus distingués de Paris et de Versailles vinrent, à l'abri du pouvoir le plus intégralement despotique, avertir quelquefois à leur insu, du néant ou du péril de bien des illusions. Les émigrés qui avaient pris la route lointaine de la Russie, étaient en général ceux que la proscription n'avait pas condamnés à un complet dénuement, ou ceux que l'empereur Paul avait personnellement connus quand, sous le nom de comte du Nord, il visitait la France encore heureuse et fière du jeune règne de Louis XVI et de Marie-Antoinette.

Monté sur le trône entre la Terreur et le Consulat, Paul mit son honneur à relever le gant de la Révolution française. Il avait offert à Louis XVIII une royale demeure dans ses États. Il avait voulu signer le contrat de mariage du duc d'Angoulême et de l'orpheline du Temple, et, par ses ordres, une copie de l'acte avait été déposée dans les archives du Sénat. Le prince de Condé, qui l'avait fêté à Chantilly, fut établi dans l'hôtel Tchernitchef avec livrée et service de table à ses armes. Durant les quelques jours de travaux nécessaires à son installation, le palais de la Tauride fut mis à ses ordres. Ce fut dans les salons de Potemkin que les grands-ducs et les principaux dignitaires de Pétersbourg allèrent, dans leur propre patrie, présenter leurs hommages au prince français,

avant que lui-même eût fait la première visite au souverain du pays. L'Impératrice avait nommé dame à portrait la princesse de Tarente, que l'Empereur avait également connue à Paris, chez son père le duc de Châtillon et chez son grand-père le duc de La Vallière. Le duc de Richelieu et le comte de Langeron reçurent des postes de confiance dans l'empire. Les jeunes gens étaient accueillis avec prévenance et placés dans l'armée. Les salons de Pétersbourg, et particulièrement ceux du général Swetchine, entendaient chaque jour annoncer les noms dont avaient retenti Versailles et Trianon : Broglie, Crussol, Damas, d'Autichamp, Rastignac, Torcy, La Garde, La Maisonfort, Saint-Priest. Le marquis de La Ferté, plus tard le comte de Blacas, étaient accrédités comme représentants du roi de France.

Une ambassade de l'ordre de Malte était venue saluer dans l'empereur Paul son nouveau grand-maître. L'abbé Georgel, ancien vicaire général du cardinal de Rouen, accompagna cette ambassade. Une page de ses Mémoires est consacrée à M. Swetchine; elle touchera ceux qui ont connu le général : ils y reconnaîtront, à cinquante ans en arrière, cette courtoisie qui le distingua jusque dans l'extrême vieillesse. L'ambassade de Malte avait rencontré à son arrivée une difficulté de police, et ordre lui fut intimé de se rendre dès l'aube du jour chez le commandant militaire. « Le général, dit l'abbé Georgel, nous » reçut avec infiniment de grâce et d'honnêteté, nous fit » mille excuses, en ajoutant que l'ordre de se rendre si » promptement chez lui ne regardait que les officiers » russes; qu'une consigne si sévère donnerait aux étran- » gers une bien mauvaise idée de la politesse russe. Il

» nous prévint avec intérêt sur les maladies qui régnaient » à Saint-Pétersbourg, nous indiqua les précautions à » prendre pour s'en garantir, et les remèdes dont on se » servait avec succès quand on en était atteint. Son ac- » cueil et sa conversation nous dédommagèrent de notre » réveil trop matinal. »

La Révolution avait également jeté à Pétersbourg quelques membres éminents du clergé français.

L'abbé Nicolle, déjà célèbre dans l'enseignement, avait suivi, de Constantinople en Russie, les enfants du comte de Choiseul-Gouffier, auteur du Voyage pittoresque en Grèce. Il fut admis à fonder un institut d'éducation, appela près de lui des coopérateurs français, et devint en peu d'années le maître, le conseiller, l'ami de l'élite de la jeunesse de Saint-Pétersbourg. Les Galitzin, Lubomirski, Narichkin, Gagarin, Menchikof, Orlof, comptèrent parmi ses premiers élèves. Le duc Louis de Wurtemberg lui confia son fils. Les Jésuites, que l'impératrice Catherine n'avait jamais consenti à sacrifier aux exigences de Paris ou de Ferney, recueillirent à Pétersbourg, sous le généralat du père Gruber, les débris de leurs maisons de France. Le père Rosaven, si longtemps vénéré à Rome, l'était dès lors en Russie; et, quand plus qu'octogénaire il voulut embrasser une dernière fois sa famille en Bretagne, ce fut le souvenir de Mme Swetchine qui l'arrêta à Paris; le vieillard, ému, s'attardait quelques jours entre le sol natal et la tombe, près de l'ancienne amie de son exil.

Le mérite de ces fidélités, causes d'infortunes volontaires, la vertu de ces courageux exemples, agirent peu à peu sur la société de Pétersbourg comme un éloquent apostolat.

Un de ces chevaleresques apôtres fut un homme inconnu aujourd'hui, M. d'Augard, ancien officier de la marine française. Il s'était voué à la vie chrétienne sous l'inspiration du père Beauregard, au sortir d'un célèbre sermon où, en 1776, le prédicateur avait annoncé, en paroles prophétiques, que la hache serait bientôt levée sur la tête du roi, que le marteau sacrilége briserait le tabernacle de nos autels, et qu'une divinité païenne viendrait s'asseoir à la place du Dieu vivant sous la voûte sacrée de nos temples. A partir de ce jour, la piété et la science s'étaient partagé son existence. Quinze ans après, en 1791, résolu à s'expatrier, il alla prendre congé de Mme Elisabeth, qui n'avait cessé de lui témoigner une bienveillance particulière, et cette princesse lui remit elle-même une prière qu'elle avait composée et qu'elle adressait sans cesse à Dieu pour le Roi et pour la France (1).

Le chevalier d'Augard, signalé à l'impératrice Catherine par un si haut suffrage et l'estime de ses compatriotes, fut nommé sous-directeur des bibliothèques impériales. Il devint en même temps l'un des hôtes les plus intimes et les plus assidus du salon de Mme Swetchine. Il n'avait ni les dons supérieurs, ni la verve qui allaient étinceler dans le comte de Maistre, et son humilité ne visait point à l'ascendant; mais la simplicité même, la grâce toute française de son esprit, sa gaieté dans un cercle, la douce franchise de ses convictions dans toute controverse sérieuse, exerçaient une influence d'autant

(1) Voyez le texte même de cette prière dans les *Études de Théologie, de Philosophie et d'Histoire*, publiées par les P. P. Daniel et Gagarin, tome III, page 448, *Vie du P. Beauregard.*

plus irrésistible qu'on pensait moins à se mettre en garde contre elles. Il fut digne enfin qu'à trente ans de distance, Mme Swetchine ait voulu protester par les lignes suivantes contre l'oubli qui avait enveloppé la mémoire de son modeste ami. Répondant à une lettre qui lui annonçait la conversion d'un jeune Russe, elle écrivait : « Comme vous, j'ai pensé au comte de Maistre, à l'admi-
» rable solennité de Chambéry ; on devrait renouveler sa
» mémoire à l'accomplissement de tout acte semblable,
» car il a été un grand semeur ; pas le premier, à beau-
» coup près : l'honneur de l'introduction du catholicisme
» parmi les Russes est dû au chevalier d'Augard, vieux
» chevalier de Saint-Louis. Tout était de commencer !
» Quand non-seulement une œuvre dans son exécution,
» mais dans sa pensée même comme désir, semblait ab-
» surde et impossible, le génie de la foi était de la conce-
» voir et de s'y confier. Je ne vois jamais un *soixante-*
» *quatorze* sans reporter mon hommage plus vif encore
» et plus intime sur le canot du premier navigateur (1). »

Paul ne s'en tint pas à des actes consolateurs envers les serviteurs proscrits et désolés de la monarchie française, l'aînée et si longtemps le modèle des monarchies européennes ; il mit sur pied trois armées : jeta l'une en Hollande au secours des Anglais, fit descendre la seconde en Suisse et opposa la troisième en Italie, sous les ordres de Souvarof, à Macdonald et à Masséna. C'était ce Souvarof, vrai soldat Sarmate, qui ne couchait jamais dans un lit : « Je hais la paresse, disait-il ; j'ai toujours sous ma tente un coq prompt à me réveiller, et lorsque je

(1) Lettre au P. Gagarin, 17 septembre 1844.

veux céder au sommeil commodément, j'ôte un de mes éperons. » Paroles souvent répétées en Russie et que Mme Swetchine devait bientôt transporter de l'héroïsme guerrier dans l'héroïsme chrétien.

Pendant que Souvarof conduisait les armées russes sous des latitudes qu'elles n'avaient jamais connues, et remportait la victoire sur des adversaires peu accoutumés à la défaite, Paul se livrait, pour son malheur et celui de la Russie, aux impétuosités de plus en plus bizarres et tyranniques de son humeur. Toute représentation lui semblait une impardonnable résistance, châtiment ou récompense étaient prodigués dans le premier mouvement d'une colère ou d'une faveur également irréfléchies. Des charges de cour, confiées d'ordinaire aux plus anciennes maisons de l'empire, étaient livrées à des subalternes tirés de sa domesticité, vis-à-vis desquels il avait de longue main secoué tout frein et toute gêne. Au mémorable assaut de Bender, les Russes, poussés à bout par une opiniâtre défense, exterminèrent femmes et enfants. Un jeune Tartare toucha les vainqueurs par sa charmante figure; sa grâce enfantine détourna le coup mortel. Le prince Repnin paya sa rançon et l'offrit en cadeau à Catherine II. Catherine, à son tour, le donna à son fils sous le nom de Koutaïsof. Paul le prit en affection, en fit son valet de chambre favori, le confident tantôt de ses plaisirs, tantôt de ses murmures contre sa mère ; enfin parvenu au trône, il l'éleva de titre en titre jusqu'à l'héritage d'un Narishkin. Tout le monde plia devant Koutaïsof qui pliait devant Paul. Dès lors le caprice impérial ne connut plus de bornes. Un jour, des ukases interdirent les pantalons et les fracs; un autre jour, les universités

recevaient défense d'employer le mot révolution en parlant du cours des astres. Les mesures de police se multipliaient à l'infini, entraînant des vexations insupportables. Une ordonnance, affichée dans les carrefours de la capitale, prescrivit que, l'Empereur venant à passer dans les rues, soit à pied, ce qui était fort rare, soit à cheval ou en calèche, ce qui arrivait sans cesse, chacun s'arrêtât, descendît de voiture, se découvrît, ôtât sa pelisse et se tînt incliné durant son passage. Un jeune négociant fut, pour une infraction involontaire, condamné à cinquante coups de knout, châtiment presque mortel. Une jeune femme, connue et considérée à la cour, vit, pour le même cas, son carrosse saisi par des agents de la police; elle s'évanouit; sa famille indignée court près de l'Empereur; Paul prend gravement connaissance du fait, amnistie le cocher qui devait être incorporé à l'armée, exempte le carrosse et les chevaux de la confiscation, mais inflige huit jours de réclusion à la jeune femme pour avoir manqué aux bienséances, et la même correction à une tante, qui lui avait servi de mère, pour l'avoir mal élevée (1).

L'Empereur appliquait la même sévérité de discipline dans l'intérieur de sa famille. Une distraction dans l'observation de l'étiquette, un baisement de main irrégulier attiraient aux grandes duchesses comme aux grands ducs plusieurs jours, et quelquefois une semaine d'arrêts. Les grands ducs étaient astreints à d'incessantes parades et manœuvres militaires. Alexandre excellait dans l'exercice au fusil, Constantin n'avait pas d'égal pour battre le tambour (2).

(1) Mémoires de l'abbé Georgel.

(2) Souvenirs manuscrits du général Swetchine.

Une surveillance non moins minutieuse s'étendait sur tous les corps de l'armée, à quelque distance qu'ils tinssent garnison. Des officiers étaient subitement arrêtés, jetés en traîneau, amenés sans prendre haleine devant les conseils de guerre, souvent en présence même de l'Empereur. L'hésitation et la timidité équivalaient à un aveu, les peines les plus rigoureuses étaient prononcées sans appel. L'Empereur, un jour, chargea le général Swetchine de l'exécution d'un arrêt cruel envers un colonel. Le général s'avance sur la place d'armes, marche vers le condamné déjà dépouillé de ses vêtements jusqu'à la ceinture, et lui dit : « Reprenez votre épée, quittez Pétersbourg à l'instant même; l'Empereur vous fait grâce. » Puis, retournant sur ses pas, le général monte à l'appartement de l'Empereur : « Sire, je vous apporte ma tête; je n'ai point accompli les ordres de Votre Majesté. Le colonel est libre; je lui ai rendu l'honneur et la vie; maintenant faites-moi frapper à sa place. » L'Empereur serra violemment le bras du général, hésita et lui dit : « Vous avez bien fait; j'ai regretté de n'en avoir pas parlé au grand-duc Alexandre. » Et il ajouta : « Que ceci du moins ne soit jamais connu à Pétersbourg. »

Le gouvernement des affaires étrangères n'était pas conduit avec plus de suite ni de prudence que le gouvernement intérieur de l'empire. Mécontent des procédés de l'Autriche en Italie, irrité par l'Angleterre au sujet de l'île de Malte, Paul rappela soudainement ses armées, déchira les traités, somma la maison de Bourbon de quitter ses États et entama avec le premier consul Bonaparte des négociations dans lesquelles il se plut à étaler un chaleureux enthousiasme. On répandit alors en Europe une

caricature où le tzar était représenté portant d'un côté du visage : — Ordre, — de l'autre côté : — Contre-ordre, — et sur le front : — Désordre.

Au milieu de ces brusques revirements qui atteignaient toutes les situations et tous les ordres d'idées, le crédit du général Swetchine fut respecté, la bienveillance de l'Empereur redoublait même envers lui. Il lui avait confié d'abord le poste de commandant militaire avec logement au palais impérial; plus tard il l'investit des fonctions provisoires de gouverneur de Pétersbourg. Cette faveur fit de lui un obstacle dangereux ou un complice nécessaire pour les projets d'abdication violente qui se tramaient dans l'ombre.

Le général a tracé lui-même, de cette circonstance suprême dans sa carrière, un récit qu'aucun autre n'a le droit de suppléer :

« Parmi les personnes qui vinrent me féliciter sur ma » nomination de gouverneur général, l'amiral R. m'a- » dressa les louanges les plus flatteuses. Il fut des soirées » de ma femme et réussit à y être supérieur aux autres. » Le comte *** rendit visite au nouveau gouverneur, con- » tre son habitude de ne visiter personne par esprit de » dignité. Il m'invita à passer chez lui pour parler affaires; » je m'y rendis à 6 heures du soir, comme il me l'avait » indiqué. Excepté le portier, la maison était vide, point » de domestiques. Le comte me reçut un bougeoir à la » main, me prévint qu'il était seul et me conduisit dans » un cabinet isolé.

« — Général, j'ai à vous révéler, en votre qualité de » chef de la force armée, un complot formé contre l'Em- » pereur : j'en suis le président. Se souvenant de l'état

» glorieux de la Russie à la mort de l'Impératrice, humi-
» lié de la voir maintenant séparée de l'Europe et sans
» alliances, un congrès des personnages les plus illustres
» de la nation, secondé par l'Angleterre, se propose de
» renverser un gouvernement violent et honteux, pour
» mettre sur le trône le grand-duc Alexandre, héritier
» présomptif, qui donne toutes sortes d'espérances garan-
» ties par son âge et ses sentiments. Le plan est arrêté,
» les moyens d'exécution sont assurés, les conjurés en
» nombre. Il s'agit d'investir le palais Saint-Michel, aus-
» sitôt que l'Empereur en prendra possession, et de lui
» demander son abdication en faveur de son fils. L'Em-
» pereur sera constitué prisonnier d'État, enfermé dans
» la forteresse, gardé avec tous les ménagements qui con-
» viennent au titre de père du Souverain ; nous ne pou-
» vons répondre cependant des accidents qui survien-
» draient au passage de la Néva, dans la saison où elle
» charrie et dans l'obscurité de la nuit. Il s'agit de sa-
» voir le parti que vous prendrez dans cet événement
» national ? »

« — Monsieur le comte, je ne partage pas l'opinion
» que des particuliers, sans autre autorité que leur libre
» arbitre, soient en droit de changer l'ordre d'un gouver-
» nement. Les souverains ou chefs héréditaires de nations
» sont à mon avis des êtres qui ne peuvent abdiquer. Un
» roi malade ou imbécile, comme nous en avons vu dans
» d'autres contrées, se remplace par un Conseil de ré-
» gence. La mort de Charles Ier et de Louis XVI sont des
» assassinats, des crimes de haute trahison. Voici mon
» opinion : j'entends rester dans mon rôle et n'en pas
» changer comme Arlequin au spectacle. Du reste, soyez

» tranquille, je ne profiterai pas de votre confiance pour » obtenir des faveurs par une dénonciation avilissante. » La loi m'accorde le droit et les moyens d'arriver à la » tête en commençant par les pieds, et je vais m'en occu- » per. Oubliez, monsieur le comte, que je vous ai parlé, » et regardez, je vous prie, notre entretien comme un » rêve. »

« Peu de jours après, l'amiral R. me rendit visite et me » demanda : — Général, quel parti prendrez-vous s'il » arrive une insurrection, que je crois impossible, et qu'il » faille cependant vous décider pour ou contre? — Je » prendrai le conseil de l'honneur et me déciderai pour » le serment. — L'amiral se jeta à mon cou, m'embrassa » cordialement et me conseilla de persister toujours dans » la carrière de la fidélité. Deux jours après, je fus nom- » mé le matin sénateur et le soir destitué (1). »

Peu après la subite disgrâce du général Swetchine, le comte Palhen fut nommé à sa place gouverneur intérimaire de Pétersbourg. Paul alla prendre possession du palais Saint-Michel, obsédé de lugubres pressentiments et de visions singulières. Le 12 mars 1801, il avait cessé d'exister. Le grand-duc Alexandre, proclamé au milieu de la nuit, à la sombre lueur des flambeaux et des torches, opposa d'abord une énergique résistance; mais le plus puissant des conjurés s'approcha de son oreille et prononça ces mots à voix basse : — Vous devez régner, vous régnerez. — Des soldats enlevèrent le Grand-Duc sur leurs bras et l'entraînèrent vers la cathédrale où le clergé et le peuple furent aussitôt convoqués.

(1) Souvenirs manuscrits du général Swetchine. »

Le général Swetchine et sa femme ne s'étaient point éloignés de Pétersbourg en quittant leur charge; leurs terres étaient situées à de grandes distances; la vie de campagne entre peu dans les habitudes de l'aristocratie russe. Moscou ne les attirait plus depuis la mort de M. Soymonof; ils continuèrent donc à vivre au milieu d'amis nombreux, choisis et conservés avec indépendance. L'échange des idées philosophiques ou littéraires occupait dans leur salon une place partagée, non usurpée, par la politique du temps si féconde en péripéties. Alors se nouèrent ces profonds attachements dont Paris voyait chaque année apparaître les fidèles témoins; attachements toujours empreints de vénération et doués du rare privilége de ne se démentir jamais. Dès lors aussi la santé de Mme Swetchine, qui avait présenté de fort bonne heure des phénomènes singuliers, devint sujette à des souffrances dont toute autre énergie que la sienne eût été accablée. Déjà les médecins avaient prononcé qu'elle ne connaîtrait jamais le bonheur d'être mère, et elle cherchait une consolation à ce douloureux arrêt en redoublant de soins pour l'éducation de sa jeune sœur, en multipliant les prévenances et les égards envers le général Swetchine, en consacrant enfin à de persévérantes études les moments dont ne disposait pas son cœur, toujours le premier consulté.

La lecture ne fut jamais pour elle un simple délassement : un livre ne sortait de ses mains qu'annoté, commenté, copié quelquefois presque dans son entier. La première date de ces énormes extraits, remonte à 1801, c'est-à-dire à sa dix-neuvième année, seconde année de son mariage. Ces recueils ne sont ni des albums de luxe,

ni même des volumes préparés à cette intention, ce sont des cahiers de papier commun, couverts d'une écriture fine et serrée, reliés postérieurement par mesure d'ordre et de conservation, ce qu'attestent des lignes engagées dans le dos de la reliure ou des mots emportés par la rognure des marges. Ces volumes s'élèvent au nombre de trente-cinq; en outre d'autres ont été perdus. Les plus petits sont in-8°; treize sont in-4°.

Ce que ces livres représentaient pour Mme Swetchine d'intérêt ou d'émotion, nous le retrouvons, par un rapprochement digne d'être noté, décrit par le comte de Maistre errant alors en Suisse, en Italie, en Sardaigne, et qui ne devait connaître Mme Swetchine qu'à la dernière halte de sa longue expatriation. « Vous voyez d'ici ces » volumes immenses, couchés sur mon bureau, dit le » comte de Maistre, dans *les Soirées de Saint-Pétersbourg;* c'est là que depuis plus de trente ans, j'écris » tout ce que mes lectures me présentent de plus frappant. » Quelquefois je me borne à de simples indications; d'autres fois, je transcris mot à mot des morceaux essentiels; souvent je les accompagne de quelques notes, et » souvent aussi j'y place ces pensées du moment, ces » *illuminations soudaines* qui s'éteignent sans fruit si » l'éclair n'est fixé par l'écriture. Porté par le tourbillon » révolutionnaire en diverses contrées de l'Europe, jamais » ces recueils ne m'ont abandonné; et maintenant vous » ne sauriez croire avec quel plaisir je parcours cette » immense collection. Chaque passage réveille dans moi » une foule d'idées intéressantes et de souvenirs mélancoliques mille fois plus doux que ce qu'on est convenu » d'appeler *plaisirs.* »

Pour Mme Swetchine comme pour M. de Maistre, ces volumineux extraits de lecture c'était les étapes successives qu'avait traversées leur intelligence ; à ce titre, quelques fragments doivent prendre place sous les yeux du public.

Le premier volume commence avec l'année 1801. Les premières pages sont consacrées au Traité de morale de Barthélemy : les préceptes de Pythagore y figurent en grand nombre. Bernardin de Saint-Pierre occupe le second rang ; puis viennent de longues et mélancoliques pages des Nuits d'Young.

Fénelon apparaît dès le premier volume par une lettre à Mme de Maintenon.

De courts fragments de Mme de Genlis, des lettres de Michaud à l'abbé Delille, des traductions d'Horace, s'entremêlent aux fragments d'un poëme de La Harpe sur les femmes.

Une large part est faite à Rousseau ; il n'y a pas une ligne de Voltaire. Avant même d'avoir quitté la Russie, Mme Swetchine écrivait à une jeune amie : « J'ai rarement pu lire Voltaire sans éprouver la plus pénible impression, tandis que les Nuits d'Young m'ont souvent reportée dans une situation d'esprit agréable. » Les citations de la Nouvelle Héloïse sont nombreuses. On devine que la candeur de la jeune femme, blessée par la légèreté et la sécheresse voltairienne, a été éblouie par la pompeuse sensibilité de Rousseau. La préface de la Nouvelle Héloïse est analysée avec soin; l'apologie du roman moral, comme on l'entendait alors, est reproduite en toute bonne foi.

Si les romans n'offraient à leurs lecteurs que des tableaux d'objets

qui les environnent, que des devoirs qu'ils peuvent remplir, que des plaisirs de leur condition, les romans ne les rendraient point fous, ils les rendraient sages; etc., etc.

Les pages les plus vives de Saint-Preux à Julie ne sont pas exclues :

O Julie! que c'est un présent fatal du ciel que d'avoir une âme sensible! etc.

Mais c'est surtout par les descriptions de la nature, les invitations à la vertu, aux mœurs paisibles et à l'étude, que la sympathie de Mme Swetchine s'attache à Rousseau.

O mon ami! quel argument contre l'incrédule que la vie du vrai chrétien! etc.

Presque à côté de Rousseau se place Marmontel. Bélisaire avait joui d'une grande célébrité dans toute l'Europe, mais particulièrement en Russie. Parlant des incidents qui précédèrent la publication de son ouvrage, Marmontel dit dans ses Mémoires : « Je redoutais les allusions, les applications malignes, et l'accusation d'avoir pensé à un autre qu'à Justinien dans la peinture d'un roi faible et trompé. Le roi de Prusse le sentit si bien que lorsqu'il eut reçu mon livre, il m'écrivit de sa main au bas d'une lettre de son secrétaire Lecat : « Je viens de » lire le début de votre Bélisaire. Vous êtes bien hardi! » Mais, ajoute Marmontel, tandis que la Sorbonne condamnait mon livre, les lettres de souverains de l'Europe et celles des hommes les plus éclairés et les plus sages m'arrivaient de tous côtés, pleines d'éloges pour mon livre qu'ils disaient être le bréviaire des rois. L'Impératrice de

Russie l'avait traduit en langue russe et en avait dédié la traduction à un archevêque de son pays. » Le Bélisaire de Marmontel prit donc une large part dans les lectures de Mme Swetchine.

Cependant l'ironie ne tarde pas à se faire jour, et les travers, puis les excès du XVIIIe siècle se laissent entrevoir. Après cette définition de Maupertuis par lui-même : « Je suis pâle comme la mort et triste comme la vie, » se trouve le portrait suivant de Fontenelle :

M. de Fontenelle ne connaissait que l'esprit ; il n'avait point de vices et par conséquent point de combats à soutenir ; il ne riait jamais. Je lui disais un jour : Monsieur de Fontenelle, vous n'avez jamais ri ? — Non, je n'ai jamais fait : ah ! ah ! ah ! — Voilà l'idée qu'il avait du rire. Il souriait seulement aux choses fines, mais il ne connaissait aucun sentiment. Il n'avait jamais pleuré, il ne s'était jamais mis en colère, il n'avait jamais couru ; il ne faisait rien par sentiment, il ne prenait point les impressions des autres, il n'avait jamais interrompu personne, il écoutait jusqu'au bout sans rien perdre, il n'était point pressé de parler, et, si vous l'aviez accusé, il aurait écouté tout le jour sans rien dire. Dès sa naissance, rien ne l'avait affecté ; il ressemblait à une petite machine bien délicate qui durerait éternellement si on la posait dans un coin et qu'on ne la frottât ni ne la froissât jamais C'est à cette apathie absolue qu'on peut attribuer sa longue vie. Sa mère lui ressemblait ; il parlait de ses parents avec la même indifférence ; il disait : Mon père était une bête, mais ma mère avait de l'esprit. Elle était quiétiste ; c'était une petite femme douce qui me disait souvent : Mon fils, vous serez damné. Mais cela ne lui faisait pas de peine. Fontenelle n'avait jamais haussé la voix dans quelque occasion que ce pût être ; il ne parlait jamais en carrosse de peur d'être obligé d'élever la voix ; il n'aimait point la musique ; il ne se souciait ni de la peinture, ni de la sculpture que par ce qui avait rapport à l'imagination. Il n'aimait personne : on lui plaisait, mais il n'avait jamais prononcé le mot aimer. Mme Geoffrin lui demandait : M'estimez-vous ? — Je vous

trouve fort aimable. — Mais si quelqu'un venait vous dire que j'ai égorgé un de mes amis, le croiriez-vous ? — J'attendrais.

On disait de Diderot, qui se contentait souvent des interlocuteurs les plus médiocres, pourvu qu'ils l'écoutassent : Diderot ressemble au joueur de paume qui s'escrime contre un mur, et s'écrie en voyant rebondir la balle : Voilà vraiment un mur qui joue bien.

Un correspondant de Ferney disait : Je viens de recevoir une charmante lettre de Voltaire...., je vais vous lire ma réponse.

Mme du Deffand voulant ranger sa vie, écrivait : Pour le rouge et le président Hainault, je ne leur ferai pas l'honneur de les quitter. De son côté le président, qui venait de se convertir, disait : Je suis en train de rechercher toutes mes fautes, afin de m'en débarrasser ; on ne saurait croire combien on se trouve riche quand on déménage.

Mme Geoffrin prétendait qu'ayant toujours eu l'esprit de son âge, ses goûts et ses années avaient toujours marché comme deux chevaux bien attelés.

Voltaire s'est fort peu occupé de la campagne, et l'on a dit spirituellement de son poëme de la Henriade, qu'il n'y avait pas seulement d'herbe pour les chevaux.

Tallien osa dire un jour à l'Assemblée : *Quand nous serons seuls avec le peuple.* Aussi la vie était-elle devenue un art. Un homme à qui un autre demandait en le rencontrant : Eh bien ! que pensez-vous de tout ceci ? — Ce que je pense, dit-il, mais j'ose à peine me taire !

Quelqu'un, frappé du changement que les deux premières années de la révolution française avaient apporté aux opinions politiques d'Alfieri, lui en demandait compte : — Ah ! répondit Alfieri, je connaissais les grands, je ne connaissais pas les petits.

Les derniers échos du XVIIIe siècle, dans sa forme en-

core spirituelle et littéraire, résonnent dans *les Souvenirs* de Mme Necker. Mme Swetchine leur emprunte beaucoup.

M. Borda était un marin et un voyageur distingué, fort goûté dans le cercle de Mme Necker. On rapportait devant lui que Struenzé avait, dans son interrogatoire, laissé échapper des aveux compromettants pour la reine de Danemarck. M. Borda reprit aussitôt : — Un Français l'aurait dit à tout le monde, il ne l'aurait avoué à personne.

M. Dubucq, dont l'administration dans nos colonies a laissé de brillants souvenirs, disait : — Le gibet est une flatterie pour le genre humain : on pend de temps en temps trois ou quatre personnes pour laisser croire aux autres qu'ils sont d'honnêtes gens.

Les gens qui attendent le trait pour parler sont insupportables ; ils vous obligent à faire le fond de la tapisserie dont ils ne veulent broder que les fleurs.

L'homme qui nous est le plus inférieur en général, nous est supérieur en quelque point. Il faut donc converser avec lui sur les sujets sur lesquels il a l'avantage, afin de nous élever dans son entretien.

Recevoir une visite, c'est toujours courir un risque : on n'est pas tenu de plaire aux gens qu'on ne voit pas ; mais quand on les a reçus, il faut les traiter avec grâce, raison et patience.

Il ne faut jamais, dans la société, prendre un air imposant, ni disputer contre ceux qui ne sont pas de votre avis avec une physionomie altérée ; la conversation est une arène dans laquelle on doit vaincre à la course, et avec la légèreté d'Atalante ; mais il n'est permis d'arrêter son adversaire qu'en lui jetant des pommes d'or. L'amour-propre pardonne souvent des objections fortes et même sévères, dans le tête-à-tête ; il n'oublie jamais une physionomie trop prononcée ou des propos désapprobateurs tenus en public.

M. Thomas dit qu'un visage sans expression est un sourd-muet de naissance.

On vous blâme, on vous accuse, on dit de vous...., enfin on dira!... Quel est donc ce roi ON dont l'autorité est si souvent proclamée? C'est un roi sans apparat, sans pompe, sans trône visible, et à sa voix néanmoins chacun obéit, chacun tremble. Roi singulier en ceci, qu'il est maître dans les petites et dans les grandes choses.

Ce portrait du roi ON est de la main de M. Necker, qui avait bien le droit d'en parler, car il l'avait beaucoup connu.

Les vers de société étaient trop à la mode à cette époque, pour qu'on n'en retrouve pas quelques traces dans les volumes de Mme Swetchine. Peu méritent de survivre à l'à-propos qui les vit naître. Peut-être cependant serait-il injuste de ne pas excepter l'apologue suivant du comte Elzéar de Sabran, dont la charmante vieillesse est encore présente à la plupart d'entre nous, et qui rappelait en même temps la gracieuse finesse du chevalier de Boufflers, que la comtesse de Sabran, sa mère, avait épousé en secondes noces.

BONHEUR ET MALHEUR.

Bonheur et Malheur sont deux frères
Qui furent toujours ennemis.
Fortune et Hasard sont leurs pères,
Que l'on vit toujours fort amis.
Malheur, à la mine pauvrette,
Ne fut jamais trop bien traité;
Bonheur, d'une beauté parfaite,
Fut de chacun l'enfant gâté..

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Bonheur veut un parti sortable,
Riche dot et bonne maison;
Malheur se sentait moins aimable :
Il eut moins de prétention.
Bonheur épousant l'Inconstance,
Se trouva bientôt malheureux;
Malheur épousa l'Espérance,
Et finit par se croire heureux.

Le second volume des recueils de Mme Swetchine est daté du 12 décembre 1803. Les lectures embrassent généralement un ordre d'idées plus suivi et plus élevé. Duclos s'y trouve encore de temps en temps à côté de Pascal; mais Pascal domine, ainsi que Massillon.

Quelqu'un s'étonnait qu'elle lût avec tant de soin le *Tableau de Paris,* par Mercier, et voulait lui démontrer la faiblesse de cet ouvrage. Mme Swetchine l'interrompit en disant : — Puisque je dois tout lire, qu'importe par où je commence.

C'est à leur origine même que Mme Swetchine poursuit déjà les questions religieuses :

Les autres religions, comme les païennes, sont plus populaires que la religion chrétienne, car elles consistent toutes en extérieur; mais elles ne sont pas pour les gens habiles. Une religion purement intellectuelle serait plus proportionnée aux habiles, mais elle ne servirait pas au peuple. La seule religion chrétienne est proportionnée à tous.
(PASCAL.)

A la suite d'un passage du P. Bridaine, on lit :

Saint Vincent de Paul était fort assoupi le jour de sa mort; un de ses amis s'étant inquiété de ce sommeil continuel, il répondit : — C'est le frère qui vient au devant de la sœur.

La Harpe reparaît, mais c'est le La Harpe indigné

contre les excès du siècle dont il avait partagé les premiers entraînements :

Destructeurs imbéciles! vous avez crié victoire; et où est-elle aujourd'hui cette victoire? Tous les jours vous frémissez de rage en voyant l'affluence qui remplit nos temples : ils ne sont plus riches, mais ils sont toujours sacrés; ils sont nus, mais ils sont pleins; la pompe a disparu, mais le culte est demeuré; on n'y foule plus les marbres et les tapis précieux, mais on s'y prosterne et on y pleure sur des décombres; l'appareil du sacrifice est pauvre, mais l'adoration est profonde et la piété pure.

Le sens commun prescrirait aux impies, au lieu de songer à interroger Dieu, de songer à ce qu'ils auront un jour à lui répondre.
(La Harpe.)

Notre amour-propre sacrifie tout avec résignation, pourvu qu'il ne soit pas sacrifié lui-même.

Suivent plusieurs pages consacrées à la préparation et à l'acceptation de la mort.

Une amitié serait jeune après un siècle, une passion est déjà vieille après trois mois. (Vigée).

Platon donnait un repas somptueux. Diogène entre chez lui en marchant sur un superbe tapis : — Je foule aux pieds l'orgueil de Platon. — Oui, répliqua Platon, mais c'est avec l'orgueil de Diogène.

Sur un fragment de Zimmermann (*La Solitude*) Mme Swetchine a écrit au crayon : « Quelle bévue dans le traducteur, de mettre le mot fierté pour orgueil! »

Les lettres du comte de Valmont, l'histoire du jacobinisme de Barruel, Paul et Virginie, Bourdaloue, M. Laya, la marquise de Lambert, des poésies de Ducis, le Jour des morts de Lemière, se partagent le troisième volume dans

lequel Bossuet figure pour la première fois. Les sonnets italiens abondent; l'allemand et le russe reçoivent aussi une part. Le troisième volume se termine par une longue analyse des Préceptes de la législation de Lycurgue.

Le quatrième volume porte la date de 1806. Les romans de Mme Cottin, les sermons de l'abbé Poule, des poésies anglaises et italiennes le remplissent.

Le tome cinquième s'ouvre par de longs extraits de Delphine, de Mme de Staël. C'est ici que pour la première fois Mme Swetchine interrompt ses citations et prend elle-même la parole avec quelque développement.

« Si ce recueil n'était pas uniquement destiné à moi seule, j'aurais hésité à transcrire des fragments de cette lettre où Delphine déploie des opinions si peu semblables aux miennes. Les moins dévots en seraient peut-être scandalisés, les plus indulgents pour moi y eussent vu une disparate choquante et tous se seraient mépris sur mon intention. Mais comme je ne rassemble ces matériaux épars que pour moi seule, et que par conséquent je n'ai point à redouter les interprétations malignes, j'ai cru devoir me permettre de placer ici un morceau qui m'a paru plein de sensibilité, de chaleur et de vie, me contentant d'ajouter, pour prévenir un faux jugement, que l'oubli du passé pourrait me faire porter contre moi-même dans l'âge avancé où je relirai ce recueil que, depuis que mes yeux dessillés se sont ouverts au jour de la vérité, mes opinions sur ce point important n'ont jamais varié. »

Au-dessous de ces lignes écrites à l'encre, on lit, écrit au crayon :

« Aujourd'hui, 5 mai 1834, à l'âge de 51 ans et 3 mois, j'atteste en souriant de ces scrupules, que dans ces vingt-

huit années qui ont complété, toujours de plus en plus animé et fortifié ma foi, jamais le plus léger doute ne s'est élevé en moi, et, qu'invariablement attachée aux grandes bases du christianisme, je n'ai connu quelques oscillations que pour devenir, dans le sein de l'Eglise catholique, plus chrétienne encore. »

Après le fragment de Delphine, on lit :

En attendant que Dieu nous délivre de nous-mêmes, nous devons en être désabusés. (SAINT AUGUSTIN.)

La perfection supporte facilement l'imperfection d'autrui. Dieu laisse dans les âmes les plus avancées certaines faiblesses disproportionnées à leur état éminent, comme on laisse des monceaux de terre qu'on nomme des *témoins* dans un terrain qu'on a rasé, pour faire voir par ces restes de quelle profondeur a été l'ouvrage de la main des hommes. Dieu laisse aussi dans les grandes âmes des témoins ou restes de ce qu'il en a ôté de misère.

L'âme n'a pas de secret que la conduite ne révèle — (Je crois que c'est Chinois.)

Le Français est ce méchant enfant que caractérisait la mère de Du Guesclin : Celui qui bat toujours les autres.

Si je fais quelque cas de la science, c'est qu'elle me donne le droit de réclamer le silence quand je parle de religion. (LEIBNITZ.)

Quand on me fait une offense, je tâche d'élever mon âme si haut que l'offense ne parvienne pas jusqu'à elle. (DESCARTES.)

Il ne faut pas se mettre en colère contre les choses, parce que ça ne leur fait absolument rien. (MARC AURÈLE.)

Le célèbre Morgagni, au milieu d'une dissection, s'écria en laissant tomber son scalpel : — Ah! si je pouvais aimer Dieu comme je le connais!

Mes pauvres, disait Boerhave, sont mes meilleurs malades : c'est Dieu qui paie pour eux.

CHAPITRE III.

AVÉNEMENT DE L'EMPEREUR ALEXANDRE. — ARRIVÉE DU COMTE DE MAISTRE A SAINT-PÉTERSBOURG. — ADOPTION DE LA JEUNE NADINE STAELINE. — ŒUVRES CHARITABLES ET CORRESPONDANCE AVEC ALEXANDRE TOURGUENIEF. — MARIAGE DE LA PRINCESSE GAGARIN. — PREMIÈRES LETTRES A MADEMOISELLE ROXANDRE STOURDZA.

Quelque extravagant qu'eût été le règne de Paul Ier, cet empereur laissa derrière lui un acte mémorable et salutaire : le rétablissement de l'hérédité directe et légitime dans la succession au trône, promulgué le jour même de son sacre. Ses violences capricieuses furent bientôt oubliées, et l'avénement d'Alexandre Ier fut salué avec ivresse.

Catherine, son aïeule, dont la prédilection pour lui ne s'était jamais déguisée, l'avait marié, lorsqu'il atteignait à peine sa vingtième année, à la jeune et belle princesse Louise de Baden, qui prit, en embrassant la religion grecque, le nom d'Élisabeth.

Noble de taille et de maintien, séduisant de visage,

doux et affectueux de manières, poli quelquefois jusqu'à l'affectation, généreux, enthousiaste, Alexandre possédait au même degré ce qui séduit la foule, et ce qui captive les esprits sérieux. Son instituteur, César de La Harpe, né dans le canton de Vaud, républicain de doctrine comme d'origine, avait commencé par lui inspirer le vif désir de traiter avec la Révolution française, dont lui-même se montrait en toute occasion partisan avoué.

Aussi, l'un des premiers actes d'Alexandre, âgé de vingt-sept ans au moment de son avénement au trône, fut de se rendre à Mémel pour conférer avec le roi de Prusse, Guillaume III, et le rallier à un système de rapprochement définitif avec la France. A Riga, les habitants dételèrent les chevaux de sa voiture pour la traîner de leurs bras, et un capitaine de navire allemand fendait la foule en s'écriant : « Que mes yeux contemplent l'Empereur de la paix (1) ! »

Le vieux Klopstock, interprète du sentiment général de l'Allemagne, célébrait dans une ode « l'ange tutélaire de l'humanité. » Pour marquer jusque dans les moindres détails la direction intellectuelle qu'il prétendait donner à son règne, Alexandre se montrait moins soucieux que son père de costumes et de manœuvres militaires ; il interrogeait souvent les fonctionnaires civils et prenait volontiers les allures d'un simple particulier. Aux jours de grandes revues seulement, occasions rares et solennelles, il apparaissait en brillant uniforme et entouré d'un nombreux cortège d'aides-de-camp. On disait de lui à cette époque : « C'est l'homme de la cour qui va le

(1) Schnitzler, tome Ier, page 43.

» moins à la cour. » — « Croira-t-on jamais ce que j'ai eu » à débattre avec lui, a écrit Napoléon dans le Mémorial » de Sainte-Hélène? Il me soutenait que l'hérédité était » un abus dans la souveraineté, et j'ai dû user toute mon » éloquence et ma logique à lui prouver que cette héré- » dité était le repos et le bonheur des peuples. Peut-être » aussi me mystifiait-il, car il est fin, faux, adroit....; il » peut aller loin. »

Alexandre partageait les soucis de l'Empire avec des jeunes gens de son âge que les mécontents du nouveau régime stigmatisaient sous le nom de coterie des jeunes gens d'esprit. Les hommes auxquels s'appliquait ce bizarre reproche étaient : le comte Strogonof, dont le nom a déjà été prononcé à propos de sa première inclination pour Sophie Soymonof; le prince Kotchoubei; un fidèle et noble représentant de la Pologne, le prince Adam Czartoryski, et M. Novossiltzof. L'écrivain national Karamzin avait aussi de fréquentes relations avec l'empereur Alexandre; mais c'était en qualité d'historiographe. Les vieilles annales, les espérances et l'avenir de la Russie, formaient l'objet désintéressé de ces nobles entretiens. Enfin Spéranski, fils d'un pope et premier exemple d'une grande carrière dans cette classe, jurisconsulte savant, esprit systématique et hardi, armé d'une séduisante facilité de parole, gagnait de jour en jour davantage l'esprit d'Alexandre aux idées et aux institutions européennes. Un tel changement de régime, semblait à la société de Pétersbourg un renouvellement d'atmosphère, on est tenté de dire un changement de climat. Personne n'en jouit plus vivement que Mme Swetchine. C'est à partir de l'avénement d'Alexandre qu'elle put se sentir libre et res-

pirant à l'aise dans le domaine du moins de la conversation et des épanchements intimes. Cependant, ni le général Swetchine, ni sa femme, n'essayèrent de ressaisir un poste à la cour. Le caractère du général, enclin à l'indifférence, était, on l'a vu tout à l'heure, parfaitement exempt d'ambition. Le caractère de Mme Swetchine, plein d'ardeur et d'énergie, se prodiguait tout entier dans l'activité de sa vie morale, et n'accorda jamais rien aux pompes, ni aux servitudes de la grandeur humaine. Son seul lien avec la cour impériale était une reconnaissance dévouée envers l'impératrice Marie. Mais la veuve de Paul Ier avait eu hâte de fuir le théâtre, si tragique pour elle, de la politique. Elle se créa à Pawlauski une existence à part. Une bibliothèque riche d'éditions rares et de productions nouvelles, des tables d'acajou chargées de dessins ou de médaillers, des collections de camées ou de pierres fines gravées de sa propre main, indiquaient au premier regard ses habitudes sérieuses. Chaque année elle allait s'enfermer près du tombeau de son époux, pour y prier Dieu et témoigner devant les hommes de son religieux souvenir. Elle avait conservé près d'elle, en qualité d'amie, la comtesse Liéven, qui avait donné les premiers soins à l'éducation de ses enfants. Elle se plaisait à diriger aussi les principaux établissements de bienfaisance de Pétersbourg. La baronne d'Adelberg, supérieure d'un monastère analogue à l'illustre fondation de Mme de Maintenon pour les jeunes personnes de familles pauvres, étant tombée malade, l'impératrice Marie alla prendre sa place et en remplit les fonctions aussi longtemps que dura la maladie.

Ces heureuses influences furent complétées pour

Mme Swetchine par la plus puissante et la plus décisive de toutes : l'arrivée du comte de Maistre.

Dans M. de Maistre, la vie privée n'était point en lutte ou en contraste avec le génie. Sa vertu avait la simplicité, l'élévation et la pureté de ses idées. Ambassadeur d'un roi malheureux, il ne songeait qu'à couvrir, à force de privations personnelles et d'intrépide fierté, le dénuement qu'il partageait avec son maître. Quelquefois le repas du plénipotentiaire ne se composait que d'un morceau de pain et d'un verre d'eau ; mais à ce prix, le carrosse et le laquais, indispensables à la dignité de sa mission, n'étaient point congédiés. Les nobles industries de ce *Caleb* de la diplomatie ne pouvaient échapper à la perspicacité russe, mais tandis que l'empereur Alexandre et ses ministres redoublaient envers lui d'égards, il était en butte à la malveillance, souvent aux attaques offensantes des hommes médiocres qui circonvenaient le Roi. La médiocrité ne pouvant rien s'expliquer à elle-même par des vues et des intentions d'une certaine portée, ne comprenant même pas la langue dans laquelle on lui répond, caresse volontiers les mesquines intrigues et les bas soupçons. Mais M. de Maistre n'était point du nombre de ceux auxquels on peut appliquer les paroles de l'Écriture : Dites-nous ce qui nous plaît et voyez pour nous ce qui n'est pas. — *Dic nobis placentia et vide nobis errores* (1). Rien ne pouvait en lui rebuter le dévouement ni dompter la sincérité. Il ne connaissait pas de meilleure mesure de l'attachement que la franchise. Adressant alternativement la parole, aux peuples tout haut, aux rois tout bas,

(1) Isaïe, 30, c. 10.

il disait à chacun d'eux, non ce qu'il présumait leur être agréable, mais ce qu'il jugeait leur être utile. Les uns et les autres ont été longtemps ingrats. La justice s'est faite lentement, mais elle s'est faite, et Dieu qui, bien différent des hommes, ne dédaigne rien, condamne la malice ennemie à servir la gloire de M. de Maistre (1).

L'illustre auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* fut accrédité près de la cour de Russie au printemps de l'année 1803. Il avait alors 49 ans. Déjà les *Considérations sur la Révolution française* l'avaient signalé à l'attention publique, déjà son regard d'aigle avait percé les surfaces, déjà il avait écrit : « Ayons le courage de l'avouer : long-
» temps nous n'avons point compris la révolution dont
» nous sommes les témoins ; longtemps nous l'avons prise
» pour un événement ; nous étions dans l'erreur : c'est
» une époque (2). »

(1) Voir le livre récemment publié par M. Albert Blanc, et intitulé *Mémoires politiques et correspondance diplomatique de J. de Maistre.*

Cette publication, évidemment dictée par une pensée hostile au catholicisme, et par conséquent au comte de Maistre, tourne, dans son résultat final, au bénéfice de tous les deux. Si l'indépendance de langage dépasse quelquefois, dans l'abandon et dans le secret présumé d'une correspondance intime, les bornes de la convenance, le sentiment demeure toujours si invinciblement filial et si profondément intelligent, qu'après l'avoir entendu on honore encore davantage M. de Maistre, et qu'on s'honore davantage soi-même, de partager avec lui de si larges et de si fermes convictions.

J'ose espérer que la comparaison avec *Caleb* ne semblera point irrespectueuse. A part les traits qui tiennent à sa condition, le vieux serviteur des Ravenswood est certainement l'une des créations les plus attachantes et les plus poétiques de Walter Scott.

(2) Oraison funèbre d'Eugène de Costa.

M. de Maistre et Mme Swetchine, mis ainsi par la Providence en présence l'un de l'autre, ne pouvaient tarder, malgré la différence d'âge et de point de départ, à deviner la parité de leurs âmes. Leur liaison commença par un mutuel attrait, mais sans que l'esprit de la jeune femme fût en rien subjugué. Tardivement entrée dans la pratique d'une religion positive, Mme Swetchine se montrait alors soumise à l'orthodoxie russe. Cependant son intelligence, déjà familiarisée avec les grands esprits de tous les siècles et de tous les pays, épiait avidement les controverses modernes; c'était alors du côté de la philosophie allemande que penchait sa recherche. A Pascal, à Descartes, à Leibnitz, elle avait voulu comparer Kant, Ficht, Hegel. Un jeune professeur allemand, Raupach, attiré en Russie pour une éducation privée, s'était fixé à Pétersbourg et y développait, dans de brillants entretiens, les principes philosophiques et la richesse d'imagination qui devaient plus tard populariser son nom en Allemagne. Mme Swetchine le vit beaucoup. En outre, l'indépendance innée de sa nature se révoltait contre ce qu'elle appelait alors le dogmatisme absolu du comte de Maistre, et lorsqu'enfin elle causa à son ami l'immense joie de sa conversion, ce fut par d'autres voies que celles indiquées par lui qu'elle toucha terre et mit pied dans la vérité.

Quelque empire que prissent de jour en jour dans la vie de Mme Swetchine l'étude et tous les intérêts intellectuels, ils ne lui suffirent jamais. Les tendres soins donnés à sa jeune sœur excitaient sans l'épuiser son instinct maternel; elle sut bientôt se créer une nouvelle adoption. Le général Swetchine avait voué à une jeune enfant qui portait le nom de Nadine Staeline une affection de père.

Mme Swetchine, au lieu de s'en montrer blessée, s'y associa. La jeune Nadine, accueillie par elle, n'eut plus d'autre toit, d'autres soins que ceux de cette seconde mère.

En même temps les pauvres devinrent un aliment actif, continu, quotidien, de son inépuisable besoin de secourir et d'aimer. L'impératrice Élisabeth s'unissait à l'impératrice Marie pour les œuvres de bienfaisance ; les institutions d'éducation ou de secours se multipliaient sous leur patronage. Mme Swetchine apporta son tribut à ce mouvement et fut promptement contrainte de monter du rang de simple coopératrice à celui d'autorité directrice. Sans s'en douter elle se rendait digne des grâces qui devaient plus tard s'accomplir en elle ; ses qualités se développaient, se fortifiaient, et joignaient déjà la solidité à l'éclat. A vingt-cinq ans elle était l'auxiliaire de tous ses amis et l'amie de tous les âges ; ardente à l'étude, modeste dans la pensée, expansive et gaie dans le commerce intime, recueillie et grave dans la méditation, naturellement au niveau de tout ce qui est élevé, sincèrement condescendante envers tout ce qui est timide ou humble, tendrement affectueuse envers tout ce qui est pauvre, affligé ou repentant. Sa parole était comptée, son conseil invoqué, son goût consulté, et rien ne rendra mieux témoignage de cette admirable unité dans toutes les phases de son existence que quelques billets d'elle sans importance, sans ordre, sans date, adressés à un compagnon de ses bonnes œuvres. Quel récit pourrait égaler en fidélité de ressemblance ces quelques lignes, si précipitamment tracées qu'elles sont à peine lisibles, et dans lesquelles elle se peint à son insu, luttant contre sa santé, entremêlant sans confusion et sans empiétement toutes les préoccupa-

tions de sa vie laborieuse à toutes les sollicitudes de sa vie charitable, telle enfin que nous l'avons connue dans l'exquise perfection de sa maturité et de sa vieillesse.

Cette correspondance, dont les moindres fragments sont placés ici, s'adressait à Alexandre Tourguenief, aîné de trois frères, tous trois hommes de mérite et liés entre eux par la plus touchante affection. Leur père, gouverneur de province, lié avec le fameux prince Repnin, promoteur à Moscou de la secte des martinistes, avait inspiré à ses fils les tendances spiritualistes qui ne cessèrent de les animer (1). Alexandre Tourguenief, au moment où il entra en relation avec Mme Swetchine, occupait au ministère de l'instruction publique et des cultes, sous le prince Galitzin, d'importantes fonctions.

Les billets analogues à ceux qui vont suivre s'élèvent au moins à trois cents et suffiraient à eux seuls pour donner une juste idée de l'activité d'esprit et de cœur de celle qui les écrivit.

Excusez-moi de grâce, mon cher monsieur Tourguenief, auprès de nos dames. Il m'est impossible d'aller à la séance de ce matin, et j'y vois d'autant moins d'inconvénient que je n'ai pas de supplique. Rendez-moi le service de faire prendre note des pensions de l'hôtesse des pauvres, c'est-à-dire des noms et des logements de ceux à qui elles sont accordées. Le tout se monte à trente roubles par mois; ce mois-ci les pauvres ne sont pas venus les chercher, et j'ignore où les prendre. Si par hasard il n'y a pas de séance, avertissez-m'en.

Pardon de tant d'ennuis, mais il est écrit que je ne cesserai jamais de vous en donner, et j'appelle cette nécessité non pas fatalité, comme les Turcs, mais prédestination, en vraie janséniste.

La comtesse *** n'a reçu aucune communication nouvelle de la part

(1) *Histoire intime de la Russie*, par Schmitzler, tome II, page 62.

de qui vous savez. Ne pourriez-vous pas, avec votre bonté accoutumée, presser la marche de son affaire? C'est un véritable état d'angoisses que le sien; la patience s'use comme toute autre chose, et nous autres, pauvres humains, ne sommes riches de rien. Mille bonjours.

Mercredi.

Le porteur de ce billet est un brave homme nommé Zilbrecht; il est très pauvre, et comme tel a reçu quelques légers secours du comité philanthropique. Il désirerait avoir une place; mais comme il ne sait pas l'allemand, il me semble assez difficile de lui en avoir une, et j'ai pensé que vous seul, si la chose était possible, pourriez lui indiquer les moyens d'y parvenir.

Vous vous rappelez sans doute le marchand Hiedapol; sa femme est restée ici et se trouve inquiétée par la police, qui ne veut pas renouveler son billet de séjour à Saint-Pétersbourg, et l'en fait partir. Ne pourriez-vous pas me faire la grâce d'expliquer à M. Gorgoli que ce ne sont pas des gens sans aveu. Le mari est particulièrement connu de l'impératrice Élisabeth; ses enfants sont sous sa protection et sa femme est encore soignée par un médecin que S. M. en a chargé. Mille et mille pardons de la peine que je vous donne toujours; mais en vérité, lorsqu'il s'agit d'un service à rendre, vous êtes la première personne qui se présente à la pensée.

Mardi soir.

Je suis toute fière que vous vouliez bien me croire présente en tous lieux ainsi que les intelligences supérieures, et je regrette de n'avoir réussi jusqu'ici qu'à me trouver dans un seul endroit à la fois. Jamais je n'en ai mieux senti l'inconvénient qu'aujourd'hui, où vous êtes venu me chercher chez moi, me sachant positivement ailleurs. Croyez que si je devinais au lieu d'apprendre, cela ne serait point arrivé.

Je ne me borne pas, du reste, à railler un homme aussi aimable et aussi obligeant que vous, il faut encore que je le tourmente. En conséquence de ce principe, je vous demande de venir me voir le premier matin où vous aurez une heure à me donner; il n'y a rien de tel que l'ennui pour accomplir une vengeance.

ai grand besoin d'une Bible sur deux colonnes, grec ancien et grec

moderne, et vous me feriez un plaisir extrême en m'en procurant une le plus tôt possible.

Ce que vous me dites sur M. *** achève ce que mon instinct avait commencé. Je vous avoue que je n'ai nul goût pour les démarches hasardées et que je crois fermement que ce qui est inutile, loin d'être indifférent, est toujours nuisible. Je suis beaucoup plus mortifiée de renoncer aux quinze cents roubles du gouvernement de Toula; mais il faut mettre de la soumission là où on ne peut réussir à mettre de la bonne grâce. Mille bonjours, mon cher confident de toutes mes peines ministérielles.

Lundi.

C'est avec une vivacité inimaginable qu'on me demande de Moscou une Bible polonaise et une Bible italienne. N'en avez-vous pas aussi qui contienne sur deux colonnes deux versions dans ces deux langues? Je ne puis m'adresser, à cet effet, qu'au *distributeur* dont la complaisance mériterait une de ces louanges orientales qui vont se perdre dans les nues.

Rendez-moi le service aussi de me faire prêter deux requêtes présentées par moi à la dernière séance; elles sont de deux paysans auxquels on a accordé quatre-vingts roubles. Comme jusqu'ici ils ne sont pas revenus pour les recevoir, je voudrais savoir leur logement marqué sur les requêtes que je ferai remettre immédiatement après.

A ce soir, je l'espère.

Vendredi.

Faites-moi le plaisir, mon cher Tourguenief, de prier M. Sayger de me renvoyer le livre de Villers, *Sur l'influence de la réformation*. J'en ai besoin dans ce moment-ci; mais dès que j'en aurai tiré ce qu'il me faut, je le lui remettrai aussitôt en le priant de le garder tant qu'il voudra.

N'oubliez pas aussi de me donner le livre de Philarète (1) ou de m'envoyer celui de la princesse Alexis (2). Puis-je garder Goëthe, et ne

(1) Métropolite de Moscou. L'usage est de désigner simplement par leur nom de baptême les dignitaires de l'Église russe.

(2) Princesse Alexis Galitzin, née comtesse Protasof. Elle avait été

pouvez-vous pas y ajouter *Kleine prosaische Schrifften von Schiller* (1) dont j'ai déjà un volume? Refusez-moi pour peu que vous en ayez besoin.

Permettez-moi aussi d'emporter votre Müller; j'ai quelques notes à y prendre, mais je ne le garderai pas longtemps.

Jeudi.

Vous me tirez d'embarras, mon cher ami, même lorsque vous ne pouvez venir à mon secours. . . . . N'auriez-vous pas un courrier pour Moscou? J'ai une multitude de paquets à expédier, et il m'est impossible de profiter de celui d'aujourd'hui : Je revis à peine, et mes douleurs d'hier me laissent dans un état qui ne ressemble à rien. Je voudrais que l'Orient voulût me bercer de quelques contes arabes : c'est la littérature des peuples qui sont encore dans l'enfance, et je vous assure que j'y suis retombée. Je viens de voir que le billet d'invitation est pour six heures; je n'en connais pas de plus indue. Ouvarof (2) veut donc que tout soit à l'avenant, et qu'il n'y ait rien d'européen dans la séance? Je lui en ferai très sûrement la guerre.

mariée au prince Alexis Galitzin, petit-fils du feld-maréchal auquel la Russie doit la grande journée de Pultawa. Elle devint veuve en 1800 et fut une des premières Russes qui embrassèrent le catholicisme Ses sœurs, la comtesse Rostopchine, la comtesse Protasof et la princesse Vasiltchikof ne tardèrent pas à suivre son exemple. Elle eut en outre le bonheur d'attirer à la vraie foi son fils aîné, le prince Pierre, et sa fille, morte en Amérique religieuse du Sacré-Cœur. Liée avec le comte de Maistre, la princesse Galitzin l'était encore davantage avec Mme Swetchine et n'a pas cessé de correspondre avec elle jusqu'à la veille de sa mort, arrivée à Saint-Pétersbourg le 28 octobre 1842. Quoique pratiquant la religion catholique, elle conserva, dans la société et à la cour, le rang et les égards que lui assignaient sa naissance, son esprit et ses vertus. Comme Mme Swetchine, elle aimait à conserver par écrit ses impressions et elle a laissé plusieurs volumes manuscrits dont la publication pourra un jour prouver, une fois de plus, combien les sentiments religieux, loin d'éteindre le patriotisme, l'épurent et le fortifient.

(1) Petits écrits en prose de Schiller.

(2) Employé supérieur du ministère de l'instruction publique, et plus tard successeur du prince Galitzin.

Vendredi.

Vous êtes venu hier, mon cher et bon Tourguenief, et ce n'est pas seulement en l'apprenant que je me rappelai qu'il y avait un temps énorme que je ne vous avais vu. Je serai en retraite la semaine prochaine, mais ce ne sera pas pour vous que j'allie très bien non à un système de privations mais à tout ce qui demande du repos d'âme et d'esprit.

Dimanche matin.

Il y a dans votre lettre d'aujourd'hui quelque chose de rassis, de sérieux qui me touche particulièrement; c'est comme les mouvements oratoires dans ceux qui habituellement ne s'adressent qu'à la raison. Que Dieu vous garde, mon cher ami ! Il y a dans votre tête et dans votre cœur de quoi faire dix hommes de mérite, et il est impossible que votre première idée, votre plus cher désir, ne soit pas de ne faire qu'une seule masse de ces dix hommes-là.

Mardi.

J'étais sûre que la lettre de la comtesse N.... vous toucherait; il me semble qu'il suffit de voir le caractère se déployer dans une seule occasion pour pressentir de quoi il est capable dans toutes. Dites à M. Muralt que rien ne me convient davantage que les heures qu'il peut me donner; engagez-le à ne pas remettre au-delà de jeudi. Je lui aurais demandé aujourd'hui si, par le plus grand des extraordinaires, je n'allais au spectacle. Il me semble retourner à mon enfance, car on m'y mène, et je crois que cela m'amusera.

Samedi.

Je suis fatiguée de vous voir au milieu de dix personnes. Venez à l'heure que vous voudrez dans la matinée de demain : ma porte sera fermée afin que vous l'ouvriez. A demain donc, mon cher ami.

Samedi.

Voici votre papier, mon cher ami. . . . . Croyez-moi, en religion comme en politique, c'est un mauvais plan de campagne que de vouloir passer entre tous les partis sans appartenir à aucun. Dans la sphère purement intellec-

tuelle, cela passe encore; mais lorsque les idées sont destinées à devenir des actions, il faut qu'on sache précisément à quoi elles appartiennent.

Tâchez d'aller de bonne heure chez M. Karamzin. Je dîne chez la princesse Alexis, et aussitôt après, c'est-à-dire vers six heures et demie, j'irai chez Mme Mouravief, et je monterai ensuite chez M. Karamzin.

Dimanche.

Voici, mon cher ami, tous les livres que j'avais à vous, nommément quatre volumes de Herder, deux de Klopstock. trois de Müller. Il faut que vous me permettiez de garder Butterwerck (le volume de son Esthétique). J'ai effacé les notes en marge aux autres; à celui-ci, cela m'obligerait à recommencer un travail préparatoire. Sous quelques jours, Graëf me promet de me le procurer.

Lundi matin.

Mon cher Tourguenief, Fischer me parle dans une de ses lettres d'un nommé Hausen, allemand et morave, qui est établi à Astracan, d'où il a fait plusieurs voyages sur les côtes de la Perse. Engagé peut-être d'abord par quelques projets mercantiles, il a pris dans ces excursions la passion de la botanique, et a recueilli tout ce qui a pu se présenter à lui d'intéressant en fait de plantes et de graines. Aujourd'hui il brûle du désir de recommencer son voyage dans ce même but. Plusieurs personnes, et le comte Alexis Razoumofski entr'autres, lui en ont ménagé les moyens pécuniaires, et il ne lui manque plus que les facilités qu'il pourrait devoir aux recommandations dont il désirerait être le porteur. Mon mari a déjà écrit au gouverneur d'Astracan que nous connaissons, et je viens aussi d'écrire à Mazarowitch. Mais Fischer me charge de demander à Ouvarof une lettre pour Abas Mirza, et vous me feriez bien plaisir de la lui procurer. Peut-être n'y trouvera-t-il pas d'inconvénient, et un tel appui, d'une manière ou d'une autre, pourra toujours être utile. Si vous trouviez quelque autre moyen dont on pût se servir avec succès, dites-le moi: on aime à encourager les efforts désintéressés de la science, et on aime encore bien mieux à contribuer au bonheur d'un savant homme qui est si peu difficile dans le choix du sien.

Mardi, trois heures et demie.

Mon cher ami, ne venez pas ce soir, je dois sortir. J'ai eu de l'humeur de ne pas vous voir ce matin ; tous les moments me paraissent bons pour vous, et, pour les jours cela va sans dire, quoique celui d'aujourd'hui soit un de ceux que j'aime le moins. J'imagine que ces félicitations n'ont été inventées que pour consoler les gens qu'on ne félicitait jamais d'autre chose. Venez demain, mon cher ami, vous savez que je ne me lasse jamais de le demander, ni de l'obtenir.

Ne faisant dans la misère aucune acception de nationalité ou de foi, tarissant les ressources de sa propre générosité avant de recourir à la générosité d'autrui, Mme Swetchine unissait toujours à cet appel la discrétion et la prudence. C'est ce caractère d'universalité et de réserve dans l'ardeur de la charité que révèlent surtout les billets suivants :

Mardi.

La pauvre femme qui vous remettra ceci, mon cher martyr, a éprouvé des pertes dont la valeur est constatée par M. Romanof, gouverneur de Witepsk, dans le papier ci-joint. Etant venue trop tard, elle n'a rien pu obtenir de la grande quête ; le prince Galitzin, la comtesse Kotchoubey s'y sont inutilement intéressés. Son mari est malade, elle a deux enfants ; son intention est de retourner à Witepsk, n'ayant pas de quoi subsister ici. De notre misère, nous lui avons accordé deux cent roubles à la dernière séance, secours insuffisant pour transporter elle et sa famille et pour subvenir aux frais indispensables des préparatifs. Si vous pouviez lui obtenir deux ou trois cents roubles, ce serait une charité très bien placée, m'en étant assurée par les informations de M. Wassiltchikof et de la comtesse Kotchoubey. Je détermine à peu près la somme, non par la crainte d'avoir moins, mais par celle d'avoir plus : ce que je connais de la générosité de la comtesse Strogonof m'en fait redouter l'excès. Je suis sûre qu'avec cette somme elle peut se rendre dans sa province, et que tout excédant appartient de droit à de plus misérables qu'elle.

Cette femme est juive : j'imagine que ce n'est point un obstacle et que la véritable bonté ne distingue pas Samarie souffrante de Jérusalem.

Jeudi.

Mon cher Tourguenief, le comte de Maistre m'a écrit pour me demander de vous parler d'une pauvre femme polonaise nommée Zazeski, à laquelle nous étions disposés à nous intéresser. Le comte de Maistre ne la connaît pas particulièrement et ne la recommande que sous la condition que l'instruction préliminaire que vous prendriez se trouverait en accord avec les renseignements qu'on lui a donnés à lui-même.

Pardon, mon cher Tourguenief, de toujours revenir à la charge, et de réclamer toujours votre infatigable bonté.

Dimanche matin.

Mon cher Tourguenief, la malheureuse mère de famille qui sollicite ici quelques secours de S. M. a été soutenue pendant longtemps par la société patriotique dont l'inaction nécessitée la laissé dans un dénuement absolu. Décidée à retourner dans sa province, où elle espère trouver un asile, les moyens d'effectuer son voyage lui manquent, et voilà ce qui la fait recourir à l'immense charité de l'Impératrice. Comme je me défie d'une générosité qui lui fait si souvent dépasser les bornes d'une stricte utilité, faites-moi le plaisir de prévenir Mme Longuinof qu'un secours de cent roubles serait bien suffisant. Je sais qu'il est très inconvenable d'en déterminer ainsi la valeur, aussi gardez-m'en le secret, mais insinuez adroitement quelque chose d'approximatif. Je suis vraiment avare de richesses si bien employées et, même à l'extrémité, c'est avec scrupule que je les convoite.

Samedi matin.

Mon cher Tourguenief, rendez-moi un grand service en me donnant quelques idées sur les moyens de placer une petite fille de neuf à dix ans dont je me suis chargée, et sur le sort de laquelle je voudrais être tranquille. Ne pourrait-on pas obtenir, en payant pension, qu'on la reçût à la maison de travail? Je n'ai personne que vous qui

puissiez dans ce moment-ci me procurer quelques informations et de l'appui pour faire réussir le projet auquel je m'arrêterais. Ayez pitié de l'embarras où je me trouve, et donnez-moi quelque bon conseil pour m'en faire sortir.

30 juin. — Vendredi.

Mon cher Tourguenief, je remets ce billet à M. Goucharewski, afin qu'il vous serve comme d'un signe qui vous rappellera l'intérêt que vous m'avez promis de prendre au placement de ma pauvre et chère petite fille. Vous m'avez donné tant de preuves d'amitié que, sans vouloir m'arrêter un instant à la crainte que ce ne soit la dernière, je puis au moins vous donner l'assurance qu'il n'en est peut-être pas qui m'inspire plus de reconnaissance. De grâce, si vous éprouviez des difficultés, tâchez au moins de la faire recevoir à mon compte. Je ne crains qu'une chose, c'est que cette petite ne soit pas aussi bien que je le désire. Par le mot bien, j'entends uniquement un asile assuré, et une éducation propre à son état, et qui un jour lui assure le nécessaire. Plus elle sera simple, et se bornera aux ouvrages de main, et plus j'en serai contente.

Quand vous m'écrirez, vous serez la bonté même de me parler de ce que vous espérez trouver pour elle : cela me mettra l'âme en repos.

Pendant que ces soins de toute nature occupaient Mme Swetchine, un nouveau lien la retenait à Pétersbourg; c'était le mariage de sa sœur avec le prince Grégoire Gagarin, homme jeune, distingué, brillant, appelé et accoutumé à tous les genres de succès, et fort apprécié à la cour.

Une amitié qui garda la plus large part dans toute la vie de Mme Swetchine, naquit aussi vers cette époque : Mlle Roxandre Stourdza, devenue plus tard comtesse Edling, était également fixée à Pétersbourg par la situation de ses parents. Les Stourdza, grecs d'origine, possesseurs de propriétés considérables en Moldavie, avaient émigré avec trois enfants, après le traité de Jassi (1791), sacri-

fiant des intérêts et une influence héréditaires pour se réfugier sous l'égide d'une puissance chrétienne (1). M. et Mme Stourdza furent accueillis par l'impératrice Catherine avec distinction. Une de leurs filles, Roxandre Stourdza, née à Constantinople le 12 octobre 1786, fut, dès qu'elle eut atteint sa seizième année, placée en qualité de demoiselle d'honneur près de l'impératrice Élisabeth. L'affection et la confiance que lui témoigna bientôt cette princesse, attirèrent sur elle l'attention des esprits sérieux. Le comte de Maistre entra en tiers dans cette intimité. Quelques lignes de lui apprendront à connaître l'amie de Mme Swetchine et la compagne de l'Impératrice à laquelle on donnait alors par courtoisie le nom de Madame.

« Madame,

» Je n'aurais pas le moindre talent pour le genre persuasif, si la justice que je rends à votre mérite n'était pas au premier rang des choses dont il ne vous est pas permis de douter. Je n'ai jamais varié sur cet article de foi, depuis le moment où le plus heureux hasard me conduisit en Grèce (2). »

» ..... Comment pourrais-je vous exprimer le plaisir que m'a fait la nouvelle que je viens de recevoir de votre aimable amie au sujet de M. votre père? Ce plaisir est pro-

(1) La famille Stourdza a donné deux hospodars à la Moldavie. Jean Stourdza, prince de Moldavie, reçut son bérat d'investiture en 1822 et régna jusqu'en 1826. Le prince Michel Stourdza, désigné par la Russie pour l'hospodarat, reçut l'investiture de la Porte en 1834 et se retira en 1849, lorsque fut conclu l'acte de Balta Lémani. Le père du prince Michel Stourdza et celui de la comtesse Edling étaient frères.

(2) M. de Maistre veut dire ici l'intérieur de la famille Stourdza.

portionné au chagrin que m'avait causé la nouvelle contraire. J'étais sur les braises, voyant l'épée qui pendait sur la tête de l'excellente Roxandre, sans savoir à qui m'adresser pour en apprendre davantage. Mme Swetchine m'a rendu un véritable service en me communiquant sans le moindre retard la nouvelle du mieux qui lui est sans doute venue de vous. Cependant vous avez manqué là; personne ne devrait souffrir chez vous quand vous êtes absente..... Je voulais et je ne voulais pas écrire; je voulais et je ne voulais pas aller à Tzarskoe-Sélo (1); j'écrivais à Mme Swetchine et j'attendais avec une extrême inquiétude les renseignements dont j'avais besoin. Ils sont arrivés tels que nous le désirions. Tout à l'heure, sept heures du soir, j'irai m'en féliciter avec notre amie commune qui partageait bien mes inquiétudes. Ah! le vilain monde! Souffrance si l'on aime, souffrance si l'on n'aime pas! Quelques gouttes de miel, comme dit Châteaubriand, dans une coupe d'absinthe. — Bois, mon enfant, c'est pour te guérir. — Bien obligé, j'aimerais mieux du sucre. »

Rodolphe de Maistre ayant été admis au service dans l'armée russe, le comte de Maistre exprimait son inquiétude à Mlle Stourdza.

« Depuis que vous nous avez quittés, mon âme ne s'est occupée que de catastrophes. Mon fils m'a quitté..... Je vois notre excellente amie, Mme Swetchine, autant que je le puis. Elle m'entend fort bien et me console beaucoup. J'en ai besoin de toutes manières!

(1) Palais à cinq lieues de Pétersbourg et résidence habituelle de la famille impériale durant l'été.

» Quand vous posséderons-nous donc encore, chère et respectable amie, et quand pourrons-nous deviser avec vous autour de la table ronde, où le thé ne paraîtra que pour la forme?.....

» La bonne amie Sophie est toujours telle que vous l'avez laissée, c'est-à-dire bonne et aimable au superlatif, mais *sans principes fixes* sur sa santé. Je ne puis vous dire combien ce tempérament m'impatiente. Au premier coup-d'œil elle a l'air parfaitement bien portante, et jamais on n'est sûr d'elle : c'est la seule manière dont elle trompe. Cependant elle se porte bien mieux que la petite Nadine, qui me paraît fort mal acheminée. On dit bien qu'il y a du mieux, mais je ne m'y fie guère. Je sens combien cette douce société est nécessaire à l'excellente dame; si les choses tournent mal, ce qui est probable, ce sera un coup terrible pour elle (1). »

Les lettres du comte de Maistre avaient déjà fait revivre le souvenir de la comtesse Edling; celles de Mme Swetchine achèveront de jeter sur ce nom un ineffaçable intérêt.

Cette précieuse correspondance va nous rendre non pas seulement un tableau de la vie de Mme Swetchine à cette époque, mais sa vie même, son âme et son cœur, dans leur entier abandon.

« . . . . . Si je ne craignais pas d'être admonestée, blâmée mentalement (la seule manière dont je le craigne), je vous dirais que mon cœur est plein de regrets de ne plus vous voir, et que, depuis lundi, les moments dont je dispose ont été remplis par le vide que laisse votre absence. On peut ne pas consulter son intérêt

(1) *Lettres et Opuscules*, tome II, page 570.

personnel, mais il est bien difficile de le faire taire. Cependant ma tête et mes yeux sont si frappés de la lumière et du bruit qui règnent à Kameni-Ostrof, que je me réjouis de vous savoir sous vos belles allées couvertes, auxquelles ma sauvagerie voudrait seulement un peu plus de solitude. J'aimerais à la folie ce séjour de Tzarskoe-Sélo s'il était moins habité, et à la condition qu'il le fût par vous. Plus j'y pense, et plus je trouve d'analogie entre ma situation et le purgatoire : tous les souvenirs doivent y conserver leur force première ; aimer, prier, souffrir, espérer, composent l'existence de ceux qui l'habitent, excepté l'ennui que la vie a de plus, ce qui fait considérablement pencher la balance en sa faveur.

» A propos de prier, jamais tant de choses ne se sont réunies pour y disposer qu'à la consécration de la chapelle du prince Galitzin, à laquelle j'ai assisté ce matin. Mon amie, j'ai bien pensé à vous, pour regretter que vous n'y fussiez pas. Je n'ai jamais vu un ensemble qui eût plus de magie ; la forme si gracieuse de la chapelle, décorée avec une élégance simple, le demi-jour doré qui l'éclairait, des voix mélodieuses qui arrivaient de je ne sais où, la pompe décente du service, Philarète au milieu de tout cela, trente personnes recueillies, le silence qui appelle la piété et que la piété maintient, enfin, mon amie, un véritable enchantement dont le souvenir me ravit encore. Ah ! que des sensations telles que celles-là protègent bien la méditation ! En vérité, je me croyais seule et je ne sortais de cette illusion que pour jouir de voir tant de personnes, si différentes entre elles, absorbées momentanément par un sentiment identique à elles toutes. Il n'y a que les pensées religieuses pour obtenir

cet effet-là ; on ne peut se lasser de l'admirer ; ce sont les mêmes paroles qui remuent profondément les âmes des habitants simples et ignorants du désert, et qui aujourd'hui encore semblaient fixer les esprits légers, émouvoir les âmes amollies et peut-être altérées, de créatures que la prospérité enivre. »

Parmi ceux qui se seront agenouillés une fois dans la chapelle de Mme Swetchine, aucun n'aura lu sans émotion des lignes où elle pressent et dépeint tant d'années d'avance ce qu'elle-même devait un jour réaliser à Paris. C'est son invincible bienveillance que va nous retracer maintenant la lettre suivante :

« Chère Roxandre,

» Nous avons eu ce matin une séance orageuse qui m'a désolée, qui me désolera longtemps. La comtesse Orlof, partant pour l'Angleterre, s'est acharnée à faire recevoir à sa place Mme de C. Elle s'est adressée à moi. Je lui ai dit que tout ce que je pouvais faire c'était de la proposer. Après avoir sondé nos dames en particulier, je vis qu'elles étaient révoltées de l'idée de voir admise parmi elles Mme de C., dont la réputation est si mal établie. Hier, à la fin de la séance, Mme Orlof insista ; malgré toutes mes instances, elle voulut qu'on allât aux voix. On s'y refusa presqu'unanimement, sous les plus mauvais prétextes, et toutes mes précautions ne purent éviter à Mme de C. l'humiliation qu'elle doit tout entière à l'opiniâtreté de Mme Orlof. On a bien raison de dire qu'un méchant ennemi vaut mieux qu'un maladroit ami ! Je suis bien loin de désapprouver les dames opposantes ; je suis d'avis même qu'il est utile qu'il y en ait qui se char-

gent de la police de notre établissement; mais je vous avoue, chère Roxandre, que ces scènes en se renouvelant, pourraient me le faire détester. D'ailleurs, je ne suis pas propre à heurter ainsi de front. Du zèle, de l'exactitude, je crois pouvoir en mettre autant qu'il faut; mais quand il s'agit de manifester une opinion si défavorable, et faire parade de sa sévérité, d'accabler et de faire rougir quelqu'un, quelque justice qu'il y ait à cela, quelque devoir qu'il y ait à le faire, je m'en sens incapable, la chose passant de beaucoup la mesure de ma fermeté. Jugez comme tout cela arrange mon amour pour la paix qui si souvent m'a fait croire que l'âme de l'abbé de Saint-Pierre avait passé dans la mienne, par la voie de la métempsycose. »

Mme Swetchine jouissait alors d'un vif bonheur de famille; la princesse Gagarin vivait à Pétersbourg; l'existence des deux sœurs était séparée, mais elles s'en dédommageaient en louant en commun une maison de campagne durant l'été, et les deux ménages se réunissaient alors soit dans les îles de la Néva, soit dans les environs de Péterhof et de Tzarskoe-Sélo. La princesse Gagarin eut en peu d'années cinq garçons; les deux premiers-nés étaient l'objet de la prédilection particulière de Mme Swetchine, quoique tous les cinq fussent tendrement aimés. Elle disait : « Ils sont tous mes neveux, mais les deux premiers sont mes enfants. » Elle se mêlait à leurs jeux comme à leurs leçons, et épiait avec joie les moindres développements de leur intelligence. Remarquant l'extrême déférence que le second des fils de la princesse Gagarin, Eugène, témoignait à son aîné, Grégoire, elle disait de lui : « Il fait tout ce qu'il peut pour ne pas grandir, afin

de ne pas dépasser son frère. » Les enfants, à leur tour, confondaient leur tante et leur mère, et supportaient impatiemment tout ce qui la séparait d'eux. Mme Swetchine était obligée quelquefois de s'enfermer à clef dans son appartement pour se livrer en paix à sa passion de l'étude. Les petits garçons alors s'armaient de leurs joujous les plus bruyants, s'attroupaient derrière sa porte et y faisaient tout le vacarme qui dépendait d'eux afin d'obliger leur tante à s'interrompre. Souvent Mme Swetchine cédait à cette tapageuse sommation, quelquefois elle demeurait inflexiblement enfermée ; mais dès qu'elle entr'ouvrait sa porte, les enfants faisaient irruption, certains d'être accueillis non-seulement sans reproche, mais avec sourire et caresses.

Cette douce vie de famille se prolongea jusqu'à l'année 1811. A cette date, le général Swetchine demanda à rentrer dans le service actif, et tandis qu'il s'avançait au-devant des Français, Mme Swetchine se retirait dans ses terres, dans le gouvernement de Nijni et dans celui de Saratof. En même temps, une autre femme, poursuivie par l'inimitié de Napoléon, quittait Vienne en fugitive, traversait la Pologne et arrivait à Pétersbourg par Kiew et Moscou. Pétersbourg même n'était point encore le terme de cette longue course qui forme, à côté de *Corinne*, l'odyssée éloquente intitulée *Dix années d'exil*. Mme de Staël ne se crut en sûreté qu'à Stockholm. Lorsque Mme Swetchine fut ramenée au centre habituel de son existence, elle n'y trouva plus qu'un brillant souvenir. La rencontre qu'elle regretta et que toutes deux devaient également apprécier était réservée pour la France.

CHAPITRE IV.

INVASION DE LA RUSSIE PAR L'EMPEREUR NAPOLÉON. — MADAME SWETCHINE EST NOMMÉE PRÉSIDENTE DE LA SOCIÉTÉ DE SECOURS POUR LES VICTIMES DE LA GUERRE. — LETTRE A L'ABBÉ NICOLE. — CORRESPONDANCE AVEC MADEMOISELLE STOURDZA DURANT LES ANNÉES 1813 ET 1814.

Le sentiment du devoir occupa toujours trop de place dans l'âme de Mme Swetchine pour que le patriotisme n'y eût pas une large part. Elle appartenait par son temps, et mieux encore par des convictions réfléchies, à cet ordre d'idées qui arme la patrie du droit d'exiger tous les sacrifices, et qui reconnaît dans le souverain le centre naturel de toutes les affections, de tous les dévouements et de tous les respects de cette nature.

Dès que la Russie fut menacée par la France, l'empereur Alexandre mit le comble à l'enthousiasme de ses sujets en se portant de sa personne à la tête de son armée, et en associant, dans quelques paroles d'un ton naturel et noble, la cause de sa couronne à celle du peuple et de la justice. « Je serai avec vous, disait-il dans sa première

proclamation à la Russie, je serai avec vous, et Dieu sera contre l'agresseur. »

Le courage militaire d'Alexandre se montra à la hauteur de ses qualités politiques. Dans une chaude rencontre, le général prince Wittgenstein envoya un de ses aides de camp près de l'Empereur pour le conjurer de moins exposer ses jours, ajoutant que sa présence lui ôtait le sang-froid nécessaire aux opérations militaires. Le boulet qui, devant Dresde, coûta la vie au général Moreau, couvrit Alexandre de poussière.

Le sentiment de l'humanité, qui avait toujours été vif et sincère dans l'empereur Alexandre, se manifesta avec éclat dans cette guerre si désastreuse des deux parts. L'Empereur visitait sans distinction les blessés russes et les blessés français gisant sur un sol glacé. Plus d'une fois il versa des larmes en entendant des cris de douleur ou des adieux suprêmes proférés dans toutes les langues de l'Europe. Tous les soldats qui pouvaient être transférés furent recueillis dans les hôpitaux; mais là encore ils se voyaient décimés par les maladies épidémiques. Le duc d'Oldembourg, beau-frère de l'Empereur, fut saisi du typhus et mourut. Alexandre ne s'en laissa point arrêter, et aucune représentation ne l'emporta sur la volonté d'encourager et de surveiller les soins dus à tant de souffrances. Pour rendre sa vigilance plus efficace, il s'appliquait à garder un strict incognito. Un jour qu'il racontait à la comtesse de Choiseul le soin qu'il venait de prendre d'un pauvre prisonnier espagnol, Mme de Choiseul lui demanda s'il était vrai qu'on l'eût reconnu dans sa visite à l'hôpital. « Oui, répondit-il avec simplicité, dans une chambre d'officiers; mais ordinaire-

ment on me prend pour l'aide de camp du général Saint-Priest (1). »

De tels exemples enflamment le cœur d'une nation. La Russie tout entière voulut partager avec son empereur l'assistance des innombrables victimes de la guerre. Les incendiés de Moscou furent l'objet particulier d'une souscription nationale ; une société de dames quêteuses et distributrices s'organisa à Pétersbourg sous le patronage de l'impératrice Élisabeth. Les femmes les plus distinguées y briguèrent leur place par un élan spontané qui animait à la fois le riche et le pauvre, le seigneur et le paysan, le négociant et le soldat. Mme Swetchine fut élue présidente, elle avait alors trente ans.

Nous trouvons un témoignage de son action et du prix qui s'attachait déjà à quelques lignes d'elle, dans une courte lettre conservée dans les papiers et plus tard dans l'héritage de l'abbé Nicole. Celui-ci, justement ému des souffrances de sa patrie adoptive, avait voulu lui offrir un gage de reconnaissance ; il n'oubliait pas cependant son titre de Français. Il crut concilier les deux devoirs en faisant remettre à la société de secours, et en taisant son nom, une somme de trois mille roubles. Cette précaution délicate ne trompa point une délicatessse égale à la sienne. Mme Swetchine lui écrivit :

« Monsieur l'abbé,

« Je me bornerai à vous dire que je vous reconnais là ! Et peut-être cette simple expression ne nuira-t-elle pas à l'idée que vous devez vous former de ma reconnaissance

(1) Mémoires de Mme de Choiseul, p. 161.

personnelle. J'aurais été humiliée d'avoir à apprendre ce que j'ai si facilement deviné; et quand le prince Galitzin, un peu plus tard, n'eût pas mis à vous trahir le plaisir qu'on a à dénoncer l'auteur d'une belle action, l'incognito dont vous vous enveloppiez ne vous aurait pas défendu. N'en faites pas honneur à ma pénétration, mais bien à cette opinion qui vous rend habituellement hommage, car plusieurs de nos dames avaient eu la même pensée, et à peine a-t-elle été communiquée, qu'il n'y en eut pas d'autres. Voyez après cela s'il eût dépendu de nous de respecter vos intentions en gardant le silence. »

Le midi de la Russie venait d'être ravagé par la peste. L'abbé Nicole y secondait le duc de Richelieu dans ses admirables traits de charité comme dans ses efforts civilisateurs; on les avait vus l'un et l'autre passer de la maison des pestiférés au cimetière où, la pioche à la main, ils creusaient eux-mêmes la fosse des morts. Odessa doit pour la seconde fois la vie au duc de Richelieu! tel était alors le cri de la Russie, doux à répéter pour un Français. Mme Swetchine terminait ainsi sa lettre :

« Je sais qu'il n'est pas de séjour qui puisse vous plaire autant qu'Odessa; vous y trouvez un repos actif, une société douce et sûre, et, ce qui est plus encore pour vous y attacher, la certitude d'être utile. Mais ne le seriez-vous pas partout? et si un beau ciel et un beau climat sont une jouissance de tous les jours, notre midi l'achète bien chèrement par le fléau qui l'a désolé si longtemps. L'intérêt personnel, qui me fait mettre un si grand prix à votre retour, m'exagère encore, monsieur l'abbé, tous les dangers auxquels vous pouvez rester exposé, et quand l'inquiétude de la peste se joint aux regrets de l'amitié, je ne

sais pas d'arguments assez forts pour les combattre. Tâchez donc de nous revenir au plus tôt. N'avez-vous pas ici, comme là où vous êtes, des livres et des amis (1). »

M. de Maistre qu'on aime à retrouver toujours à côté de Mme Swetchine, écrivait en même temps à l'abbé Nicole :

« 13 août 1813.

» Une peste est un sermon des plus pénétrants, et il ne faut pas être fait comme vous pour n'en pas tirer un parti immense. Mille fois inquiet de vous au milieu de la plus cruelle épreuve, je n'ai pas moins de pensées d'inquiétude en pensant à M. le duc de Richelieu, qui a trouvé dans ce fléau une occasion nouvelle de se montrer, non pas seulement meilleur que les autres, mais, s'il est possible, meilleur que lui-même. Quelle épreuve! quels travaux! Enfin, rendons grâce à Dieu, tout est fini (2)! »

Si tout était fini avec le flot de l'invasion sur le territoire russe, les événements extérieurs, au contraire, n'avaient fait que marcher de crise en crise.

En 1813, l'Empereur transporta son quartier-général en Allemagne. L'Impératrice eût désiré l'accompagner, mais elle ne put l'obtenir, et l'indifférence d'Alexandre envers elle fut comptée plus encore que les difficultés de la guerre parmi les motifs de ce refus. Elle dut se contenter de suivre la marche de l'Empereur à distance, et se rendit successivement à Riga, à Weimar, dont la grande-duchesse était sœur d'Alexandre, à Berlin et dans d'autres capitales allemandes, selon le cours des

(1) *Vie de l'abbé Nicole*, par l'abbé Frappaz, page 92.
(2) *Vie de l'abbé Nicole*, p. 97.

événements militaires. L'amie de Mme Swetchine, Mlle Stourdza, accompagna l'Impératrice durant ce long et pénible voyage.

Les lettres de Mlle Stourdza à Mme Swetchine n'existent plus; celles de Mme Swetchine ont été pieusement conservées, et elles suffisent pour initier à l'état de l'âme des deux amies. On y retrouve l'infaillible droiture, l'inaltérable élévation de jugement; on voit se développer et grandir la sûreté, la hauteur des points de vue, le désintéressement de soi-même. On est saisi d'un respectueux étonnement en suivant pas à pas dans leur intimité deux femmes jeunes, brillantes, mêlées à tout ce que les événements humains ont jamais eu de plus retentissant et de plus séducteur, n'en retirer que de graves leçons de politique ou de morale, et ne permettre à leur ambition que des rêves d'amitié passionnée, de philanthropie ou de solitude. Ces lettres ne portent point de dates, mais les faits auxquels elles se rattachent les fixent incontestablement à la fin de l'année 1812 et au courant de l'année 1813.

« Mardi soir.

» Votre billet, mon amie, n'a point réveillé des regrets que rien ne peut amortir, mais les a fait éclater avec une nouvelle force; je ne m'y attendais pas, l'adresse était d'une écriture étrangère, et, lorsque je l'ouvris, en reconnaissant la vôtre, je crus ne vous avoir pas encore quittée, être à l'instant de notre séparation et en éprouver les angoisses... Il faut avoir été heureuse, ou s'être crue telle pendant longtemps, pour sentir la douleur dans son intensité, car, dans une vie décolorée, elle n'est qu'une teinte plus sombre à laquelle on arrive par des dégradations de

lumière presque imperceptibles. Sans doute, mon amie, mon attachement pour vous vous servira de consolation, j'en suis convaincue; mais ce mot de consolation est si triste quand il n'est pas vide de sens, que je voudrais que mon amitié vous fût donnée par-dessus des biens plus méritoires, mais aussi beaucoup plus précieux. Je me surprends quelquefois à envier les caractères dont les impressions sont mobiles et légères. L'éponge passée sur l'ardoise n'y laisse aucune trace, et peut-être sa nature est-elle la seule qui convienne à l'homme qui n'a pour lui que des plaisirs d'un moment et des peines qui durent toute la vie. Si la dignité morale était là! Mais ce n'est pas vous qui vous en passeriez; ainsi, tâchez de vous faire à votre sort: c'est celui de l'éternité! Je ne pense pas seulement à vos peines, votre santé m'inquiète extrêmement. Comment aurez-vous supporté les froids rigoureux qui durent depuis votre départ? J'attends, avec une impatience que je ne puis vous rendre, votre lettre de Riga Confinée dans ma chambre, les vingt-huit ou trente degrés de froid qu'il fait depuis quelques jours doublent au moins les maux habituels avec lesquels je suis condamnée à vieillir. Quel effet produisent-ils sur vous dont la santé est altérée? J'en suis convaincue, les habitants du Nord n'auront qu'un enfer de glace; les flammes, quelles qu'elles soient, les réjouiraient. Parlez-moi en détail de votre santé, et surtout soignez-la; vantez-vous de ce que vous aurez fait pour elle : quel que soit l'intérêt que vous puissiez prendre à votre conservation, d'autres en prennent davantage encore, et, dans une œuvre de *Selfish* (1), pour

(1) Égoïste.

une multitude de gens, vous aurez trouvé le secret d'avoir surtout travaillé pour les autres.

» Je vous écris très à la hâte. Croiriez-vous que depuis votre départ je n'ai pas eu un moment ? Ah ! combien je sens que le mouvement n'est point une distraction, et qu'une idée toujours la même peut dominer les soins qui se partagent l'existence sans pouvoir la remplir ! Adieu, mon amie ; que de fois déjà le mot adieu a rempli mon cœur d'amertume ! La tête de Méduse n'est point une image exagérée. Portez-vous bien, recourez à Dieu, servez-vous de votre force sans en abuser, et, quand la lutte est trop inégale, demandez grâce au lieu de combattre.

« Mon mari, qui a vraiment pris de l'affection pour vous, me charge, ainsi que Nadine, de ses hommages. Adieu encore, chère amie, j'ai peine à fermer cette lettre, comme si un chiffon de papier me ramenait le bien que me ferait votre présence. »

« . . . . . Pendant que j'étais à notre terre qui tout au plus ressemblait aux limbes, le comte de Maistre croyait faire prodigieusement, au bout d'un mois ou six semaines, en m'envoyant une petite lettre, ou plutôt un long billet. Vous, vous n'êtes partie que depuis trois semaines ; dès le surlendemain, il m'a parlé de vous écrire, et, un peu plus tard, il vous envoie un paquet immense. Et qui sait si le contenu n'est pas plus outrageant que le volume ? La chanson dit que *sans un petit brin d'amour, on s'ennuie même à la cour ;* je veux bien que vous joigniez cet enchantement à tous les autres, et que vous éprouviez en plein la persécution de la prospérité ; mais n'enlevez pas aux pauvres leur pitance, et que chacun ait sa part. Celle que m'a value la soirée d'hier a été fort

douce. M. de Maistre est venu; j'étais un peu malade; il en a été attendri : partant, plus de sommeil, plus de dogme, beaucoup d'amitié et d'indulgence. Nous avons ri, causé, conté tour à tour, et chacun s'en fut coucher content de soi et des autres. »

« . . . . . L'armistice, pendant les premiers jours, avait fait taire tous les garçons prophètes (1); ils marchaient la tête, les ailes basses, de n'avoir pas prévu ce grand événement. Depuis ils ont repris le ton de la menace et de l'inspiration, et je vois que rien n'est plus impossible à déconcerter que les fabricateurs d'hypothèses. Il y a une pièce anglaise qui est intitulée *All in the wrong* (2). Un homme d'esprit me disait que l'Europe entière semblait représenter cette comédie dont tous les personnages, depuis le premier jusqu'au dernier, étaient entraînés à faire faute sur faute. J'ai l'âme trop faible pour supporter longtemps, sur quoi que ce soit, l'activité de l'espérance; en revanche, quand tout le monde se décourage, l'incertitude même et la mobilité des événements me fournissent quelque consolation. »

« Jeudi.

» . . . . . Que faut-il croire de la prolongation de l'armistice? La nouvelle est contenue, à ce qu'on dit, dans une lettre de lord Cathcart. On prétend, d'un autre côté, que l'Empereur mande tout le contraire au prince Gortshakof. En attendant, un homme digne de foi, qui

(1) Cette allusion à l'armistice porte la date de cette lettre au commencement de l'année 1813.

(2) Tout le monde a tort.

revient de Moscou, m'a dit qu'à la première nouvelle de l'armistice qui vient d'expirer, la consternation fut générale, et que ceux qui faisaient rebâtir interrompirent leurs travaux. »

« Lundi 26.

» . . . . . J'avoue que je commence sérieusement à me blaser sur les privations, et qu'il n'est plus en mon pouvoir de concevoir un beau chagrin. A mesure qu'on avance, le cercle des peines s'étend, celui des plaisirs se rétrécit; je n'en connais pas un plus attrayant que celui d'une conversation douce et confiante qui commence par l'échange des idées et finit par celui des sentiments; de ces conversations que le hasard seul semble amener, et dans lesquelles, à mesure qu'elles s'animent, on voit empreinte toute la bonté de la Providence. J'ai trouvé tout cela dans nos entretiens, et particulièrement dans ceux que vous rappelez; il y a bien longtemps, chère, que je ne goûtai une consolation aussi vraie . . . . . Croyez-moi, on ne connaît jamais parfaitement que les gens que l'on a commencé par deviner. Il faut une sorte d'analogie, il faut être différemment semblables pour s'entendre tout à fait, pénétrer dans tous les replis, et acquérir cette parfaite connaissance d'un autre qui découvre entièrement son âme à nos yeux . . . . . Il me semble toujours que les âmes se cherchent dans le chaos de ce monde, comme les éléments de même nature qui tendent à se réunir; elles se touchent, elles sentent qu'elles se sont rencontrées : la confiance s'établit entre elles sans qu'elles puissent souvent assigner une cause valable; la raison, la réflexion viennent ensuite apposer le sceau de leur approbation à ce traité, et croient avoir

tout fait, comme ces ministres subalternes qui s'attribuent les transactions faites entre les maîtres, rien que parce qu'il leur a été permis de placer leur nom au bas. Non, je ne crains pas de mécomptes avec vous, et ma reconnaissance seule peut égaler la parfaite sécurité que vous m'inspirez . . . . . .

» . . . . . Nous avons eu ici deux jours d'inquiétude bien vive, uniquement due au vague et au mystère dont on couvrait des nouvelles qui n'ont rien de si alarmant depuis qu'on les sait; mais il y a ici comme partout ailleurs, je pense, une multitude de gens qui vont sans cesse des prédictions de Jérémie à l'incrédulité de Thomas. En vérité on devrait, pour son repos et celui des autres, prendre d'autres exemples dans l'Écriture! Il est assez drôle qu'on ne veuille pas apprendre à douter avec incertitude; ce n'est pas au reste pour la première fois que l'incrédulité se trouve être dogmatique. L'intolérance dans les opinions politiques est plus prononcée que jamais; malheur à qui parle, malheur à qui se tait, malheur à qui suspend le blâme, malheur à qui n'outre pas l'éloge, etc... Il court ici deux ou trois histoires d'aigles planant et dirigeant leur vol sur les restes du maréchal (1). Depuis Hérodote que vous lisez, je ne sache pas quelles fables aient eu plus de succès. On a bien raison de dire que les hommes ont besoin de croire; ils ont encore un autre besoin, c'est celui de tendre sans relâche à un degré de folie plus élevé que celui qui leur a été assigné.

(1) Le maréchal Koutousof mourut à Bunzlau le 10 mai 1813. Son corps fut solennellement transporté en Russie, et le peuple prétendit qu'un aigle ne cessait de planer sur son cercueil durant cette marche funèbre.

» Le comte de Maistre est venu me voir aujourd'hui sans me trouver, et je n'ai pu m'acquitter de votre commission auprès de lui. Il vous regrette et vous savez, chère, si c'est un nouveau point de contact entre lui et moi. Je voudrais que l'amitié que j'ai pour lui, lui rendît ma société agréable; mais il faudrait pouvoir y joindre la vôtre. Entre nous deux, il semblait content; il semblait dire, comme saint Pierre sur le Thabor : Il fait bon ici. Que je le dirais de bon cœur aussi, si j'étais près de vous! Rodolphe (1) part aujourd'hui ou plutôt demain; dès que je le saurai parti, j'engagerai la princesse Alexis à aller avec moi voir son père, et je n'épargnerai rien pour le distraire de ses peines, de la seule manière dont je conçoive une distraction de ce genre, en les partageant. »

« Jeudi soir.

» . . . . . Que n'êtes-vous là, mon amie; plus de choses me plairaient et je sentirais mieux ce qui me plaît! Vous n'ignorez pas que je passe ma vie à étudier la médecine morale; la base de mon système sera toujours la soumission passive. Quelque mal que vous en disiez, je ne me suis reposée que là, et quand on trouve à appuyer sa tête, serait-ce sur le marbre, on ne doit pas changer de position. Comme palliatif qui n'est point rendu inutile par le grand remède, je n'ai jamais trouvé que l'occupation; je brûle quelquefois de m'y livrer, et la plupart du temps ma mauvaise santé me fait éprouver le sort de Tantale qui, à notre rencontre à la vallée de Josaphat, n'aura probablement rien à m'apprendre.

(1) Fils du comte de Maistre.

» J'ai conté au comte de Maistre votre histoire du baron allemand, histoire dont la tournure patriarcale, embellie par toute ma poésie, me semblait devoir le conquérir. Il me charge de vous dire qu'elle est *shocking;* voyez comme ma poésie sur votre prose réussit! Ainsi qu'il ne pouvait y manquer, il est parti du point que le divorce ayant été défendu par je ne sais quel concile de je ne sais quelle année, etc.; et là-dessus est arrivée une belle thèse plus théologique que sentimentale. Mon amie, nous aurons beau faire,

Rome se met toujours entre lui et son cœur!

» N'est-ce pas un beau vers qui vient de m'échapper?

» Pour moi, qui ne suis pas bardée d'arguments, et qui, en fait de dogmes, ai une propension singulière pour celui du sacrifice, j'avoue que j'ai trouvé à ce dévouement quelque chose de surnaturel qui m'a éblouie.

» Adieu, mon amie, je ne puis imaginer la combinaison d'obstacles qui pourrait m'obliger à rester ainsi longtemps sans vous écrire. J'attends avec impatience votre lettre de Berlin. Parlez-moi beaucoup de ce que vous faites et surtout de la disposition de votre âme. Il est mille situations d'où l'on ne peut se tirer que par toute la résignation du ciel ou toute la légèreté de la terre; vous ne connaissez pas celle-ci, tâchez donc de recourir à l'autre et d'achever d'y recouvrer vos forces. Je vous embrasse de tout mon cœur. »

« Septembre 1813.

« . . . . . Il me tardait bien de vous écrire, et vraiment toute la journée d'hier et d'aujourd'hui, j'ai guetté

un moment pour le faire. Vous aussi, chère amie, vous avez eu une journée morcelée et fatigante, quoique d'un genre bien différent. A plusieurs reprises, j'ai pensé à toutes vos grandeurs, me représentant ma chère Roxandre tranquille au dehors et fort ennuyée au dedans. N'est-ce pas que cela s'est passé ainsi? Je plains encore beaucoup moins ceux qui sont à l'amphithéâtre, et qui, comme vous, peuvent se dédommager en observant; mais les pauvres observés, quand ils supportent leur rôle, y-a-t-il une patience égale à la leur? En vérité, j'aimerais autant faire le pendant de saint Siméon Stylite au haut de sa colonne! Cependant aujourd'hui il me semble que je supporterais tout et même cela le plus sagement du monde, tant les excellentes nouvelles qui se succèdent me mettent en *high spirits*. J'ai plus d'espérances que jamais. On n'arrivera jamais à faire assez de fautes pour paralyser tant de moyens, et trahir un commencement si brillant. Depuis que le comte de Langeron a battu l'ennemi, il me semble bien probable qu'il le sera toujours. Si l'on ne nous trompe et que nos forces soient ce que l'on dit, il n'y a que les mésintelligences et les basses rivalités qui puissent le faire échapper, et il est permis d'espérer qu'une fois au moins on attendra pour se brouiller que l'ennemi commun soit hors de combat. Je ne puis vous dire combien le malheur, qui a frappé toute la bonne cause dans la personne de Moreau (1), m'a fait d'impression. Quel

(1) Le général Moreau, transféré aux États-Unis à la suite du procès qui lui avait été intenté par Bonaparte, débarqua à Gothembourg dans le mois de juillet 1813; il entra en relations avec les souverains alliés par l'intermédiaire de son ancien compagnon d'armes, Bernadotte, alors prince royal de Suède. L'armistice venait d'expirer; les armées

sujet d'exorde pompeux pour le monstre, et quel parti il en tirera pour frapper l'esprit des Français! Mais quand je pense que ce même coup eût pu atteindre l'Empereur, et à quel immense péril nous avons échappé, je vous avoue que je n'ose plus me plaindre de rien. Ce n'est pas seulement une tendre inquiétude qu'il m'inspire quand il s'expose ainsi, c'est la belle et bonne colère, plus forte que tout ce que je puis éprouver. C'est une idée tout à fait fausse du véritable courage qui l'entraîne, et moi qui passe ma vie à pardonner les idées erronées, je ne me sens pas la plus petite indulgence pour celle-ci. »

« Le comte de Maistre, qui sort de chez moi, vient de me donner la nouvelle de la mort du prince de Broglie cadet (1). Cela me navre pour sa pauvre mère, que plusieurs années ont à peine remise de la perte de son aîné. Quel temps que celui où nous vivons! Malheur aux pères! comme dit l'Évangile. Dans ce siècle déplorable, il n'est presque pas d'être qui ne tremble ou qui ne souffre. »

« La pauvre princesse Alexis a été dans un état d'an-

alliées passèrent de Bohême en Saxe pour attaquer Dresde, centre des opérations de l'empereur Napoléon à cette époque. A l'attaque de Dresde, du 26 août 1813, un boulet fracassa la jambe droite de Moreau et, traversant son cheval, emporta une partie de la jambe gauche. L'amputation des deux jambes eut lieu sur place. Il expira dans la nuit du 1er au 2 septembre. Son corps, embaumé à Prague, fut transporté à Saint-Pétersbourg, où il reçut les honneurs qui avaient été déférés au maréchal Koutousof.

(1) François Ladislas de Broglie Revel, petit-fils du maréchal de Broglie. Né en 1788, il n'avait qu'un an lorsqu'il sortit de France avec ses parents; il entra à dix ans au premier corps des Cadets à Saint-Pétersbourg, fut nommé enseigne dans un régiment de la garde impériale et tué à l'affaire de Culm, en Bohême, le 29 août 1813.

goisse affreuse ; elle a su que le régiment de Séménowski, où sont ses deux fils (1), avait donné, et n'ayant pas eu de nouvelles de ses enfants, elle a craint un malheur. Dans ce moment elle est rassurée, et il me semble que c'est avec fondement. S'il y avait eu de mauvaises nouvelles pour elle, elles seraient déjà venues. Je ne sais pourquoi on est si peu exact à envoyer la liste des morts et des blessés ; l'incertitude est accablante, et l'incohérence qui y règne est une autre manière de supplice. »

« . . . . . Je me presse si peu, mon amie, de vous parler de Nadine, que vous en aurez conclu avec raison qu'elle était mieux. Les remèdes opèrent, et je commence à croire que la jeunesse prendra le dessus sur une maladie qui déchire mon cœur par ses souffrances, indépendamment du danger. Dès que la terre sera dégelée, je la mènerai à la campagne, et je ne sais pas où encore. La comtesse Tolstoy a eu la bonté d'écrire à son mari pour en obtenir pour moi un appartement à Oranienbaum, dont les médecins conseillent l'air à Nadine ; j'ignore si on l'obtiendra. Bonsoir, chère Roxandre ; je vais me coucher et ne fermer ma lettre que demain, ce qui vous vaudra la peine de déchiffrer quelques petites pages de plus. »

« Mardi, 7.

« Encore moins de gré que de force, je me vois enfin libérée de mon auguste présidence, et comme tous ceux qui ont abdiqué le pouvoir souverain, je ne l'ai pas fait sans éprouver quelque regret. Il y avait longtemps que j'étais décidée à quitter au printemps, et la maladie de

(1) Les princes Pierre et Paul Galitzin.

Nadine m'a donné le courage de l'exécuter. Si vous le croyez nécessaire, rendez-moi le service d'en informer Sa Majesté. Je ne sais si j'en dois croire ceux qui me disent que j'ai mal fait de ne pas lui demander ses ordres à son départ, mais je vous avoue que toutes les fois qu'il s'agit de faire un pas en avant, il me semble que c'est sortir de mon caractère, et tous les sophismes du monde viennent aussitôt appuyer ma sauvagerie. »

« Je suis bien aise que vos affaires avec madame R... (1) aillent bien, et ce n'est pas vous qui croirez que la vanité puisse m'émouvoir même pour ceux que j'aime. Vous me paraissez agir comme une personne blessée, et la sensibilité offensée est si souvent prise dans le monde pour de l'amour-propre piqué, qu'il me tarderait que le soupçon d'une petitesse cessât de pouvoir vous atteindre. Je ne sais s'il est quelque chose qui puisse flatter davantage qu'une vérité crue, dite rudement, et cependant ceux qui la supportent ainsi n'en sont pas moins de véritables exceptions dans l'ordre de la nature humaine. »

« Les dernières nouvelles reçues de l'armée, et qui annoncent la victoire remportée par notre cher Empereur lui-même, ont ranimé les esprits étrangement abattus par les transitions continuelles de la crainte à l'espérance. Dieu veuille couronner tant d'efforts et de dévouement par un repos qui aura été si chèrement acheté ! Le mot de gloire ne me touche plus; la corde de mon âme qu'il faisait résonner est sans doute brisée, et je mendierais volontiers, pour l'univers comme pour moi, un peu de tranquillité, quand même elle serait tout à fait terne. La mort

(1) L'Impératrice.

de M. de Saint-Priest m'a profondément affectée (1); celle du comte Strogonof a été vivement sentie; sa mère oppose à cette douleur un courage et une résignation que quelques personnes ont l'injustice d'attribuer à de l'insensibilité. Elles semblent oublier que tout, jusqu'à cet orgueil qu'on lui reproche si amèrement, doit contribuer à rendre ses regrets plus déchirants. La comtesse Strogonof gémit tout bas, souffre avec soumission et douceur; c'en est assez pour que les êtres toujours aux aguets de ce qui les délivre du poids de la compassion et de l'estime, élèvent des doutes sur l'intensité d'une si juste et si naturelle affliction. Ah! mon amie! que les âmes étroites ont peu de pénétration et de logique! Elles ne croient qu'à ce qui paraît, et peut-être que, plus coupables, elles s'efforcent de s'empêcher de croire à ce qui est au-delà, pour nuire plus à l'aise. »

« Nous allons perdre M. Tchitchagof (2), et j'en suis

(1) Le comte de Saint-Priest, frère aîné du général vicomte de Saint-Priest, duc d'Almazan, fut tué, le 17 mars 1814, devant Reims, dans une rencontre avec le corps d'armée du maréchal Marmont.

(2) L'amiral Paul Tchitchagof était fils de l'amiral Basile Tchitchagof qui avait laissé un nom illustre et vénéré dans la flotte russe qu'il avait plusieurs fois conduite à la victoire. Son fils Paul, homme fort distingué lui-même, fit ses études en Angleterre, pays qui depuis lors eut toujours, de son propre aveu, toutes ses prédilections. Il épousa miss Élisabeth Proby, dont le père était amiral anglais. La perte de cette compagne, objet d'un attachement passionné, le plongea dans une douleur inconsolable. Il vécut dès lors dans la retraite, et ne tarda pas à aller fixer son existence en Angleterre. Il mourut à Paris, au mois de septembre 1849, âgé de quatre-vingt-deux ans. Il avait été, durant plusieurs années, ministre de la marine russe et

bien peinée. Il a de grands défauts, il manque de plus grandes vertus, mais il a une belle âme, un caractère fort, et cela suffirait pour en faire un être attachant. Nous avons pris vraiment de l'amitié l'un pour l'autre, et si l'on ne peut répondre de rien avec ces messieurs, il est du moins sûr que je lui conserverai toujours la mienne. Il est aussi inconsolable qu'il l'était, et j'ai besoin de la douleur pour l'aimer, comme de ce qu'il y a de mieux. L'Empereur vient de lui permettre de partir pour l'Angleterre, et je suis bien aise qu'il n'ait pas été contrarié dans ce projet, par la certitude que le séjour qu'il y fera finira par l'en dégoûter. Lord Walpole me disait, en parlant de lui : *He is réstless* (1); cette agitation le ramènera dans son pays dont les préventions l'éloignent.

» A propos de lord Walpole, je trouve que vous l'avez jugé bien sévèrement. Si vous y aviez regardé de plus près, vous auriez vu qu'il a un autre esprit que celui de contradiction, et sur plusieurs sujets sa conversation est intéressante et nourrie. Je le vois souvent; il m'inonde de livres anglais, et je serais embarrassée de dire jusqu'à quel point les livres qu'il me prête influencent mon opinion sur lui. On s'entend toujours à Pétersbourg à dévorer son temps sans plaisir et sans fruit; c'est un véritable pillage, et ce que j'en sauve me fait regretter davantage ce que j'en perds. J'ai si besoin de loisir! Le trouble de

légua à ce ministère les papiers et études de voyage qui pouvaient être utiles à la Russie. On trouva parmi ces papiers un certain nombre de lettres du comte de Maistre; ces lettres viennent d'être publiées à Pétersbourg par les soins du baron Korf, directeur de la Bibliothèque impériale.

(1) Il est sans repos.

la vie que j'ai menée me rend presque étrangère à ce moi-même, qui ne peut exister avec plénitude qu'en se livrant sans distraction aux plus douces affections, à la nature et à ce monde intellectuel qui quelquefois fait oublier l'autre. J'ai tant de passé dans mon cœur que vivre avec d'anciens regrets et les sentiments nouveaux qui s'y sont peints, me semble aussi nécessaire que l'espoir du bonheur l'est aux âmes neuves qui y croient. Quelque calme que le bon Dieu me rende en me rassurant sur Nadine, je sens cependant que pour désenchanter mon être, il me suffira de me sentir privée des épanchements d'une entière confiance. J'en éprouve quelquefois un besoin si vif, que j'irais au bout du monde pour ouvrir mon âme, et bien souvent, par un mouvement spontané, je m'élançai de mon fauteuil, comme s'il avait dépendu de moi de hâter la délivrance du poids qui m'oppressait.

» La comtesse *** se ressemble toujours à elle-même, et les siècles passeraient devant elle chargés d'expérience que son éternelle jeunesse n'en vieillirait pas d'un jour.

» Venons à votre admirateur Sayger (1) qui prétend que vous avez emporté avec vous le peu de bonheur qu'il goûtait en Russie. Il vous présente les plus tendres hommages. Le départ des grands-ducs ne lui a pas ôté ses honoraires, mais je crois que le désordre de ses finances se joint à ses peines domestiques pour l'éprouver. Il était bien triste la dernière fois que je le vis ; je lui suppose une assez mauvaise tête, et je crois bien qu'il ne nuit pas aux circonstances quand elles s'arrangent pour l'affliger. Vous ai-je dit que les deux leçons par semaine que me

(1) Professeur d'allemand de la famille impériale.

donnait Sayger ne me suffisent pas? J'ai pris un autre maître d'allemand qui vient tous les jours et me fait faire des progrès assez rapides. Si vous entendiez parler du comte de La Garde, vous me feriez bien plaisir de me donner de ses nouvelles. Je n'en ai pas eu depuis son passage à Francfort, et elles me manquent. On ne parle pas de lui, et c'est de bon augure; les hommes qui sont à l'armée sont dans la catégorie des femmes, qui sont d'autant plus heureuses qu'on en parle moins. Je vous envoie une lettre du comte de Maistre; il a eu hier une lettre de son fils qui le rassure parfaitement.

» Si vous avez froid au midi, nous avons presque chaud dans le nord. La rivière a passé, à mon grand contentement, et les trois fenêtres de mon cabinet m'offrent trois beaux Vernet, que l'on ne me contestera pas d'être originaux.

» J'ai lu l'ouvrage de Mme de Staël sur l'Allemagne, et, comme dans tous ses autres livres, j'ai trouvé de fort belles pages et quelques jugements précipités. Mes professeurs de littérature allemande, Ouvarof et Tourguenief, ne trouvent pas que le compte qu'elle en rend soit exact de tout point. Prononcez-vous, je vous prie, sur ce sujet. Si vous pouviez m'envoyer un ouvrage sur le magnétisme et ses effets, qui ne fût pas volumineux, et en donnât une idée juste, vous me feriez grand plaisir; car rien ne m'intéresse plus que de m'intéresser à ce qui vous intéresse, depuis l'*Alpha* jusqu'à l'*Oméga*. Adieu, bonne chère amie. »

« Vendredi dernier, la princesse Alexis et moi avons été passer la soirée chez le comte de Maistre, qui, en vertu des devoirs qu'impose l'hospitalité, ne s'est pas per-

mis un seul moment de sommeil. Il sortit avec la palme de la victoire de cette terrible lutte de la nature et de la politesse ; mais qui sait ce qu'il lui en coûta ! »

« . . . . . La bienveillance générale a été le roman de la seconde partie de ma vie. Quand on n'espère plus vivre sans interruption dans une seule âme, il n'est pas trop de toutes pour remplacer cette seule-là. Il n'y a rien de si commun que de suppléer par le nombre à la qualité. »

« . . . . . A mesure que j'apprends à vous connaître, j'ai toujours un peu plus besoin de ne vous pas quitter. Si je vis encore dix ans, en n'avançant que d'une ligne, cette marche progressive me conduira à un point de folie : je croirai que je suis votre ombre. »

« . . . . . A propos de livres, je vous envoie aujourd'hui des copies que le comte de Maistre me demande de vous remettre. Il vient de m'envoyer une brochure que je lui avais prêtée, qui a pour titre : *Tableau de la littérature française au dix-huitième siècle* (1), chargée des notes les plus intéressantes faites par lui sur les marges. Le livre est excellent, et ses observations quoique un peu sévères, sont remarquables par leur tact et leur finesse. Le comte de Maistre est comme le chien de chasse, il sent à une prodigieuse distance ce qui tient directement ou indirectement aux idées du siècle ; rien n'obtient grâce de lui, du moment où il y a une légère déviation des principes fondamentaux. Pour peu que cette inclinaison se laisse apercevoir, il n'y a ni éloquence ni élévation de pensées et de sentiments qui la lui fasse pardonner. »

(1) De M. de Barante.

« . . . . . Votre caractère me représente parfaitement ces heureuses alliances de mots qui signalent les grands écrivains. L'admiration que ces alliances excitent vient de ce que ces mots, que le génie sait joindre, n'étaient pas faits pour aller ensemble. Eh bien! vous recueillez des opposés dans votre caractère qui devraient naturellement s'exclure, et qui en font le plus grand charme. Vous dites que je lui en prête, peut-être; il faut bien accorder quelque chose à charge de revanche, mais rappelez-vous du moins qu'on ne prête qu'aux riches! »

« . . . . . Avez-vous, comme moi, l'idée la plus faite pour adoucir celle de la mort? Croyez-vous à la réunion éternelle des âmes qui se seront entendues ici-bas? Il me semble que c'est le dogme du cœur. Une parfaite latitude nous est laissée à cet égard par la religion; et l'assentiment, ou plutôt le pressentiment universel (de toutes les preuves de sentiment la plus forte) semble le garantir comme fondé. Je sais ce qu'une âme pieuse peut espérer des délices de sa réunion avec le Grand-Être; mais cependant le ciel nous paraîtrait-il bien le ciel, si nous ne pouvions joindre à cette idée sublime de notre destination future quelques idées sensibles? Où serait la personnalité, sans laquelle on dit que l'immortalité ne serait qu'un vain don, si la mémoire ne s'y joignait, si le moi cessait d'être? Et si ce moi se retrouve, quelle région, quelle félicité pourrait lui faire perdre ce qui lui était identifié? Jamais on ne me fera croire que je n'éprouverai rien de plus en rencontrant l'âme de mon père que celle du Chinois avec lequel je ferai peut-être le grand voyage. Je crois bien qu'il faut se garder de juger les choses du ciel par celles de la terre; mais celles-ci

n'en sont-elles pas une ombre, un écho? Et qu'est-ce qu'une ombre, qu'un écho, si ce n'est une image ou un son affaiblis, indistincts, mais cependant toujours vrais. Ah! quand cette idée consolante serait appuyée des témoignages les plus positifs, sans doute l'aspect de la mort qui marche le bras levé, toujours prête à frapper ce que nous aimons, ou à nous enlever ce qui nous chérit, serait encore *awful* (1), comme disent si bien les Anglais. Chère Roxandre, il faut bénir la Providence quand on a comme vous beaucoup à perdre; il faut la bénir encore quand on a comme vous mille chances réparatrices. J'ai l'instinct du bonheur dont vous jouirez, et je vous le désire de toute la force de votre cœur et du mien. Votre sort est à peine ébauché, vous serez épouse et mère, et c'est dans le centre de ces heureuses affections que vous coulerez des jours dont le reflet encore suffira pour embellir ceux de vos amis.

» Quels regrets déchirants doivent s'emparer de l'âme de cette pauvre Impératrice, dont les lèvres n'ont approché cette coupe de félicité que pour mieux lui faire sentir l'amertume de ce qui devait lui être refusé (2)! Je conçois bien le mouvement spontané qui, au prix de votre existence, aurait voulu lui assurer la possession de ce qu'elle regrette. Mon Dieu! si l'on osait quelquefois, si l'on pouvait être aussi bon que son cœur! Si un peu de puissance sur la nature était accordé à ceux dont la sensibilité les détache, les enlève pour ainsi dire à eux-mêmes! Mais

(1) Pleine d'épouvante.

(2) L'Impératrice avait perdu deux filles en bas âge et demeurait sans enfants.

qu'il serait long le chapitre des vœux à former ! Tout semble fait sur un plan que le germe du mal dans le cœur de l'homme n'explique que trop, mais que l'on voudrait voir céder à la parole de ceux qui n'interrompraient le cours des lois générales que pour d'autres qu'eux-mêmes ! Alors on verrait sur la terre des anges protéger d'autres anges, et le monde en deviendrait meilleur. Que dites-vous de cet arrangement ?

» Je trouve dans toutes les distractions offertes à la tristesse ce contraste, qui vous a fait mal en rentrant de la promenade. Tout ce qui tranche, tout ce qui est en opposition directe avec nos sentiments nous aigrit et nous blesse. Il faut que la tristesse ou la douleur s'épuisent ou soient partagées pour s'adoucir. Ce sont les oisifs, les importuns et les ennuyeux, peuple innombrable, qui ont imaginé cette multitude de soins à rendre, de formules, de lieux communs, dont on entoure les gens qui, en outre du malheur de souffrir, ont celui d'un chagrin ostensible qu'on ne peut dissimuler. Voilà quelle serait ma recette : une solitude parfaite qui permettrait un abandon absolu à ce qu'on éprouve ; ou bien, ce qui vaut mieux, deux douleurs qui, en se joignant, confondraient les deux âmes. Voilà ce que je pourrais appeler des distractions qui n'obtiendraient l'effet auquel elles tendent que parce qu'elles n'entreprendraient pas de distraire trop tôt. »

« . . . . . Les romans qui présentent une peinture vraie et naïve du cœur de l'homme et de ses mystères me semblent l'histoire par excellence. Des noms dénués d'intérêt, des faits stériles, des dates savamment inutiles, voilà ce qu'on devrait appeler roman, si on entend par là une bigarrure fatigante dont le résultat est nul pour

notre expérience et notre amélioration. Ce projet de recueillir vos souvenirs est charmant; tenez-y, chère Roxandre, vous qui n'oubliez pas et dont on n'oublie rien.

» Je suis bien aise que vous ayez découvert des qualités réelles en Mlle Walouef (1). Il lui manque un peu de force à opposer à ses premiers mouvements. La raison lui vient toujours, mais elle tarde quelquefois, et cet inconvénient est plus funeste à elle qu'aux autres. Elle est parfaitement contente de vous et finira par vous apprécier d'une estime vraiment sentie. Tzarskoe-Sélo est l'atmosphère qui convient le mieux à la nature de son caractère; elle y est distraite, amusée, et, quoique vous ne le sachiez pas, il n'en est pas moins vrai que nos peines entrent pour beaucoup dans nos défauts.....

» Vous avez bien raison de croire que, pour être juste, il faut être bienveillant. Quand un peintre veut rendre la nature avec une parfaite exactitude, il faut qu'il l'embellisse; ne pouvant donner à la toile le velouté de la peau, la fraîcheur du coloris, la grâce de la nature, il faut qu'il y supplée par un autre genre de perfection, et alors seulement, en donnant trop d'une part, il donne assez. Au moral, nous sommes aussi les peintres de ceux que nous jugeons; n'ayant pas, dans une proportion exacte, la mesure des bonnes qualités que nous apercevons, atténuons du moins les défauts; peut-être est-ce là le seul secret de nous faire des ressemblances intellectuelles, exactes en somme totale et, qui mieux est, agréables. »

« . . . . . Je suis plus difficile à guérir que le roi

(1) Surintendante des demoiselles d'honneur.

d'Angleterre (1) ; quel est donc votre talent si vous y réussissez? Ah! comme vous avez raison! Il y a beaucoup de faiblesse dans mon fait, et, qui pis est, de la faiblesse organisée, de la faiblesse en système, de la faiblesse qui a pris la forme d'une multitude de qualités apparentes; si je perds ce défaut, me restera-t-il une vertu? Voyez vous-même, chère, bien chère amie Si j'avais jamais osé demander quelque chose, née avec une impétuosité toujours prête à m'entraîner au-delà, n'aurais-je pas été exigeante dans toutes mes relations? Si je ne m'étais hâtée de jeter un voile noir sur ma vie, pourrais-je supporter l'idée de la mort? Si j'osais, en quoi que ce soit, me livrer à l'espérance, ne fatiguerait-elle pas trop mon âme? Je ressemble fort à la théorie de Buffon sur la formation du globe : j'ai été détachée comme lui d'un soleil ardent; depuis des années je suis occupée à me refroidir; je ne suis pas au froid du pôle, mais, sans les consolations que je vous dois, j'y serais déjà arrivée. De toute manière j'aurais sauté à pieds joints sur la zône tempérée, car je n'ai jamais pu en rien saisir le milieu; rester en deçà m'est beaucoup plus facile. Par exemple, si j'avais craint démesurément l'abus de la parole, il m'aurait été parfaitement commode de me faire trappiste, et le silence absolu m'eût moins coûté que de retrancher vingt mots tous les jours. Tout ce qui semble de l'exagération en moi dans la pratique de tout ce qui peut être louable n'est que de la faiblesse déguisée : c'est elle seule que j'ai craint, et c'est elle seule qui m'a donné la résignation, le détachement dont vous êtes prête à me faire

(1) George III atteint d'aliénation mentale.

honneur. Autres temps, autres soins, me direz-vous comme je me le dis à moi-même; mais il est temps que le régime de la raison (qui n'est pas une déesse) arrive. Il ne s'agit plus actuellement de s'éviter, il faut oser se regarder, se voir face à face, et ne pas appeler des fantômes pour vaincre des réalités. Je vous assure que c'est mon dernier mot, que désormais j'établirai en moi le gouvernement mixte : je laisserai aux puissances la part qui convient à chacune d'elles, je ne leur permettrai plus d'empiétements et, de cet ordre, naîtra peut-être cet équilibre qu'on cherche depuis si longtemps. Pourvu que vous soyez au gouvernail, la barque arrivera à bon port. Quel fatras, mon amie! quelle idée il faut que j'aie de votre indulgence pour l'exercer ainsi! Pendant que je vous écris, les horreurs du déménagement se passent autour de moi. Nadine est dans les grands mouvements, dans les grands soins : elle a au moins dix cahiers à mettre en ordre, et vous jugez bien qu'il faut que là-dessus elle me consulte cent fois. »

« . . . . . Il fait un temps magnifique, l'air est pur, le soleil est chaud sans être incommode; il y a, de par le monde, des arbres, de la verdure, des sentiers et des gens qui en jouissent; il y en a, ce qui vaut mieux, qui n'en jouissent pas seuls. Ah! qu'ils sont heureux! Avoir le superflu est une grande raison pour être privé du nécessaire. On m'interrompt... Adieu, chère amie. Peut-être dans ce même moment m'écrivez-vous; cette idée fait que j'ai encore un peu plus de peine que de coutume à vous quitter. »

« . . . . . Quand vous me dites : Avez-vous éprouvé cela? Comprenez-vous ceci? soyez sûre qu'avec la plus

parfaite vérité je puis vous dire oui. En fait de sentiments, de pensées portant sur les affections et les passions humaines, j'ai parcouru un cercle immense, et creusé jusqu'aux antipodes; je suis vraiment docteur en cette loi-là. Je ne trouve point incompréhensible ce que les gens qui n'ont vécu que dans le mouvement des choses extérieures ne peuvent expliquer, l'expérience ne les a point fait apprendre à épeler, comment sauraient-ils lire? C'est dans l'enceinte de mon propre cœur que j'ai appris à connaître celui des autres, et la seule connaissance de moi-même m'a donné la clef de ces énigmes innombrables qu'on appelle les hommes. J'ai souvent applaudi à cette idée que chaque être pris à part était l'univers entier. J'ai éprouvé quelquefois une sensation d'inquiétude que le sommeil ne vienne interrompre cette rêverie délicieuse où l'on se trouve bercé entre les souvenirs et les espérances; mais bien plus souvent encore j'ai fermé les yeux, comme les enfants, pour ne pas voir les fantômes de la nuit, cherchant à me persuader que je dormais, pour ne pas trop m'apercevoir que mon cœur veillait pour souffrir. En vérité, mon amie, si je ne croyais pas que le malaise habituel que j'éprouve et qui altère si fort ma sérénité tient à ma santé, il inquiéterait vivement ma reconnaissance. J'ai des peines; qui n'en a point? Quand tout m'eût souri dans la vie, quand tout m'eût été favorable, aurais-je su mériter, conserver, protéger mon bonheur? Cette inquiétude, qui est au fond de toutes les âmes faites d'une certaine manière, ne m'aurait-elle pas dévorée? J'ai mérité la meilleure part des chagrins que j'ai eus, et cependant Dieu les adoucit comme s'ils n'avaient été que des épreuves et non des punitions. J'éprouve, j'inspire

de la bienveillance ; mon besoin d'estime est satisfait, j'ai rencontré les êtres les plus distingués. Le besoin que j'ai d'aimer l'est aussi ; mon cœur a si bien trouvé en amitié ! Que faut-il donc de plus pour achever avec courage une carrière dont je vois déjà le terme ? Je vous assure, mon amie, que, lorsque mon anéantissement n'est point physique, il ressemble parfaitement au calme et à une douce tranquillité. »

« . . . . . Pour faire quelque chose avec fruit, j'ai besoin d'en être absorbée, et, ne travaillant qu'à bâtons rompus, j'éprouve de la fatigue sans plaisir. C'est un des grands inconvénients de la vie que je mène, pour un caractère du genre du mien, que de morceler une journée en y laissant des vides : la tristesse se loge dans ces brèches, et puis il n'y a plus moyen de la faire déloger. Quand pourrai-je passer une bonne matinée avec vous, faire une bonne et agréable lecture près de vous, au coin de mon feu ? »

« . . . . . L'exemple de Mme de S. suffirait pour me dégoûter de la personnalité. N'a-t-elle pas toujours vécu pour elle ? Et aujourd'hui et en tant d'occasions, son bonheur n'a-t-il pas été la proie de peines très futiles dans leurs causes et très poignantes dans leurs effets ? Qu'a-t-elle gagné à se faire le centre de ce qui l'entourait ? Cela me rappelle ces vers anglais :

To each his suffrings ; all are men
Condamn'd alike to groan.
The tender for another's pain,
Th' unfeeling for his own (1). »

(1) Souffrir appartient à tous ! Tous les hommes sont également

« . . . . . Il me semble, à l'impression douloureuse qu'il fait, qu'on apprend toujours le malheur pour la première fois. Avez-vous réfléchi sur une bizarrerie qui étonne et qu'on ne peut guère contester ? L'idée de la mort est affreuse dans une disposition aride, dans l'isolement, lorsque nulle affection, nulle tendre compassion ne vient point en adoucir l'amertume ; elle est presque douce aux deux extrémités de la vie morale : le malheur et la félicité suprêmes. Dans le premier cas, elle est un changement et semble une délivrance ; dans l'autre, on sent qu'il n'est rien au delà que Dieu seul, qu'une affection véritable prépare pour l'éternité et que l'éternité ne vient pas interrompre, mais fixer, ce qui seul ferait regretter la vie. A qui dis-je cela?... C'est le temps qui est l'ennemi de ceux qui sentent et qui aiment · l'éternité est leur asile. »

« . . . . . Ma sœur et moi nous devons aller samedi à Péterhof, pour voir la maison que je dois y occuper... Le comte de Maistre me dit qu'il est fâché que je m'en aille, et je le crois, parce que je serai bien fâchée aussi de ne plus le voir aussi souvent. J'ai passé avec lui la soirée d'hier ; nous avons veillé jusqu'à deux heures. Il était triste ; pour le distraire, je l'ai entretenu de ses sujets favoris où je n'y vois goutte. Du grec on est arrivé à l'hébreu, par des chemins aussi inconnus à moi ; ensuite la conversation s'attiédissant, je lui ai fait une querelle et je l'ai raillé, ce qui l'a tout à fait ranimé : voilà par quels moyens je sais distraire mes amis... Le comte de Maistre veut vous écrire, et je me suis chargée de vous faire pas-

condamnés à gémir ; les cœurs tendres pour la peine d'autrui, les insensibles pour la leur propre.

ser sa lettre. Son visage si froid cache une âme bien profondément sensible. Sans me vanter, il m'a dit quelquefois des choses fort douces. Je vous donne à deviner quelle est celle que j'ai pu le moins oublier et que je pourrai rendre avec la plus parfaite exactitude, malgré les deux ou trois mois qui pèsent dessus. Mettez votre esprit à la torture. — Est-ce fait? — Non; vous ne devinez pas. Adressez-vous à votre cœur, et surtout partez du mien. Je suis contente, vous avez deviné. »

« Vendredi, à deux heures après midi. — Ma lettre partira ce soir, et je veux y ajouter encore un mot. Le laquais de la cour, qui m'a remis si exactement votre lettre, m'a dit que je pourrais envoyer les miennes par les mêmes occasions, et cela me donne toutes les facilités désirables. N'est-ce pas que vous ne montrerez cette lettre à personne? Ce n'est point par vanité que je vous le demande, mais pour être bien à l'aise et oser toujours être moi. S'il est impossible que j'aie tort de compter si parfaitement sur votre indulgence, il l'est tout à fait que ma confiance, telle que je vous la témoigne, aille à ce qui vous entoure. Quant aux vôtres, rien au monde ne serait plus inutile que de me faire la recommandation de les garder pour moi seule : mon naturel égoïste, très prompt à voir des profanations dans le contact des indifférents, suffit très bien à me mettre en garde. Mme S... me fait beaucoup d'honneur en disant que je ressemble en quoi que ce soit à l'abeille; mais si j'étais d'elle, j'empêcherais bien les mouches d'approcher des fleurs dont je ferais mon miel, malgré toutes les raisons bonnes ou mauvaises qu'elles pourraient m'alléguer. »

« . . . . . Ma santé n'est pas très mauvaise, aussi

je serais tenté de lui appliquer le songe des sept vaches grasses et des sept vaches maigres, vu le partage égal qu'elle se fait de mes jours. J'en ai de bons où l'activité règne, et puis d'autres où je ne sème ni ne recueille, et ceux-là, mon amie, dans une existence contemplative, sont bien maussades. Après tout, je ne me plains ni de cela ni d'autre chose ; il me semble saisir les intentions de Dieu sur moi, me sentir sous son influence et marcher dans la route que sa miséricorde elle-même m'a frayée. Une disposition semblable n'est-elle pas déjà par elle-même le plus grand des bienfaits? Combien vous avez raison de ne vouloir que ce que Dieu veut ! Je sens fortement l'ignorance complète où nous sommes de ce qui nous convient, j'ai vu tant d'espérances réalisées faire couler des larmes amères, telles que les espérances trompées n'en ont jamais fait verser, que si j'étais investie de la toute-puissance sur ma propre destinée, je n'hésiterais pas un seul instant à obtenir, par mes supplications, d'en être délivrée. Il est bon de ne dépendre que de l'Être qui fait tout, et si quelque chose pouvait rendre la créature humaine plus misérable qu'elle n'est, ce serait un degré d'indépendance de plus. Ces sentiments, chère amie, sont de très ancienne date ; le premier germe en a été conçu dans un temps où l'air était encore embaumé, les objets à l'entour resplendissants de beauté et de fraîcheur, et où mon cœur, quoique troublé par des peines, sentait encore parfois son existence avec enivrement. »

« . . . . . Quand, dans le pays que vous habitez, on voit quelqu'un de supérieur oser rester soi, mettre du naturel, du calme là où les autres portent l'apprêt, au lieu de convenir de la supériorité qu'une telle conduite doit

faire supposer, on l'attribue à la perfection de l'astuce. C'est tout simple : il y a des oreilles que le mot de mérite déchire et que celui d'adresse n'épouvante pas. Un point sur lequel je suis parfaitement tranquille, c'est sur le jugement que l'Impératrice porte de vous : elle a trop d'esprit pour ne pas démêler un caractère tel que le vôtre, et il y a tout à gagner à traiter avec des esprits supérieurs. Il n'y a rien de si avantageux que d'être observés pour les caractères qui méritent cet éloge banal, et cependant si beau quand il est appliqué avec justesse : gagner à être connu. Tout ce qui porte l'empreinte de l'unité est vrai, car dans ce qui est factice, quelque soin qu'on y mette, il y toujours un petit bout d'oreille qui perce. Je conçois bien le penchant des personnes élevées par leur rang au-dessus des autres, d'examiner longtemps avant que de donner la plus petite part à leur confiance : elles sentent qu'une amitié réelle serait un grand adoucissement, mais elles pensent encore mieux qu'elles compromettraient beaucoup plus que les autres si elles faisaient un choix qui ne fût pas excellent. »

« . . . . . M. de Maistre m'a rendu compte sommairement de tous les conseils qu'il vous donne (n'est-il pas assez drôle que nous nous mêlions de vous conseiller, vous qui pourriez nous mener tous ?) et j'ai souri bien des fois à ces habiles théories dont on ne peut jamais venir à bout dans la pratique. Il y a sûrement quelques moyens (qu'on n'applique jamais) pour ne pas blesser l'orgueil des hommes, mais la vanité des femmes !... Ah ! ceux-là sont encore à découvrir ! Je crois que le plus simple est d'en faire son deuil, d'avancer à petits pas et de se bien répéter, pour se fortifier dans la marche : Fais ce que dois,

advienne que pourra. D'ailleurs, il ne faut pas donner à toutes ces vétilles une consistance qu'elles n'ont pas. Le bien comme le mal passe, vole et ne laisse point de traces; on vous boude après vous avoir fait mille amitiés, comme on vous accable de démonstrations d'intérêt après vous avoir accablé de dégoûts. Plus ou moins on est dans le monde comme saint Janvier qui tantôt est l'objet du culte de la populace de Naples, et tantôt se voit jeter des pommes cuites. Le saint, d'un fort bon naturel, n'en fait pas moins plusieurs miracles par an. Imitons-le, et que notre miracle à nous soit la patience et l'égalité de caractère, assez difficiles à conserver au milieu de tant de variations.

» Le comte de Maistre est allé en pèlerinage pour visiter l'ermite Tchitchagof qui se trouve fort bien à son Oranienbaum. La douleur de cet homme m'intéresse; elle lui rend peut-être plus de services qu'il ne le croit lui-même : sa tête ardente a besoin d'un point fixe qui concentre toutes ses idées. Si, dans sa position, il avait été livré à l'ambition et laissé en proie à toutes les peines qu'elle lui a causées, je crois qu'il n'y eût pas résisté ; au lieu qu'il leur oppose une douleur qui grandit, qui ennoblit l'homme, et du moins toute la dignité, toute la force de son caractère lui est conservée...

» . . . . Je crois les gouvernants assez à plaindre pour être obligés de profiter de tout. Avec cela je ne les comprendrais pas s'ils pouvaient au dedans d'eux-mêmes ne pas mépriser profondément les gens qui donnent l'exemple que vient de donner M. de ***. Passer ainsi, dans un moment critique, d'un parti à l'autre, trahir celui que l'on quitte au point de livrer à l'autre toutes les cartes, tous les papiers importants dont on est muni, fi ! que c'est laid !

Cet homme aurait sauvé la Russie pour se brûler la cervelle après, que je suspecterais encore ses intentions. Notre bon Empereur a l'âme trop bien faite pour donner sa confiance à de pareils êtres, et j'ai besoin de le penser pour être tranquille. Si l'on m'entendait, je sais bien qu'on anathématiserait ce jugement et qu'il serait un crime irrémissible; mais à moins qu'on ne bouleverse toutes les idées du juste et de l'honnête, je défie qu'on en puisse porter un autre (1). »

« . . . . . Vous baissez vos jalousies pour vous préserver du soleil, et nous, mon amie, nous voudrions multiplier et réchauffer les pauvres petits rayons qu'il laisse tomber sur nous. Notre printemps n'est que dans le calendrier, et si la rivière n'était pas débarrassée de ses glaces, il nous faudrait la foi qui s'applique aux mystères pour n'en pas désespérer. Dans le Nord on imagine une neuvième béatitude : Heureux ceux qui ont chaud! Vous exprimer à quel point j'ai besoin d'une nature différente, d'une autre existence que celle que je mène, me serait impossible. Il me faudrait me régénérer dans une atmosphère bénigne, et pour ranimer complètement mes esprits abattus, la réunion des biens que donnent un beau ciel,

(1) Ce mouvement d'honneur si viril ne pouvait être supprimé et enlevé à la mémoire de Mme Swetchine. Mais le lecteur doit être averti que le général de *** et ses amis ont publié, à plusieurs reprises, une justification qui se trouve particulièrement résumée dans la *Vie militaire du lieutenant-général comte Friant, par le comte Friant, son fils*. Cette justification s'appuie principalement sur la jalousie de Berthier qui, vieillissant, voyait dans le baron de *** le seul rival qui pût lui porter ombrage, et sur la nationalité du baron de ***, Suisse et non Français d'origine.

une nature poétique, beaucoup de loisirs et encore plus d'amitié. Voilà ce que je ne trouve qu'en échantillons qui me font regretter la pièce entière. Je suis attachée à mon pays par mille liens, mais ils ne se briseraient pas pour être relâchés pendant deux ou trois ans, et mes forces morales rétablies pourraient me rendre plus digne de les goûter. Autant et peut-être plus qu'ailleurs, on trouve à Pétersbourg des êtres distingués et attachants; aussi je n'allumerai pas ma lanterne, comme Diogène, pour les chercher : j'en ai tant rencontré dans ma vie! Mais cette lanterne me servirait très utilement pour éviter cette foule de personnes communes qui se trouvent sur notre passage, et dont la médiocrité, la versatilité et souvent la malveillance ne sont jamais rachetées par un instant de plaisir goûté dans leur société. Ce que vous dites de la vôtre me la ferait désirer, quand même vous n'y seriez pas; encore après vous, chère amie, j'irais réclamer en votre nom un peu d'intérêt de ceux dont vous avez sûrement gagné l'amitié : j'aime tant ce que je vous dois! »

« . . . . . Je ne préfère pas les autres à moi-même; mais les autres sont les seuls que j'aime; c'est dans eux qu'est placée toute ma personnalité, et tout m'est bon, pourvu que je ne vive pas concentrée en moi. Je n'ai jamais pensé que personne me dût rien (vous n'avez pas idée de la latitude que je donne à cela), et j'ai toujours senti que pour n'être pas tout à fait malheureuse, je devais croire tout devoir aux autres. Cela peut faire un caractère bizarre, extravagant, mais il est commode et sûr, et ne révolterait pas même les ingrats. »

« . . . . . Les bruits dont vous a parlé le comte de Maistre sont venus jusqu'à moi; mais, mieux que per-

sonne, je sais combien la malveillance est active et le peu que lui coûte le mensonge. J'ai craint qu'ils ne parvinssent jusqu'à vous, cela fait toujours mal...

» . . . . . Vos lettres seront envoyées demain matin. En voici une du comte de Maistre ; c'est à l'intention que vous aviez de lui écrire qu'il répond. »

« . . . . . J'attends mon mari de jour en jour. Il me tarde qu'il soit revenu et que sa vie de nomade cesse. Nous ressemblons depuis quelque temps à M. le Soleil et à Mme la Lune, qu'on ne voit presque jamais en même temps. Mon mari me mande que c'est le jour de la Saint-Alexandre que la nouvelle des victoires est arrivée à Moscou ; ce même jour, la cathédrale avait été bénie ; le soir il y eut illumination, transparents, et une affluence de monde prodigieuse dans les rues. Concevez-vous le contraste de cette fête au milieu de ces ruines ? et qu'y a-t-il de plus simple ? Toutes les réjouissances ne se passent-elles pas sur des tombes ? et qu'est-ce que toute la terre à une demi-toise de profondeur, qu'un amas de débris et de restes informes ? Oublie ! voilà le mot de grâce adressé à l'homme par la Providence touchée de ses misères. »

« . . . . . Le comte de La Garde m'écrit de Vienne. Il me dit que l'enthousiasme des Autrichiens pour les Russes est à son comble : jusqu'aux assiettes de table, tout est à la cosaque. On parle d'une victoire très brillante remportée par le prince royal (1). Vous rappelez-vous ce vers sur La Harpe :

Monté de chute en chute au trône académique.

(1) Le prince royal de Suède, Bernadotte.

Je crains toujours que de défaite en défaite le monstre n'arrive à plus de gloire. »

« . . . . . Je viens de découvrir un plaisir tout nouveau que j'épuise : celui de mourir de peur. Je lis *Macbeth* tous les soirs, seule dans une chambre faiblement éclairée; je crois entendre le cri d'alarme de la chouette, les conjurations des sorcières, le pas précipité des assassins et les gémissements entrecoupés des mourants; je vois les poignards tirés dans les ténèbres, les ombres s'élever, disparaître, et quand la terreur s'est bien emparée de moi et que je frissonne en jetant autour de moi des regards craintifs et incertains, je me dis : La représentation est au naturel, et je vais me coucher l'imagination remplie d'idées riantes. »

« . . . . . Lorsque j'étais à la campagne, le premier jour de l'apparition des cousins, j'étais contre eux d'une impatience mortelle; au bout de quelque temps ils avaient beau siffler, piquer, ils me seraient entrés dans les yeux et dans les oreilles que je n'y eusse pas fait attention : ils n'étaient pas moins insupportables, mais j'y étais accoutumée; et voilà ce qui m'arrive, avec bien peu de différence, au sujet de tout ce qu'il peut y avoir dans le monde de boudeurs incorrigibles. Si je vous faisais l'énumération de tous les remèdes que j'ai employés pour calmer l'irritable susceptibilité de Mlle Walouef, la liste seule effraierait jusqu'à votre patience. Rien de tout cela ne m'a servi, et j'ai fini par ne plus rien faire. J'en souffre, parce qu'il est pénible de voir souffrir, et que d'ailleurs on craint toujours avec quelque raison de ne pas faire assez bien; mais à force de voir perdre le terrain qu'on croyait avoir gagné, de s'époumoner sans fruit et souvent de gâter ses

affaires au lieu de les avancer, j'ai appris à croiser mes bras et à friser le quiétisme dont je m'emparerais pour ces sortes de choses, si mes mauvais nerfs, de temps à autre, ne dérangeaient ma philosophie pratique. Croyez-moi, il n'y a à opposer à tout cela que l'inaction et l'égalité. Que ceux qui s'amusent à faire du chemin soient sûrs de nous retrouver à la même place : il me semble que c'est tout ce qu'on peut accorder. Quand vous me disiez que tout allait bien entre vous, j'y croyais un moment, et puis, comme ces vieillards chargés d'ans et d'expérience, je souriais à votre illusion sans vouloir la détruire. Toutes vos misères n'ont pas un grand inconvénient entre vous qui êtes la bonté et la délicatesse mêmes, et moi qui lui reconnais des qualités qui font passer sur les défauts désagréables; mais je ne puis penser sans peine que, mettant un prix immense aux bontés de l'Impératrice, elle prenne si peu les moyens de les acquérir et de les conserver. Le moins qui puisse lui en revenir, c'est du ridicule et le chagrin de manquer son but.

» Le comte de Maistre, qui a passé avec moi une partie de la matinée, m'a chargée de mille tendresses pour vous. Tendresse est le mot, et même le plus modéré dont je puisse me servir, car si on analysait ce qu'il sent pour vous, Dieu sait les éléments hétérogènes qu'on y trouverait. Adieu, mon amie, pardonnez-moi d'écrire comme un chat et de bavarder comme une pie. »

CHAPITRE V.

LIAISON DE MADAME DE KRUDENER ET DE MADEMOISELLE STOURDZA. — SUITE DE LA CORRESPONDANCE DE MADAME SWETCHINE ET DE MADEMOISELLE STOURDZA.

Le caractère de l'empereur Alexandre, flexible, mobile et facilement ému, avait traversé les mêmes phases que son empire, subi le contre-coup et gardé une trace de chaque crise. Son âme se partageait entre les séductions de la jeunesse et la leçon des événements. La souveraine puissance lui apparaissait souvent non plus sous le charme inviolable de ses prestiges, mais sous l'aspect sévère et quelquefois formidable de sa responsabilité. L'amour de ses sujets demeurait fidèle; mais plus d'une fois leur stupeur, leurs mornes visages, leurs regards douloureux lui avaient demandé compte de l'usage qu'il avait fait ou qu'il allait faire de tant de confiance et de dévouement. Plus d'une fois ses aides de camp l'avaient vu s'éloigner d'eux, parcourir seul à pas précipités les allées de

Tzarskoe-Sélo, les rues désertes de Saint-Pétersbourg, ou s'élancer, éclatant en sanglots, dans sa calèche de voyage. Mais enfin, aux sombres lueurs de l'incendie de Moscou avait succédé pour la Russie le brillant rayon de la journée de Leipsig. Napoléon, vaincu par l'Europe entière, sembla l'être plus directement par les armes russes ; Alexandre retrouva les enivrements de la fortune, de la gloire et du plaisir. Son entrée à Paris fut encore empreinte de la gravité des catastrophes au-dessus desquelles il était unanimement salué comme un arbitre généreux et comme un sage modérateur.

Mais une fois Napoléon naïvement confiné dans l'île d'Elbe, la monarchie restaurée en France au milieu d'un enthousiasme spontané et sincère, Alexandre reprit la route du Nord. Vienne le retint. Il s'y arrêta longuement, autant pour y goûter les applaudissements et les fêtes de l'Europe qui se croyait délivrée, que pour y présider aux travaux d'un congrès qui ne voyait plus rien de pressé ni d'inquiétant dans son œuvre.

Cependant quelques esprits moroses et perdus dans la foule s'effrayaient encore. De ce petit nombre fut une femme inconnue dans le monde politique et à demi-révélée seulement au public lettré par un roman semé de pensées ingénieuses.

Julie Wittinghof, d'une famille qui comptait deux maîtres de l'ordre teutonique dans le XIVe et le XVe siècle, et petite-fille du maréchal Munich, était née à Riga en 1764. Elle avait épousé à vingt ans le baron de Krüdener, ambassadeur de Russie à Venise, et bientôt s'en était éloignée pour aller seule en France, en Suisse, en Allemagne, mener une vie complétement au gré de son ima-

gination exaltée. Le hasard la conduisit dans le grand-duché de Baden, à l'époque où l'impératrice Elisabeth, toujours séparée d'Alexandre, attendait, chez le grand-duc, son frère, le retour du vainqueur de Napoléon.

Mme de Krüdener, parvenue à sa cinquantième année, était vouée alors à un genre de vie qu'absorbait exclusivement la prédication religieuse. Quelques ministres protestants de Genève et de Baden l'accompagnaient, l'inspirant et s'inspirant d'elle tour à tour. C'était une sorte de Mme Guyon, pour laquelle Fénelon et la soumission à l'autorité catholique étaient remplacés par quelques aventureux apôtres, sans tradition, sans but précis, et pour lesquels le *Philosophe inconnu*, Saint-Martin, avait été à la fois initiateur et pontife. Mme de Krüdener avait commencé ses liaisons royales par une intimité passagère avec la reine Louise de Prusse, puis avait parcouru l'Allemagne, tantôt reprenant quelques habitudes mondaines, tantôt séjournant chez les frères Moraves, tantôt prêtant l'oreille à l'illuminé Jung Stilling (1), et prêchant avec lui les pauvres habitants des belles vallées du Danube et du Rhin. Sans plus de génie dans la doctrine que tous les sectaires d'Allemagne, d'Angleterre ou des Etats-Unis, elle avait cependant l'originalité de son sexe, de sa naissance, de brillants succès sur un autre théâtre et d'un langage qui, sans porter jamais le sceau de la sim-

(1) Jung Stilling avait été habile oculiste, était devenu l'un des théosophes allemands qui témoignaient le plus d'intérêt au sort des masses et avait été fixé à Baden en qualité de conseiller aulique par le grand-duc Charles-Frédéric. C'est dans la maison même de Jung Stilling que Mme de Krüdener s'était établie en arrivant à Carlsruhe.

plicité, respirait quelquefois encore le charme romanesque de *Valérie*. A la petite cour de Baden, Mme de Krüdener se retrouva la descendante d'un des plus illustres serviteurs de l'Empire et la veuve d'un ambassadeur de Russie; à ces titres, elle pénétra aisément dans la familiarité de l'Impératrice. Ses regards s'arrêtèrent en même temps sur la jeune favorite qui l'accompagnait. Soit sympathie sincère, soit calcul, Mme de Krüdener prit Mlle Stourdza pour confidente des pensées qui agitaient son âme et qui toutes gravitaient vers l'empereur Alexandre.

Après la pacification de la France, les souverains alliés quittèrent Paris pour Vienne, où les suivirent leurs principaux ministres, bientôt formés en congrès. L'impératrice Elisabeth partit enfin de Carlsruhe pour aller rejoindre son époux à Vienne. Mme de Krüdener, demeurée à Baden, continua de là les relations nouées avec Mlle Stourdza. Dans ces lettres, l'empereur Alexandre s'appelait l'*Ange blanc*, et l'empereur Napoléon l'*Ange noir*. Elles ne cessaient de reprocher aux hommes d'Etat de cette époque la frivolité de leurs plaisirs et l'imprudence de leur politique. Ce ton austère, qui contrastait étrangement avec celui du monde dans lequel vivait alors Mlle Stourdza, faisait prendre aisément le change sur le fond des idées et portait les cœurs purs et élevés à confondre quelquefois sans trop de sévérité la déclamation et l'éloquence.

Mlle Stourdza ne cacha point cette correspondance à l'Impératrice qui, toujours désireuse de rappeler son mari à des sentiments plus graves, s'empressa à son tour de la lui communiquer. Mme de Krüdener, ainsi encouragée,

redoubla ses appels à la vie chrétienne, et s'enhardit bientôt jusqu'à la prophétie. Le 27 octobre 1814, elle écrivait de Strasbourg :

« Non, la coupe empoisonnée où s'abreuve la tourbe ne vous tentera pas. . . . . Je vous parle avec force, mais je vis au pied de la croix. Les événements de la vie se pressent, les visions des temps, la voix des apôtres, les miracles que mon Dieu prodigue à l'indigne créature qui vous parle, tout excite ma conscience à vous parler avec cette force. Il n'est plus temps de balancer. Que le peuple des vertiges s'amuse, il n'a que ce triste plaisir !

» L'ange qui marquait du sang préservateur les portes des élus passe, le monde ne le voit pas; il compte les têtes, le jugement s'avance, il est prêt, et l'on s'agite sur un volcan. Nous allons voir la coupable France qui, selon les décrets de l'Éternel, devait être épargnée par la croix qui l'avait soumise, nous allons la voir châtiée. . . . . Ces lis, que l'Eternel avait conservés, cet emblême d'une fleur pure et fragile qui brisait un sceptre de fer, parce que l'Eternel le voulait ainsi, ces lis qui auraient dû appeler à la pureté, à l'amour de Dieu, à la repentance, ont paru pour disparaître ; la leçon est donnée et les hommes, plus endurcis que jamais, ne rêvent que tumulte. Ah ! plaignons ces hommes du torrent ! Ils sont dans d'arides déserts ; ils sont jetés par leurs passions sur un océan orageux, où ils contemplent les naufrages des autres sans vouloir éviter le leur... Peut-on danser et se revêtir de riches draperies (1) quand de sombres haines

(1) Un des plaisirs les plus à la mode à Vienne durant la tenue du Congrès était les tableaux vivants.

déchirent le genre humain ? Quoi ! ces fêtes audacieuses qui sortent du deuil des nations et les y replongent ne vous épouvanteront-elles jamais ? »

A ces paroles qui planaient sur toute l'Europe Mme de Krüdener ajouta bientôt des paroles plus précises en ce qui concernait sa mission spéciale près de l'empereur Alexandre :

« Aimer, c'est pour moi former aux choses saintes.....

» Vous voudriez pouvoir me parler de tant de grandes et profondes beautés de l'âme de l'Empereur. Je crois en savoir déjà beaucoup sur lui. Je sais depuis longtemps que le Seigneur me donnera la joie de le voir. J'ai d'immenses choses à lui dire, car j'ai beaucoup éprouvé à son sujet ; le Seigneur seul peut préparer son cœur à les recevoir (1).

» . . . . . J'ai à Vienne un vieux pécheur qui me tient au cœur ; j'en ai partout. C'est le prince de Ligne. Il m'appelait la sœur grise des cœurs, et nous nous aimions autrefois. Il a un fond excellent. Je suis si morte à tout le monde, qu'il doit avoir peur de moi à présent, comme des trépassés. Mais ses peurs ni ses rires ne me feraient rien, si je pouvais espérer de le voir venir à la vie qui sauve de la mort éternelle. Il avait des moments où sa conscience l'occupait ; je sais qu'il voulait me voir catholique, et moi, je voulais le voir chrétien. »

Au moment où cette lettre était lue à Vienne par l'em-

(1) Tous ces détails et ceux qui suivent sont empruntés à la vie de Mme de Krüdener par M. Ch Eynard qui, dans ce travail fort intéressant, a lui-même puisé aux sources authentiques. C'est donc par erreur que M. Capefigue fait remonter à des dates antérieures les relations de Mme de Krüdener et de l'empereur Alexandre.

pereur Alexandre, l'effet en fut encore augmenté par la mort presque soudaine du prince de Ligne, dans des circonstances propres à frapper l'imagination du Tzar.

Plus la foudroyante évasion de l'île d'Elbe approchait, plus Mme de Krüdener devenait précise et pressante dans ses avertissements; le 4 février 1815, elle répétait encore à Mlle Stourdza, l'entretenant toujours de l'empereur Alexandre :

« Oui, chère amie, je suis persuadée que j'ai des choses immenses à lui dire, et, quoique le prince des ténèbres fasse tout son possible pour l'empêcher et pour éloigner ceux qui peuvent lui parler des choses divines, l'Eternel sera le plus fort. »

Mme de Krüdener écrivit dans ce style à Mlle Stourdza jusqu'au moment où une révélation, dit son biographe, lui ordonna de se rendre dans un moulin situé près de Schluchtern, dans la Hesse électorale, pour y attendre la rencontre prédestinée. C'est là que vint l'atteindre, non la surprendre, la nouvelle du débarquement à Cannes et de la rentrée de Napoléon à Paris le 20 mars 1815.

De son côté, l'empereur Alexandre quitta Vienne pour se rendre en toute hâte à son quartier général. En proie aux plus vives anxiétés, accablé du remords de son imprévoyance, il avait refusé de se prêter à la réception splendide préparée par les Bavarois, et n'avait accepté qu'avec peine une courte hospitalité du roi de Wurtemberg, son oncle. Dès l'entrée de la nuit, il se retira dans son appartement.

« Je respirais enfin, écrivit-il lui-même à Mlle Stourdza, demeurée en arrière avec l'Impératrice, et mon premier mouvement fut de prendre un livre que je porte toujours

avec moi ; mais mon intelligence, obscurcie par de sombres nuages, ne se pénétrait point du sens de cette lecture. Mes idées étaient confuses et mon cœur oppressé. Je laissai tomber le livre, en pensant de quelle consolation m'aurait été, dans un moment pareil, l'entretien d'un ami pieux. Cette pensée vous rappela à mon souvenir ; je me souvins aussi de ce que vous m'aviez dit de Mme de Krüdener et du désir que je vous avais exprimé de faire sa connaissance. — Où peut-elle être maintenant, et comment la rencontrer jamais? — J'avais à peine exprimé cette idée, que j'entends frapper à ma porte. C'était le prince Wolkonski, qui, de l'air le plus impatienté, me dit qu'il me troublait bien malgré lui, à cette heure indue, mais que c'était pour se débarrasser d'une femme qui voulait absolument me voir. Il me nomma en même temps Mme de Krüdener. Vous pouvez vous figurer ma surprise, je croyais rêver. — Mme de Krüdener! Mme de Krüdener! m'écriai-je. Cette réponse si subite à ma pensée ne pouvait être un hasard. Je la vis sur-le-champ, et, comme si elle avait lu dans mon âme, elle m'adressa des paroles fortes et consolantes qui calmèrent le trouble dont j'étais obsédé depuis si longtemps. »

Cette apparition si opportune fut suivie d'un entretien qui ne dura pas moins de trois heures. A diverses reprises, Alexandre versa d'abondantes larmes et cacha sa tête dans ses mains. Mme de Krüdener s'arrêtait alors et s'excusait de la vivacité de son langage. — Continuez, continuez, disait l'Empereur, vos paroles sont une musique pour mon âme. — Et, lorsqu'enfin elle lui adressa une dernière excuse en prenant congé de lui, l'Empereur dit : — Soyez sans crainte, tout votre discours s'est légi-

timé à mon cœur; vous m'avez fait découvrir en moi des choses que je n'y avais jamais vues; j'en rends grâce à Dieu, mais j'ai besoin d'avoir souvent de pareils entretiens, et je vous prie de ne pas vous éloigner.

A partir de ce jour, l'Empereur considéra Mme de Krüdener comme un bienfaisant génie dont il ne devait plus se séparer, et dont il devait respectueusement écouter les inspirations. Elle le suivit à Paris. L'influence qu'elle y exerça appartient à l'histoire, l'origine seule en appartenait à notre sujet, et cet aperçu était indispensable pour comprendre et pour apprécier la correspondance qui s'échangeait entre Mme Swetchine, demeurée en Russie, et son amie jetée au milieu des plus dramatiques complications de cette époque.

En ce qui concerne Mme de Krüdener, on reconnaîtra la méthode de conseil dont Mme Swetchine ne se départit jamais. Plus effrayée qu'éblouie par les allures de la pythonisse, inquiète des entraînements de son amie, mais toujours modeste dans l'expression de son propre sentiment, nous allons la voir prononçant à peine les noms propres, discutant et combattant discrètement les idées auxquelles elle résiste, mais plaçant hardiment en regard celles qu'elle préfère. Les lettres de Mme Swetchine, retournant en arrière, s'étendent de la première restauration à la seconde, et embrassent, du printemps de 1814 à la fin de 1815, les événements qui viennent d'être sommairement rappelés.

« Je partage dans toute sa vivacité votre admiration pour notre cher Empereur. Mon Dieu! qu'on est heureux de pouvoir louer avec vérité! Nul ne sait ce qu'il vaut s'il n'a été atteint par les vicissitudes de la vie, et peut-

être que le bonheur est plus nécessaire que la souffrance pour tremper l'âme et lui donner toute l'énergie dont elle est susceptible. Cette époque mémorable aura, je n'en doute pas, une influence marquée sur l'Empereur; le voilà au-dessus des hommes par sa gloire, il sera au-dessus de lui-même par l'influence de la religion. Il n'a jamais voulu que le bien, et il osera désormais tout ce qu'il a pu vouloir. Espérons que nous sommes à l'aurore du plus beau jour pour la Russie. Ah! si son âme, touchée par l'impression de la vertu, était aussi ramenée à celle qui souffre depuis si longtemps avec un calme si noble et si résigné! Le jour des usurpations n'est-il pas passé? Ne voyons-nous pas de toutes parts le vice déchu? Je ne puis vous dire à quel point j'ai été peinée de cette lacune de correspondance dont vous me parlez. Quoi! il ne lui a pas même été accordé de goûter dans sa plénitude et sa pureté la joie d'événements si heureux! »

« Mon mari a soupiré à l'article de votre lettre concernant la comtesse de ***. Ses regrets, un peu matériels, portent particulièrement sur la perte de sa beauté, dont il caresse encore l'image telle qu'il la porte dans son souvenir. Je crois qu'il y tient tant qu'il éviterait de la revoir pour ne pas la perdre. Dans les femmes les plus coupables, je ne vois presque jamais que de pauvres victimes; mais j'avoue que le manque de décence, ajouté à la faiblesse, fait tarir mon indulgence dans sa source. Que peut-on espérer de celle qui a le malheureux courage de braver tout ce qu'il y a de plus respectable? »

« Nous avons le printemps le plus arriéré dont je puisse me souvenir; hier encore d'énormes glaçons voguaient sur la Néva : on aurait dit, depuis huit jours, que le Nord

entier déménageait. Mon amie, plus le corps et l'âme sont malades, et plus un climat tempéré paraît désirable ; se sentir découragée au milieu d'une nature glacée, c'est sentir la mort au dedans et au dehors de soi. »

« Ah! de combien de soins et d'inquiétudes votre bonheur me dédommagerait ! c'est alors que vous auriez tout fait pour moi. Mais nous ne pouvons rien faire, nous autres pauvres créatures, ni pour nous, ni, ce qui est pis, pour les autres, qui sont plus que nous. Nous sommes jetés dans la vie comme des malfaiteurs, pieds et poings liés ; mais plus notre insuffisance est grande, plus nos mouvements sont entravés et plus le grand ressort de la grande montre agit. C'est quand nous sommes aussi immobiles que le bloc de marbre entre les mains du statuaire que l'action du suprême ouvrier commence. On m'a souvent raillée de ce qu'on appelle mes familiarités avec le bon Dieu ; mais, partant du principe que nul être qui aime n'offense par sa confiance, il est très vrai que je le prends à part pour lui raconter mes peines, mes plaisirs, mes souhaits, comme mes regrets. J'appelle cela le tête-à-tête par excellence, et je plains ceux qui n'y verraient qu'un monologue. Eh bien ! ce tête-à-tête avec le meilleur des pères, je le recommençai cent fois depuis hier ; votre pensée, chère Roxandre, se trouvait en tiers et alimentait mon bavardage.

» Combien de confiance, de consolations pour vous et pour moi n'y ai-je pas recueilli ! Et pourquoi ne puis-je vous les faire passer telles que je les éprouve ! Elles m'ont fait sourire du sourire du bien-être, et j'en suis vraiment ranimée. »

« . . . . . Pendant que je vous écris, on donne une

sérénade sous nos fenêtres à l'intention de je ne sais qui. Les voix, les fifres, les instruments à vent font succéder alternativement leurs différentes harmonies; la rivière est parfaitement calme, l'air doux, la porte de mon balcon est ouverte, et de temps en temps je pose ma plume pour m'enfoncer dans mon fauteuil et rêver un moment. Dans un intervalle de silence, l'horloge de la forteresse a sonné une heure, et semblait me dire qu'il était temps de m'aller coucher. Je l'ai bien mal entendue, car me voilà vous écrivant encore. Ma lettre n'en partira pas davantage; si je veille, vous n'y êtes donc pas même pour un prétexte, je ne parle que pour moi. Il y a plus d'une heure que le comte de Maistre, d'un ton plein d'autorité, m'envoya coucher. Il me traite comme Basile; il me dit que j'ai la fièvre, et cependant il n'en est rien; je n'ai qu'un gros rhume qui m'enroue horriblement et me fait beaucoup tousser. »

« . . . . Je connais déjà Mme de Krüdener, Jung, etc., comme si je les avais vus. Mais la plus intéressante des connaissances que vous m'avez fait faire est celle de M. Poilier (1), d'abord par la raison que vous savez, et qui émeut en moi une corde sensible, et puis par ce trait que vous me citez de dévouement pour son jeune élève, qui a achevé de lui gagner mon estime. J'ai assez de goût pour la métaphysique, même mystique, mais une seule action comme celle-là, faite de premier mouvement, me

(1) M. Poilier avait été instituteur du jeune prince Wasa, et lorsque la couronne fut définitivement enlevée à l'ancienne maison de Suède en faveur du général Bernadotte, M. Poilier redoubla de dévouement envers le prince dépouillé.

paraît avoir plus de prix que les conceptions sublimes et les ravissements au troisième ciel. »

« . . . . . Entre mille autres choses dont je ne me souvins pas l'autre jour, j'oubliai de vous parler du livre que vous m'avez prêté ; il m'a fait plus que plaisir, il m'a laissé une impression ineffaçable. C'est vraiment la raison du christianisme ; il semblait fait particulièrement pour moi en répondant aux objections que je n'ai trouvées dans aucun autre ouvrage, et qui bien souvent s'étaient présentées à moi pour m'ébranler. Quand il n'y aurait dans ce livre que cette seule idée développée que les Écritures ne sont pas la Révélation, mais contiennent l'histoire de la Révélation, cette idée ingénieuse, juste, féconde, aurait suffi, à mon avis, pour faire la fortune du livre. Lorsqu'elle se présenta à moi, vous auriez ri à me voir bondir sur mon fauteuil, frapper des mains et poser mon livre, trois signes qui constituent le dernier degré d'admiration dont je sois susceptible. La prière ne me lasse jamais, mais je vous avoue que j'ai quelquefois été tentée de me croire impie, à l'ennui que les meilleurs livres de dévotion me donnent. Je bâille à la première page, et depuis longtemps je n'ai été jusqu'à la seconde. Un théologien qui parle de religion me touche beaucoup moins qu'un homme du monde qui en est pénétré ; l'un a l'air de remplir un devoir, l'autre de suivre un penchant, et je ne sais guère balancer entre ceux qui sont convaincus et ceux qui sont persuadés. Je sais bien que l'un et l'autre se trouvent souvent réunis dans les plus grands docteurs ; mais alors encore ils ont contre eux leur style ascétique et tranchant que l'Évangile même, comme Jenyns le remarque fort bien, ne prend jamais. Je l'ai déjà fait lire à quelqu'un

qui s'en est fort bien trouvé, et je voudrais répéter l'expérience (1) »

« 22 février.

» . . . . . Eh! mon amie, ne planez-vous pas déjà sur les misérables intérêts de cette vie; n'êtes-vous pas plus forte que les vicissitudes auxquelles vous êtes condamnée? N'en doutez pas, c'est là la voix de Dieu qui répond à la vôtre. Ce n'est pas à la terre inondée de rosée à se plaindre : le désert aride et brûlant aurait seul une espèce de droit à se croire délaissé par cette main puissante qui n'a qu'à se retirer pour punir. . . . . Ce que vous me dites de l'Empereur me fait grand plaisir; enfin, de toutes parts, on lui rend justice! Dieu veuille qu'il mène à bien la noble et généreuse entreprise dont les événements portaient le germe qu'il a développé et protégé avec tant de bonheur. Il ne faut pas se le dissimuler, le bonheur seul donne de l'équité aux grandes masses, et le vulgaire n'aura jamais des entrailles que pour le succès. Mon amie, avez-vous suivi mes conseils relativement à votre conduite avec Mme de R. (2)? Vous êtes-vous ouverte à elle sur les peines dont elle était l'objet, et avez-vous mis dans cette ouverture de la franchise, de l'abandon, et cette affection que vous ressentez pour elle?..... »

« . . . . . Je respire quelque chose de calme et de profond auprès de vous; c'est là l'atmosphère qui me con-

(1) Jenyns, né en Angleterre en 1704, est auteur d'un traité *de l'Évidence de la Religion chrétienne*, publié en 1774 et traduit par Feller.

(2) L'Impératrice.

vient, et, sans avoir les fureurs du roi Saül, il y a dans le son même de votre voix je ne sais quoi qui me rappelle l'effet de la harpe de David. Ah! combien l'idée qu'on intéresse est faite pour endormir les peines! Vous remarquez dans votre lettre que je ne vous parle jamais de ce que j'éprouvais. Mon amie, jusqu'ici j'ai mis de la fierté, de la mesure, de la raison à éviter de parler de ce qui me faisait souffrir; mais est-ce que je me soucie de tout cela avec vous? Parler, garder le silence, recevoir, donner, tout cela, avec vous, est pour moi l'œuvre du moment, et si je me tais sur moi-même, ce n'est point détachement ou absence de personnalité, mais uniquement parce qu'il me plaît cent fois plus vous entendre que parler.....

» Je me réveillai jeune d'un sommeil pire que celui de la mort. A l'âge de dix-neuf ans je me jetai entre les bras de Dieu avec une passion telle que je ne puis rien comparer de ce que j'ai éprouvé à sa vivacité. Pendant plusieurs années la religion eut en moi ce caractère, et, le croiriez-vous, mon amie? c'est cinq minutes d'exaltation religieuse qui suffirent pour obtenir tous les sacrifices, et pour donner au reste de ma vie la direction qu'elle a prise. Ce fut une grâce, et, je vous le dis avec le sentiment le plus profond de conviction, je n'y eus aucun mérite. Plus tard, la Providence m'ôta le lait et les lisières. Que je me sentis faible quand il me fallut marcher seule, et gravir au lieu de m'élancer!

» . . . . . Je sais quels sont les vrais besoins d'un caractère tel que le vôtre; mais votre imagination, qu'aujourd'hui j'aime comme vous-même, aurait pu valoir moins que vous en se laissant entraîner par tout ce qui avait droit de la séduire. Aussi, je vous l'avoue, depuis

votre départ, j'ai craint souvent (au point même d'en être découragée), qu'un faux éclat, vos succès même ne vous portassent à vous créer un avenir où la réalité et mon affection auraient moins d'accès auprès de vous. Je me disais : Si les espérances, les plaisirs du monde, ses vanités ambitieuses, ses poursuites frivoles, l'occupent jamais d'une manière durable, je l'aimerai toujours, mais notre intimité ne sera plus la même ; la parfaite analogie qui nous unit sera détruite, et les espérances formées pour l'existence entière n'auront été que le rêve d'un jour. Voilà ce que je me suis dit mille fois avec un serrement de cœur inexprimable qui s'est converti en une joie bien vive. Les épreuves auxquelles on soumettait les initiés étaient des jeux d'enfant auprès de celles dont vous sortez. Tâchez de bien user du triomphe. La moralité de cette fable est bien qu'il n'y a de bonheur possible qu'au milieu de ses égaux, dans une situation qui n'attire pas l'envie, qui ne soumet pas à l'indifférence, et que tout ce qu'on retire de mieux du commerce des hommes, c'est la persuasion plus intime que le service de Dieu est la seule source de repos et de bien-être pour sa créature intelligente. J'espère que, dans tout ce que vous avez vu, vous aurez recueilli quelques idées possibles à réaliser dans notre cher et bon pays qui, ainsi que l'enfance, ne contient encore que des germes et des éléments.

» Ma santé est plus détraquée que jamais et ne se soutient que par des remèdes qui la détruisent. Ma superstitieuse confiance en Leigthon vient de faire place à un peu de raison, en me décidant à consulter Crigton qui me promet bien quelques palliatifs, mais m'a dit sans détour que, si je ne voulais pas recourir aux moyens vio-

lents, il fallait absolument prendre quatre saisons d'eaux différentes. Le conseil est très bon, et si bon que je me l'étais donné avant lui; mais le tout est l'impossibilité de le réaliser. Il faudrait me décider à quitter mon mari, ce à quoi je ne me résoudrai jamais. Il m'en presse beaucoup; mais plus il y met de bonté, et moins je suis disposée à en profiter. Si, dans l'intervalle de mon absence, il lui arrivait un malheur, s'il lui survenait une peine, pourrais-je m'en consoler?

» On a répandu ici le bruit que l'Impératrice allait se rendre à Paris, et, hors la nouvelle qui m'apprendrait votre tout à fait prochain retour, aucune ne me ferait plus de plaisir si je la savais certaine (1)..... »

« 10 août.

» Je viens de rentrer dans ma petite solitude, et telle a été la dissipation forcée où j'ai vécu, que j'ai passé au milieu de cette bonne compagnie, qui se fait des retraites aussi factices que ses plaisirs, sans jamais trouver un moment pour joindre à cette lettre quelques mots pour votre bon frère; malgré mes torts, il aurait été bien injuste s'il avait jamais douté de mon plus sensible attachement. Vive le pays que je viens de quitter pour s'agiter à ne rien faire, et s'ennuyer comme si on ne s'y agitait pas! S'il fallait passer mes étés ainsi, je préférerais la Thébaïde. Un à un, plusieurs des individus que je viens de quitter me feraient douce et agréable compagnie; réunis, j'en retire de la lassitude, du vide. Je n'ai

(1) Cette nouvelle n'était pas fondée, l'Impératrice ne vint jamais à Paris.

jamais trop compris que Rousseau voulût quitter celle qu'il aimait pour avoir le plaisir de lui écrire; mais j'entends très bien qu'on se retire de temps en temps du monde pour n'en pas perdre le goût. Aussi la grande muraille de la Chine entre la vie qu'on mène en hiver et celle de l'été me semble aussi nécessaire que bien imaginée. Un dédommagement à toutes mes allées et venues, c'est le plaisir que j'ai à me retrouver avec ma sœur et ses deux anges, dont le tact de leur mère pour l'éducation fait réellement deux petites merveilles. Je vous le dis sans prévention aucune, il m'est impossible de concevoir rien de plus estimable que le caractère de ma sœur; chaque jour fortifie ce qui est déjà bien et retranche ce qui doit l'être.... »

« . . . . . Votre bon ange me semble très occupé de vous, et il me semble couvrir de quelques fleurs vos épines. Que j'aimerais à être visiblement chargée de cette tâche charmante à remplir! Si votre candeur et votre bonne foi ne me rassuraient, je craindrais peut-être qu'à votre insu même l'impression de tout ce que vous avez entendu, des opinions dont vous avez été entourée, dont les organes étaient aussi faits pour subjuguer votre imagination que votre cœur, n'eût laissé quelque trace dans votre esprit. Si une impression étrangère pouvait avoir donné une fausse direction à vos pensées, les déviations auraient bien moins d'inconvénients pour vous que pour tout autre, pour vous qui avez dans votre excellent frère que j'aime tant, un véritable conseil et un guide également propre à vous redresser et à vous maintenir. Quant à moi, je ne vous dirai qu'une seule chose à cet égard : défiez-vous de ce mot de simplicité et de cette docilité

d'enfant que les faiseurs de systèmes prêchent impérieusement en commençant par y manquer. La véritable simplicité est de suivre pied à pied les maximes de l'Evangile, sans se perdre dans les spéculations intérieures réservées à un si petit nombre d'êtres, d'évaluer nos actions au poids du sanctuaire, et de nous soumettre humblement à la vie, au lieu de prendre un orgueilleux essor pour nous élever au-dessus d'elle. Que d'Icares dans cette entreprise que j'ai l'occasion de voir renouveler ! »

« . . . . . Que de grâces à rendre, et combien notre cher Empereur les mérite ! Que je me sais gré d'avoir toujours entrevu dans son âme ce qu'il manifeste aujourd'hui avec tant de gloire, et une gloire si belle et si pure ! Il est vraiment le héros de l'humanité ; aussi sera-t-il celui de tous les âges et de toutes les nations. Il me semble voir réalisés dans sa conduite tous mes rêves sur la dignité morale, et je retrouve enfin dans cette réunion de sentiments religieux et d'idées libérales la ressemblance si longtemps cherchée de ce type que je portais dans mon esprit, et qu'on pouvait jusqu'ici qualifier du nom d'être fantastique, création d'une imagination exaltée. Notre adorable Alexandre me met bien à l'aise ; il fixe toutes mes idées. On peut donc sur le trône, dans le tumulte de tous les intérêts, de toutes les passions déchaînées, rester homme, chrétien, philosophe, poursuivre le plan le plus sage et le plus généreux, et mettre dans son exécution tout ce qu'il y a de beau sur la terre, depuis la plus noble équité jusqu'à la modestie la plus touchante ! Et ce jeune et admirable sage est notre maître ! Mon amie, les Russes sont trop heureux s'ils sentent toujours aussi vivement son prix ! La chute de Napoléon est telle

qu'on pouvait l'attendre de la justice divine. Sa mort au champ d'honneur aurait fermé noblement une indigne carrière, et son caractère eût été un de ces problèmes nullement douteux pour ceux qui savent expliquer les lois de la morale et même celles de la politique, mais qui aurait pu laisser quelques points à saisir à ces cerveaux à rebours, amis nés de l'extraordinaire. Dieu ne l'a pas permis ainsi : Napoléon est jugé pour tous et pour jamais. Quant à l'heureux changement opéré dans l'esprit de la nation française, il ne m'a nullement étonnée : leurs malheurs y servent d'exorde. D'ailleurs, pour eux, changer, c'est rester les mêmes ; ils sont retournés aux bons principes, à peu près comme le bourgeois-gentilhomme faisait de la prose, et quand Lafontaine terminait une de ses fables par *Vive le Roi ! Vive la Ligue !* il exprimait bien moins sa propre insouciance que la mobilité de ses compatriotes. Sans doute, mon amie, il y a des individus à excepter de cet arrêt qui, comme tant d'autres, serait injuste s'il était général..... »

« . . . . . Vous avez conçu la Religion, ses secours, les moyens d'avancement qu'elle nous offre, d'une autre manière que je ne les conçois. La nouveauté et quelque chose d'irrégulier dans la marche que vous avez prise éveillerait toujours en moi de l'inquiétude si, avant tout, je n'étais occupée à bénir les effets qu'ils produisent sur vous. Votre imagination est sans doute de la nature de celles qui entraînent quelquefois au-delà des limites que l'on ne doit pas franchir ; mais votre âme aussi, par son extrême pureté, est de celles qui mènent tout à bien et qui arrivent, sur les aîles de l'inspiration, là où les autres ne parviennent que par de pénibles efforts, de lents et dou-

loureux succès. Je crois que ce sujet si intéressant sera bien souvent celui de nos entretiens, et je suis bien sûre que si toutes nos opinions ne s'harmonisent pas, le point de départ et le but étant le même, une divergence momentanée ne nous désunira jamais. C'est si bon et si utile de marcher appuyées l'une sur l'autre, les bras entrelacés, vers cette région qu'on ne peut appeler inconnue.

» Mon amie, encore une fois, serait-il possible que la vivacité de nos discussions dégénérât en aigreur, ou bien qu'elle prît sur notre affection si parfaitement mutuelle? Pour le craindre seulement, il faudrait que je visse vous et moi tout à fait autres que nous ne sommes. Rien n'est plus éloquent et plus entraînant que tout ce que vous me dites sur les progrès si rapides des impressions qui vous dominent aujourd'hui. On doit aisément être séduit par cette étendue immense que le système que vous adoptez offre à la pensée délivrée de ses entraves, errant au gré de ses désirs dans l'immensité des choses créées et invisibles; mais dans cet essor de l'esprit qui est peut-être le plus haut point de sa culture, voyons-nous comme vous le voyez retracé le caractère imprimé à la religion dès les premiers temps du christianisme? J'y vois une seule route uniquement approuvée et toute espèce de déviation sévèrement désapprouvée; j'y vois l'imagination et ses rêves les plus brillants redoutés comme la source et les effets de l'illusion; une soumission sans bornes à ce qui est établi d'un commun consentement; un respect pour la tradition presqu'égal à celui qu'inspiraient les saintes Écritures, et une parfaite conformité d'opinion avec tous les véritables chrétiens par les liens d'une fraternité pleine de charité sans faiblesse. Non, non, mon amie, ma foi

n'est pas assez mal assurée pour que je craigne d'approfondir les bases sur lesquelles elle repose. Je dis comme vous, la religion chrétienne est non-seulement la religion de l'amour, mais encore celle de la science. Plus je m'instruis, plus je réfléchis, plus je vis de la vie de l'âme enfin et de la pensée, et plus je crois. Mais je ne sais si toute espèce de science, en s'unissant immédiatement avec elle, lui est véritablement utile ; si elle ne nourrit pas notre orgueil qui fait pâture de tout, et si, quand on a trouvé la foi, la foi véritable, il n'est pas plus sage d'en faire doucement germer les vertus dans notre cœur, que d'exposer notre esprit à s'égarer dans le labyrinthe de ces idées, presque toujours ingénieuses, mais que la foi humaine peut-être a seule divinisées. Et moi aussi, chère amie, je me suis enfoncée dans des études dont le but est le même; je me tiens le plus que je puis à la grande route, là où on a moins besoin de ce fil d'Ariane que vous trouvez en vous-même. J'avance péniblement à petites journées, n'ayant pour toute consolation que le sentiment de la ferme volonté que j'ai de connaître et d'aimer toujours de plus en plus la loi de ce Dieu de miséricorde, en qui nous avons tant besoin d'espérer. Mon amie, qu'il me sera doux d'unir mes espérances aux vôtres, de les nourrir ensemble! Ah! que nous vaudrons mieux, et pour le ciel et pour la terre, lorsque nos âmes se pénètreront de la bienfaisante douceur de s'épancher l'une dans l'autre!

» Pardon, ma bonne chère Roxandre, d'avoir tardé de plusieurs jours à vous envoyer cette autre petite lettre du comte de Maistre; il ne me pardonnerait jamais ce retard; mais comme vous, vous me pardonnez tout, gardez-m'en le secret. Je vous serre contre mon cœur. »

« . . . . . Je ne puis vous dire combien tout ce que vous me dites de Mme de Krüdener et de sa fille m'a intéressée. Comme je n'ai pas l'honneur très-peu rare d'avoir des opinions toutes faites à l'avance, et que, par une bizarrerie que l'on condamnerait beaucoup à Pétersbourg, si je m'en vantais, je tiens à avoir des notions préliminaires un peu exactes sur quelque chose que ce soit avant de le juger, mon opinion sur les théosophes d'Allemagne est dans un état qui ferait frémir d'indignation et de crainte tous les orthodoxes. On peut faire beaucoup de chemin dans un champ si vaste, et j'ai toujours trouvé assez simple qu'en respectant les bases, les uns s'occupent à ôter quelques briques qui leur paraissent inutiles, et que les autres en ajoutent, pourvu que le luxe de ceux-ci n'aille pas braver le ciel par une seconde tour de Babel. Je me sens fort indulgente, quoique j'aie toujours trouvé, après y avoir bien pensé, qu'il valait mieux suivre la religion dans toute sa simplicité et n'en point faire une science dont les plus habiles zélateurs ne sont pas toujours les chrétiens les plus attachés à ces préceptes qui dirigent l'action en l'identifiant avec elle. Lorsqu'on se perd dans les abstractions et dans les élans de l'amour divin, il est bien rare que l'orgueil, dans le partage, coure risque de mourir d'inanition. Le cri de guerre de cette milice sainte est toujours simplicité, abnégation de volonté et de complaisance en soi-même, mais cette belle médaille a un malheureux revers qui étale tous les vices opposés. En outre de ces observations qui m'ont été fournies par la société que vous connaissez, une chose qui m'en aurait garantie, c'est l'éloignement prononcé pour tout ce qui est association. Je n'ai jamais compris qu'on

se trouvât lié par les opinions, et si jamais je suis d'une secte, ce sera de celle des indépendants. Je ne donne jamais ma confiance et mon estime qu'au caractère, et les romans de Mme Radcliff m'effraient moins que je ne le serais si je me sentais sous la griffe d'une société religieuse faisant corps dans le corps de l'Église chrétienne. Tâchez, mon amie, de vous y soustraire. Ce n'est pas aussi facile que vous le croyez; ces gens-là, quelque estimables qu'ils soient d'ailleurs, nourrissent toujours cette arrière-pensée, et la propagande était pleine de tiédeur en comparaison de la chaleur qu'ils y mettent. Écoutez-les s'ils vous intéressent, mais n'adoptez pas leurs opinions; prenez d'elles ce qui échauffe l'âme sans influencer l'esprit. Votre frère m'a lu la lettre de Mme de Krüdener, dont vous lui avez envoyé une copie; elle m'a paru admirable, et à lui aussi, sans qu'il en convienne peut-être d'aussi bonne foi; mais je ne vous en invite pas moins à vous en tenir à cette foi du charbonnier, à laquelle je suis revenue après toutes mes oscillations religieuses qui représentaient passablement dans ma pauvre tête la fermentation des opinions du XVIe siècle. Savez-vous que votre frère contribue beaucoup à me faire meilleure grecque que je ne l'étais (1)? »

« . . . . . Quoiqu'on ne sache rien de positif sur les projets dont vous dépendez, selon toute vraisemblance, je présume que, l'Empereur repartant sous peu, vous res-

(1) M. Stourdza préparait alors un livre intitulé : *Considérations sur la doctrine et l'esprit de l'Église orthodoxe.* — Stuttgard, 1816. Ce livre a été réfuté par un autre livre du Père Rosaven, intitulé : *L'Église catholique justifiée.* — Lyon, 1824.

terez dans les pays étrangers tout le temps qui s'écoulera jusqu'à son retour dans le nôtre, temps que les affaires de l'Europe, dont l'Empereur est vraiment l'avocat général, peuvent prolonger indéfiniment. En jetant loin de moi toute personnalité (mouvement d'habitude qui dégénère en mécanisme), je m'en réjouis. Le séjour de l'Allemagne prolongera chez vous cette vie d'enchantements qui ne compte jamais trop de pages. De plus cette prolongation de séjour me semble une chance favorable au retour du bonheur de l'ange. Loin des regards ennemis et jaloux, des machinations de l'intrigue et de l'astuce, moins d'obstacles s'opposeront peut-être au changement de son sort. Je me sens incapable d'illusions pour moi-même, les symptômes qui m'en avertissent ne peuvent pas me tromper; mais ma tête a été si longtemps un sol à chimères, que j'en viens à me méfier des plus justes combinaisons que je forme pour les autres, le désir de les voir se réaliser pouvant bien leur donner le goût de l'ancien terroir.

» J'ai eu deux lettres de vous dont je ne vous ai point encore accusé réception. La dernière des deux est de Baden, et contient, ainsi que la précédente, le tableau le plus vif et pour ainsi dire palpable, de la nature morte et de la nature animée qui sont sous vos yeux. Ah! mon amie, combien chaque jour fortifie la préférence que je donne au paysage sur le tableau d'histoire! Je vous envie de pouvoir errer dans un des plus beaux pays qui soient au monde, au milieu des ruines magnifiques parées de tout le luxe de la végétation et marier vos rêveries au son vague et doux des harpes éoliennes. Mais je n'éprouve pas le plus petit mouvement de convoitise en vous voyant

au milieu de tous les développements du cœur humain recueillant les plaisirs douteux de l'observation. »

« . . . . . Vous avez bien raison, mon amie, d'appeler votre étoile bizarre ; elle ne paraîtra pas cependant, dans cette circonstance, inexplicable à ceux qui vous aiment : il n'y a rien de si attractif pour les belles âmes qu'une belle âme.

» . . . . . La prudence doit naturellement paraître une qualité d'un ordre tout inférieur aux caractères tels que le vôtre ; mais croyez-m'en, c'est la seule à laquelle il faut que vous ne cessiez de faire appel. Vous serez toujours observée par tous ceux qui suivent la carrière où vous êtes engagée ; indisposés par vos avantages, vos démarches les plus insignifiantes seront pour eux matière à discussion, et si vous n'y opposez pas une grande réserve, la conduite la plus réfléchie, vous vous attirerez des peines qu'on pulvérise dans la spéculation et qu'on sent dans la pratique.

» En vérité, chère amie, il n'a pas moins fallu que votre extrême bonté pour moi pour me rendre prêcheuse ; encore si je l'étais à la manière de Julie (1) ! »

« . . . . . Qu'il serait heureux que ceux que leur rang élève au-dessus des autres, et que l'enthousiasme général élève encore au-dessus de leur rang, connussent le prix de leur opinion qui pourrait si aisément servir et de récompense et de punition ! Il y a réellement quelque chose de magique dans cet empire intellectuel que peut exercer cette arme invisible qui porte des coups si salutaires, lorsqu'elle frappe juste et d'un point si élevé. Il

(1) Julie était le nom de baptême de Mme de Krüdener.

n'y a rien de si drôle que cette méprise qui ne conduirait pas à moins que d'entreprendre faire de vous un instrument d'élévation. Mais aussi, chère Roxandre, c'est de votre faute; pourquoi cachez-vous tant de finesse sous les formes les plus simples et les plus unies? »

« . . . . . Vous me dites dans votre première lettre que M. de La Harpe était arrivé, mais que vous ne l'aviez pas encore vu; et dans la seconde, vous oubliez de m'en parler. Revenez sur ce sujet; je suis extrêmement curieuse d'en avoir une juste idée. Tout ce qu'on m'en disait m'en plaisait, jusqu'au cordon bleu, qu'il était naturel à l'Empereur de lui offrir, mais qu'il ne fallait pas recevoir pour prouver qu'on le méritait. Cette action, que je n'ose pas juger, puisque j'en ignore les motifs qui peuvent répondre à toutes les objections, a cependant brouillé mes idées sur lui. M. de La Harpe reviendra-t-il en Russie? Je vous envie de pouvoir accoler des visages à tous ces noms fameux; je voudrais au moins connaître tous ceux des gens qui vous ont intéressée, ne serait-ce qu'un moment et même dans un accès d'oisiveté et de caprice. Ce M. de Berckheim (1) dont vous me parlez a de meilleurs titres que ceux-là, à en juger par les deux ou trois traits de crayon qui me donnent son portrait. J'ai lu l'*Homme de Désir* qu'il vous a prêté (2) : c'est un très beau poème, dont la scène est dans la région des nuages. En le lisant,

(1) Gendre et disciple de Mme de Krüdener.

(2) *L'Homme de Désir* est un ouvrage de Saint-Martin, publié en 1790, caractérisé ainsi par M. Sainte-Beuve : « Il appelle l'attention des profanes et à la fois des sincères par les beautés vives jaillissant au sein des obscurités et par des espèces d'effusions ou d'hymnes affectifs annonçant un précurseur. » *Causeries du Lundi*, tome X.

il semble qu'on voit la terre de ce même point de vue d'où l'aigle la découvre du plus haut des airs; mais cet ouvrage ouvre-t-il l'âme aux impressions vraiment célestes? la pénètre-t-il d'amour? Je crois que non. Parlant davantage à l'imagination qu'à la sensibilité, il élève l'esprit et touche peu le cœur. Voilà du moins l'effet qu'il produit sur moi et que me produit toujours tout ce qui, en fait de langage religieux, n'a point la simplicité antique de l'Évangile, son adorable sagesse d'expression. Trop oser sent toujours l'humain, et ce n'est pas ainsi que l'Esprit divin inspire. Je lis beaucoup, mon amie, et plus je lis, plus j'en reviens à ces premiers éléments qui sont si simples qu'on les fait bégayer à l'enfance. Je m'y borne et je ne songe qu'à purifier le vase qui les reçoit. Les environs de notre terre sont peuplés de rascolnicks, et comme je demandais hier à une pauvre femme d'un des villages qui en a le plus, si elle en était, elle me répondit : — Non, petite mère; je marche dans l'ancien chemin, je prends ce que le bon Dieu m'a donné (1).

(1) Niet, mamouchka iaidou staroï dorogoï tchem bog blagoslovil. — Le mot *rascolnick* veut dire en russe *schismatique;* on désigne sous ce nom toutes les sectes séparées de l'Église russe. La principale d'entre elles décerne à ses adhérents le titre de *starovères* ou vieux croyants. Aucune dissidence dogmatique ne les sépare de l'Église officielle; ils attachent une importance extrême à quelques pratiques extérieures insignifiantes en elles-mêmes; ils refusent aussi de se servir des livres liturgiques corrigés par le patriarche Nicon, au XVIIe siècle. Ce qui leur donne un caractère sérieux, c'est la persévérance avec laquelle ils refusent de reconnaître dans l'Église russe la véritable Église de J.-C., depuis qu'elle a perdu son indépendance vis-à-vis du pouvoir temporel. L'État ne les reconnaît pas; ils sont orga-

» Quand on est né au sein du christianisme, n'est-ce pas là la raison suprême, et les plus élevés en vertus et en talents ne feraient-ils pas sagement de prendre à ma pauvre femme et sa réponse et le sentiment profond qui se peignait sur son visage et semblait la lui dicter? Je pense comme elle aujourd'hui, et qui sait si demain je ne serai pas troublée par des spéculations semblables et dont on a tant éprouvé le peu de fruit! »

« . . . . . Ma bonne amie, la curiosité est aussi puissante qu'elle est ancienne, et vous excitez la mienne au point de me faire comprendre Eve plus que jamais. Je ne sais si j'aurai le courage de naviguer avec vous en pleine mer, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que si je ne puis vous retenir au port, je vous suivrai de mes vœux. Ne sont-ils pas de ceux qui obtiennent que tout vienne à bien? J'ai craint quelquefois que votre imagination ne s'exaltât trop dans l'atmosphère où vous vivez, et que si les vérités des hommes supérieurs que vous admirez n'étaient pas purgées d'erreurs, vous ne les prissiez avec les vérités. Mais je me rassure en pensant à votre bon esprit que préserve toujours le respect dû aux choses qui se trouvent placées hors du cercle où s'agite l'esprit humain. La foi antique

nisés en une immense affiliation de quinze millions d'hommes. Ils réclament ardemment la liberté de conscience. Pendant la guerre de Crimée, leurs sympathies pour les alliés étaient manifestes; les nouvelles de Sébastopol étaient souvent connues parmi eux avant que les journaux officiels ne les publiassent.

On voit par la réponse de cette femme à Mme Swetchine que ceux qui ne partagent pas leurs opinions les traitent à leur tour de novateurs et se considèrent comme les vrais vieux croyants.

est par cela même la foi positive, puisqu'elle a traversé les siècles sans s'altérer. Voilà le tronc qu'il faut tenir fermement embrassé, sans défendre à ses regards de porter au loin leurs recherches. Tout ce qui est vrai se combine toujours avec une vérité divinement révélée, universellement répandue, et l'alliage se manifestera comme tel par cela seul qu'il s'en détachera. »

« . . . . . J'ai toujours oublié de vous dire que j'avais beaucoup vu le prince Ypsilanti et sa famille. Le père m'a paru, ainsi qu'à tout le monde, un homme de beaucoup d'esprit, rempli de connaissances et que le contraste de son vêtement oriental et de ses manières tout européennes rendait piquant. Mais je vous avoue que, disciple de Lavater, purement d'instinct, d'instinct aussi je ne me serais pas sentie disposée à lui accorder une confiance illimitée. Quelque chose de scrutateur dans le regard, de pénétrant sans être sensible, d'incertain et de douteux dans l'expression de la physionomie qui est bien véritablement l'accent de la figure, m'eussent tenu sur la défensive quand j'aurais eu de bonnes raisons de n'en pas rester là. Je fis sur lui plusieurs épreuves que je vous conterai quand nous serons ensemble et qui avaient toutes pour but de me démontrer jusqu'à quel point la bonhomie, une franchise simple pouvaient surprendre et démonter la finesse, la subtilité et toutes ces qualités auxquelles l'esprit se confie. Quant à son fils aîné, qu'on nomme Alexandre, je crois, il m'a complétement plu : on n'est ni plus modeste, ni plus loyal. Je serais bien trompée si ce jeune homme n'avait pas autant d'honneur que d'honnêteté; parfaitement simple, sans nulle jactance, son air calme et un peu triste lui a valu plus de

suffrages que n'en auraient obtenu des avantages plus éclatants (1). »

« . . . . . Mon amie, quand Mme de R. n'attirerait pas par le charme qui lui est particulier, quand la grâce de son esprit, de ses manières n'effacerait pas, ne dédommagerait pas de ces inégalités qui vous peinent, l'équité suffirait seule pour empêcher de s'y arrêter. Songez aux blessures profondes faites sans cesse à son cœur; elle est condamnée à souffrir, à voir centupler ses peines, par toutes les qualités, par toutes les faiblesses, par tous les besoins de la pauvre nature humaine. Dans des épreuves si arides, si desséchantes, si faites pour jeter dans l'amertume, l'âme d'un ange succomberait. Qu'il est aisé d'être facile et bon dans le succès et le bonheur! Mais

(1) La famille Ypsilanti avait donné, en 1774, un hospodar à la Valachie, le prince Alexandre Ypsilanti. Il fut fait prisonnier par les Autrichiens en 1788. En 1799, son fils Constantin fut nommé prince de Moldavie, et réunit, en 1807, la Moldavie et la Valachie sous la même souveraineté. Le prince Alexandre vivait à cette époque retiré à Constantinople. L'ambassade anglaise, pressentant la colère du sultan à la nouvelle de la réunion des deux principautés, fit mettre une frégate à la disposition du prince Ypsilanti. Celui-ci refusa ce moyen de salut, se contentant de répondre : — A quatre-vingt-cinq ans, on attend la mort, on ne la fuit pas. — Il fut décapité à Constantinople, le 8 mars 1807. C'est son petit-fils dont il est ici question. Ce jeune prince Ypsilanti justifia, dans le soulèvement de la Grèce, le jugement porté par Mme Swetchine. La Grèce lui décerna le titre officiel de lieutenant-général de la nation grecque; dans les prières publiques il était désigné sous le nom de *notre prince*. Après la bataille de Dragachan, livrée contrairement à ses ordres et en son absence, il voulut traverser l'Autriche incognito; il y fut arrêté et retenu. Il mourut à Vienne le 23 juillet 1828, âgé de trente-six ans.

quand on a droit à tous les hommages, à tous les sentiments, qu'on les porte en germe au dedans de soi, sans pouvoir jamais les développer, que tout nous échappe à la fois, que peut-on mettre au dehors, sinon ces combats dont la victoire n'est pas, ne peut pas être toujours le prix? Méditez bien, chère amie, une si douloureuse position, et vous aurez aisément la mesure du dévouement qu'elle est faite pour inspirer....

» J'approuve fort votre modération et votre calme, mais il faut tâcher qu'ils n'aient jamais l'air de l'indifférence. Cette nuance est si difficile à déterminer et si aisée à saisir! La première de toutes les conditions pour attacher est d'aimer soi-même; soyez bien sûre que tout le mérite imaginable, tous les services ne peuvent atteindre ce but que lorsqu'on est averti, par un pressentiment qui ne trompe jamais, que la source du dévouement est une affection vive et profonde. Ne craignez pas de vous y livrer et vous cesserez bientôt d'être méconnue. Par choix je ne serais jamais d'avis qu'on plaçât ses sentiments si haut, mais puisque vous y avez été conduite par des circonstances si différemment interprétées par la masse qui croit tout pénétrer, utilisez dans le sens le plus noble les moyens qui vous sont donnés. »

« . . . . . Mme de R. (1) m'a toujours paru l'être le plus intéressant, qui possédait le plus ce charme qui est le reflet d'une belle âme; mais jamais elle ne m'a tant occupée que depuis le vague et l'incertitude où sont retombées ses espérances et les nôtres. J'aime M. de R., de fidélité et de justice, j'honore ses belles qualités; mais je

(1) L'Impératrice.

lui en veux, je vous l'avoue, de résister ainsi qu'il le fait aux plus saintes et aux plus aimables séductions de la vertu. Comment autre chose peut-il l'entraîner par son attrait, surtout quand cet autre chose en est si différent, lui est si inférieur? Ce n'est point une femme qui pourrait trouver la solution de ce problème difficile; la délicatesse dans nos choix marche presque toujours à côté de nos faiblesses, et il est bien rare qu'une femme distinguée ait beaucoup d'amour sans un fonds d'estime, qui est la chose du monde la plus inutile à la vanité ou à la durée de l'attachement de l'homme le plus supérieur, souvent même en moralité. Je jouis très bien pour vous de la confiance que Mme de R. vous témoigne; croyez que ce n'est qu'à un dévouement parfait qu'on peut l'accorder avec étendue. Attachez-vous sans réserve à son sort, et soyez sûre qu'avec le temps vous vous assurerez beaucoup mieux que son estime.

» Votre scène du couvent des Capucins est un très beau tableau qui ne déparerait pas la plus riche galerie; elle respire la philosophie religieuse du peintre qui voudrait bien que tant de gens qui pensent différemment eussent pourtant tous également raison. Je suis entraînée par ce christianisme à larges touches; cependant, en donnant à notre croyance une latitude si immense, je suis, je vous l'avoue, embarrassée de la porte étroite par laquelle on prétend qu'il faut la faire passer, et mon cœur s'attriste, mes idées se brouillent, lorsque je veux chercher la vérité dans l'assemblage des détails et non pas me borner à l'harmonie de l'ensemble. Et qui sait si se sentir pénétrer de l'esprit de la religion est suffisant? si, en négligeant de chercher et de croire à la vérité absolue de

dogmes positifs, nous pouvons espérer de même de nous trouver revêtus de la robe du festin?.....

» Votre âme va souvent plus vite que votre raison, et la prudence, avec ses talonnières de plomb, veut qu'elles aillent ensemble. Qui eût dit que ce serait moi qui prêcherais une si froide alliance! Quant au projet de couvent ouvert également aux trois religions, il faudrait, pour le faire aller, un esprit encore beaucoup plus conciliateur que celui qui maintient en respect plusieurs rivales dans un sérail musulman. Pour peu qu'on observe les hommes, on les verra toujours plus obstinés et plus intolérants dans leurs opinions qu'exclusifs dans leurs sentiments. Ajoutez à cela les difficultés immenses qui naîtront nécessairement de la fermentation immanquable des idées religieuses, de la chaleur fanatique avec laquelle chacun défend les siennes et réprouve, anathématise celles des autres, et vous verrez, mon amie, que pour accomplir l'œuvre que vous méditez, il faudrait un tout autre temps, d'autres lieux et d'autres hommes. Il ne faut pas oublier que pour les disputes religieuses, comme pour la philosophie de la religion, nous sommes encore une nation vierge, ce qui ferait craindre que la marche naturelle de cet élément ne nous conduisît à travers tous les orages du XVIe siècle, ou ne nous fît arriver, d'un saut, aux ténèbres illuminées de l'Allemagne. Je n'ai pas besoin de vous rappeler que je n'ai ni prévention, ni préjugés, que je n'ai pas même le droit d'en avoir, par le peu de fixité de mes opinions, et que d'ailleurs mon caractère s'y opposerait toujours; mais je n'en éprouve pas moins d'éloignement pour les sectes. C'est l'esprit de dureté et d'intolérance injustifiable qui les possède, qui les dénonce

et me donne pour elles l'éloignement le plus invincible. Je ne sais si les rêveries des nôtres s'accordent avec celles de Mme de Krüdener et de Jung; je n'en connais que les caractères généraux; mais si l'esprit des vôtres est inquisitif et rétréci, il ne serait pas impossible que des fruits semblables fussent portés par le même tronc. »

« . . . . . Quant à moi, mes petits maux habituels sont encore diminués par l'air pur que je respire et l'indépendante existence qu'on mène à la campagne. Si la nôtre était seulement agréablement située, je m'en accommoderais parfaitement. S'il n'y a pas de natures entièrement muettes, il est sûr qu'elles ne parlent pas également à notre âme; voilà pourquoi j'avais si envie d'une ou deux chambres dans les attenances des palais des rois. Pour première condition, il me faut un bel endroit qui ne m'appartienne pas, car la propriété, qui entraîne tant de peines après elle, me ferait renoncer à ce repos de quiétiste que je voudrais ne voir jamais interrompre par les chocs de la vie. Je ne sais si je puis en faire l'aveu et s'il ne me nuira pas auprès de vous, mon amie, dont les champs, les prairies, les bois, etc., ont subjugué l'imagination et l'ont *idyllisée;* mais, avant de réussir, il faut vouloir être vrai. Je vous avoue, en rougissant de mon peu de simplicité de goût, que je n'en ai aucun pour la campagne. Je n'aime ni planter, ni semer, ni cultiver, ni embellir, et je ne me sentirais bien que dans un endroit où tout se planterait, se sèmerait, s'embellirait sans ma participation : recueillir me convient fort. Dussé-je passer cent ans dans un même endroit, je n'y laisserais pas trace du séjour d'une créature intelligente. Je voudrais que la végétation voulût bien se passer de moi, et

que tout se fît par magie, sans rien soumettre à mes lois. Rousseau, avec ses folles rêveries dans les bosquets de Montmorency, dont il était assez heureux pour n'être pas le propriétaire, est une espèce de moule, qu'avec son génie de moins, j'ai bien peine à éviter. »

« . . . . . L'univers, a dit quelqu'un, n'est que la figure d'une grande pensée. Il me semble impossible de douter que l'unité n'existe pas entre le monde moral et le monde physique; celui-ci n'est que la manifestation de l'autre, l'étui qui en conserve toutes les formes, et qui en a pris tous les contours. Mais ce qui me paraît un peu hasardé, c'est de croire que la perfectibilité indéfinie de l'être, pris séparément ou collectivement, pourrait être le résultat des progrès faits dans cette voie, que, par elle, on arriverait à avoir la clef du grand livre, et surtout qu'une vérité religieuse de plus pourrait être ajoutée à l'ensemble des vérités révélées. L'homme peut se perfectionner autant que sa nature l'en rend susceptible, bien plus par l'action que par la spéculation, dont les grandes hauteurs ne lui apprendront jamais au-delà des préceptes sublimes contenus dans la simple Oraison dominicale. La clef du grand livre est toujours une manière de pierre philosophale, et, quant à la religion, par cela même qu'elle est divine, elle a dû être parfaite dès le commencement. On n'ajoutera ou l'on ne retranchera rien à la foi de Nicée, sans corrompre la religion au lieu de la perfectionner, et il semble qu'il ne doit pas nous être difficile, dans les temps où nous vivons, de chercher la règle de notre croyance dans un temps où tout était miracle, sainteté, vertu et sacrifice. Voilà, ma bien chère amie, ce que je pense sur ce sujet important, sans m'élever

contre ceux qui ne pensent pas de même, et même sans me refuser le plaisir d'étudier les systèmes les plus divergents entre eux. Parlez-moi toujours de ceux qui vous frappent, mais, je vous en conjure, prenez garde de vous laisser entraîner par eux. Songez combien notre foi est pure, combien elle est belle, et que toutes les carrières étant ouvertes à une belle imagination comme la vôtre, vous devez d'autant plus vous fermer celle-ci par la soumission. Ne mettez pas au dogme une indifférence qui serait vraiment coupable; songez à ce que serait devenue la religion si les premiers fidèles n'en avaient pas précieusement conservé le dépôt.

» Mon mari est enfin revenu de Moscou où il a été très malade, ce qui m'a donné bien de l'inquiétude, quoique je ne l'aie su qu'après coup. »

« . . . . . Votre retour, quand aurai-je à en remercier Dieu? Rien n'est si contredit que toutes les nouvelles que l'on nous donne à ce sujet, et j'attends avec anxiété la détermination qui suivra probablement le passage de l'Empereur à Munich. Si les affaires politiques s'enlacent davantage, qui peut prévoir le terme à tant de difficultés inextricables? Mon naturel effrayé frémit à l'approche d'une lutte qui, si elle commence, peut se prolonger beaucoup, quoique son issue paraisse certainement favorable. L'état de suspension dans lequel nous vivons est bien pénible; on ne peut plus offrir à Dieu que son incertitude et le sentiment confus de ses craintes. Nos propres besoins les appellent, car, dans ce bouleversement qui a atteint tous les points de l'univers, il ne faut pas croire qu'une de ses parties soit restée parfaitement saine au milieu de la corruption générale, ni inébranlable sur ses

fondements, tandis que toutes, en totalité, sont minées sourdement ou livrées à des ravages visibles. L'esprit de Dieu plane sur les volcans enflammés comme sur les prairies verdoyantes et tranquilles : voilà de quoi nous consoler de vivre au temps où nous vivons. Pour ma part, si on m'en avait donné le choix, je serais loin de regretter mon siècle si fertile en ces événements qui font naître de grandes pensées. S'il fallait mourir tout entière après un seul jour, je le choisirais parfaitement beau; mais les orages, les tempêtes, tous ces grands spectacles de la nature, qui ne sont peut-être que le tableau des ravages, des ébranlements humains, conviennent davantage à l'être qui porte en lui-même le gage de son immortalité.

» La philosophie est spéculative dans d'autres temps; dans le nôtre, elle est pratique : c'est vraiment la science infuse ; on la hume dans l'air, on s'en pénètre en se bornant seulement à ne pas la repousser, et, sans atteinte personnelle, les chocs et les renversements dont on est témoin suffisent pour placer dans cet état de détachement qui autrefois était le chef-d'œuvre de la sagesse ou le résultat du malheur. Que vous êtes bien placée, mon amie, pour étudier ces vicissitudes, qui, des lieux plus élevés, paraissent plus frappantes encore ! Quelle vue doit se découvrir à vous du point où vous êtes ! Et combien ces objets que le vulgaire revêt de grandeur, se rapetissant à vos yeux, doivent vous donner d'intelligence pour juger toutes les choses humaines telles qu'elles sont. Du sommet des montagnes de Saltzbourg, vous admirez le ciel matériel ; c'est auprès des puissances de la terre, au milieu du choc des intérêts qu'elles animent, que l'on peut utilement étudier l'action de Dieu qui frappe de vanité et de

néant ce qu'il paraît cependant élever davantage. Mon amie, votre cours d'expérience doit être fait, et, si vous n'y avez pas gagné du bonheur, vous y avez moissonné une foule d'idées et d'observations utiles, dont l'influence s'étendra sur tous vos jours. Cette influence, quant à l'appréciation des maux et des biens réels, vous est assurée ; tâchez seulement d'y joindre celle qui peut régler votre conduite extérieure et la renfermer dans les bornes de la modération et de la prudence. Gardez votre indépendance, conservez-la comme la source de tout ce qui est noble, ferme et élevé, mais ne la laissez pas paraître au dehors : ceux qui en sont incapables la prendraient pour la révolte de l'orgueil, et c'est un devoir de prévenir des méprises injustes. Ah ! quand serons-nous ensemble ! Quand me sera-t-il donné de partager vos impressions à leur naissance, de les modifier par cela même que je ne possède pas au même degré que vous ce qui me plaît et me convient tant en vous ! Nous aimons toutes deux la vérité et nous l'aimons sans fard et sans voile ; quels bienfaits pour notre avancement ne sont pas renfermés dans cette disposition ! Mon amie, jamais je ne me suis sentie plus absorbée par le désir de me rendre digne de tout ce que Dieu a fait pour moi, en me donnant une âme capable de sentir, d'aimer passionnément la vertu, de me dévouer pour ceux que j'aime. Je ne suis ni troublée ni confuse, mais souvent bien triste d'avancer si peu dans cette route dont j'aperçois si bien la beauté et la magnificence. Comme je vous ai suivie dans votre course à travers les montagnes de Saltzbourg ! Votre description est ravissante et me console presque d'être probablement condamnée à ne voir la nature qu'en tableaux. Les vôtres sont

pleins de chaleur et de vie, et jamais un coloris plus brillant n'anima des pinceaux. Quel plaisir nous aurions à faire des paysages à nous deux! Vous vous chargeriez de l'ensemble, des arbres, des eaux, des effets de lumière, et moi je vous demanderais de me permettre de placer dans un des coins les plus obscurs quelque monument détruit, une pierre sépulcrale, ou quelque figure dont l'attitude grave ou triste annoncerait la méditation ou la douleur. Si nous avions fait à nous deux le beau paysage du Poussin, ma seule part à moi eût été l'inscription : *Et moi aussi, je fus.....* je la trouverais encore assez belle (1). Quand je veux bien me délecter, je rêve que je voyage avec vous, que nous parcourons de superbes pays, rattachant toujours de bonnes pensées à de beaux paysages, et méditant le ciel en admirant la terre! Cela sera-t-il jamais? »

« . . . . . Je ne puis vous dire, mon amie, avec quelle intensité de désir je suis entraînée à mener une existence séparée de la foule. Je l'ai beaucoup vue cet hiver; je m'y suis livrée beaucoup plus que je ne l'avais

(1) Allusion à la célèbre toile du Poussin représentant un tombeau, dont la rencontre fait taire tous les bruits, éteint toutes les joies de la vie, au sein de la félicité que respire le paysage; la jeunesse et l'amour sentent à peine la leçon, ils n'en sont qu'effleurés et ils vont passer outre. Dans le berger de gauche, moins jeune et moins heureux, car il est seul, le trait entre plus profondément. Mais le personnage qui est sur le devant, qui a vécu, qui ne se couronne plus de verdure et que l'âge courbe déjà, ce berger qui lit de près l'inscription — *Et in Arcadia ego*, — en savoure la mélancolie, en médite l'application! C'est celui-là qui personnifie le sentiment de Mme Swetchine. Aux autres le paysage enchanteur, ses ombrages et ses lointains; à lui le monument.

fait depuis nombre d'années, et le résultat de cet essai est de m'en éloigner intérieurement plus que jamais. Dans quelque genre de relation que ce soit, il m'est impossible de n'y mettre que le léger enjeu des êtres froidement raisonnables ; même la bienveillance générale, sentiment si divisé qu'il devrait être réduit à rien, prend en moi une consistance réelle : c'est toujours plus ou moins d'intérêt que m'inspire tout ce que je vois, et il en résulte un mouvement qui, au fond, est sans but, et une fatigue sans compensation. J'ignore l'art de spéculer sur l'amusement que les autres peuvent nous offrir, et des succès qui pourraient nous paraître flatteurs n'en sont pour moi qu'autant que je présume qu'ils déposent dans le cœur des autres quelque germe de bienveillance. La mienne se répand si facilement sur la création entière, sur chaque individu ; mon impression habituelle est si bien de vouloir sympathiser avec celle d'autrui, que la sécheresse, l'insensibilité, la froideur sont autant de froissements qui m'attendent inévitablement sur la route. Et que dire encore de cette malveillance qui sait trop peu se cacher, de cette irritation de l'envie que rien ne calme, de cette aversion que prend l'indifférence elle-même contre tout ce qui effleure seulement les plus misérables avantages d'une misérable vie ! Et dans les suffrages que l'on s'assure soi-même, que de mécomptes et que de vides qui succèdent à la sensation agréable qu'ils produisent ! »

« . . . . . Cette promenade dans les Vosges, que vous projetiez avec Mme de Krüdener, en variant vos plaisirs, pourra vous en faire beaucoup (1). Mais qui sait, mon

(1) Il s'agissait de visiter le Ban-de-la-Roche où Oberlin, pasteur

amie, si de respirer pendant quinze jours au lieu de huit un air tout à fait dépassionné ne vous guérirait pas à tout jamais de cette fantaisie? J'ai toujours entendu dire aux marins les plus experts que le calme immédiatement après la tempête faisait plaisir; mais, pour peu qu'il durât, rien n'était si insupportable. Quand je vois que vous croyez savoir ce que vous voulez, vous me paraissez une vraie descendante des Grecs que l'hiérophante de Thèbes traitait d'enfants. Comment connaître sa volonté quand, à peine saisie au vol, elle nous échappe pour fuir de nouveau et se reproduire sans cesse sous de nouvelles formes? Quand sa vaine inquiétude serait incessamment calmée, elle renaîtrait sans cesse de ses cendres, car elle veut toujours être contentée, sans que rien la contente longtemps. Je ne suis donc pas étonnée que vous vouliez autre chose, et je vous crois très sincère en désirant le repos; mais il y a probablement de l'illusion à croire qu'il vous convienne, parce que vous l'embellissez des couleurs dont nous peignons tout ce qui nous manque. Le repos prolongé est une situation qui convient à très peu d'êtres, et à personne moins qu'à vous dont l'âme active a besoin d'aliments. Vous ne savez pas encore ce que c'est que de se replier sans cesse sur soi-même, la fatigue d'abattement qui en résulte, ainsi que le besoin d'être rappelé hors de soi par les objets extérieurs. Je pourrais, sur ce sujet-là, faire un petit mémoire tout historique qui

protestant fort vénéré, attirait autour de lui des esprits analogues à celui de Mme de Krüdener; lieu de retraite, de prédication et de pieuses œuvres que M. Ch. Eynard nomme « une de ces oasis préparées par le Seigneur dans le désert de ce monde pour ses faibles enfants. »

servirait, comme tant d'autres matériaux, à l'immense ouvrage des extravagances de la misère humaine. »

« . . . . . L'inexactitude de la poste, des malentendus, des maladresses, tout ce que le guignon enfin peut entasser d'obstacles s'est réuni, mon amie, pour ne me faire avoir qu'hier vos deux lettres : celle du 12 juillet, envoyée dans le paquet de Galitzin, et celle du 18, écrite après le départ de l'Empereur. Quant à la lettre que vous avez remise à l'auguste messager, qui jusqu'ici n'avait été que celui du ciel, je ne l'ai point eue, si toutefois vous n'avez pas confondu la date, et que ce ne soit cette même lettre qui devait entrer dans le paquet d'Hélène Galitzin. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'Empereur ne l'avait pas oubliée, puisqu'il a eu la bonté de dire à mon mari qu'il avait une lettre pour moi et qu'il la lui remettrait. Mon mari ne m'en disant pas davantage, j'ignore si la lettre reçue est la lettre en question. Combien ce que vous me dites de l'entrevue m'a touchée (1) ! Comme elle m'a fait verser de douces larmes d'attendrissement ! Depuis plus d'un mois, ma vue était fixée sur ce point, et j'attendais, tout en le devançant par mes vœux et par mes espérances, le moment qui devait les réaliser. J'y mêlais des craintes aussi, car, quoi que je fasse, le noir domine sur ma palette. Mais avec quel ravissement je l'efface aujourd'hui ce vilain noir, pour jouir complétement de la confiance parfaite que cet article de votre lettre me donne! Dans cette réunion si désirée, il me semble voir le seul triomphe qui restait à remporter à la vertu, le mal vaincu dans son

(1) Première entrevue de l'Empereur et de l'Impératrice après la Restauration.

dernier retranchement et sous sa dernière forme, et l'aurore d'un nouveau jour de grâces et de bénédictions pour la Russie. Le ciel complètera son ouvrage et par ce bienfait nouveau renouvellera au milieu de nous ce pardon solennel que sa miséricorde, diversement exprimée, semble proclamer dans l'univers. Car, que disent les heureux événements qui viennent de se succéder, sinon que l'Europe malheureuse avait assez satisfait pour l'Europe coupable, et que le temps de la réconciliation était arrivé? Ah! méritons-la, et que le renouvellement de nous-mêmes soit le premier gage de cette alliance à laquelle Dieu, plus sensiblement que jamais, vient de rappeler les hommes! Mon cœur est plein, mon amie, et c'est d'émotion et de joie! Si malgré soi on est consterné, abattu autant qu'affligé des succès des méchants, ceux de la vertu renforcent notre foi, augmentent notre ressort et nous font participer au contentement intérieur de ceux qui les obtiennent. Dans ces moments-là on se sent heureux et fort, uniquement parce qu'il est des êtres dont la persévérance a conquis la force et le bonheur.

» Vous avez raison de m'exclure du nombre de ceux qui ont attendu qu'un cercle merveilleux de prospérités sans exemple vînt réveiller la justice due à l'Empereur; j'ai fait mes preuves à cet égard-là. Aussi nulle surprise ne s'est-elle attachée aux événements, et aucune de ses plus belles actions ne l'a fait naître. Mon admiration n'est pas aussi exaltée que la vôtre, car mon âme, comme la terre antédiluvienne, a toute sa force primitive; mais elle est bien réelle et telle qu'un solitaire peut l'éprouver, c'est-à-dire portant principalement sur les choses les moins appréciées par la multitude. L'intérêt que l'Empereur vous

témoigne est bien fait aussi pour animer votre reconnaissance, quoiqu'on n'ait pas besoin d'avoir dansé avec lui pour dire du plus profond de son cœur qu'il est le meilleur prince du monde. Si ses bontés pour vous, mon amie, vous laissent la possibilité de rendre quelque service, profitez-en, mais que ce soit avec beaucoup de ménagement : on est très responsable de l'emploi du moindre crédit qu'on peut avoir. Surtout ne vous en servez jamais pour flatter la vanité qu'il faut combattre en soi, et ne pas protéger davantage dans les autres. »

CHAPITRE VI.

ALBUM DE LOUIS DE SAINT-PRIEST ET PENSEES INÉDITES DU COMTE DE MAISTRE. — MORT DE LA PRINCESSE DE TARENTE. — LETTRES INÉDITES DU COMTE DE MAISTRE.

Les volumes d'extraits de lecture, toujours soigneusement continués par Mme Swetchine, changent de format à l'année 1814. On lit, sur la première page d'un album de petites dimensions : *Dernier présent de Louis de Saint-Priest à son départ de Russie, le* 29 *octobre* 1814. La reliure de cet album porte un enroulement en vermeil sur lequel sont gravés ces mots : ET MOI AUSSI JE L'AI CONNUE. L'album s'ouvre par des vers de M. de Saint-Priest adressés à Mme Swetchine; ils se terminent ainsi :

Heureux qui te ressemble, aimable violette;
Heureux qui comme toi cherche à vivre oublié!
Aux yeux indifférents cache bien ta retraite,
Mais qu'elle soit du moins ouverte à l'amitié.

Ces vers, témoignage de la constante modestie de

Mme Swetchine, attestent aussi par la suscription le prix qui s'attachait aux relations avec elle.

Ce volume est exclusivement consacré à des pensées religieuses, entremêlées de mots échappés à la conversation du comte de Maistre. Quelques-uns de ces traits ont été depuis répétés dans ses écrits, mais on les retrouve là dans leur jet primitif et avec l'accent de leur inspiration spontanée. Le plus grand nombre est resté inédit.

Les Turcs enferment les femmes, disait lord Byron, et n'en sont que mieux. Le comte de Maistre répliquait : — Oui, il leur faut les quatre murs, ou les quatre évangélistes.

Le génie ne semble guère appuyé sur des syllogismes; son allure est libre, sa manière tient de l'inspiration : on le voit arriver et personne ne l'a vu marcher.

Le plus grand péché contre la grâce, c'est de lui trop accorder.

Il suffirait d'enfermer un désir russe sous une place forte pour la faire sauter.

Je prêcherais volontiers les rois et les peuples en face les uns des autres, et mon sermon est tout fait; me tournant du côté des majestés je leur dirais, en m'inclinant profondément : — Sires, les abus amènent les révolutions; — puis, m'adressant aux peuples : — Messieurs, les abus valent mieux que les révolutions (1).

Dans le langage oriental, une femme est une fleur qui parle; M. de Maistre définissait l'enfant : Un ange qui a besoin des hommes.

(1) Cette pensée a été connue de M. Sainte-Beuve, mais sous une forme moins pittoresque. — Voir les remarquables notices consacrées par lui à Joseph et Xavier de Maistre.

Homicide point ne seras. — Où sont les hommes qui sachent seulement ce que c'est que d'être homicides! De combien de manières, et à quels différents degrés la vie ne peut-elle être ôtée, empêchée, détruite? Le démon, qui a été homicide dès le commencement, l'est partout où il règne, et ce n'est pas à beaucoup près par le glaive qu'il a retranché le plus d'hommes.

Une légende que M. de Maistre aimait beaucoup, représente d'une part l'arrivée au sortir de ce monde, devant le trône de Dieu, d'âmes pénitentes que sa miséricorde admet dans les parvis éternels, et de l'autre Satan, qui reproche à Dieu son injustice : Ces âmes t'ont offensé mille fois et moi une seule fois! — M'as-tu demandé pardon une fois? répond l'Éternel.

C'est dans le même esprit que M. de Maistre a réformé les deux vers suivants de Boileau, qu'il trouvait sans doute trop jansénistes :

L'Évangile à l'esprit n'offre de tous côtés,
Que pénitence à faire et tourments mérités!

Ces deux vers sont écrits de la main de Mme Swetchine, sans indication de leur source, et suivis de ces mots : M. de Maistre les a ainsi transposés :

L'Évangile à l'esprit offre de tous côtés,
Miséricorde offerte et tourments mérités.

Nul homme n'a cessé de croire à Dieu avant d'avoir désiré qu'il n'existât pas.

La soumission qui s'expose à croire plus qu'il ne faut, ne s'expose à rien; l'orgueil qui s'expose à croire moins qu'il ne faut, s'expose à tout.

Les joujous des enfants sont des affaires, et les affaires des hommes sont des joujous. — N'est-ce pas, madame?

Ces dernières pensées sont écrites de la main même du comte de Maistre, précédées et suivies de citations de Massillon, de Pascal, et de vers allemands également de sa main.

Vers écrits par le comte de Maistre sur le monument de Descartes :

Esclave dans les murs du cloître et de l'école,
La Raison n'osait rien; je vins briser ses fers.
Je flétris des vieux mots la science frivole,
Et c'est moi qui donnai Newton à l'univers (1).

(1) Quoique M. de Maistre ne soit pas rangé parmi les détracteurs de Descartes, j'ai hésité à lui attribuer ces vers sur l'unique foi de la rédaction amphibologique qui les précède. J'ai cru soumettre mon doute à l'homme le plus capable de le résoudre, en l'adressant à M. Cousin. Voici la réponse que j'ai eu l'honneur de recevoir de lui :

« Le vers que vous m'adressez est beau et vrai. C'est en effet Descartes qui a donné Newton à l'univers; car la difficulté suprême était de comprendre que le problème de la constitution des mondes était un problème de mécanique, et Descartes est le premier qui ait dit cela. Le problème, une fois bien posé, a été successivement résolu par Huyghens et par Newton. C'est donc à Descartes, comme au premier inventeur, qu'il faut rapporter le système du monde et une partie de la gloire de Newton. M. de Maistre a donc ici parfaitement raison et son vers est de toute vérité. J'ignore si d'autres connaissent cette pièce de vers de M. de Maistre, mais pour moi elle m'était inconnue. D'ailleurs sur quel monument de Descartes ces vers auraient-ils été placés? Il n'y a pas de monument élevé à Descartes. Quand ses restes revinrent de Suède à Paris, on les déposa un moment à Sainte-Géneviève, et ses disciples de tous les rangs se réunirent pour entendre son oraison funèbre que devait prononcer l'abbé Lallemant, l'orateur de l'Université au XVIIe siècle. Un ordre du roi arrêta la cérémonie et ferma la bouche au savant orateur. Le corps de Descartes était à Saint-Germain-des-Prés; la Restauration l'a fait transporter au cimetière du Père-Lachaise. Sa tête a été promenée dans les amphithéâtres du Muséum d'histoire naturelle. Il n'y avait pas, il y a quarante ans, une édition française complète de ses ouvrages. Celle que j'ai donnée n'est pas digne de lui : j'étais trop jeune alors pour une pareille entreprise. J'applaudis donc à M. de Maistre si, comme je le suppose, il a fait ces vers pour être gravés sur le monument qu'il demandait qu'on élevât enfin à Descartes. »

On a déjà entrevu, par la correspondance de Mme Swetchine avec son amie, le rapide progrès des émotions pieuses, des aspirations instinctives vers la vérité. Dans ce salutaire mouvement, la colonie française, son contact, ses exemples entrèrent pour beaucoup. Maintenant nous allons compter un anneau de plus dans cet enchaînement invisible qui rattache la France aux derniers combats et à la victoire définitive de cette grande âme.

Le chevalier d'Augard était mort récemment, comme il avait vécu, dans les sentiments de la plus haute piété ; la princesse de Tarente, à son tour, allait cesser d'exister. La princesse de Tarente n'avait point songé à quitter la terre étrangère tant que la maison de Bourbon avait langui dans l'exil. L'empereur Paul avait fait succéder promptement, pour elle comme pour tout le monde, la disgrâce à la faveur ; mais la société de Pétersbourg n'avait cessé de l'entourer de tous les égards, de l'affection et du respect. Le comte Golowine lui avait offert un appartement dans sa maison, et cette maison lui rendait presque une famille ; les filles de la comtesse Golowine partageaient leur tendre dévouement entre leur mère et cet hôte illustre. La princesse de Tarente exerçait son empire par l'autorité de la vertu plutôt que par la supériorité de l'esprit. Ses idées politiques n'avaient ni une savante profondeur, ni une pénétration puissante, mais elles se confondaient avec de si majestueuses traditions, avec de si pathétiques infortunes, qu'on lui savait gré de son immobile contemplation du passé, et qu'on ne l'approchait jamais sans s'élever au-dessus de soi-même par la vénération et l'attendrissement.

Dès que la nouvelle de la Restauration eut retenti à

Pétersbourg, la société, en foule et d'un mouvement spontané, se précipita chez le comte Golowine pour féliciter la princesse de Tarente et jouir de sa joie. Cette Restauration était le signal de son retour en France. Elle fit aussitôt ses préparatifs de départ, mais avec une certaine lenteur, dernier tribut de reconnaissance envers ses amis. De son côté, l'empereur Alexandre voulait lui assurer, à bord d'un vaisseau de guerre, un passage digne d'elle et de lui. Elle croyait toucher au terme de tous les sacrifices et de toutes les douleurs de son âme ; c'était la récompense éternelle qu'elle allait recevoir.

La plus jeune des filles du comte Golowine a tenu un journal fidèle et très touchant des derniers moments de cette noble vie (1). « Chaque émotion de bonheur que lui faisaient éprouver les nouveaux événements semblait, dit Mlle Golowine, mêler une souffrance physique à sa joie. Je ne sais quelle mélancolie douce se répandait sur tous ses traits; nous ne l'avions jamais vue heureuse, et nous croyions que c'était sa manière de bonheur. »

Le jour de l'Ascension (mai 1814), étant à la messe, elle se sentit sérieusement frappée; un grand froid la saisit, et cet accident, le jour et le lieu, lui parurent un avertissement. « Avant de nous quitter pour toujours, reprend Mlle Golowine, il fallait qu'elle nous donnât

(1) Prascovie Golowine épousa le comte Frédro, polonais, aide-de-camp du prince Poniatowski, et après la reconstitution du royaume de Pologne, en 1816, maréchal de la cour à Varsovie. Mme la comtesse Frédro vit en France depuis longtemps. Je lui dois la communication de ce précieux journal et beaucoup d'autres renseignements. Je ne saurais assez exprimer la reconnaissance que lui doivent avec moi tous les amis de Mme Swetchine.

l'exemple de la seule vertu qu'elle n'avait pas encore été dans le cas de pratiquer. Pendant tout le cours de sa maladie, elle n'a pas eu une seule distraction de bonté. Elle n'avait pas la vaniteuse délicatesse du monde qui, sous le spécieux prétexte d'éviter aux autres les soins fatigants, voudrait dérober les misères de ce corps auquel on met tant de prix. Elle se soumettait aux prescriptions les plus pénibles, avec cette simplicité qui n'est jamais sortie de son cœur, et qui la naturalisait partout avec ce qui est bien. Elle avait toujours cette prévenance flatteuse qui sait les moyens de faire plaisir. Plusieurs fois elle m'a louée devant mon père, tâchant de payer par le contentement paternel des sacrifices qu'elle imposait à regret. Chaque fois que mon père entrait dans sa chambre et s'approchait de son lit, elle le recevait avec la même politesse que si elle eût été en pleine santé, et n'a pas manqué une seule fois de s'occuper de la place qui lui serait plus commode. »

Un matin, guidés par leur ingénieuse affection, le comte et la comtesse Golowine firent apporter chez la princesse de Tarente un pied de lys en fleur. La malade le contempla avec amour, joignit les mains et s'écria :
— Chers lys! que le ciel vous protége toujours!

Le P. Rosaven, son confesseur, lui prodiguait avec un profond attachement les consolations de son ministère; dans l'intervalle de ses visites, Mme de Tarente se faisait lire par Mlle Golowine des livres de piété et des prières. Elle écoutait avec une âme plus particulièrement pénétrée la prière pour la patience. Le premier jour on la lui lut tout entière; s'étant aperçue que la patience invoquée s'étendait à toutes choses, elle dit le lendemain : — Mon

enfant, ne lisez que ce qui regarde la maladie; je n'ai pas besoin du pardon des injures. — On vous a cependant, reprit Mlle Golowine, fait bien du mal que vous avez à oublier. — Non, répondit la digne amie de Louis XVI et de Marie-Antoinette, personne ne m'a fait de mal, ou si je l'ai oublié, ce n'est pas le moment de m'en souvenir.

En l'entendant prononcer de telles paroles et s'entretenir sans cesse avec son Dieu, on perdait tout espoir de la conserver longtemps sur la terre; « mais, ajoute Mlle Golowine dans son pieux récit, je ne me lassais pas de l'entendre, et j'aurais moins aimé la retenir que la suivre. »

Lorsque le P. Rosaven, après lui avoir administré l'extrême-onction, l'exhortait encore au suprême détachement des liens de ce monde, elle répondit avec force : — Mon Dieu, vous savez que depuis longtemps je vous ai fait le sacrifice de ce que j'ai de plus cher, du bonheur de voir mon roi dans sa patrie! — Ces paroles furent à peu près les dernières que ses lèvres mourantes purent articuler distinctement, et, après quelques heures d'une courte agonie, elle expira le 22 juin 1814.

Le comte Golowine voulut que ses restes du moins ne fussent pas retenus en exil; les médecins russes procédèrent à l'embaumement, et ce cœur si profondément français vint reposer en France, dans la chapelle de Videville, sous la garde de la dernière des Châtillon, sa sœur, la duchesse d'Uzès.

La princesse de Tarente suivait un règlement de vie spirituelle qui lui avait été donné par l'évêque de Boulogne. Ce règlement, qui embrasse et prévoit les moin-

dres actes de chaque journée, fut communiqué à Mme Swetchine et copié tout entier, de sa main, dans le volume de M. de Saint-Priest, ainsi que plusieurs éloquentes et ferventes prières. Le tout est précédé de ces lignes : — Copie d'un petit cahier écrit de la main de la princesse de Tarente et trouvé dans ses papiers. — Copié le 15 août 1815; campagne Bariatinsky.

Quelques billets du comte de Maistre, soigneusement conservés par Mme Swetchine, se rattachent visiblement, quoique plusieurs n'aient pas de date, à la même époque.

« Combien vous m'avez tenu en peine, Madame, cela ne peut s'exprimer! On m'a dit à votre porte : *Otchen ne khorocho* (1). Il n'en fallait pas tant pour me mettre moi-même dans cet état. Je tremblais de tous mes membres qu'une incommodité ne devînt maladie. Tous vos amis en sont quittes pour la peur; mais comme je vous saurais gré de votre politesse, si vous vouliez bien, en particulier, me dispenser de ces alarmes à l'avenir! C'est avec la plus vive et la plus tendre inquiétude, Madame, que j'ai été assidu à votre porte pour m'informer de votre santé. Je regarde comme des moments perdus ceux où nous nous faisions un peu de peur; je cherche à me les compenser par la plénitude d'attachement et de confiance que je vous dois. De votre côté, Madame, vous ferez comme il vous plaira; mais je compte aussi un peu sur votre indulgente bonté, car je ne veux rien négliger de tout ce qui peut entretenir dans toute son intégrité un attachement auquel je suis si attaché et dont je m'honore infiniment.

(1) Pas bien du tout.

» Depuis que je suis devenu androgyne, je suis devenu par force un peu dissipé. Ce soir, je vais au bal. C'est cependant ce que je crains le plus dans le monde, après le bain froid ; mais quand on a les deux sexes, il faut danser. Auparavant je dînerai chez la princesse Belosselski, avec vingt-cinq ou trente amis de cœur. Mais auparavant encore, j'aurai eu l'honneur de vous faire ma cour, entre midi et une heure, et de vous dire de vive voix une partie au moins de ce que je vous exprime ici si faiblement à mon gré. Tout mon sérail vous embrasse tendrement ; vous y êtes souvent célébrée, et en très bons termes, je vous assure. »

« Mardi, 3.

» Les mardis passent, Madame, les vendredis suivent, et vous n'êtes pas chez vous. Qu'est-ce que vous faites dans votre cage ? Quand je songe qu'hier nous n'avons pu tenir, après dîner, sur la terrasse de M. le baron Blom, je crains que vous ne soyez percée et transpercée par le vent de mer (1). Je ne vois dans votre voisinage aucune figure qui soit avec vous *mi, sol ou ut*. Or, quand une corde résonne seule, elle sera pure et sonore tant qu'il vous plaira, cependant ce ne sera jamais de la musique. Vous voyez, Madame, que même dans un billet, je ne saurais m'empêcher de tomber dans la métaphysique. Ce qui n'est point de la métaphysique du tout, c'est l'amitié qui me transporte sans cesse auprès de votre cage, et qui me fait craindre tous les vents, coulis et autres, de terre et de mer. Son Excellence M. le général Rodolphe s'en va au-

(1) Allusion à Péterhof, situé sur le bord de la mer.

jourd'hui prendre congé des Strellaniens (1). Je le charge de ce billet, et je le charge de plus de vous voir face à face s'il est possible, et de me donner de vos nouvelles; ce qui n'empêche point que si votre bienfaisante main veut me faire présent de quelques lignes, je ne les reçoive avec beaucoup de reconnaissance ; cependant je ne les demande pas, car je ne veux pas vous fatiguer.

» Je mène ici la vie que vous connaissez, avec quelques agréments intérieurs. Le reste ne vaut pas le diable, et je ne vois pas le moindre éclairci dans l'horizon. La chaîne du destin mène celui qui obéit et traîne celui qui résiste. Marchons donc de bonne grâce, en le priant seulement de nous accorder des stations quand il nous arrivera de rencontrer sur notre route quelque bonne fortune, par exemple une cage habitée par un oiseau tel que Sophie, que j'aime et que je vénère de tout mon cœur.

» A propos, Madame, s'il était question de vous dédier une visite, par exemple, avec l'ambassadeur, quels seraient les moments qui vous conviendraient (2) ? »

« Voilà, Madame, un petit opuscule qui se présente à vous comme ami de la maison. Je souhaite que sous cette forme un peu moins fatigante, il obtienne une nouvelle lecture de vous. »

(1) Strelna est une maison de plaisance impériale autour de laquelle se sont groupées des habitations élégantes occupées par des personnages de la cour et leur famille.

(2) Il s'agit ici de l'ambassadeur de Naples, le duc de Serra-Capriola, avec lequel M. de Maistre était fort lié et en parfaite communauté de principes. Ce collègue de M. de Maistre était le seul auquel il confiât, comme on voit dans ce billet qu'il les confiait aussi à Mme Swetchine, les incessantes tribulations venant de la cour de Sardaigne.

« Avez-vous vu, Madame, le traité du 30 mai? Voilà votre ami déclaré étranger à la France, à la Savoie et au Piémont (1)! Nous verrons si la Providence me réserve quelque compensation inattendue. Je suis prêt à tout, mais surtout je suis prêt à ne m'étonner de rien. En attendant, j'ai demandé avec de nouvelles instances qu'on me laisse où je suis; mais la chose me paraît si juste, si raisonnable, si naturelle, qu'en vérité j'en désespère tout-à-fait.

» Que direz-vous de la mort de cette pauvre princesse de Tarente? Hier à cinq heures du soir, en suite d'une maladie extraordinaire, elle est partie pour le ciel, où elle trouvera Moreau et Rapatel, car les lois de Menu, fils de Brahma, auquel je crois de tout mon cœur, assurent que tout soldat mourant sur le champ de bataille, est sûr de son salut. On dirait en vérité que la Providence convoque une nouvelle assemblée, et qu'elle chasse l'un après l'autre tout ce qui formait l'ancienne. Ah! comme elle a peu besoin de nous! La princesse a rempli parfaitement ses devoirs; cependant elle croyait, comme tant de malades, ne point toucher encore à la fin de la vie. Fiez-vous y. Les dames de Saint-Pétersbourg les plus savantes en médecine (et il y en a beaucoup), disent qu'on a très mal fait de ne consulter que trois médecins anglais, Rogerson, Chrighton et Leyghton, parce que les médecins de la même nation ne se contredisent jamais et que c'est toujours comme si on n'en avait qu'un; tandis qu'un mé-

(1) Par le traité de 1814, Chambéry restait à la France et M. de Maistre demeurait ambassadeur du roi de Sardaigne. La Savoie ne rentra sous le sceptre du roi de Sardaigne que par le traité de 1815.

decin allemand l'aurait tiré d'affaire (Peut-être!). Sur ce point, comme sur tant d'autres, Madame, je suis parfaitement de votre avis.

» Cette mort influera beaucoup sur la maison qui en a été témoin. On avait transporté la princesse de sa chambre que vous connaissez, dans celle de la bibliothèque. Elle a été parfaitement servie, comme vous l'imaginez bien; mais les soins et les remèdes ont été également inutiles. Elle est morte à 50 ans précis et, ce qu'il y a de singulier, au moment même où la nature l'appelait pour la dernière fois par son nom de femme.

» Le dernier rejeton de la maison de Châtillon meurt à Saint-Pétersbourg, tandis que le roi de France, raidi par la goutte, s'appuie sur le bras de son cousin ***. Telle est la loi. Rome périt, tout change, tout se précipite vers l'immense Océan;

Et rien afin que tout dure,
Ne dure éternellement!

» C'est Malherbe qui dit cela; ce n'est pas tant mal dit.

» Adieu mille fois, Madame; si vous croyez qu'on s'habitue à votre absence, vous vous trompez lourdement. Je suis mortellement en peine et mortellement isolé; il me semble que mon fauteuil s'agite et ne veut plus de moi. Ah! s'il faut que je m'en aille ici ou là, je suis prêt à m'en aller avec Mme de Tarente! Je ne veux plus rien dire. Recevez, Madame, mes tendres et sincères hommages. Mille compliments à la bonne Nadinka. Comment êtes-vous contente de sa santé? »

Le comte de Maistre ne se trompait pas en pressentant l'influence qu'exercerait le spectacle d'une belle vie et

d'une belle mort sur une famille digne de comprendre ces hauts enseignements. La princesse de Tarente acquitta les dettes de l'hospitalité en laissant derrière elle le culte de la vraie foi uni au culte de sa mémoire (1).

Plus de quarante ans après, Mme Swetchine à son tour recevait la plus affectueuse hospitalité dans le féodal château de Fleury, qui avait passé des mains du prince de Tarente dans celles du prince de Talmont, son neveu, et de Mme la comtesse de Larochejacquelein ; c'est de là que Mme Swetchine adressa à Mlle Prascovie Golowine, les lignes suivantes :

A MADAME LA COMTESSE FRÉDRO.

« Fleury.

» Ma chère Pache (2), vous devez être bien seule sans votre fils. Je ne doute pas que vous ne gouverniez avec courage cet isolement, mais qui dit gouverner dit quelque chose qui ne va pas de soi seul et qui, à cause de cela même, n'a pas le charme du fil de l'eau. Dans un petit appartement qu'habitait la princesse de Talmont, et qu'on avait d'occasion ouvert l'autre jour, j'ai été émue de retrouver parmi les tableaux qui garnissent ses murs, l'intérieur de la bibliothèque, rue de la Perspective, avec l'inscription : *Mme la princesse de Tarente, dans le cabinet de Mme la comtesse Golowine.* 1801. Les reliques du passé remuent toujours. Adieu, ma chère Pache, mille tendresses. »

(1) Le second fils de la comtesse Frédro a embrassé en France l'état ecclésiastique.

(2) Pache est le diminutif familier de Prascovie.

CHAPITRE VII.

CONVERSION DE MADAME SWETCHINE.

Nous touchons enfin à l'époque où Mme Swetchine prit la résolution de mettre, par une étude approfondie, un terme à ses doutes, et embrassa la foi catholique.

La vie de Pétersbourg, envahie comme elle l'était pour Mme Swetchine, par tant de soins de famille et de préoccupations bienveillantes contre lesquelles elle ne sut et ne voulut jamais se défendre, était incompatible avec le travail assidu dans lequel elle brûlait de se plonger. La santé du général avait été momentanément altérée; il touchait à sa soixantième année, et, quoique d'un caractère flegmatique, il sentait vivement toute absence de Mme Swetchine. La princesse Gagarin, vouée à l'éducation de cinq enfants, ne pouvait quitter Pétersbourg. Mme Swetchine chercha donc à accomplir son projet sans mettre entre les siens et elle une distance qui entraînât

une complète séparation. Un des hommes distingués de la Russie, le prince Bariatinsky, possédait une maison de plaisance qu'on nommait la *campagne Bariatinsky*, voisine de Pétersbourg et agréablement située sur les bords du golfe de Finlande. Mme Swetchine obtint du prince Bariatinsky que cette paisible et pittoresque demeure lui fût louée et s'y retira, dans les premiers jours du mois de juin 1815, accompagnée seulement de sa fille adoptive, Nadine, et d'une bibliothèque choisie qu'elle se proposait d'épuiser.

Des amis en petit nombre reçurent sa confidence. Le comte de Maistre fut au premier rang des initiés, mais il lui refusa son approbation : il blâmait ce plan et en redoutait l'effet. Le volume de correspondance publié par son fils contient une longue lettre dans laquelle M. de Maistre accumule ses objections avec une éloquente franchise. « Jamais, Madame, lui écrivait-il le 31 juillet 1815, vous n'arriverez par le chemin que vous avez pris. Vous vous écraserez de fatigue; vous gémirez mais sans onction et sans consolation; vous serez en proie à je ne sais quelle rage sèche qui rongera l'une après l'autre toutes les fibres de votre cœur, sans pouvoir jamais vous débarrasser ni de votre conscience, ni de votre orgueil.....

» Vous lisez maintenant Fleury, condamné par le souverain Pontife, pour savoir exactement à quoi vous en tenir sur le souverain Pontife; c'est fort bien fait, Madame, mais quand vous aurez achevé, je vous conseille de lire la réfutation de Fleury, par le docteur Marchetti; ensuite, vous lirez Fébronius, contre le siége de Rome, et d'abord après (en qualité de juge qui entend les deux

parties) l'anti-Fébronius, de l'abbé Zacharia. Il n'y en a que huit volumes in-8°, ce n'est pas une affaire. Puis, si vous m'en croyez, Madame, vous apprendrez le grec, pour savoir précisément ce que signifie cette fameuse *égémonie* que saint Irénée attribuait à l'Eglise romaine dans le IIIe siècle, d'après l'ancienne tradition, pour savoir enfin si ce mot signifie la *primauté de l'Eglise romaine*, ou la *suprématie de l'Eglise romaine*, ou la *principauté de l'Eglise romaine*, ou la *juridiction de l'Eglise romaine*, etc. Le célèbre cardinal Orsi, ayant entrepris une réfutation de Fleury, y trouva tant d'erreurs qu'il se détermina à écrire une nouvelle histoire ecclésiastique, croyant que l'unique réfutation d'une mauvaise histoire était une bonne histoire. Il entreprit donc une nouvelle histoire, et il mourut au vingtième volume in-4°, qui n'achève pas le VIe siècle. Croyez-moi, Madame, lisez encore cela, autrement vous ne serez jamais tranquille, etc. »

Le comte de Maistre croyait jeter un défi, il ne faisait que tracer un programme qui fut suivi de point en point. Durant les journées d'automne et d'hiver, si courtes en Russie, durant d'interminables nuits, Mme Swetchine ne cessa de compulser les documents les plus contradictoires, laborieusement amassés d'avance, de remonter aux sources historiques, de confronter les dates, d'étudier les langues et enfin de prier. La princesse Alexis Galitzin, déjà catholique, avait composé une invocation à Dieu pour implorer la même grâce en faveur de son amie. Cette prière était répétée par elle chaque jour depuis le mois de janvier 1810.

Des innombrables éléments de sa conversion, un seul

nous a été conservé intact : celui qui avait le plus invinciblement éclairé et enchaîné son esprit, c'était Fleury. Bossuet était également au nombre de ses auteurs de prédilection ; on lit sur l'album de M. de Saint-Priest un long fragment du discours sur l'unité de l'Église, avec cette date : 2 septembre 1815; campagne Bariatinsky.

L'analyse approfondie de Fleury à laquelle elle se livra se retrouve tout entière dans un volume in-folio de 450 pages, couvert, sans une seule lacune, de son écriture la plus serrée et la plus fine. Ce volume est, comme tous les autres, formé de cahiers successifs reliés postérieurement; il porte en tête : *Histoire ecclésiastique, par Fleury, nouvelle édition comprenant en* 24 *volumes les* 36 *de l'édition de Paris. Caen.*

Son bon sens exquis lui avait aisément fait deviner qu'il ne s'agissait pas, entre l'Église latine et l'Église grecque, d'une question dogmatique à proprement parler, mais surtout et avant tout d'une question historique. Ce qu'elle analysa donc avec le plus de soin, ce furent les actes des principaux conciles œcuméniques tenus en Orient, et tout ce qui dans ces actes attestait plus clairement la suprématie du Pape. L'attention est portée en outre sur l'histoire de Photius, son intrusion sur le siége de Constantinople, sa déposition, son rétablissement, ses longs démêlés, sa rupture avec Rome, et au milieu de ces péripéties, sur les témoignages plus nombreux, plus irrécusables que jamais de l'autorité des souverains Pontifes reconnue et acceptée à Constantinople. Dans ce dédale historique, un guide était indispensable ; Mme Swetchine le voulut impartial et autant que possible respecté des différents partis. Elle crut trouver la réunion de ces qua-

lités dans Fleury. Platon, célèbre métropolite de Moscou, en faisait grand cas ; les protestants en parlaient avec estime, et il n'était pas absolument repoussé par les catholiques.

Le tissu de ce travail est trop serré pour qu'on en puisse rien détacher, mais peut-être le volume, dans son ensemble, pourra-t-il être utilement publié un jour et dédié à la nation russe tout entière. Les épigraphes et quelques notes marginales seront seules placées ici parce qu'elles permettent de saisir par aperçus les préférences, les penchants de son intelligence, les traits où s'est complue sa méditation.

Le premier cahier porte pour épigraphe :

> Douter, c'est toujours ignorer.

L'épigraphe du second cahier est en langue anglaise :

> To take up half on trust half on try,
> Name it not faith, but bungling bigotry (1).

Plusieurs passages sont accompagnés de notes marginales ou d'accolades au crayon; quelques-unes de ces notes discutent le texte, d'autres le complètent. Dans le second cahier, Mme Swetchine marque d'une accolade au crayon la définition suivante de la foi :

> La foi est une connaissance sommaire des vérités les plus nécessaires; la science est une démonstration ferme de ce qu'on a appris par la foi : la philosophie prépare à la foi, sur laquelle est fondée la science. Saint Clément dit que c'est une faiblesse de craindre la phi-

(1) Accepter moitié de confiance, moitié à l'essai, ce n'est pas de la foi, mais une misérable mesquinerie d'esprit.

losophie des païens. La foi qui peut être ruinée par leurs arguments est bien fragile : la vérité est inébranlable, la fausse opinion s'efface.

Épigraphe du troisième cahier :

La première vérité qu'il faut croire, est qu'on ne doit rien croire légèrement. (TERTULLIEN.)

Dans ce troisième cahier, un signe particulier s'applique aux lignes suivantes ; on entrevoit aisément quelle était pour Mme Swetchine leur poignante application :

Tertullien dit du mariage chrétien :

La bénédiction de l'Église en est le sceau, les anges le rapportent au Père céleste qui le ratifie. Deux fidèles portent ensemble le même joug, ils ne sont qu'une chair et qu'un esprit, ils prient ensemble, ils se prosternent ensemble, ils jeûnent ensemble, ils s'instruisent et s'exhortent l'un l'autre, ils sont ensemble à l'église et à la table de Dieu. Dans la persécution et dans le soulagement, ils ne se cachent rien et ne s'incommodent point l'un l'autre. On visite librement les malades, on fait l'aumône sans contrainte, on assiste aussi aux sacrifices sans inquiétude. Ils chantent ensemble les psaumes et les hymnes ; ils s'excitent à louer Dieu.

Accolade au crayon :

La crainte de renoncer aux plaisirs détournait plus de gens du christianisme que la crainte de la mort.

Accolade au crayon :

Le Seigneur dit dans l'Évangile : *Je suis la vérité*, et non pas : Je suis la coutume.

Note marginale :

Que de fois on a vu la destruction de la religion prête à être con-

sommée! et à chaque épreuve plus rude elle se relève plus grande, plus forte, plus majestueuse. Je ne sais s'il n'y a pas autant de preuves de sa divinité dans ses combats que dans ses victoires.

Une jeune vierge romaine, Théodore, avait résisté à l'infamie ; elle est condamnée au supplice. Un chrétien nommé Dydime, déguisé en soldat, pénètre dans sa prison et l'en fait sortir. Le préteur fait saisir Dydime et conduire au supplice. Théodore l'apprend et se présente aussitôt au bourreau pour lui disputer le martyre : — C'est moi, disait Dydime, qui ai été condamné. — Et moi, disait Théodore, je ne veux pas être coupable de votre mort. J'ai consenti que vous me sauviez l'honneur, mais non pas la vie ; j'ai fui l'infamie et non pas la mort. Si vous m'aviez privée du martyre, vous m'auriez trompée. — Tous deux furent exaucés : ils périrent ensemble.

A ce passage est joint la note marginale suivante :

Combien le trait le plus touchant de l'antiquité païenne est loin de la beauté de celui-ci! Le généreux dévouement d'Oreste et de Pylade leur était dicté par l'amitié; la douleur de se survivre les y entraînait. Ici, ce n'est point le moi humain, ni sa dualité plus humaine encore, c'est l'ardente et libre charité, fruit de la régénération et de la grâce. Qu'ils sont admirables ces dialogues des martyrs entre eux, des martyrs avec leurs juges! On admire moins Corneille dans Polyeucte, quand on puise aux sources où il a puisé et auxquelles il doit ses plus magnifiques scènes. Beaucoup d'esprits dédaignent la simplicité de ces histoires, et pourtant, en outre de leur caractère sublime, elles renferment une législation, des idées, des mœurs tout à fait nouvelles, et, comme au berceau des peuples et des institutions, là est l'empreinte de cette éloquence que la succession des âges affaiblit toujours; là sont des mouvements rapides enflammés comme l'éclair, la noblesse, la force et jamais la recherche; tout ce qui peut élever l'âme au-dessus d'elle-même, tout ce qui l'exalte à la fois et la fortifie, passe dans les paroles sublimes de cette foule de martyrs de toute condition et de tout âge! Souvent l'éternité vient les interrompre, et c'est dans l'éternité qu'ils achèvent un cantique de grâces et de louanges commencé dans les larmes et les supplices.

Epigraphe du sixième cahier :

Lass mich, im strudel der Gedanken Versinken nicht du, gott der huld (1)! (WERNER, *24 février.*)

Accolade au crayon, à la suite d'un passage sur la Trinité :

La connaissance humaine ne va pas plus loin, les chérubins couvrent le reste de leurs ailes.

Note marginale :

Le morceau de saint Hilaire, sur les motifs de sa conversion, m'a paru bien beau. Ses pensées s'enchaînent et ses sentiments suivent sans résistance la pente raide qui mène de la véritable philosophie à la vraie religion. Le christianisme, avant même d'être cru, est comme ébauché dans les âmes vraiment belles ; il y est déposé en germe, et cette petite semence, à l'ombre de l'humilité, devient un asile impénétrable à toutes les natures d'orage.

Epigraphe du huitième cahier :

Ce n'était pas de vaines disputes pour montrer de l'esprit, mais un examen solide de la vérité.

(FLEURY, en parlant de saint Augustin et de ses disciples.)

Accolade au crayon :

Des lois de la prudence pour s'entretenir des choses divines, selon saint Grégoire de Nazianze. — Non qu'il ne faille toujours penser à Dieu, nous devons y penser plus souvent que nous ne respirons, mais il n'en faut parler qu'à propos.

(1) Dieu de secours, ne me laisse pas submerger dans le tourbillon de mes pensées.

Epigraphe du neuvième cahier :

Und treues streben wird belohnt (1). (WERNER, *24 février*.)

Accolade au crayon :

J'ai voulu vous faire voir par expérience que joindre la puissance politique au sacerdoce, c'est filer ensemble deux matières incompatibles. L'antiquité a eu des prêtres qui étaient juges ; les Égyptiens et les Hébreux ont été longtemps gouvernés par des prêtres ; mais, à mon avis, depuis que cette œuvre divine a été traitée humainement, Dieu a séparé ces genres de vie Il a déclaré l'un sacré, l'autre politique ; il a attaché les uns à la matière, les autres à lui-même ; ils doivent s'appliquer aux affaires et nous à la prière. Pourquoi voulez-vous joindre ce que Dieu a séparé, et nous imposer une charge qui ne nous convient pas ? Avez-vous besoin de protection ? adressez-vous à celui qui est chargé de l'exécution des lois. Avez-vous besoin de Dieu ? allez à l'évêque.

Epigraphe du douzième cahier :

Dieu s'approche de ceux qui sont sans passion et dans les dispositions qui lui conviennent, mais quand on agit par colère, comment le Saint-Esprit pourrait-il y venir, lui que la passion chasserait d'une âme s'il y habitait auparavant.

(SYNÉSIUS à Théophile d'Alexandrie.)

Epigraphe du treizième cahier :

The church muts lighten its candle ad the old lamp (2).

(*Waverley*.)

Accolade :

Saint Grégoire à Domitien, qui avait été prêcher la foi à Cosroës .

(1) L'intense labeur sera récompensé.
(2) Le flambeau de l'Eglise doit s'allumer à la vieille lampe.

Quoique je suis affligé que l'empereur des Perses ne s'est pas converti, je ne laisse pas d'avoir une grande joie que vous lui ayez prêché la foi chrétienne, puisque vous en aurez la récompense; car, encore que l'Éthiopien sorte du bain aussi noir qu'il y est entré, le baigneur ne laisse pas d'être payé.

Epigraphe du quatorzième cahier :

La vraie foi ne se trouble jamais.

On sent par les dates, l'intensité et l'ardeur du travail redoubler à mesure qu'il avance. Les cahiers de la seconde moitié du volume se succèdent de semaine en semaine. Du 1er au 25 novembre, Mme Swetchine avait pu composer et écrire cent treize pages d'un énorme format; en deux jours, du 25 au 27 novembre, elle en avait écrit vingt-six.

Epigraphe du quinzième cahier : — 8 novembre 1815.

La prévention ne voit pas clair, mais l'aversion ne voit goutte.
(Lettre de SAINT ISIDORE de Péluse à saint Cyrille).

Accolade au crayon :

Sur les images. — Il ne faut pas peindre ce qui n'a pas été, mais puisque dans l'incarnation du fils de Dieu tout s'est passé réellement, qu'il est né, qu'il a fait des miracles, qu'il a souffert, qu'il est ressuscité, plût à Dieu que le ciel, la terre, la mer, tous les animaux, toutes les plantes puissent raconter ces merveilles par la parole, l'écriture ou par la peinture. (SAINT GERMAIN.)

Epigraphe du seizième cahier : — 16 novembre.

Le patriarche Nicéphore à Léon l'Isaurien : — Seigneur, ne troublez pas l'ordre de l'Eglise. L'apôtre dit que Dieu y a mis des prêtres,

des prophètes, des pasteurs et des docteurs, mais il n'a pas parlé des empereurs.

Une note marginale porte *admirable discours* en regard du passage suivant :

Zacharie, évêque ordonné par Photius, voulut répliquer. Alors le secrétaire de Constantin monta sur la tribune et lut un long discours au nom de l'empereur, pour exhorter les schismatiques à se réunir. — « Sondez, leur dit-il, le fond de votre conscience, et vous trouverez que vous avez mal fait de vous séparer. Nous sommes à la dernière heure, mes frères, le juge est à la porte ; qu'il ne nous surprenne pas hors de son Église. N'ayons point de honte de découvrir notre mal pour y chercher le remède. Si vous craignez tant cette confusion je vous montrerai l'exemple de vous humilier. Je me prosternerai le premier sur le pavé, au mépris de ma pourpre et de mon diadème. Montez sur mes épaules, marchez sur ma tête et sur mes yeux, je suis prêt à tout souffrir pourvu que je voie la réunion de l'Eglise et que je sauve mon âme. »

Épigraphe du dix-huitième cahier : — 25 novembre.

La vérité ne se développe jamais qu'au besoin ; c'est le temps et non l'homme qui la découvre. (BONALD.)

Épigraphe du dix-neuvième cahier : — 27 novembre.

Les troupes célestes n'ont qu'une volonté ; les hommes en ont plusieurs. (Paroles de S. ARSÈNE, solitaire.)

Le dernier signe au crayon s'applique à la réfutation de la fable de la papesse Jeanne.

On lit au bas du premier cahier : Fini le 9 juin 1815. On lit à la dernière page du volume entier : 4 décembre 1815. Cette prodigieuse compilation avait donc été entreprise et accomplie dans un espace de six mois.

Mme Swetchine n'avait pas encore achevé ce travail lorsque la lumière se fit dans son esprit; il est permis d'affirmer que la vérité ne remporta jamais un triomphe plus complet sur un cœur en même temps plus doux et plus rebelle. D'une éducation sans christianisme, de l'incrédulité qui avait enveloppé sa jeunesse, elle n'arriva pas d'un bond au catholicisme. Subjuguée d'abord par les preuves qui établissent la divinité de Jésus-Christ et l'inspiration de l'Évangile, elle commença par pratiquer avec soumission et amour la religion grecque. Elle s'arrêta ensuite à examiner la constitution de l'Église en général, l'organisation de la hiérarchie et la primauté du successeur de Pierre. Enfin, elle comprit qu'en présence de deux Églises séparées l'une de l'autre et qui s'excluent réciproquement, elle ne devait pas rester neutre; qu'une seule peut mériter le titre sacré d'Épouse de Jésus-Christ, et que cette Église une fois connue, il faut nécessairement lui appartenir. Naturellement méfiante envers les sectes et les novateurs, comme on l'a vu dans sa correspondance avec Mlle Stourdza, instinctivement portée vers la tradition, elle ne supporta pas longtemps, sur de telles questions, un état de notions vagues et incomplètes. Alors elle entreprit sa marche à travers les contradictions et le doute, mais sans précipitation, à pas comptés et ne posant le pied que sur le terrain dont elle avait reconnu la solidité Une fois introduite au sein de l'Église catholique, cette magnifique organisation de la hiérarchie attirait fréquemment encore son intelligence, la ravissait d'admiration, et elle exprima plus d'une fois son étonnement que, dans ses conférences, M. Frayssinous l'eût presque totalement laissée de côté.

On a vainement cherché dans les papiers de Mme Swetchine un récit, un souvenir précis de sa conversion au catholicisme. Sa répugnance à parler d'elle et surtout à se donner comme exemple l'en a sans doute détournée. Un motif qui prend sa source dans la même vertu s'y est certainement joint aussi. Avec une sincérité, une profondeur de foi que pas un instant de sa vie n'est venu démentir, Mme Swetchine n'a jamais attribué qu'à la pure grâce de Dieu tout ce qui exista de bien en elle.

Nous aurions donc été privés de toute trace du jour le plus solennel et le plus précieux de sa vie, si son invariable habitude de mêler à ses cahiers de lecture quelques-unes de ses intimes pensées n'avait accidentellement surpris et fixé une confidence. En effet, dans le dixième volume de ses recueils d'extraits, sans préparation ni indication quelconque, on lit :

« Campagne Bariatinsky, 1815, 31 août.

» Jour heureux où les ténèbres de mon esprit se sont dissipées quelque peu au *fiat lux* qu'une voix céleste fait résonner au plus profond de ma conscience. La clarté sans nuage ne la pénètre pas encore, mais le rayon précurseur qui la découvre me montre aussi à moi-même la route que je dois suivre. Mon Dieu ! vous m'accordez autant de grâces que j'y opposai jamais d'obstacles ! Mon Dieu ! que votre volonté soit faite ! Apprenez-moi non-seulement à m'y soumettre, mais à l'aimer, à la chérir, à la prendre pour l'unique guide de mes actions et de mes pensées ! Je vous dois aujourd'hui les premiers moments de bonheur que j'aie goûtés depuis nombre d'années ; vous le rendrez durable, ô Père des miséricordes ! ce bonheur que je vous dois, pour m'encourager au sacrifice et me donner la

force de l'accomplir. Inspirez-moi : c'est votre vérité que je cherche, c'est votre vérité que je crois avoir trouvée, c'est votre vérité que j'adore. Si je m'égarais, ah! plutôt la mort! qu'un miracle de votre bonté me remette dans la situation d'esprit d'où j'ai lieu de croire qu'un miracle m'a fait sortir. Mon Dieu! prenez pitié de mes troubles passés, de mes souffrances presque effacées aujourd'hui et des espérances qui consolent mon cœur dans ce moment! Je me sens heureuse; oui, je le suis. Cet état serait-il passager? Serais-je condamnée à perdre la foi qui me pénètre, et à retomber dans le vague et l'incertitude? Sans doute, je l'aurais mérité; mais, ô mon Dieu! est-ce à nos mérites que vous proportionnez vos grâces, et ne les faites-vous pas infinies comme vous-même? Je me jette dans vos bras, je vous implore, je vous offre et mes larmes et ma joie; daignez achever de m'éclairer, m'inspirer le désir de ne plus vivre que pour vous et la force dont j'ai besoin pour n'en plus être détournée. C'est au nom de votre fils, Notre Seigneur Jésus-Christ, que je vous le demande; c'est par sa croix et sa mort que j'espère l'obtenir. — Mardi, 11 heures et trois quarts. »

Enfin, une note du même genre, égarée dans un cahier informe et qui ne fut pas même jugé digne de la reliure, nous apporte un second renseignement. Cette note est ainsi conçue :

« Ma dernière communion grecque, le 29 juin 1815, dans la chapelle de Péterhof, avait été faite dans le but unique de voir dissiper les hésitations qui me restaient encore : le bon Dieu ne se méprit pas au choix du moyen, et le 27 octobre (8 novembre) de la même année je faisais mon abjuration.

» En souvenir du secours reçu, reportant une part de ma reconnaissance aux saints apôtres Pierre et Paul, c'est la surveille de leur fête, à Vichy, où je me trouvais en 1837, que j'écrivis la prière suivante :

« O saints apôtres Pierre et Paul. . . . . »

Enfin, dans le tome vingt-cinquième de lectures, entre cette pensée de M. de Rancé : « Faites que votre fidélité soit votre action de grâce, et que votre reconnaissance s'exprime par vos œuvres, » et l'oraison funèbre de Daniel O'Connell, par le P. Ventura, on lit, interligné en petits caractères : « Jour mille fois béni, 8 novembre, anniversaire bien-aimé! — Tours, 1847. »

Ni dans la conversation ni dans ses correspondances on n'obtenait d'elle de détails plus circonstanciés. Deux lettres à Mme la duchesse de Liancourt renferment seules les deux allusions suivantes. La duchesse de Liancourt avait écrit à Mme Swetchine que les lettres qu'elle recevait d'elle lui rappelaient Bossuet. Mme Swetchine répond :

« Je ne m'explique ce que vous me dites de moi-même que par mon admiration passionnée et exclusive de Bossuet, ardente jusqu'à l'injustice envers Fénelon. Toute ma vie je me suis dit que si je n'avais qu'une couronne, c'est à Bossuet que je la donnerais, et de ce feu qui couvait quelques étincelles sont allées jusqu'à vous, comme il y a toujours une sorte de relation de l'adoration à l'objet de son culte. »

« Ma très chère,

» Je ne puis rien dire sur la date précise à laquelle une tendance fâcheuse se rend sensible dans Fleury. Au temps où je l'ai lu, j'étais en dehors du centre d'unité ; tout ce qui

était nuance, partie intime de la vérité avec ses conséquences, devait m'échapper, mon but étant tout spécial et ne me conduisant que jusqu'au concile de Florence. C'est pendant que j'en recueillais tant de bien, que j'en entendais dire tant de mal, sans que ma confiance ait jamais été ébranlée, pas plus que ma reconnaissance depuis. Cela ne prouve pas du tout, même à mes yeux, que Fleury soit irréprochable; seulement, la vie que je lui dois établit de lui à moi une paternité à laquelle je ne dispute rien. Pour les livres, c'est comme pour les hommes : le bien qu'ils font ne peut être nullement allégué en preuve de leur irréprochabilité. »

La prière aux Apôtres n'a point été retrouvée jusqu'ici, mais deux méditations qui se rattachent évidemment au même souvenir, nous ont été conservées dans leur premier jet attesté par le caractère précipité de l'écriture et par deux ou trois mots surchargés.

La première de ces deux méditations mêle, aux retours sur elle-même, des expressions et des vues qui s'appliquent surtout aux situations qu'elle avait sous les yeux. La seconde méditation serait à elle seule toute l'histoire de son âme.

« Il y a une sainteté que, dans son caractère ordonné, régulier, harmonieux, j'appellerai classique. Cette sainteté pleine d'accord et d'équilibre, logique de son passé à son présent, ainsi que pleine d'accord dans tous ses éléments, a sa sphère, son esprit, sa marche, ses lois. Dieu préside tout entier à cette sainteté; il y préside dans sa bonté et sa justice, et s'y complaît comme dans l'image la plus parfaite des lois régulières et immuables de la création. Une autre sainteté existe, plus libre, plus indi-

viduelle, plus hardie, plus rapide dans son essor, plus ardente, plus dévouée, plus abandonnée peut-être dans son amour. C'est la sainteté à laquelle sont appelés ceux que j'aimerais à nommer les enfants trouvés de la Providence, ceux que Dieu a été chercher, qu'il a retrouvés au milieu de tous les égarements et de tous les périls, qu'il a reçus dans son sein comme pour les dérober au mouvement répulsif de sa droite. Une piété d'origine si différente, quand on la considère dans les événements humains fécondés par la grâce, des vocations si peu semblables ne sauraient comporter une identité parfaite de devoirs. Que tous les devoirs écrits continuent à être l'âme de la vie des premiers! Mais malheur aux seconds si, après avoir méconnu ou négligé dans toutes les relations les plus graves, la raison, la prudence, la mesure sage et calculée, ils prétendaient les inaugurer pour leur entrée dans la vie spirituelle; malheur à eux si, après avoir mille fois exposé ou compromis, dans l'entraînement de leurs mouvements passionnés et humains, leur santé, leur fortune, leur considération personnelle, ils venaient à les compter pour quelque chose dans les voies de Dieu!

MÉDITATION SUR LE BON PASTEUR.

« Je suis le bon Pasteur et je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent.

» Je suis le bon Pasteur :

» Vous vous nommez, ô mon Dieu! à nos cœurs croyants et attendris; n'étaient-ils donc pas assez touchés pour vous reconnaître, pour vous désigner comme leur Sauveur miséricordieux, leur unique Sauveur! Mais vous

voulez que votre parole vienne confirmer votre présence, parce que votre présence sur la terre ne sera pas éternelle comme votre parole. Je suis le bon Pasteur! Oui, Pasteur à la fois Dieu, père, maître, mère, ami, frère de ces pauvres brebis qui ne veulent plus entendre qu'une seule voix, n'obéir plus qu'à une seule houlette.

» Je connais mes brebis :

» Seigneur qui me connaissez, que voyez-vous en moi ? Qu'y voyez-vous que vous ne dussiez réprouver, jusqu'au bien que vous avez mis en moi, bien que j'ai laissé se perdre ou se corrompre, bien que, mandataire infidèle, j'ai négligé de faire valoir? Et pourtant, je vous aime, Seigneur, oui, je vous aime : l'humilité qui le nierait serait un mensonge. Mais n'est-ce pas vous encore qui le premier avez ému mon âme par un regard divin, qui m'avez jeté dans la piscine pour m'y purifier et me guérir? N'est-ce pas vous qui m'avez appelé deux fois, et par l'amer dégoût du monde, et par l'attrait impérieux et puissant de votre grâce? Quelle est donc ma part dans ma vie telle qu'elle s'est faite, si vous en ôtez mes infidélités?

» Et mes brebis me connaissent :

» Oui, Seigneur, elles vous connaissent et demandent à vous connaître encore mieux pour vous aimer davantage. Mon Dieu! je ne vous ai pas toujours connu, je ne vous ai pas toujours aimé! Il y a longtemps, heureusement bien longtemps, que venant à moi, vous avez touché mon cœur, vous avez voulu que je vous aimasse. C'était d'abord une petite lumière qui est devenue un grand soleil, un grain de senevé qui, devenant un grand

arbre, me protége de son ombre, me donne le vivre et le couvert. Pendant un temps, ô mon Dieu! un temps que je ne puis concevoir, vous étiez partout comme à présent, et je ne vous voyais nulle part. Enfin pourtant je vous entrevis dans la foule des objets qui sans cesse vous dérobaient à ma vue, bientôt après votre tête adorable s'éleva au-dessus de toutes les autres, les domina. Je la vis, cette tête divine, dispenser la miséricorde, supporter les outrages, être en butte à bien des traits. Votre beauté divine, l'acharnement de vos ennemis, qui étaient ceux de la vertu, m'attendrirent. D'abord je tournai souvent mes regards vers vous, ensuite plus souvent encore, enfin je ne les en détournai plus et j'en vins à mêler cette chère vue à toutes les autres, à ne la séparer de rien, pour que tout en moi fût meilleur et plus sage. J'en étais là et je m'y croyais arrêtée, quand il se fit, je ne sais plus comment, qu'un jour, une heure, heure rapide et heureuse, je ne vis plus que vous seul! O mon Dieu! c'est lorsque, auprès de vous, tout ce qui n'était pas vous me parut frappé d'amertume et de néant, que je vis bien, mon bon Jésus, qu'enfin la pauvre brebis avait connu son vrai pasteur! »

CHAPITRE VIII.

OCCASION POUR MADAME SWETCHINE DE PROFESSER PUBLIQUEMENT LA FOI CATHOLIQUE. — DÉPART POUR LA FRANCE.

L'empereur Alexandre, de retour dans ses Etats, y avait reparu avec des impressions salutaires et nouvelles. Tout avait remué son âme dans cet intervalle de peu d'années : les grands désastres et les grandes victoires, les grandes douleurs et les grandes joies, un triomphe personnel inouï des épreuves intimes et amères. Il était impossible que Dieu ne se fît pas jour à travers ces voies qui sont toujours les siennes. Séduit d'abord, fatigué bientôt par les prédications incohérentes et stériles de Mme de Krüdener, l'Empereur était revenu cependant plus régulier et plus sérieux dans sa vie privée, plus religieux en théorie, mais plus troublé et plus incertain que jamais dans la pratique. Les grandes vertus des nations catholiques qu'il venait de voir de près, la constance héroïque

des Espagnols, l'angélique pureté du souverain pontife Pie VII, les nobles et sympathiques qualités de la France, tout avait été occasion de réfléchir sur lui-même, sur ses ancêtres, sur son pays. Cependant il hésitait encore à porter le fer dans la plaie qui se révélait à lui de toutes parts. Comme presque tous les souverains, et surtout comme les souverains absolus, il avait à lutter contre les préventions et les passions intéressées de son entourage. Les hommes politiques de la Russie combattaient en faveur de ce qu'ils appelaient la tradition nationale; les hommes légers s'affligeaient ou s'ennuyaient de voir leur maître, et par conséquent leur modèle, incliner vers ce qu'ils nommaient le mysticisme; les amis les plus proches d'Alexandre qui, comme lui, étaient aptes aux impressions vives ou sérieuses, s'étaient adonnés aux sectes allemandes, s'étaient affiliés aux sociétés bibliques, ou rêvaient la régénération de leur patrie par l'action et la transformation des loges maçonniques. Ainsi tous, hommes d'état, hommes de plaisirs, hommes d'imagination arrêtaient et contrariaient l'Empereur dans ses tendances vers la vérité.

Les catholiques se trouvaient donc plus que jamais en suspicion à la cour de Russie, et Mme Swetchine crut de son devoir, dans le premier moment, de sacrifier à ceux qui lui étaient chers la profession publique de sa foi. Son abjuration se fit en secret. Sa première confession fut entendue par le P. Rosaven, dans un salon dont les portes étaient demeurées ouvertes, et avec la terreur d'être à tout moment surprise.

Elle se croyait pour longtemps vouée à ce pénible mystère, lorsqu'un mouvement spontané et généreux lui fit

franchir, contre toute prévision, les règles de prudence qu'elle s'était imposées.

On sait que dans l'orage qui éclata sur la Compagnie de Jésus dans le cours du XVIIIe siècle, Frédéric de Prusse écrivait à Voltaire qu'il en conservait la graine pour la fournir plus tard à ceux qui voudraient cultiver cette plante rare, et que l'impératrice Catherine tenant le même langage suivait la même conduite. A la mort de Frédéric II, son successeur les dispersa; mais Catherine les recueillit, et bientôt quatre colléges, à Polotsk, à Vitepsk, à Orcha et à Dunabourg, fleurirent sous leur direction. Paul leur témoigna encore plus de confiance en admettant le célèbre P. Grüber aux conseils mêmes de son intimité, appela les Jésuites à Pétersbourg, mit entre leurs mains l'Université de Vilna et leur confia les colonies du Volga. Alexandre garda la même faveur à Grüber, qui périt dans la nuit du 26 mars 1806 victime d'un incendie, priant pour la prospérité de son ordre, et bénissant le comte de Maistre, son ami, accouru sur le théâtre même de la catastrophe. Le P. Thadée Bzrozowski, élu général de l'ordre après lui, continua son œuvre. Alexandre leur ouvrit la Sibérie, et ils coururent dans ses déserts meurtriers à la consolation des exilés. Le duc de Richelieu et l'abbé Nicole les réclamèrent à Odessa; ils y devinrent le centre d'une mission et firent accepter avec une merveilleuse facilité aux peuplades de la Chersonèse et de la Crimée les bienfaits de la civilisation chrétienne. A l'époque de l'invasion de la Russie, les Jésuites s'attirèrent la vénération de l'armée française et de l'armée russe par les services que leur zèle prodigua également aux blessés et aux mourants de toutes les nations.

Napoléon les visita à Polotsk; les soldats du maréchal Victor et du maréchal Gouvion Saint-Cyr eurent particulièrement à se louer de leur dévouement.

Tant que les Jésuites s'étaient bornés à reconstruire leur société avec les débris du naufrage, le clergé et les corps enseignants de la Russie en avaient conçu peu d'ombrage; mais lorsque la bienveillance de deux empereurs, lorsque de rapides succès les eurent placés sur un plus vaste théâtre, la jalousie commença à tramer ses complots ordinaires.

Le comte de Maistre qui, dans les loisirs que lui laissait la légation de Sardaigne, se considérait à bon droit comme l'ambassadeur des grandes vérités devant une grande nation et près d'un souverain digne de les entendre, le comte de Maistre prit la plume et réfuta, dans cinq lettres fameuses adressées au ministre même de l'instruction publique, comte Rasoumowsky, les accusations et les insinuations qu'on faisait incessamment parvenir aux oreilles d'Alexandre. Ces cinq lettres produisirent une sensation profonde; leur résultat fut l'érection d'une nouvelle université en faveur des Jésuites. Mais ce triomphe fut le dernier. L'hostilité prit un nouvel essor durant les longs séjours de l'Empereur en Allemagne et en France. Le sol était miné sous les pas de l'ordre, chaque conversion était épiée, signalée comme une infidélité à la patrie, une trahison envers le souverain, maître absolu des consciences comme des cœurs. Le 3 janvier 1816, un premier ukase fut arraché à la signature d'Alexandre; il bannissait les Jésuites de Saint-Pétersbourg et de Moscou. « Ils ont, disait ingénuement l'ukase, détourné de notre culte des jeunes gens qui leur avaient été

confiés et quelques femmes d'un esprit faible et inconséquent. » Quelques mois après, la proscription s'étendait à tout l'empire. Les maisons d'éducation étaient fermées, les missions interdites, et la Russie présenta à l'Europe ce singulier spectacle d'un souverain qui avait jeté son épée dans la balance des plus gigantesques combats, fait prévaloir son conseil dans la délibération de toutes les têtes couronnées et qui ne craignait pas d'avouer ses alarmes devant quelques religieux, ne possédant dans son empire que le droit d'y vivre et d'y parler de Dieu. La Russie, sous deux souverains tels que Catherine et Paul, sous l'empire haineux des préjugés du XVIIIe siècle, s'était faite le bouclier de la Compagnie proscrite ; et, à l'époque d'une restauration universelle, lorsque la Russie avait dicté à l'Europe ses pensées les plus généreuses, elle reprenait pour elle-même les traditions du plus étroit et du plus aveugle arbitraire.

Cette situation arracha des cris de douleur au comte de Maistre. « Qui osera, écrivit-il (1), dire la vérité à celui qui peut tout et qui ne l'a jamais entendue?....

» La Russie se vante et se laisse vanter sur sa tolérance ; mais on se trompe de part et d'autre. La Russie tolère toutes les erreurs, parce que toutes les erreurs sont amies et toujours prêtes à s'embrasser. Il n'en est pas de même de la vérité ou, si l'on veut, de l'Eglise catholique qui n'est rien moins que tolérée.

» Des personnes particulièrement instruites prétendent que l'Empereur de Russie, révolté des scandales religieux

(1) Lettre au marquis de *** sur l'état du christianisme en Europe.

qu'il a vus à Vienne, en a rapporté des préjugés incurables contre la religion catholique.

» Dans un sens, ce prince avait raison (si l'on dit vrai), car il n'y a malheureusement rien de si réel que ces scandales. Mais il manquait à côté de lui un ministre courageux, capable de lui dire : — Vous croyez, Sire, voir ici le catholicisme; vous n'en voyez que l'absence. Vous voyez les œuvres de Joseph II. Avec une imprudence fatale et l'impétuosité d'un jeune homme inexpérimenté, il sapa chez lui la puissance du Souverain Pontife. Vous en voyez les résultats, Sire : il n'y a guère plus de religion à Vienne qu'il n'y en a à Genève, et qu'il n'y en aura bientôt chez vous, lorsque certaines forces que vous ignorez auront reçu leur développement.

» Il n'y a pas de vérité plus incontestable que la suivante : *Dans l'état où se trouve actuellement l'esprit humain en Europe, le christianisme ne peut être défendu que par le principe catholique qui ramène tout à l'autorité.*

» Mais comment ce principe pourra-t-il se déployer si les cours persistent dans leur aveuglement? On peut dire que tous les princes sont détrônés dans un sens, puisqu'il n'y en a pas un qui règne autant que son père ou son aïeul et, le caractère sacré de la souveraineté s'effaçant tous les jours, à mesure que le principe irréligieux se répand, personne ne peut prévoir encore l'excès des malheurs qui s'avancent sur l'Europe.

» Il y a dans l'enseignement de l'Eglise catholique une inflexibilité qui déplaît à l'autorité temporelle; celle-ci ne croit pas être maîtresse, ou assez maîtresse, partout où il existe un autre pouvoir dont elle ne fait pas ce qu'elle veut.

» Elle ne fait pas attention que cet ascendant et cette indépendance sont le caractère naturel et nécessaire de la vérité, en sorte que partout où *il* ne se trouve pas, *elle* ne se trouve pas... Quelque prince a-t-il jamais imaginé de commander aux mathématiques ? »

En cédant aux sentiments et aux influences que le comte de Maistre signale avec son ordinaire hauteur d'éloquence, l'empereur Alexandre n'était point exempt de perplexités et d'inquiétudes. Ses procédés personnels semblaient quelquefois s'inscrire contre ses mesures officielles. Quand l'ukase proscripteur fut signifié à l'ordre des Jésuites, chacun des Pères reçut de la cassette impériale un secours et des fourrures destinées à les défendre contre les rigueurs du voyage. Mme Swetchine ne put dès-lors se résigner à laisser subir à sa foi la prudence et le mystère. La proscription des Jésuites révoltait son amour de la justice ; elle l'atteignait en outre dans son respect et sa confiance la plus intime et ce sentiment d'honneur qui ne l'abandonnait jamais eut besoin de se manifester pleinement. Dès que la mesure de proscription fut connue, Mme Swetchine s'avoua catholique, courut à la cellule du P. Rosaven, mit à sa disposition et à celle de ses compagnons d'infortune tous les adoucissements dont il lui était permis de disposer, et ne souffrit plus qu'aucune entrave ou qu'aucun ménagement personnel lui interdît de plaider selon son cœur la cause des calomniés et des proscrits.

Jusqu'à cette époque, l'Empereur n'avait rien témoigné à Mme Swetchine au-delà de l'estime et de la considération affectueuse que lui portait toute la famille impériale. A partir de son retour, soit qu'il eût eu connais-

sance de sa correspondance avec Mlle Stourdza, soit qu'il se sentît naturellement plus rapproché d'elle par le cours nouveau de ses propres pensées, il entra avec elle en relations plus suivies et plus intimes.

Ceux qui avaient gémi de l'ascendant de Mme de Krüdener, s'effrayèrent bien davantage de l'empire qu'une raison aussi élevée et aussi pure que celle de Mme Swetchine pouvait saisir sur un esprit toujours accessible comme l'était celui d'Alexandre. Mais cette fois, la femme qui représentait près d'un souverain la religion et la vertu, était véritablement digne de cet honneur, et les hommes qu'un tel empire blessait dans leurs préjugés ou dans leurs intérêts, convaincus d'avance qu'ils chercheraient vainement un tort dans une vie irréprochable, trouvèrent cependant le moyen de l'atteindre en tournant leurs intrigues contre le général Swetchine. Les ressentiments qu'il avait eu l'honneur de soulever à la mort de l'empereur Paul n'étaient pas éteints et saisirent cette occasion de se satisfaire sans se montrer. On s'empara d'une faute commise par un subalterne sous ses ordres pour organiser contre lui de perfides machinations. Le général dédaigna d'abord de se justifier et, lorsqu'il s'aperçut enfin que ses ennemis anciens et récents avaient gagné du crédit, sa fierté s'en offensa et il prit le parti de s'éloigner de la Russie. Son départ entraînait celui de Mme Swetchine; ce résultat n'était pas moins attendu et pas moins souhaité. Le Tzar, indécis et trompé, témoigna ses regrets à Mme Swetchine en lui demandant de lui écrire durant son voyage. Cette correspondance dura jusqu'à la mort d'Alexandre. Mme Swetchine avait précieusement gardé les lettres de l'Empereur, et ce prince avait accordé

le même honneur aux lettres de Mme Swetchine. A la mort d'Alexandre, soit par sa volonté exprimée, soit par une bienveillance délicate de l'empereur Nicolas, les lettres de Mme Swetchine lui furent restituées à Paris. Cet échange de pensées d'un inappréciable intérêt ainsi complété, était encore entre ses mains dans l'année 1845 et elle en permit la lecture à un homme d'état éminent de cette époque. Aucune trace ne s'en est retrouvée dans ses papiers. On hésite entre la crainte que ces documents aient été brûlés ainsi que beaucoup d'autres dans les alarmes de 1848, et l'espoir qu'ils aient été seulement rendus à la Russie où plus tard sans doute ils verront le jour.

Pour Mme Swetchine, un voyage en Europe, particulièrement en France et en Angleterre, flattait sa passion d'étude et souriait à son imagination. Depuis que la paix avait ouvert le monde à toutes les explorations, elle avait plusieurs fois exprimé son désir de prendre sa part dans cette liberté nouvelle. Son intention n'allait pas au-delà; elle le répétait aux amis qu'en si grand nombre elle laissait derrière elle. Nous en trouvons l'expression formelle dans un billet à son ami Tourguenief.

« Mon cher ami, me voilà encore avec mes éternelles supplications... Mais je laisse ici tant de malheureux, que ce qui deviendrait inutile à l'un servirait à l'autre. Faites-moi la grâce de vous en occuper, et relevez votre courage, s'il est prêt à tomber, par l'idée que, bien malgré moi, bientôt je vous laisserai tranquille. Ah! mon cher, quand je n'aurais d'autre lien avec mon pays que ces pauvres et ces petits que j'y laisse, il serait encore plus fort que tout ce qui pourrait me plaire ailleurs. Ce que je ne cesse pas d'éprouver à cet égard, est la meilleure des

garanties de la tendance qui m'y ramènera plus tôt peut-être que je ne le crois moi-même. »

Mlle Stourdza n'était point rentrée en Russie à la suite de l'Impératrice; en 1816, elle avait épousé le comte Edling, qu'elle avait connu à Vienne et qui occupait le premier poste à la cour du grand-duc de Saxe-Weimar, et de la grande-duchesse Marie, sœur d'Alexandre.

Une autre amitié, non moins vive et non moins fidèle, avait acquis les mêmes droits sur le cœur de Mme Swetchine. Mlle Marie Gourief, fille du comte Gourief, longtemps ministre des finances, avait épousé le comte de Nesselrode, chancelier des affaires étrangères. D'une nature complètement opposée à la comtesse Edling, mais douée d'un esprit aussi pénétrant et d'un cœur aussi chaleureux, quoique sous des formes plus froides, Mme de Nesselrode avait voué à Mme Swetchine un de ces attachements qui, dans le cours des plus longues vies, n'apportent que des consolations et des forces. Nous allons la voir, durant quarante ans de séparation, amie aussi active et pour ainsi dire compagne aussi présente que si leur mutuelle affection fût toujours demeurée dans le cercle étroit et intime qui l'avait vue naître.

Mme Swetchine emportait avec elle un magnifique portrait au crayon du comte de Maistre. En le lui offrant, le comte de Maistre y avait joint ces quatre vers enchâssés dans l'encadrement :

Docile à l'appel plein de grâce
De l'amitié qui vous attend,
Volez image et prenez place
Où l'original se plaît tant.

CHAPITRE IX.

ARRIVÉE DE MADAME SWETCHINE A PARIS. -- CORRESPONDANCE DE MADAME LA DUCHESSE DE DURAS.

Mme Swetchine s'arrêta peu entre la Russie et la France. Elle arriva à Paris pour y passer l'hiver de 1816 à 1817, à trente-quatre ans, dans toute la force de son intelligence, et à la date politique qui pouvait le mieux correspondre à l'état de son esprit.

Elle avait connu des crimes de la Révolution tout ce qui en avait retenti dans l'indignation européenne ; elle avait pu juger de l'injustice et de l'aveuglement des passions démagogiques par les nobles victimes auxquelles elle avait offert avec tant d'empressement sa part d'hospitalité ; elle avait vu d'aussi près, et d'un œil non moins pénétrant, les abus, les violences, les vertiges du pouvoir sans limites et sans contrôle, et, quoiqu'elle ne fût point appelée à l'action extérieure, quoiqu'elle répu-

gnât par sa douceur et sa timidité à toutes les collisions directes, elle n'avait pu voir en lutte des principes si contraires, prodiguant à la fois les espérances et les déceptions à l'humanité, sans arriver, au-dedans d'elle-même, à des conclusions et à des principes arrêtés. Elle se fit avant tout une loi de l'impartialité entre tous ceux des partis qui pouvaient représenter avec conscience et sincérité une idée généreuse, puis elle fixa irrévocablement ses goûts, ses amitiés et ses vœux du côté qui promettait le plus de durée à l'autorité avertie et à la liberté éclairée.

La Restauration réalisait ce type; Mme Swetchine y avait applaudi du cœur et de l'esprit. Pas un instant elle ne fut étrangère au temps et à la société qu'elle venait visiter de si loin; elle fut accueillie d'abord par des amis déjà éprouvés dans son pays natal : le marquis d'Autichamp, qu'elle retrouvait gouverneur du Louvre, le comte de La Garde, qui recevait une des premières ambassades de famille, et le duc de Richelieu qui la plaça aussitôt dans l'intimité de ses deux sœurs, la marquise de Montcalm et la comtesse de Jumilhac. Le duc de Blacas avait beaucoup vécu à Pétersbourg dans les années qui précédèrent la Restauration, et il avait vivement goûté Mme Swetchine. Jusque dans ses dernières années, attristées de nouveau par un noble et volontaire exil, son visage sévère et froid respirait l'émotion dès que ce nom était prononcé. Mais au début du règne de Louis XVIII, le duc de Blacas représentait surtout un favori de cour peu agréé de l'opinion et peu soucieux de se réconcilier avec elle. Ce fut surtout par les côtés érudits, qui ont laissé tant de souvenirs à Naples et à Rome, que le duc

de Blacas et Mme Swetchine maintinrent leurs relations. M. de Maistre avait remis à Mme Swetchine une lettre pour le vicomte de Bonald, dans laquelle il lui disait : « Vous n'aurez jamais vu plus de morale, d'esprit et d'instruction réunis à tant de bonté. » Et le vicomte de Bonald lui répondait : « C'est une amie digne de vous et un des meilleurs esprits que j'aie rencontrés, effet ou cause des qualités du cœur les plus excellentes dont une mortelle puisse être douée (1). »

Les institutions charitables de France excitaient en elle un intérêt qui la mit en relations fréquentes et très amicales avec M. de Gérando. Le corps diplomatique avait chez elle deux représentants assidus, le baron de Humboldt et le comte Pozzo di Borgo.

Le salon où Mme Swetchine se trouva le plus promptement naturalisée, fut celui de la duchesse de Duras. C'est là qu'elle vit pour la première fois Mme de Staël, et lui adressa une réponse souvent citée, mais inexactement. La duchesse de Duras avait voulu réparer le mécompte de Saint-Pétersbourg, et les invita l'une et l'autre à un dîner formé d'un très petit nombre d'élus. Mme Swetchine, toujours pleine de réserve, laissa passer presque tout le repas dans le silence, levant à peine les yeux sur l'illustre convive placée en face d'elle. Après le dîner, Mme de Staël s'avança vers Mme Swetchine : — On m'avait dit, Madame, que vous aviez envie de faire connaissance avec moi ; m'a-t-on trompée ? — Assurément non, Madame, mais c'est toujours le roi qui parle le premier.

(1) *Lettres et Opuscules*, t. Ier.

Mme Swetchine vit dans ce salon tout ce qui formait le faisceau alors compact des intelligences monarchiques. Toutes les nuances et tous les rangs y étaient confondus, comme ils le furent dans les conseils politiques de la Restauration : M. de Châteaubriand et M. Abel Rémusat, M. Cuvier et le vicomte Mathieu de Montmorency, M. Molé, M. Villemain, M. de Barante. Quelques-uns de ces hommes, notamment M. Cuvier et M. Abel Rémusat, devinrent ses amis comme ils étaient ceux de la duchesse de Duras; les autres, plus entraînés dans la vie politique, n'oublièrent cependant jamais leur rencontre avec elle et saluaient son souvenir d'un regard affectueux. Pour Mme de Duras, ce fut l'une des dernières et des plus vives affections de son âme. Souvent à l'étroit même dans sa grande position, indépendante et dévouée, ardente et réfléchie, désabusée sur le monde sans en être détachée, profondément chrétienne sans que la piété suffît à remplir ou à calmer son cœur, la duchesse de Duras reconnut du premier coup-d'œil en Mme Swetchine ce qui seul pouvait la captiver encore : une sensibilité exempte de complaisance, une sympathie et un appui. Rien ne pourra mieux que quelques-uns des épanchements de la duchesse de Duras avec elle, peindre ce qu'était Mme Swetchine à son arrivée en France, la confiance, l'abandon et l'attrait qu'elle inspirait dès la première vue. Cette correspondance sera, pour ainsi dire, un réflecteur projetant la lumière sur le point du tableau où l'on veut appeler le regard.

Après six mois de séjour en France, le général Swetchine avait cru sa présence nécessaire à Pétersbourg pour déjouer la manœuvre persévérante de ses ennemis.

Mme Swetchine n'hésita pas à le suivre. C'est pendant ce voyage, qui dura environ un an, que la duchesse de Duras écrivit les lettres suivantes. Il faut en excepter cependant la première lettre, dont un fragment seul nous a été conservé sans aucune indication de date, mais qui se rapporte évidemment au premier séjour de Mme Swetchine à Paris et aux premières relations intimes avec Mme de Duras :

« Andilly.

»... N'ai-je pas été indiscrète de porter ici deux volumes de ces mémoires de Dangeau ? J'espère que non. Ils m'amusent, ils se font lire comme tout qui est écrit jour par jour, tous les livres où l'on trouve des noms propres et tout ce qui parle de Louis XIV. Il y a une magie dans ce grand nom ; il a laissé de lui une trace qui n'est point effacée, et vous en serez frappée en voyant Versailles : là, il n'y a rien entre lui et nous. Il nous a fait bien de l'honneur, comme disait ce paysan du Rouergue ; et pour des Français, c'est tout. Qu'importe qu'on ait souffert en détail ; il avait placé la France au-dessus de toutes les autres nations. Cela éternisera encore un autre nom que le sien, et qui le mérite moins, car il n'eut jamais sa bonté ni sa grandeur.

» Je cause donc avec vous, et cela me fait plaisir ; je suis si sûre que cette lettre sera reçue comme elle est écrite, bonnement, simplement ! Je n'aurais dit à personne ce que je viens de vous dire. Qu'on aurait été heureux de faire là-dessus des commentaires ! Mais avec vous, je ne redoute ni les tracasseries ni la malveillance. Je crois en vous : l'amitié est une foi. Mais comment m'avez-vous donné cette confiance ? Ne me l'ôtez jamais, ne me don-

nez pas de mécomptes; ils me font trop mal. Je reviendrai vendredi, et j'espère que je vous verrai le soir; ne venez pas tard.

» Ma petite maison va son train (1); j'espère que dans quinze jours je pourrai vous la montrer, c'est-à-dire que vous en verrez les murailles. Tout est à faire; il faudra toute votre imagination pour la comprendre. Pour moi, je suis comme un auteur pénétré de son sujet : je vois l'ensemble, les détails, rien ne m'échappe. Si je puis vivre et me guérir l'âme, peut-être que je serai heureuse là. Qui sait? Mais vous m'avez fait du bien, et c'est ce que je ne croyais pas possible. Adieu, à vendredi. Clara vous embrasse (2). »

« Paris, le 24 août.

» Chère amie, me voici à Paris, et vous croiriez à ma tendre amitié si vous voyiez ce que j'éprouve en ne vous y trouvant pas. Ce cabinet est désert; il rend sensible tout ce qui me manque. J'y entrais avec plaisir, à présent il me fait mal : vous n'y viendrez pas; tous mes amis sont absents ou pire qu'absents; je n'ai pas une chance de voir entrer ici quelqu'un dont la vue fasse battre mon cœur, ou du moins lui ôte le poids dont il est toujours accablé.

» Ne vaut-il pas mieux être solitairement à Andilly? Là du moins tout est nouveau; il faudrait tâcher que l'âme pût aussi abattre et rebâtir, mais c'est impossible. J'ai eu besoin de vous écrire en entrant ici. Joséphine m'a dit comment vous y êtes venue. Pourquoi ai-je perdu une

(1) Mme de Duras se faisait construire alors une agréable retraite à Andilly.

(2) Clara de Duras depuis duchesse de Rauzan.

heure de celles que vous pouviez me donner encore! Mais cela valait mieux : il ne faut pas d'adieux quand l'avenir est si triste qu'il l'est pour moi. Je ne sais rien; les changements de ministère n'ont pas eu lieu, mais ce n'est que retardé.

» . . . . . Voilà encore une de ces amitiés de respect humain qui vous étonnent et qui sont si communes en France; il vaudrait bien mieux ne plus voir les gens pour lesquels on est dans cette disposition. C'est sans doute le premier mouvement, mais on craint les scènes, l'éclat, le ridicule; il résulte de tout cela des rapports froids et faux, par cela même des intérêts factices qui finissent par donner aux caractères cette funeste teinte, et par détruire, avec la sincérité des manières, la bonne foi du cœur sans laquelle rien n'est estimable. Et puis, chère amie, à quoi bon tout cela? Pourquoi se donner tant de peine? Le temps marche; il arrange tout. Quand on considère ce que c'est que des heures, des mois, des années, une vie, on ne conçoit pas qu'on se tourmente ainsi; cela est pitoyable.

» Cette frégate brûlée l'a été par des malveillants, et je viens de voir le duc de Raguse qu'on envoie à Lyon, Grenoble, etc., pour les pacifier et les concilier. Le connaissez-vous? Ce sont de ces gens qui concilient à coups de canon.

» Il est fort question de la classification des pairs; ils seront divisés par bancs. C'est très bien : je voudrais que tout dans l'État fût ainsi fixé; cela remédierait à un des plus grands maux de la France : la confusion, l'incertitude de ce que l'on est, qui ouvre le champ à tant de prétentions. Une ambition précise n'est pas dangereuse; une

ambition vague rend mécontent de ce qu'on a sans donner un but. Olivier de Vérac recevait une lettre d'une dame de province pour lui demander de placer son fils. Elle mandait : Il est en état d'être sous-préfet, préfet, conseiller d'État et même ministre. Eh bien! les têtes en sont là en France.

» Ah! quel bavardage, chère amie! J'en suis honteuse. Il semble que vous soyez là, sur ce canapé vert, et que, m'ayant destiné toute votre soirée, nous puissions prendre sans compter et perdre nos heures en *idle talk* (1) Mme de Montcalm est toujours bonne pour moi; c'est vous qui avez désarmé cette malveillance : cela me fait du bien. Personne ne la craint plus que moi, et je ne sais rien faire pour me concilier ceux qui s'éloignent de moi. Il me faudrait toujours un ange gardien comme vous. J'ai mené Clara au bal hier soir; je suis morte de fatigue. Je me demandais si parmi tous ces jeunes gens il y en avait un qui me plût pour gendre. Non, un seul est selon mon cœur, et les avantages qu'il faut compter lui manquent. J'ai causé à fond ce matin avec M. de Duras de tout cela, et nous sommes bien d'accord sur les grands points. Enfin, il me laisse libre, et puis j'ai un an, au moins un an devant moi, et cette année m'est trop précieuse pour y renoncer. Je vous embrasse. J'ai impatience d'avoir de vos nouvelles, de la route et de Moscou, et d'avoir le premier mot d'une espérance de retour.

» Albertine (2) est arrivée hier; elle va aller à La Grange, que lui prête M. de La Fayette, qui est absent.

(1) Vaine causerie.

(2) Albertine de Staël, depuis duchesse de Broglie.

u-
que
bien

et j'en
ainsi le
de rai-
révoltent.
roit; mais
sentiment.
itié qui n'est
est aimer! et
tout soit com-
ns, goûts, etc.,
s'épouser pour
doublé l'existence
ne le tirera pas de
admirables; son sys-

er si loin ce que l'on
pas à cela. L'automne
z-vous pas notre pauvre
c'est autre chose et c'est
. Je vous embrasse, chère

Vanderbourg.

de même pour Lormoy (1) et pour Mouchy (2). Et cependant la solitude ne me plaît pas; j'y suis trop avec moi-même, cela me fait mal; mais être chez les autres m'est encore plus insupportable.

» J'ai eu ici des instants M. de Humboldt, M. de La Tour du Pin, et enfin M. de Châteaubriand, qui est venu passer trois jours à Paris. J'y suis allée un instant. Ses affaires d'argent sont arrangées, cela m'a fait une sensible joie : le voilà indépendant, car, grâce au ciel! il n'y a rien de politique dans les arrangements. Je l'ai trouvé en meilleure disposition, adouci et ayant renoncé à cette terrible expatriation. Ce qui lui a fait tout ce bien, c'est qu'il a continué les mémoires de sa vie. Il a raconté les sept ou huit années de sa jeunesse, depuis l'âge de 12 ans jusqu'à son entrée au service; les premiers essais de son talent, ses rêveries dans les bois de Combourg, et enfin l'histoire dont René est le poëme. C'est charmant à lire, mais j'espère qu'il ne se laissera pas aller à les lire à personne autre qu'à moi; j'en serais fâchée pour bien des raisons. Dans son projet actuel, ces mémoires ne doivent paraître que cinquante ans après sa mort; peu m'importe le nombre d'années, pourvu que ce ne soit pas de son vivant. Il reviendra dans quinze jours ou trois semaines pour chercher un logement et se préparer pour les Chambres. Il y a beaucoup à dire, le concordat agite tous les esprits : Benjamin Constant a fait une brochure sur les élections; c'est une chanson dont le refrain est *nommez-moi*, *nommez-moi*. Les ministres y sont persiflés d'un

(1) Terre du duc de Maillé.
(2) Terre du duc de Mouchy.

bout à l'autre; s'il y a un courrier, je vous enverrai l'ouvrage.

»L'abbé Nicole était un peu malade; je n'ai pu le voir. Mme de Montcalm est fâchée contre vous de ce que vous ne lui avez pas écrit. Je suis impatiente d'avoir une lettre de Moscou qui me dise que vous pouvez et que vous voulez revenir. Il le faut, chère amie; vous savez bien que j'ai le défaut de ne croire qu'aux actions; cela est bien vulgaire.

» A propos de subtilités, j'ai fini Woldemar (1) et j'en suis indignée. Je ne puis souffrir qu'on me mêle ainsi le vrai et le faux. Il y a dans cet ouvrage une justesse de raisonnement et une fausseté de sentiment qui me révoltent. Passe encore pour l'esprit faux et un cœur droit; mais ces *alambiquages* sont intolérables en fait de sentiment. Cet amour qui n'est pas de l'amitié, cette amitié qui n'est pas de l'amour! Eh! bon Dieu! aimer c'est aimer! et quand deux êtres s'aiment assez pour que tout soit commun entre eux, pensées, intérêts, affections, goûts, etc., ils n'ont rien de mieux à faire que de s'épouser pour s'attacher mutuellement à l'être qui a doublé l'existence de l'autre. Toute l'éloquence de Jacobi ne le tirera pas de là; mais il y a parfois des passages admirables; son système est ingénieux et séduisant.

» Adieu; est-il possible d'envoyer si loin ce que l'on dirait au coin du feu? Ne pensons pas à cela. L'automne est admirable; pourquoi ne voyez-vous pas notre pauvre France dans cette belle saison! c'est autre chose et c'est mieux que tous les printemps. Je vous embrasse, chère

(1) Roman de Jacobi traduit par Vanderbourg.

amie ; demandez-moi pardon de votre lettre de Strasbourg.

» Clara vous aime et vous regrette ; elle dit mille choses à Nadine. »

« Ce 20 septembre 1817.

» Je vous ai montré, chère amie, des lettres de ma pauvre amie *** ; vous avez admiré avec moi la supériorité de son esprit, l'élévation de ses sentiments et cette délicatesse, cette fierté blessée qui depuis longtemps empoisonnait sa vie, car il n'y a pas de situation plus cruelle selon moi que de valoir mieux que sa conduite ; on se juge avec tant de sévérité et pourtant l'abaissement est si pénible ! Et quand on a réuni tout ce que la beauté, la grâce, l'esprit, l'élégance des manières peuvent inspirer d'admiration, qu'on a joui de cette admiration et qu'on sent qu'on vous la dispute, quelles affreuses réflexions ne doit-on pas faire ! Et puis, il faut joindre à cela des sentiments blessés ou point compris, enfin ce malaise d'un cœur mal avec lui-même et cependant trop haut pour exiger.

» Enfin, chère amie, tout l'ensemble de cette situation a produit ce que cela devait produire, sa tête s'est égarée, son imagination s'est frappée et elle a perdu la raison. Je ne puis vous dire la peine et le mal que cela m'a fait. Cette pauvre amie est bien aise de me voir ; sa folie n'est point violente, mais elle est déchirante. La terreur l'a saisie, elle croit qu'on va l'assassiner, que tout ce qu'elle prend est empoisonné, que nous allons tous périr tôt ou tard par l'effet d'une conspiration, mais qu'elle est particulièrement dévouée, que tous ses domestiques

sont des *demi-solde* déguisés (1), enfin mille folies. Elle s'est confessée ; elle croit toujours mourir la nuit qui va suivre, mais elle dit qu'elle est heureuse. Elle m'a chargée de la justifier après sa mort, de dire qu'elle ne méritait pas l'abandon où on l'avait laissée, enfin des choses où l'on retrouvait, à travers sa folie, les pensées que je savais trop lui être habituelles. Cela est déchirant. On voit dans cet état, où l'on ne déguise rien, combien son âme était douce et combien elle a dû souffrir. Pardon, vous ne l'avez jamais vue ; mais vous la connaissez et je suis si occupée de cette pauvre amie, qu'il fallait que je vous disse d'abord tout cela. Je ne puis croire que cet état si récent ne puisse se guérir ; quelle horreur ! Hélas ! qu'a-t-elle fait, comme elle le disait hier dans sa folie, pour être traitée ainsi ? Et on dira : Comment donc était-elle traitée ? Elle était libre de faire tout ce qu'elle voulait, etc. Vous entendez cela d'où vous êtes, mais les injustices que le cœur ressent le plus vivement sont impalpables et invisibles : ce sont les épines du cactus qui font de si affreuses blessures quoiqu'on ne puisse pas les voir. Serait-il possible qu'il n'y ait pas un tribunal devant lequel ces délits impunis ou récompensés sur cette terre seront jugés ? Vous sentirez tout cela. Je ne connais que M. de Châteaubriand et vous qui puissiez m'entendre sur ce sujet. Il sera bien affligé ; je ne lui ai écrit qu'il y a trois jours ; j'espérais que cet horrible état s'améliorerait, mais il n'a fait qu'empirer. Je ne puis penser qu'à cela.

» Vous ai-je dit le mariage de Louis de Saint-Priest ?

(1) Militaires récemment congédiés par une mesure qui avait fait beaucoup de mécontents.

Il épouse la petite de Caraman, une des jeunes personnes les plus distinguées de cette génération et qui fera une femme aimable. C'est la sœur de Victor (1); elle a vingt ans. La fortune est le seul point qui ne soit pas très bien, car il n'a aucun patrimoine, et les traitements sont si incertains! Mme de Montcalm a reçu votre lettre de Saltzbourg. Je la vois assez souvent, mais nous avons de la peine à nous mettre à l'aise; nous avions besoin de vous, vous étiez le lien entre nous, et ce n'est pas seulement là que votre absence se fait sentir.

» Mme de Boigne est revenue d'Angleterre. Ce pays est plus travaillé que jamais par les Jacobins : Londres est leur centre. Ils ont fait plusieurs tentatives pour faire échapper Napoléon; tous les jours, à Sainte-Hélène, on découvre de nouveaux complots d'évasion. Quelle horreur à ces étrangers que ces manœuvres! Si c'était des Français, il y aurait de l'imprudence, ce serait un crime si vous voulez, mais ce ne serait pas une lâcheté. Mais de loin jeter la mèche qui produira l'incendie et contempler à l'abri les malheurs qu'on a causés!... De tels ennemis méritent tous les châtiments.

» Depuis que M. Molé est dans le ministère, on se donne un air de craindre les Jacobins. Les deux côtés semblent faire des avances aux royalistes, mais je ne crois pas que cela mène à rien; trop d'obstacles existent, et trop de défiance surtout.

» J'ai vu Auguste de Staël; il est encore changé et ne se remet point de son malheur. Il me peignait bien le si-

(1) Victor de Caraman, fils du marquis de Caraman, créé duc au retour de l'ambassade de Vienne, en 1828.

lence affreux qui s'était fait dans leur intérieur depuis la mort de sa mère : elle animait tout; le mouvement de sa conversation en communiquait à tout le reste. C'est la même chose et la vie de moins.

» J'ai reçu à la fois vos deux lettres de Munich et de Saltzbourg ; elles m'ont fait plaisir et je me plais à me reposer dans cette espérance que vos affaires permettront votre retour. J'ai parlé à M. de Humboldt de tous les pays que vous avez parcourus ; j'aimerais à m'y transporter et à y être avec vous. »

« 3 octobre.

» On me dit qu'il y a un courrier, mais il part aujourd'hui et j'ai à peine le temps d'écrire quelques lignes. Cependant, chère amie, je ne veux pas qu'il parte les mains tout à fait vides, et toute souffrante, je me mets à mon écritoire. Je ne suis pas trop bien, je suis dans mes grands noirs; ce n'est rien, je ne veux pas en parler : ce sera passé quand vous recevrez cette lettre. Mais n'est-ce pas déplorable d'être dans cet état où le bien-être dépend d'un rien, d'un souffle? Trouvez-moi un remède à ce mal. Je sais bien ce que vous direz ; c'est vrai, mais ce point d'appui, il faudrait, pour l'embrasser, toute la force qu'il donne, ce que je n'ai pas. Aussi je ne prends que des palliatifs et le fond reste aussi malade que jamais. J'ai reçu votre bonne lettre de Vienne; j'ai fait venir Georges (1) pour le questionner; il m'a juré que vous étiez bien et pas trop fatiguée; mais que cette lettre m'a fait de peine ! Comment, vous auriez pu ne pas partir! Cela est si triste qu'on ne peut s'arrêter à cette pensée. Je vous regrette,

(1) Comte Georges de Caraman, attaché à l'ambassade de Vienne.

je vous regretterai tous les jours de ma vie. Nulle société ne me plaisait, ne me convenait comme la vôtre, et l'affection n'était pas la seule cause de ce bonheur, ou plutôt ce n'était pas vos louanges, mais le sentiment qui les dictait qui me rendait heureuse. Tout cela n'était pas vrai, mais vous le pensiez, c'était assez : tout le sentiment est là-dedans. On aime faiblement ce qu'on juge avec équité, et il n'y a pas de fausseté à laisser croire à une âme qu'elle est digne de tout ce qu'on lui donne. Et puis, n'est-ce pas même un moyen de valoir mieux en réalité? Je le crois, vous m'avez rendue excellente; mais il ne fallait pas me quitter.

» Revenez, chère amie, c'est ce que je ne cesserai de vous répéter. On vient de me recommander une dame russe, la comtesse Lieven (1). Je ne l'ai pas vue, j'ai de l'humeur contre elle d'être russe et de n'être point vous; aussi, malgré les merveilles qu'on m'en dit, je parie que je ne l'aimerai pas. On dit aussi qu'elle est à Londres ce qu'on appelle être *leader of fashion;* c'est encore ce que je ne puis souffrir, car pour tenir cette place il faut un travail et une occupation de petites choses que je crois incompatibles avec ce qui est simple et élevé.

» Je n'ai plus de place pour la politique. M. de Châteaubriand n'est pas encore arrivé; mais à la tournure que prennent les choses, je crains plus que jamais qu'il n'y ait pas de réconciliation. Je vous embrasse, chère

(1) Depuis princesse Lieven, née Benckendorf. On devra remarquer que cette femme distinguée, qui a laissé dans toute la société européenne de profonds souvenirs, n'était point encore connue de la duchesse de Duras lorsque ce jugement était porté.

amie, du fond du cœur. Revenez, revenez, vous me manquez à chaque instant. »

« 22 octobre.

» Chère amie, quoique je vous aie écrit il y a huit-jours, je ne veux pas laisser partir l'abbé Nicole sans lettre. Je n'en ai pas de vous. Je sens bien votre absence lorsque je suis là avec quelqu'une de ces personnes qui composaient nos petites soirées. M. de Châteaubriand est revenu; M. de Humboldt part vendredi, pour aller passer quinze jours avec son frère en Angleterre.

» Ici tout est de même : on proteste qu'on veut se rapprocher, et la vérité c'est qu'on ne le veut pas. Je crois que cette session se passera comme la dernière, à louvoyer entre les partis. Mon pauvre ami a un an ou deux devant lui pour l'arrangement de ses affaires, et *nous verrons,* c'est le refrain de la chanson. On jette feu et flamme contre le duc de Raguse de sa conduite à Lyon; mais je me figure que ces grands événements, qui nous touchent si fort ici, sont bien petits à la distance où vous êtes aujourd'hui. La grande figure de la révolution s'est écroulée en un tas de petits débris; c'est le détail ou c'est l'ensemble, mais c'est toujours la révolution et les révolutionnaires, et ces éléments n'en font peut-être que plus de mal quand ils ne sont pas réunis et que, sans les voir et sans pouvoir les saisir, on en est atteint et blessé de toutes parts.

» Dites-moi donc que vous revenez, que vous ne m'oubliez pas. M. de La Garde me faisait peur de vous l'autre jour : il me disait que vous cesseriez de m'écrire un beau jour, mais que pourtant vous seriez toujours la même. Ne comptez pas là-dessus; je n'entends pas du tout cela,

on pense à ce qu'on aime. Toutes les subtilités du monde ne me tireront pas de là; vous savez que grossièrement je fais cas des actions mille fois avant les paroles.

» Savez-vous ce qu'a fait M. Greffulhe chez lui, l'autre jour? Il faut vous dire qu'il étouffe la nuit et qu'une des choses qui lui fait le plus de bien, c'est de s'aller coucher dans des draps frais et un lit nouveau. Il a des clefs de toutes les chambres de son château (1), et il fait ces promenades toutes les nuits. L'autre jour il arrive tard de Paris et se couche sans parler à personne. Il faisait chaud et au milieu de la nuit voilà ses étouffements qui le prennent. Où se couchera-t-il? Il se rappelle une chambre qu'occupait la veille Mme d'Audemare; Mme d'Audemare est partie, la chambre libre M. Greffulhe se lève et, armé d'un passe-partout et d'une lanterne, il traverse un long corridor, il ouvre la porte, entre dans la chambre et se prépare à se coucher. Il approchait du lit, et savez-vous qui il voit? Mme de Crillon, profondément endormie, qui était arrivée la veille sans qu'il en sût rien. Notre nouveau Scipion se retira dans son appartement et conta à déjeûner cette belle aventure qui surprit beaucoup Mme de Crillon qui ne s'était point réveillée. Cela tiendra sa place dans les anecdotes du château. Quelle folie de vous écrire ce radotage! Adieu, chère amie, je suis pressée; écrivez-moi et faites mentir M. de La Garde, et surtout revenez, revenez, revenez. Je le dirais jusqu'à demain que je ne croirais pas le dire moitié autant que je le désire. »

« Paris, ce 31 octobre.

» .... Rien n'est changé dans ma vie; elle est ce qu'elle

(1) Bois-Boudrant, près Melun.

était quand je vous ai connue; mais j'ai senti que vous seule pouviez me faire du bien, et maintenant j'ai de moins le bonheur et le repos que me donnait votre amitié. Dites-moi avec détail ce qui a rendu nécessaire ce triste sacrifice; c'est quelque chose de subit, d'inattendu, puisque vous veniez malgré le changement de projet de Mme votre sœur. Mandez-moi cela; j'ai besoin d'être d'accord avec vous. C'est moi que vous avez sacrifiée, mais ne croyez pas que, si c'est un devoir, je vous blâme; non, sans doute, et je ne voudrais devoir votre présence à rien qui inquiétât votre âme. Ecrivez-moi. Votre lettre à la comtesse Stanislas (1) m'a fait de la peine de plus d'une manière; j'en suis jalouse, vous l'aimez beaucoup. Elle est venue trop tard, voilà ce que vous me direz; mais je le conçois, elle vaut mieux à aimer que moi : elle a l'air si calme! Elle me plaît, mais je ne suis pas à l'aise avec elle; cela viendra peut-être en parlant de vous. Je ne conçois pas non plus qu'ayant perdu tant d'enfants elle ait quitté celui-ci. Vous savez ma doctrine des actions; tout est là : les plus belles paroles ne me font rien. J'ai vu passer l'Empereur (2). Personne, hors le Roi et les Princes, ne peut se vanter de davantage. La princesse Bagration ne tarissait pas sur sa cruauté de ne pas même nous donner une nuit! Moi, je me serais contentée d'un jour. Il a été gracieux; il est toujours beau et je l'ai trouvé engraissé.

» Je suis toute souffrante depuis que je sais que vous ne venez pas; c'est un hasard, mais c'est vrai. Vous me

(1) Comtesse Potocka, née Branicka.

(2) L'empereur Alexandre au retour d'un voyage en Angleterre.

manquez, chère amie, à tout moment, et ce sentiment augmente au lieu de diminuer à mesure que je trouve combien est rare ce qui vous ressemble. Mon pauvre cœur, que je croyais si épuisé, retrouve des forces pour vous aimer et vous regretter. Qui sait si nous ne nous trouverons pas réunies quelque jour dans un autre pays que celui-ci? Les Jacobins, par suite des mesures qu'on a prises, acquièrent tous les jours une force nouvelle. On pourrait encore les faire rentrer dans l'impuissance d'où ils n'auraient jamais dû sortir, mais on est trop aveugle. Et puis, je crois aux décrets d'en haut. Peut-être un jour serons-nous ensemble à admirer quelque beau site de la Suisse ou de l'Italie, dans cette ferme qui sera l'asile de ma famille et de mes amis de France. L'argent destiné à l'acheter est toujours là et, lorsque je me sens trop agitée des tracas du monde et de ses misères, je pense à cet avenir et je m'apaise tout de suite. Adieu, écrivez-moi. Je dois donner ce soir cette lettre à la comtesse Stanislas qui passe la soirée chez moi aux Tuileries (1). »

« 19 novembre.

« J'étais inquiète de n'avoir pas de vos nouvelles; enfin en voilà! mais trop abrégées sur ce qui vous intéresse; j'aurais voulu des détails sur la fin de ce pénible voyage. Vous me parlez de moi et ce n'est pas là ce qu'il me faut, ni ce qui est raisonnable : à la distance où nous sommes, on ne peut pas se répondre, mais on peut se parler. Dites-moi donc tout ce qui vous occupe, mais ne perdez pas ces

(1) Le duc de Duras, en qualité de premier gentilhomme de la Chambre, avait un logement aux Tuileries.

bonnes feuilles à répondre à des détails étrangers à nous deux. Ce qui ne l'est pas, ce qui tient de bien près à mon cœur, c'est votre retour. Ne cherchez pas à dissimuler la part que je puis y avoir, ni faire ma part de reconnaissance plus légère : j'accepte tout, et je suis égale à tout, puisque je vous aime. Au commencement de notre connaissance je ne voulais pas de vos sacrifices, parce que je ne savais pas si je vous aimerais; mais, à présent, je les demanderais ces sacrifices, puisque je suis prête à les faire. Je vous verrai donc, chère amie, dans un an moins six jours. Souvenez-vous de cela, ne me donnez pas un terrible mécompte. J'irai au devant de vous où vous voudrez, nous passerons un peu de temps ensemble : j'y voudrais passer ma vie. Je ne vous ai pas écrit depuis quinze jours, parce que je suis dans l'anxiété et que j'espérais en être tirée et vous dire quelque chose de positif. »

Ici Mme de Duras entre dans le détail intime de ses projets de mariage pour sa fille Clara, puis elle reprend :

« Peut-être ma première lettre vous dira-t-elle quelque chose de positif. Je vois que celle que j'ai envoyée à Just de Noailles (1) pour vous, ne vous est pas parvenue. La poste vaut mieux de toutes façons; je ne me soucie pas que Pozzo lise ces détails.

» Nos petites soirées ont recommencé. Vous manquez là à tout le monde; à moi vous me manquez partout, et plus en ce moment que jamais. M. de Humboldt est en Angleterre depuis quinze jours; il aura été témoin du deuil

(1) Just de Noailles, prince de Poix; il était alors ambassadeur à Pétersbourg.

affreux où la mort de cette pauvre jeune princesse a plongé l'Angleterre (1). C'est une belle chose que les institutions d'un pays ou une telle perte est un malheur, mais n'est pas un événement qui influe matériellement sur l'existence politique de ce pays : cela ferait seul l'éloge du gouvernement constitutionnel. Je crois que l'ouvrage de M. de Châteaubriand ne paraîtra pas; il ne veut rien faire en ce moment qui puisse aigrir ou nuire à un rapprochement. J'ai fait connaissance avec M. de Villèle. C'est une excellente tête; il parle un peu trop confidentiellement pour moi : je n'aime les *a parte* que quand ils sont nécessaires. Peut-être n'est-ce pas chez lui une affectation, je ne prononce pas encore, je ne l'ai vu que deux fois, et pas tête à tête. Le duc de Richelieu et M. Laisné sont très mécontents; les autres ministres parlent d'eux légèrement, et si une réconciliation n'a pas lieu, je suis persuadée qu'ils seront chassés comme le duc de Feltre l'a été. Royer-Collard disait hier que le concordat était un crime politique et que le soutenir était une sottise politique. Voilà comment ces Messieurs se traitent entre eux, et vous savez ce qui arrive à toute maison divisée contre elle-même. Je vous parle de ces hommes tout comme si vous les connaissiez, mais vous savez si bien la France qu'on ne peut se persuader qu'aucun de ses intérêts ou de ses individus vous soit étranger. J'ai répandu une joie générale en disant votre retour. Un an moins un jour, souvenez-vous en, chère amie; cette promesse est mon avenir.

(1) Princesse Charlotte, première femme du prince Léopold de Saxe-Cobourg, depuis roi des Belges.

» J'ai reçu une lettre charmante du voyageur (1); il me parle en détail d'Athènes et de Constantinople. Une seule petite fouille entre Phalère et le Pirée a produit deux tombeaux, deux vases, plusieurs statues et des bas-reliefs. Enfin, en quinze jours, il a fait beaucoup d'ouvrage. Je ne crois pas que son absence soit très-longue. Il a visité Constantinople, malgré la peste, enveloppé dans un grand manteau de taffetas ciré. Il a vu les Bezesteins (2), les rues, les édifices et le grand-seigneur, qui a trente-deux ans et qui est très-beau. Il dit que les Turcs l'ont coudoyé, que les Grecs lui ont souri, que les Juifs se sont prosternés devant lui, et que les tourterelles se sont reposées sur son épaule. L'abbé de Janson (3) a des moustaches superbes, il essaye tous les chevaux arabes, et il dit la messe tous les jours. Les cousins se querellent, parce que l'abbé de Janson veut gouverner M. de Forbin et qu'ils sont entêtés comme feu le Marseille (4). A propos de Mme de Sévigné, je vais avoir son crucifix et un petit instrument de bois de sandal qui appartenait à son écritoire. Je vous destine un des deux.

» J'ai soupé hier chez la duchesse de Luynes. M. de X. était heureux : il y avait un scandale. Mme de J. et M. de la C. dans la même chambre! assis à côté l'un de l'autre au jeu! M. de la C. a dit à Mme de J. : — Je suis bien aise de vour voir, — et ce pauvre homme s'est attendri. Vous

(1) M. de Forbin.

(2) Bazar de curiosités à Constantinople.

(3) L'abbé de Forbin-Janson, depuis évêque de Nancy.

(4) Un évêque de Marseille de la famille de Forbin; voir les lettres de Mme de Sévigné.

jugez de la joie de ceux qui ne vivent que des ridicules du prochain. Triste nourriture! Leur esprit n'y profite pas. Mon Dieu, la pitoyable chose que la conversation de ces grandes assemblées! C'était la première de l'année : la sottise, la niaiserie, le commérage, la frivolité étaient dans toute leur fraîcheur. On fait bien de se reposer l'été de ce qu'on appelle le grand monde. Goûter tout cela et s'y plaire serait le plus grand malheur qui pût arriver à l'esprit et au cœur. Adieu, chère amie ; écrivez-moi souvent, bien souvent, afin qu'au mois de septembre nous n'ayons rien à nous dire. Nous aurons le bonheur de La Bruyère : être avec les gens qu'on aime, cela suffit. Ah! que cela est vrai! Ce sera le bonheur après la vie comme dans la vie, et c'est la pensée dans laquelle j'aime à me reposer.

» M. Benoist vous présente ses hommages (1) ; son fils est charmant ; M. de Richelieu ne fait rien pour lui. »

Mme de Duras reprend dans la lettre suivante les détails du projet de mariage de sa fille, puis elle ajoute :

« 29 janvier 1818.

» . . . . . Chère amie, pardon, je me laisse aller à vous parler de ce qui, je vous l'avoue, en ce moment m'occupe uniquement. Je n'ai pas le courage de vous parler politique. Si vous lisez les gazettes, vous en savez autant que moi. J'ai eu des nouvelles de M. de Forbin, de Jérusalem, du 20 novembre. Il doit être à présent en Égypte ; je pense que nous le verrons l'été prochain. Et

(1) Le comte Benoist, directeur-général sous la Restauration, père du vicomte Benoist d'Azy.

vous, quand reviendrez-vous? Les Russes qui sont ici ne veulent pas croire à votre retour; cela me blesse tout à fait; aussi me déplaisent-ils. Je ne les vois presque pas, hors les Galitzin, à cause de Catinka (1).

» M. de Châteaubriand s'est cassé un muscle de la jambe; le voilà pour quarante jours sur son canapé. Je vais le voir, mais vous n'avez pas l'idée du vide que fait dans ma vie de ne plus le voir une ou deux heures le matin dans ce cabinet, à penser tout haut avec moi. Je suis triste à mourir. Il n'y a rien de si intérieur que le bonheur, et pourtant que sont les objets extérieurs sans lui? C'est la lumière qui les éclaire; tout est terne et sans vie quand il se retire. Vous m'écrivez bien rarement, vous ne parlez pas de vous ni des personnes qui sont en rapport avec vous; notre correspondance n'est pas ce que je voudrais. Avez-vous vu les bêtises que l'on dit de moi dans les journaux anglais? qu'il s'est fait ici une lecture des opinions de MM. de Fitz-James et de Polignac, que j'ai revues et corrigées? Il n'y a qu'une difficulté, c'est que ni l'un ni l'autre de ces messieurs ne viennent chez moi. Le Roi le sait très bien et l'a dit; de sorte que celà me serait assez égal si je n'avais horreur que mon nom fût imprimé nulle part et pour quoi que ce soit. Ce sont de ces malices qui passent deux fois la mer, car je ne croirai jamais qu'on trouve quelque intérêt à Londres dans ces commérages. »

« 2 février 1818.

» . . . . . Cette lettre est une véritable conversation; je voudrais en recevoir de vous qui eussent le même ca-

(1) Catinka Galitzin, comtesse Edmond de Caumont.

ractère de confiance sur vos intérêts. Parlez-moi en détail de votre retour et de tout ce qui le favorise et le traverse. Mme de Montcalm a été malade ; elle est mieux, mais la politique la dévore : c'est son vautour.

» M. de Humboldt se porte bien. MM. Benoist, d'Harcourt, tous nos amis sont toujours là. Je vois de plus M. de Villèle, qui est aussi spirituel dans la conversation qu'à la tribune ; vous savez bien que mon goût est de l'autre côté : en fait d'*ultras*, je n'aime que trois ou quatre hommes distingués, les généraux ; mais leurs soldats m'ennuient à mort et je ne les vois guère. Si M. de Châteaubriand était longtemps malade, je deviendrais ministérielle par l'ennui et la déraison de ce qui entoure sa chaise longue. Adieu, je vous embrasse. »

« 3 mai.

» Je suis toujours sans nouvelles de vous. Just est arrivé ce matin et ne m'a rien apporté ; mais du moins je parlerai de vous avec lui, et ce sera une joie pour tous deux. Votre silence me fait de la peine et il m'inquiète ; vous ne m'écrivez pas parce que vous n'avez pas le courage de me dire que vous ne reviendrez pas, et moi, chère amie, je n'ai pas le courage de l'entendre. Oui, j'ai besoin, grand besoin de vous ! Que de choses à dire qu'on ne peut écrire! Et surtout si loin, et avec l'expérience que j'ai des lettres qui se perdent ! Et à qui vont-elles ? Je ne veux dire qu'à vous les peines et les plaisirs de mon cœur.

» M. d'..... redoute M. de Duras ; les personnes qui ont eu des torts politiques ont une conscience singulièrement timorée. Elles se figurent qu'on leur sait mauvais gré de choses oubliées, de démarches que le temps a effacées

cent fois. C'est le cas, mais la gêne qu'ils ont eux-mêmes est bien plus difficile à guérir que celle qu'ils nous supposent. »

« 5 mai.

» Chère amie, je reçois votre bonne lettre du 30 mars. Est-il possible qu'on vous ait mandé le plus sot bruit du monde, qui n'a jamais eu de fondement, qui a duré deux jours, et qui est venu de ce que M. de Duras, qui allait voir Mme de Lubersac, et passer quinze jours à Ussé (1) pour planter, voyant la saison s'avancer, est parti sans attendre la loi de recrutement! Mais rien, rien au monde n'a changé dans notre position; le Roi est toujours le même pour M. de Duras, et sans être plus en faveur auprès de lui, il n'est pas plus mal que lorsque vous étiez ici. Mais, chère amie, vous me feriez regretter une disgrâce, si elle devait vous ramener près de moi. Vous êtes malade, notre climat vous est nécessaire; revenez, je vous en conjure; je me désole de ne rien voir de fixe dans vos projets. Mandez-moi donc la nature de vos difficultés, parlez-m'en en détail, revenez de votre personne. Le général Swetchine pourrait, au point où vous avez mis vos affaires, les achever et venir vous rejoindre. Dites-moi donc un mot positif, vous me rejetez dans toutes mes incertitudes. »

« Andilly, 8 juillet.

» Chère amie, j'ai reçu de vous une lettre adorable. Il devrait suffire au bonheur de savoir qu'il y a au bout du monde un être qui vous aime sincèrement, et je me trouve injuste envers la Providence quand je lui demande

(1) Château près de Langeais, en Touraine.

autre chose. Cependant je lui demande votre retour plus que jamais..... Vous êtes la seule personne qui sachiez ma position, vous me donnez de bons conseils. . . . . Je vous écris de ma chaumière où je suis enfin établie depuis quinze jours. J'ai reçu ce matin votre belle bande de tapisserie; elle fera le devant de mon sopha; je vais l'achever pour cela : j'aimerai à me parer de vos dons. Il n'y a rien de gentil comme ma petite retraite. Pourquoi n'y êtes-vous pas?

» Votre chambre est prête, et celle de Nadine. Venez, venez, chère amie; la vie est si courte, pourquoi la perdre ainsi? Votre santé m'inquiète; je crois que notre climat vous vaut mieux que celui de Russie : toutes les santés faibles sont remises par le temps admirable que nous avons depuis trois mois. Je suis très bien; mon estomac se remet d'une manière étonnante; je dors toute la nuit et on dit même que j'engraisse; mais je garde de mes maux une faiblesse incroyable. Moi, qui étais si forte, je ne puis supporter la moindre fatigue sans retomber. Je suis comme un édifice qui a une bonne apparence, mais point de solidité : un souffle me renverse. J'ai aussi ces battements singuliers d'artères près du cœur; je suis persuadée que j'y ai une dilatation; ce qui m'étonne, c'est de vivre encore... Je donnerais tout au monde pour que ma chère Clara fût heureuse.... Lorsque je pense que j'ai été agitée pour autre chose, je me fais pitié. Quelle lettre! Toute remplie de moi! Comment se fait-il que j'aie cette entière confiance en vous? Je ne croyais pas que cela pût désormais être possible : c'est la plus forte preuve d'amitié que je puisse donner.

» Encore une fois, mandez-moi les paroles précises sur

votre retour; j'en ai besoin plus que je ne puis vous le dire, et chaque jour qui s'écoule est pris sur cette amitié qui fera la douceur de notre vie. Pensez-y, ne vous laissez pas retenir par de petits obstacles, et j'appelle petits tous ceux qu'on peut lever. »

« Andilly, 19 août.

» . . . . . Je vais à Paris le 23 au soir. Lord Wellington est arrivé, mais je n'espère rien. C'est égal, il faut agir de même, mais tout ce que je ferai sera détruit par ce qu'écrit mon pauvre ami; il est poussé à bout et jugez ce qui sortira de sa plume lorsqu'il ne ménagera plus rien, et qu'il écrit dans le lieu où l'on a les opinions les plus exagérées. Il ne faut rien espérer; il y a des caractères et surtout des sortes de talents qui sont toujours opprimés ou qui se figurent l'être : il avait fallu forcer la nature pour tirer de là M. de Châteaubriand. Enfin, il restera pair de France, mais s'il pouvait perdre cela, soyez sûre qu'il le perdrait. J'ai commencé une occupation qui m'amuse parce qu'elle ne me fatigue pas : je traduis *Glenarvon* et je vous prie en grâce de le lire. C'est la traduction du monde la plus libre, j'ajoute ou je retranche sans cesse; mais je trouve tant de talent et d'originalité, tant de choses que j'aurais dites, que cela m'amuse tout-à-fait. Ce n'est qu'un fil que je tiens, mais il me soutient et je chemine. Lisez-le, vous distinguerez bien vite le bon or de l'alliage, et vous verrez si j'ai tort de trouver là un talent original. Personne ne l'a goûté; mais a-t-on goûté *Adolphe* (1)! »

(1) De Benjamin Constant.

« 23 novembre.

» Chère amie, vous arrivez! C'est tout ce que je vois dans cette lettre. Quelle joie, quel bonheur de vous revoir, d'être sûre que vous venez! Je vous aime comme si j'étais jeune, c'est ce que je n'aurais jamais cru possible. Hier, la comtesse Stanislas que j'aime beaucoup vint chez moi aux Tuileries. Le premier mot qu'elle me dit, c'est que vous étiez partie pour Pétersbourg, mais que vous alliez à Rome. Elle le savait de la comtesse Nesselrode qui lui mandait en même temps que vous passiez par Vienne et qu'elle y envoyait mon portrait, car je me suis fait peindre pour vous, chère amie, et c'est Madame de Nesselrode qui s'était chargée de vous envoyer la caisse. Rome me fit de la peine, cependant je n'osais murmurer, puisque c'était Madame votre sœur que vous y alliez chercher. Mais quelle joie me donne votre lettre d'aujourd'hui ! Vous arrivez, vous venez ici sans détours, sans ce voyage d'Italie qui remettait irrévocablement votre arrivée au printemps. Mais ne changez plus, ne me reprenez pas cela, vous me feriez trop de mal : je suis si accoutumée à la peine, que cette sensation de joie me bouleverse; le 19 octobre est une date si fraîche pour Pétersbourg que je ne crois pas possible que les renseignements de Mme de Nesselrode puissent être les derniers. Mais vous souffrez et vous ne me dites pas de quoi. Ce voyage vous fatiguera peut-être, le froid sera extrême et l'hiver s'annonce pour être rude, et, lorsque je me réjouis, je devrais peut-être m'affliger. Cependant une fois arrivée, ce climat vous vaut mieux que celui de la Russie; je vous soignerai, je vous mènerai aux eaux, je m'emparerai de vous et je

veux que pas une souffrance d'âme ni de corps ne puisse vous atteindre auprès de moi.

» Cette lettre va à Weimar; elle vous y manquera peut-être encore; je la fais partir sur-le-champ. Je vous embrasse un million de fois. »

Mme Swetchine atteignit, non sans peine, le but qu'elle s'était proposé dans son voyage, et elle comprit de plus en plus que la bienveillance de l'empereur Alexandre ne suffisait pas pour imposer la justice ou l'impartialité autour de lui. Les préjugés contre le catholicisme allaient croissant, et l'âme de l'Empereur s'attristait sans que sa volonté s'éclairât ou se fortifiât. Le comte de Maistre lui-même avait vu son autorité morale plus contestée au moment même où sa position officielle était rentrée, comme la situation du roi son maître, dans ses conditions normales. Il avait désiré quitter Pétersbourg.

La comtesse Edling continuait à résider à la cour de Weimar; la comtesse de Nesselrode, mêlée à côté de son mari à l'agitation des plus hautes sphères politiques, ne pouvait plus consacrer à ses fidèles amitiés que de rares instants dérobés à d'impérieux devoirs. Enfin, pour comble de privation, Mme Swetchine n'avait plus retrouvé sa sœur. Le prince Gagarin, qui avait éveillé un jour les sentiments jaloux d'Alexandre, avait été adjoint à l'ambassade de Rome.

Mme Swetchine était donc rappelée en France par une double attraction, et, sans concevoir encore la pensée d'un établissement permanent à Paris, elle nourrissait cependant le projet d'un séjour prolongé au sein d'un pays qui l'avait de prime abord séduite et attachée. Elle mit ordre à ses affaires en vue d'une longue absence, et le

général Swetchine s'éloigna lui-même sans regret, d'une cour qu'il n'avait jamais hantée en courtisan et qui lui avait fait subir plusieurs déplaisirs immérités.

L'un et l'autre quittèrent la Russie à la fin de l'automne 1818, le général pour n'y rentrer jamais, Mme Swetchine pour y faire encore un seul et dernier voyage sous le règne de l'empereur Nicolas et en obtenir, après la révolution de juillet, la permission d'un séjour exceptionnel.

L'Empereur et l'Impératrice laissèrent Mme Swetchine s'expatrier, comme ils avaient laissé s'éloigner la comtesse Edling, gardant à toutes deux estime et affection, mais accordant leur préférence à des intelligences et à des cœurs qui étaient loin de les valoir. Plus un souverain est absolu, plus il doit se tenir en garde contre la tentation de donner à l'habitude la place du mérite et des services. Les natures subalternes flattent, et, dans une certaine mesure, corrompent leur maître, même lorsqu'elles ne sont pas sciemment et volontairement adulatrices ou corrompues; sans rien contrister en elles-mêmes, sans rien préméditer, elles renouvellent et entretiennent chez les princes la constante jouissance de la supériorité; sans être exemptes de vanité ni d'entêtement, elles sont incapables d'élever ces deux éléments de résistance à la hauteur d'une dignité soutenue ou d'une ferme doléance; heureuses d'obéir avec l'apparence de conseiller, elles s'abstiennent de contredire, plus encore par stérilité de pensée que par défaut de courage.

CHAPITRE X.

LETTRES INÉDITES DU COMTE DE MAISTRE. — PREMIÈRES RELATIONS DE MADAME SWETCHINE A PARIS. — BILLETS DE M. L'ABBÉ DESJARDINS. — DÉPART DE MADAME SWETCHINE POUR L'ITALIE. — CORRESPONDANCE AVEC LA MARQUISE DE MONTCALM.

Le comte de Maistre, monté à bord d'un vaisseau russe, le 27 mai 1817, débarqua à Calais le 20 juin et arriva, le 24, à Paris. Il avait voulu voir la France avant de revoir son pays natal, mais il regagna promptement Turin, pour se livrer avec effusion aux douceurs de la vie de famille qui lui étaient presque inconnues. Il mit la dernière main à plusieurs de ses ouvrages, fit paraître le livre *Du Pape* et prépara *les Soirées de Saint-Pétersbourg*. Trois de ses lettres ont été conservées ; la première, datée de Russie, parle des regrets laissés par Mme Swetchine et invoque encore son souvenir au nom d'amis malheureux. Les deux autres sont postérieures au

retour de M. de Maistre en Piémont. Les voici toutes trois rapprochées, malgré leur différence de date.

« Saint-Pétersbourg, 17 (29) août 1816.

» Je suis chargé, Madame, par votre bonne amie, Mme la comtesse Razoumofsky, d'une triste commission auprès de vous, celle de vous faire part de la mort de sa bonne maman, la pauvre baronne de Maltzen, que nous avons accompagnée aujourd'hui à la demeure éternelle. Elle est morte lundi, 14, vers cinq heures du matin, entre les bras de sa fille et de la fidèle Carizé. Mme Viollier, qui occupe en ce moment une petite maison de campagne sur la route de Catherinhof, tout près de Péterhof, a très à propos enlevé cette pauvre comtesse et l'a emmenée avec elle. Je vais la voir, la princesse Sherebatof fait merveille de son côté, enfin nous faisons ce que nous pouvons. Mais combien vous nous manquez et combien vous avez été regrettée dans cette triste occasion par la malheureuse veuve, car c'est son titre !

» Mme de Maltzen a pris des remèdes qui la brûlaient ; en les prenant elle disait : Vous me tuez. Après sa mort, le médecin a décidé qu'elle avait des abcès dans la poitrine et qu'il n'en savait rien. Là-dessus la pauvre comtesse s'arrache les cheveux et prétend qu'elle est coupable de n'avoir pas empêché l'usage de ces remèdes. Jugez comment elle pouvait se battre avec Stoffsin ! O médecine ! Nous allons voir incessamment un autre de ses chefs-d'œuvre. Le grand-maréchal part aujourd'hui ou demain dans un état déplorable ; il ne s'agit pas moins que d'une dissolution d'entrailles. Il part accompagné de sa fille

enceinte, de son fils et d'un médecin ; dévoré par une affreuse dyssenterie, il doit mourir dans quelque auberge prochaine. Vous êtes peut-être assez simple, Madame, pour dire niaisement : — Et pourquoi part-il ? — Ah ! vous n'y comprenez rien ! Il a reçu cent mille roubles de l'Empereur pour son voyage, il doit partir, ce qui est évident.

» Pour en revenir à votre triste amie, elle avait grande envie de revenir incessamment en ville, et de se loger près de l'église, mais il n'y a pas moyen. La maison, comme vous savez, Madame, est en l'air, on ne sait à qui elle appartient. L'Empereur n'a rien décidé avant de partir. Les syndics disent qu'ils ne sont plus syndics depuis qu'on leur a signifié l'ukase impérial ; ils refusent d'accepter les loyers qui s'accumulent. On ne voit pas de raisons pour que cela finisse. J'espère, avec la grâce de Dieu, que la maison sera détruite avant qu'on sache à qui elle appartient.

» Hier, avant de nous séparer, le dernier mot de la pauvre femme fut : — N'est-ce pas que vous lui écrirez ? — Vous êtes bien persuadée, Madame, que ma parole ne se fit pas presser. Dès que votre amie aura repris un peu de force et de sang-froid vous verrez arriver une grande lettre d'elle.

» Je n'ai rien du tout à vous apprendre sur moi, Madame, excepté que, suivant toutes les apparences, je passerai encore l'hiver chez vous. Le sort qui m'attend sous un autre ciel serait plutôt le sujet d'une conversation que d'une lettre ; d'une manière ou d'une autre, j'espère me trouver encore une fois sur votre route, et, en vous attendant, je ne cesserai de vous regretter. Vous devriez

bien, Madame, demander la place du prince Kaslofsky (1) à Turin. Vous pesez moins que lui, mais vous avez bien autant de poids, et, quoique votre esprit soit *faible et inconséquent* (2), nos esprits s'accommoderont fort bien du vôtre. Croyez-moi, bonne Sophie, mettez-vous en avant.

» Vous ne sauriez croire, Madame, combien j'ai d'obligation à cette bonne princesse qui ne m'a jamais laissé manquer de vos nouvelles; chaque mercredi et chaque samedi, je suis aux enquêtes. Je ne sais si vous êtes déjà brûlée (3) lorsque j'arrive, mais quand elle m'a dit : Vous êtes nommé, Monsieur le comte, tout est dit; heureusement c'est beaucoup.

» Je baise respectueusement les deux mains de Sophie en me recommandant à son souvenir; le mien est à elle dans les siècles des siècles.

» Je finis donc comme nos pères, en priant Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. Ah! rien n'est plus vrai! qu'il vous garde, qu'il vous éclaire, qu'il vous bénisse.

» Votre très humble serviteur et éternel ami.

» Philomate de Civarron.

» Vous ai-je dit, Madame, que c'était mon nom latin (4)? »

(1) Ministre de Russie près la cour de Sardaigne.

(2) Allusion aux termes de l'ukase qui avait proscrit les Jésuites.

(3) La princesse Gagarin avait l'habitude de brûler très exactement sa correspondance avec sa sœur.

(4) Philomate, dérivé du grec, signifie ami de la science, et Civaro est le nom latin de Chambéry. Le cardinal Chigi, depuis pape sous le nom d'Alexandre VII, avait déjà, au XVIIe siècle, adopté le pseudonyme de Φιλομάτης.

« Turin, 26 octobre 1817.

» J'ai reçu, chère et respectable amie, votre lettre de Vienne du 13 septembre. Ne vous étonnez pas de mon silence, je vous en prie. Toujours en mouvement depuis mon départ de Paris, je n'ai renoué aucune correspondance réglée. J'ai été chez moi d'abord, où j'ai passé six jours dans une espèce d'enchantement continuel, environné de frères, de sœurs, de neveux, de nièces, de cousins, de cousines, caressé, fêté, célébré, gâté d'une manière inconcevable. Ensuite je me suis rendu à Turin où l'on m'a raccommodé suivant l'art. De là, à Gênes, chez ma sœur, Mme de Saint-Réal, qui s'est mise à me corrompre de nouveau. Mais me voici enfin au centre des grands remèdes, et je ne crois pas que le mal de Chambéry et de Gênes ait des suites.

» Je n'en sais pas plus sur mon sort que le jour où j'ai mis pied à terre dans cette auguste capitale. Ma situation ne peut se définir : je voudrais que vous en fussiez témoin. En attendant la finale que je vous ferai connaître, je ne m'impatiente pas du tout; j'en ai vu d'autres depuis vingt ans! Il ne m'arrivera jamais rien dont vous ne soyez instruite; j'espère que vous me traiterez de même : il ne peut y avoir divorce, ni même séparation d'âmes entre nous.....

» Ah! que ces idées raisonnablement bouffonnes de géographie et de chronologie me reviennent souvent à l'esprit en pensant à vous! Aimable vigne battue par la tempête, à quel ormeau vous *gripperez-vous?* Quand votre cœur sera gonflé, bouffi d'amertume et de contradiction, qu'en ferez-vous? L'écraserez-vous entre deux

pierres? Ne faites pas cela, au nom de Dieu, et quand vous en aurez envie, écrivez-moi. Jamais je ne m'accoutumerai à ne plus vous voir, à ne pouvoir plus vous demander compte de vos idées, de vos jouissances et de vos chagrins. Quand une fois vous serez placée, envoyez-moi le plan de votre cabinet, que je voie votre table, votre fauteuil et la place de vos livres. Je fais ce que je puis pour en ajouter deux à votre pacotille, mais je suis prodigieusement contrarié par ceci ou par cela. Si je réussis ce sera un beau tapage. La duchesse de Duras avait tranquillement oublié l'œuvre sur son bureau sans y penser une seule fois, pas plus qu'à son auteur; lorsque M. de Châteaubriand m'en a fait part dernièrement, avec toutes les excuses de la courtoisie, je me suis mis à rire de la meilleure foi du monde. La duchesse de Duras a fort bien fait de m'oublier; moi-même je n'ai jamais pensé à elle que pour me rappeler à quel point j'avais mal réussi dans cet hôtel. Je m'y trouvais gauche, embarrassé, ridicule, ne sachant à qui parler et ne comprenant personne. C'est une des plus singulières expériences que j'aie faites de ma vie; il me semble que je vous l'ai dit à Paris.

» Je ne puis encore répondre à tout ce que votre amitié voudrait savoir sur mon compte. Sans doute on a dit tout ce que vous dites et bien d'autres choses encore; mais rien n'est décidé, ni même probable. Ce qui m'amuse, c'est votre idée sur Rome (1). Un jour je vous amuserai en vous nommant la personne ou le personnage qui a conçu la même idée. En effet, si on ne considère que la

(1) Mme Swetchine s'étonnait qu'on ne nommât pas M. de Maistre ambassadeur près du Souverain Pontife.

personnalité, rien ne me conviendrait davantage, mais pour peu que vous regardiez autour de moi, vous verrez s'élever des obstacles presque insurmontables. Cette séparation de mon fils pour toujours est une espèce de damnation; je ne puis y penser sans frémir.

» Vous dites une chose bien plaisante et bien vraie sur ou contre la raison; la pauvre femme! rien n'est plus vrai, c'est toujours elle qui est chargée de nous contrarier sur tout.

» Adieu, bonne, excellente, respectable amie. N'oubliez jamais que je ne puis me passer de votre estime, ni de votre attachement. Toujours ma pensée ira vous chercher, toujours mon cœur sentira le prix du vôtre.

» Reposez votre tête dolente sur quelque bon coussin; dormez tranquille entre l'esprit et la vertu qui vous garderont de tout mauvais songe. Je baise avec le plus tendre respect vos deux mains et celles de votre aimable compagne, avec sa permission.

» Acheminez sûrement, je vous prie, ma prose incluse; elle peut aller par la poste à défaut d'occasion. Ce que vous me dites sur une certaine possibilité dans l'arrangement de vos affaires m'a tout à fait ravi. Faites vite passer cette opération du cercle des possibles dans celui des réalités. — Mes hommages, s'il vous plaît, à M. votre époux. »

« Turin, 22 juillet 1818.

» Bonne Sophie,

» Au sein de la plus amère douleur, je trouve cependant assez de force pour vous demander compte de votre silence. Le 21 décembre dernier, je vous écrivis à Mos-

cou, d'où vous m'aviez écrit vous-même; point de réplique. Le 2 mai dernier, je vous ai écrit de nouveau à Vienne, chez M. Artaud, etc., point de réponse!

» J'ai perdu mon frère, l'évêque d'Aoste; il vient de mourir dans mes bras. Un banquet fraternel était indiqué pour le 19; presque toute ma famille se réunissait de divers points de l'Etat, pour jouir chez moi de l'une de ces scènes ineffables dont nous avons été privés si longtemps. Le 18 au matin, celui qui en était le principal objet meurt après une maladie de quatre ou cinq jours, qu'on avait prise pour une incommodité. Nous sommes désolés, attérés, plus morts que lui. Fameux orateur, apôtre, théologien, homme du monde, admiré à Genève autant que parmi nous, excellent frère, ami de l'enfance, voilà ce que j'ai perdu. Ah! Madame, quel effroyable coup! C'est avec peine que je vous trace ces lignes que je ne puis multiplier, mais je n'ai pas voulu négliger une occasion sûre. Plaignez-moi, et si vous ne m'avez pas oublié, dites-le moi.

» N'est-ce pas que si vous étiez ici vous seriez dans la chambre d'où je vous écris? Je baise ou je mouille vos deux mains. »

M. de Maistre survécut peu à l'évêque d'Aoste; le 26 février 1821 il mourut âgé de 67 ans, dans la plénitude de ses facultés, accablé de pressentiments sinistres sur l'avenir de l'Italie et sur celui de la France. Son portrait, constamment placé sous les yeux de Mme Swetchine, était suspendu dans le salon de prédilection, entre le portrait de la comtesse de Nesselrode et celui de la duchesse de Duras, tous trois de pinceaux et de pays différents, et, par un singulier hasard, de mêmes dimensions et comme

destinés à se trouver rapprochés. Son souvenir continuait, pour ainsi dire, à planer sur la vie de Mme Swetchine. On verra plus tard quelle vivacité d'émotion son nom ne cessait d'éveiller en elle, et combien cette grande âme demeurait inébranlablement attachée à cette grande mémoire.

Entre tous les attraits qui contribuaient à fixer Mme Swetchine en France, il est permis d'affirmer que le premier et le plus puissant de tous fut la liberté, la dignité et la charité de l'Eglise catholique. Pour la première fois, son cœur contemplait à l'aise la religion dans la majesté de ses œuvres et de ses institutions sociales, rencontrait des intelligences pénétrées de sa sève et se sentait comprise elle-même. Mme Swetchine ne chercha cependant, pour la direction de son âme, ni l'éclat de la situation, ni les prestiges de l'éloquence. Un ecclésiastique vénérable, l'abbé Desjardins, vivait à l'ombre des tours de Notre-Dame, dans une modeste retraite laborieusement occupée et pieusement trahie par les incessants travaux de l'apostolat. Mme Swetchine se fit présenter à lui, et peut-être serait-il convenable de se borner ici à cette simple indication. Cependant, après avoir montré dans la correspondance de Mme de Duras l'hommage de toutes les distinctions, n'est-il pas juste de montrer également, dans le tendre respect de l'humble prêtre, le reflet des premières années catholiques de Mme Swetchine? N'est-il pas juste aussi d'honorer dans M. Desjardins l'un des types exquis du vieux clergé français, et de rappeler, à une époque quelquefois disposée à les mettre en oubli, ces qualités puissantes de mansuétude, d'urbanité et de désintéressement.

La première des lettres de l'abbé Desjardins est déjà antérieure au voyage de Mme Swetchine en Russie; moins d'un an de rapports avec elle avait suffi pour lui inspirer le langage qu'on va lire :

Ma très-chère et bonne fille,

C'est par habitude que je vous donne cette seconde épithète, et parce que vous l'avez jusqu'ici méritée au-delà de tout ce qui se peut dire. Mais si vous pouviez l'avoir perdue, ce serait aujourd'hui. Ce n'est certes pas un bon ange qui vous a inspiré de me faire un présent magnifique. Vous eût-il suggéré de faire graver sur le vermeil ce que votre cœur avait à dire au mien? Si vous saviez comme ces dépenses me blessent! Une bagatelle à votre usage m'eût bien autrement flatté. Toutefois, la crainte de vous blesser me fait garder votre présent. Après tout, c'est un mémorial de votre attachement; chaque jour je relirai votre inscription pour la corriger.

Je veux vous donner un exemple de mes principes. Je ne vous offrirai rien de magnifique, mais ce ne sera pas sans prix pour vous : Un reliquaire de la vraie-croix que j'ai porté dans un petit portefeuille qui me sert depuis dix ans, et qui m'a suivi dans mes prisons (1). J'y joins un livre de mon humble bibliothèque, et voilà les présents que je vais vous porter avec mes tendres adieux. J'y joins, pour la bonne Nadine, un livre de méditations. Tout cela simple comme mon âme.

Vous partez, vous reverrai-je sur cette terre de peines et de soucis? Nous ne le savons ni vous, ni moi : travaillons l'un et l'autre à nous revoir dans un lieu meilleur. Aimons à l'envi celui qui acheta si cher le droit d'être aimé de nous.

Je ne vous laisserai point aller sans vous faire part des événements qui sont sur le point de changer ma situation. Vous seule au monde saurez que l'évêché de Blois m'a été offert et que j'ai dû le refuser, bien que j'aie procuré à mon meilleur ami celui d'Orléans, qui le touche. D'après cela, l'on m'offre ou la cure de Saint-Thomas-

(1) Sous l'Empire, durant la persécution de Pie VII.

d'Aquin ou une ace à l'archevêché avec 10,000 fr. d'appointements et un titre honorable. Je n'ai fait aucun choix; il paraît que l'une ou l'autre place me sera donnée, ce que je laisse à la volonté de mes supérieurs, tout en les conjurant de me laisser à mon repos. Voilà ce que je n'ai pas dû laisser ignorer à ma fille, à ma respectable et digne amie, la conjurant de ne jamais penser à moi sans prier pour mon salut éternel.

Adieu, ma promesse est stable et je ne monterai pas un seul jour à l'autel redoutable sans vous présenter à l'agneau qui s'immolera par mes mains. Veuillez bien remettre à Mlle Nadine mon magnifique présent, l'assurant que je ne la veux point séparer de vous. Agréez, vous, que je ne vous sépare jamais de moi.

Ce 16 août 1817.

DESJARDINS.

P. S. — Je joins les bénédictions de mes pauvres à ma reconnaissance de vos tendres soins pour eux. N'oubliez point à Saint-Pétersbourg la rue des Brodeurs, où vous n'avez passé que pour faire du bien.

Ni les amis, ni les supérieurs de l'abbé Desjardins ne purent vaincre sa modestie, et il persista à refuser la dignité épiscopale, comme il le raconte ici en termes si simples. On ne voulut pas cependant que ses lumières demeurassent entièrement cachées, et lorsque Mme Swetchine rentra en France, elle le retrouva grand-vicaire de l'archevêché de Paris, près de M. de Quélen, qui professait et garda toujours pour lui la plus tendre vénération. M. de Quélen venait d'être nommé lui-même coadjuteur du cardinal de Périgord, qui s'éteignit, dans un âge fort avancé, au mois de mars 1821..

La plupart des billets suivants de l'abbé Desjardins ne portent point de date; on n'a donc point cherché à les classer méthodiquement. C'est la grâce et l'accent qui leur donnent tout leur prix.

J'offre à Dieu le premier instant de cette année, et à vous l'instant qui le suit, admirable et indulgente amie et fille. C'est en terminant mon oraison, et sur mon prie-Dieu, que je vous offre mes vœux à deux genoux; ou plutôt, c'est à notre maître commun que j'adresse mes supplications pour qu'il ouvre bien grandement les mains et le trésor de ses miséricordes sur vous.

J'apprends du petit L... des choses qui doivent faire beaucoup de peine à toute votre maison, et qui placent le prince et la princesse dans la nécessité de porter leurs vues ailleurs pour l'éducation de leurs chers enfants. Je mande L... et lui réserve une semonce de père et de vieillard. C'est un petit homme qu'a renversé la première surprise. Il n'a pas sucé la moëlle des ours.

PH. D.

Vous voilà donc, très-bonne et digne amie. Ah! que j'aurai de joie de vous voir et de réparer par un peu de causerie le vide d'une longue absence! J'irai vous voir; mais en tout cas vous êtes assurée de me trouver à l'archevêché demain et mercredi jusqu'à midi; jeudi aux Missions, depuis le petit matin jusqu'à une heure et demie.

Je suis harcelé et vous quitte brusquement pour des ennuyeux qui ne croient pas l'être.

Recevez mon respect.

Quel événement que celui d'hier, à Sainte-Geneviève (1)! Une princesse, qui n'avait jamais paru en plus brillante santé, se trouve mal, est soudain emportée morte! Je suis encore si ému du coup, que je ne me sens la force de rien, sinon de crier merci. Que celui donc qui est debout sache qu'il peut tomber, et tomber raide mort, sans autre préparation qu'une santé florissante.

Je vous attends demain, s'il est permis maintenant d'ajourner quelque chose au lendemain. Ph. D.

J'ai bien reçu la lettre de ma digne et chère fille et amie, mais je n'ai pas vu le jeune Gravel, et il faudrait que je le visse pour ensuite en parler avec vous, ô la meilleure des créatures sensibles et généreuses!

(1) La mort de la duchesse de Bourbon.

J'irai vous offrir mes hommages sitôt qu'il y aura plus de 24 heures au jour, car il y en a bien quelques-unes de manque à mon nécessaire à chaque tour de roue. J'ai cependant un grand besoin de vous revoir. Agréez mon respectueux attachement

Ph. D.

Excellente fille et amie, vous me rendez un vrai service de m'envoyer de vos nouvelles. Je me doutais bien que vous n'étiez pas sans souffrances. Dieu ne les épargne qu'à ceux dont il ne veut rien faire, comme l'architecte ne taille point les pierres inutiles à l'édifice. C'est un langage de Dédicace; aussi la célébrons-nous demain. Renouvelons la consécration du temple : le vrai temple digne de Dieu, c'est une âme pure, un cœur de feu pour lui seul.

Adieu, recevez mes hommages et rendez-les à la princesse.

Très-chère amie,

Je suis désolé de vos courses inutiles. Voulez-vous venir lundi à une heure? J'y serai pour vous seule. Venez même à midi. Nous aurons un peu de loisir pour parler de ce qui touche nos cœurs qui s'entendent et s'entendront toujours si bien. Je voudrais que vous n'eussiez que des consolations; mais Dieu ne le veut pas et il faut bien que ce soit le plus à désirer pour vous, car il est bon et il entend si bien nos affaires! Nous ne nous lasserons jamais de les lui confier, jamais de l'aimer, et cela nous dédommagera de l'isolement auquel nous condamne la pauvreté des grandes choses d'ici-bas. Le Roi est venu hier à la procession. Il a eu l'extrême bonté de s'arrêter pour me demander de mes nouvelles avec cette grâce que vous lui connaissez. M. le Dauphin en a fait autant, et même Mme la Dauphine. C'est un comble de faveur qui ôte la respiration, quand on considère sa petitesse et une telle distinction. Grâce à Dieu cependant il me semble que je n'en suis pas plus insolent.

A lundi, vers midi.

Je prie toujours pour mon excellente fille et amie.

Très-chère fille et digne amie,

J'ai été tourmenté de remords d'être parti presque sans vous en avoir prévenue, sans vous avoir dit adieu. Enfin je suis parti, j'ai

quitté Paris, Conflans, la Seine et le monde pour venir respirer à Courteille. On a bien l'air d'avoir dit adieu à l'univers quand on est dans cette belle retraite : c'est tout une autre terre, d'autres créatures; rien ne ressemble ici à ce qu'on a quitté, si ce n'est par le cœur et la faculté d'aimer, car on trouve en ce lieu des cœurs tout à fait sensibles et d'une bienveillance qui ressemble merveilleusement à de l'amitié (1).

Et puis, on y respire sous les plus beaux ombrages, on marche sans monter, ni descendre, par une foule de chemins qui conduisent à d'autres et ne vous ramènent à la maison qu'après vous avoir égaré. Vous me direz que c'est un petit mérite pour un jardin de n'avoir ni montagnes, ni précipices au moins apparents; mais, chère amie, vous n'avez pas soixante-seize ans, et je suis chez des propriétaires qui en ont plus de quatre-vingts; d'ailleurs je retrouverai assez de hauts et de bas à mon retour; souffrez que je me plaise dans l'uni et dans le plain-pied.

Je lis une espèce de pamphlet qui m'amuse, mais que j'aurais besoin de lire à côté de vous. C'est Rulhières, sur la révolution de Russie qui éleva Catherine. J'avoue que tout ce que j'y lis me fait horreur, et je me demande si c'est vrai.

Pour les résultats, sans doute, ils le sont; mais les détails m'ont l'air imaginés par un roué pour le plaisir de faire haïr et mépriser les puissances.

Très chère fille et incomparable amie,

Je l'ai reçue, lue, collée sur mes lèvres, cette petite lettre de Vichy du 19 courant. J'y réponds sans délai, quoique impotent. Heureusement je le suis moins des mains que des jambes qui sont aujourd'hui plus grosses qu'une taille de demoiselle. D'où vient cela? me direz-vous. Ah! d'où vient cela! D'où vient le vent? C'est le vent qui a causé tout le fracas, et qui a failli me faire faire en peu de jours un tout autre voyage que celui du Mont d'Or. Enfin, c'est une forte répercussion dans un moment de transpiration et par un froid de

(1) Courteille était l'habitation de Mme la comtesse de Courteille, qui y vivait avec sa fille, la marquise de Rochechouart, et sa petite-fille, la duchesse de Richelieu.

glace. De là un fort accès de fièvre et des redoublements, saignées, vomitifs, purgations, convalescence et enflure de jambes par laquelle on espère que finira la comédie. M. l'archevêque m'a conduit à Conflans où je prends du repos et d'où je réponds à toutes vos injures.

Il n'est pas dit que le voyage du Mont d'Or ait lieu; la Faculté délibère : attendons qu'elle rende son oracle. J'attends avec résignation et me trouve aussi bien ici qu'aux eaux. Ne pensez pas, chère fille, malgré toute notre insensibilité prétendue, que je passe près de Vichy sans y faire halte quelques heures pour m'assurer du bien que vous font les eaux. Je voudrais que mes docteurs m'envoyassent à Vichy; j'y serais guéri par le plaisir d'être avec vous. J'espère que tout notre temps ne serait pas perdu et que nous nous exhorterions l'un l'autre à mettre à profit les misères de la vie pour notre éternité. Ah! chère fille! que la vue de ce terme sans limites agrandit l'âme et lui fait impatiemment désirer le brisement de ses fers! Que l'exil me semble long et dur! Quand viendra le moment de s'envoler vers la patrie? PH. D.

Oui, oui, oui, chère fille et incomparable amie, allez à notre Dieu, à notre défenseur, à notre tout, et rendez-lui grâce des bienfaits de tout genre qui découlent de lui depuis qu'on est au monde.

J'étais à le remercier pour vous et pour moi, quand on est venu me tirer d'auprès de lui; mais on le retrouve en tout lieu. Dans ces jours de frimats et de glace, il nous reçoit auprès du feu, et même du nôtre : il s'y rend avec bonté.

Recevez mes vœux pour l'année qui s'en va éclore. Je dois penser que ce sera ma dernière : avis à qui a des oreilles. Priez, chère amie, pour que ma fin soit bonne et continuez encore quelques années à grossir votre trésor : on n'a jamais assez. Adieu, pardonnez à ma main paresseuse et à ma tête usée; le cœur me reste et il est encore bon. Vous y tenez la grande place d'honneur après le maître. Adieu.

Très chère fille et excellente amie,

Je suppose que Monseigneur trouvera très superflu le compte que vous croyez avoir à lui rendre; je le lui remettrai toutefois et vous rendrai ce qu'il m'aura chargé de vous dire.

J'apprends que vous souffrez, que vos nuits sont mauvaises. Je voudrais être moins faible, je vous dirais tout ce que je vous garde au cœur, mais je tombe d'anéantissement. Priez pour votre ami mourant.

A cette direction paternelle, si précieuse pour Mme Swetchine, se joignirent de jour en jour des amitiés plus profondes. Les liaisons formées avec la duchesse de Duras et dans son salon, s'agrandirent et se fortifièrent par des intimités nées de la communauté de toutes les inspirations élevées. A côté de M. Cuvier et de sa famille, de M. de Gérando, de M. Abel Rémusat, se groupaient le vicomte de Bonald, le comte de Divonne, le baron d'Eckstein, le marquis de Quinsonnas. A côté des deux sœurs du duc de Richelieu, se rapprochaient déjà, par le seul lien d'une affection commune et sous l'empire de son attraction, la marquise de Pastoret, la duchesse de Larochefoucauld, la duchesse de Damas, la duchesse de Maillé, la marquise de Lillers, la comtesse de Saint-Aulaire, la comtesse Octave de Ségur. Cette grande naturalisation de l'intelligence et du cœur avait déjà transformé le salon de la voyageuse russe en l'un des foyers les plus recherchés et les plus goûtés de la meilleure compagnie française, lorsqu'un incident de la vie intime lui fit prendre soudainement la résolution d'un voyage que Mme Swetchine considéra elle-même alors comme une seconde expatriation.

La jeune Nadine Staeline ne quittait pas sa mère adoptive ; elle était devenue une personne accomplie et attrayante. La comtesse Octave de Ségur avait trois fils ; le plus jeune des trois, Raymond de Ségur d'Aguesseau, surprit en même temps sa mère et son amie en manifestant

l'intention arrêtée d'épouser Mlle Staeline, quoique étrangère et comme on l'a vu d'une santé débile. Mme Swetchine, qui était la personne du monde la plus incapable d'user d'une affection pour servir un intérêt, fut à peine informée des sentiments du jeune Ségur, qu'elle se reprocha avec une extrême vivacité de ne les avoir pas prévus et découragés. Elle ne se borna pas aux remontrances et aux résistances de la froide raison, elle prit le parti de se sacrifier elle-même, de quitter la France et de n'y rentrer qu'après avoir essayé de faire remplir par l'absence et l'oubli leur office ordinaire. Ayant à choisir le lieu de cet exil volontaire, Mme Swetchine tourna les yeux vers l'Italie où l'appelaient sa ferveur religieuse, son goût toujours passionné pour l'étude et la présence de sa sœur. Ce voyage et la situation qui le faisait entreprendre durèrent deux ans.

Quelques fragments de la correspondance de Mme Swetchine durant ce voyage nous ont été conservés, c'est à eux du moins à parler au public.

A MADAME LA MARQUISE DE MONTCALM,

« Turin, 24 septembre 1823.

» Combien j'ai été heureuse de trouver ici une lettre de vous et que je vous remercie de me faire entendre une voix amie au milieu de cette solitude toute peuplée d'inconnus!.... Il y a quelque chose dans l'absence qui sert merveilleusement à faire reprendre aux objets leur véritable place..... Si j'avais entrepris le voyage que je fais dans un but de plaisir ou même de curiosité, je puis certifier que cent fois pour une je serais déjà retournée sur mes

pas. Cette nécessité de défendre à chaque instant son temps et son argent est insupportable, et la prose du voyage entreprend trop sur la partie poétique, pour que les meilleurs moments ne paraissent pas trop achetés. Dans les villes, vous n'imaginez pas toutes les petites vexations qu'il faut subir ; partout une surveillance ombrageuse et incommode rappelle les temps les plus difficiles : chacun en fait plus qu'il ne doit, pour s'assurer apparemment qu'il en fait assez. Quelle pitoyable chose que de tels moyens et qu'il y a en effet de sujets de crainte quand en fait de peur on ne dédaigne rien !

» La Savoie, malgré la sévérité de ses aspects, m'a paru charmante. Ses montagnes déjà si élevées préparent insensiblement à la majestueuse grandeur des Alpes. En descendant du côté du Piémont, la transition est brusque. Trois heures après avoir quitté les religieux du mont Cenis, je me trouvais dans la riante petite ville de Suse, au milieu de la place publique qu'animait encore une foire qui avait eu lieu la veille, et à deux pas de ma fenêtre était dressée une corde sur laquelle un saltimbanque exerçait ses talents.

» Tout rappelle la France sur la route que j'ai suivie : la Savoie est toute française, le Piémont l'est encore à demi ; le Savoyard parle le français mieux que ne le parle souvent le paysan français lui-même, et le Piémontais le mêle à son mauvais italien. Mais que cette illusion est incomplète et de combien de manières ne m'aperçois-je pas que je suis hors de cette chère France, qu'aucun étranger n'a jamais aimée comme moi !.... Je vous écrirai de Florence, peut-être plus tôt, et en attendant je vous demande de vous rappeler souvent que les

moindres preuves de votre souvenir me sont infiniment chères. C'est aujourd'hui que les troupes autrichiennes évacuent complétement le territoire sarde. »

« Florence, 31 octobre 1823.

» . . . . . Si j'en excepte cinq ou six jours fort agréablement passés à Gênes, mon voyage depuis Turin a été pénible et même périlleux dans sa dernière partie. Je vous en ferais la description, s'il n'entrait dans mon système de vous épargner les montagnes, la mer et les torrents, tous ces grands effets qui plaisent surtout à ces natures passionnées dont vous ne voulez plus entendre parler. Plus je pénètre dans ce pays et plus je regrette de ne l'avoir pas vu dix ans plus tôt; je ne l'aurais pas observé mieux, mais à coup sûr j'en aurais joui davantage. L'Italie a tout l'éclat, toute la naïveté, toute l'inspiration de la jeunesse, et je sens qu'on ne saurait apprendre à la connaître en la jugeant froidement. Il ne suffit pas d'être instantanément ravi par la contemplation de ses trésors, il faudrait que son ciel pût faire tout oublier, et que cette double magie de la nature et de l'art rencontrât en nous cette force de prestige qui nous absorbe dans ce qui nous plaît, et laisse si parfaitement inaperçu ce qui nous blesse. J'en suis très-loin, car sans cesse je passe de l'enthousiasme qu'excitent en moi certains objets à l'extrême sévérité que développent en moi certaines choses.

» C'est avec un cœur tout français que j'ai remercié Dieu de l'heureuse issue de la grande entreprise (1). Voilà le roi de France remonté pour la troisième fois sur son

(1) La délivrance du roi d'Espagne.

trône, et j'espère que cette fois-ci c'est tout de bon. Ce succès doit donner tant de force au gouvernement que, s'il le veut, il est sûr d'avoir réduit également amis et ennemis, et de pouvoir les faire marcher dans cette voie de modération et de sagesse qui jusqu'ici n'a paru convenir ni aux uns ni aux autres.... Ce n'est pas une raison de désespérer de leur cause, car je vois tant de gens qui gâtent leurs propres affaires, que je trouve immense comme avantage de n'être pas à soi-même son plus grand ennemi. Qui de nous peut en dire autant? Hélas! ce n'est pas moi, ni même vous! »

« Rome, 2 décembre 1823.

» Mon regret d'être restée longtemps sans vous écrire mériterait bien de vous toucher, si vous n'en aviez fait la chose la plus intéressée qui soit au monde, en me persuadant qu'il n'est pas une chance pour moi que j'aie un mot de vous quand je ne l'ai pas provoqué. En vérité, en fait d'affection et de témoignage, vous êtes encore sous le régime de la loi ancienne, et toute ma reconnaissance de la petite lettre que je viens de recevoir ôte peu à mon mécontentement du silence qui l'a précédé et de celui qui suivra probablement. Cet encadrement m'empêche de jouir du présent, et je vous le pardonnerais davantage peut-être si en vous ce n'était pas l'effet d'un système et que vous eussiez comme moi cédé à de bonnes raisons. J'ai mis près de huit jours à venir ici, et, immédiatement après mon arrivée, j'ai été si souffrante que, pendant dix ou douze jours, j'ai été incapable de toute occupation, de rien autre que de goûter le plaisir de me retrouver tout à fait en famille, de me réchauffer au brillant soleil

de Rome, de me reposer enfin dans le sein de ce *dolce far niente* qui a bien son prix, même sous d'assez mauvais auspices..... J'ai trouvé leur établissement charmant (1). Ils ont arrangé avec beaucoup de simplicité et de goût un de ces palais (2) de Rome au prix desquels on a à peine un fort médiocre appartement à Paris; ce qui leur fait réunir dans leur logement les avantages des deux pays, le confortable et le beau. La salle où nous dînons est couverte de fresques de l'Albane, et, au fond de la cour, nous avons une fontaine qui embellirait ailleurs une place publique. On ne peut se faire une idée de la magnificence des constructions et des matériaux qui y sont employés. Ici les colonnes de marbre font concevoir le goût des portiques. Assurément je n'ai pas été insensible à tout ce que j'ai vu en Italie; mais il y a loin de là à l'impression vive, profonde, ineffaçable que m'a faite Rome! C'est la reine des villes, c'est un monde à part de celui que nous connaissons, où tout est différent de ce qui nous a frappé ailleurs, dont les beautés et les contrastes sont d'un ordre si élevé que rien n'y prépare, que rien ne saurait en faire ni deviner, ni même pressentir l'effet. Tout ce qui manque à Rome ajoute à l'impression qu'elle produit. On ne voudrait pas voir cultiver ses campagnes, voir repeupler ses faubourgs presque déserts ou la ville habitée s'étendre; il faut que Rome, empreinte de vétusté, soit un peu triste pour répondre à tant de puissance détruite, à tant de grandeur abaissée. Les idées s'agrandissent ici, les sentiments y deviennent plus reli-

(1) Du prince et de la princesse Gagarin.

(2) Palazzo Verospi, Corso.

gieux, le cœur s'apaise. On ose à peine souffrir à l'aspect des lieux qui rappellent tant de souffrances, ni manquer de forces là où on en a tant montré.

» J'ai retrouvé avec un grand plaisir le duc de Laval (1), qui est fort aimable pour nous. Nous le voyons souvent; sa société est douce et il met beaucoup dans la conversation, quand ce ne serait que par le goût qu'il témoigne pour elle. Le duc de Rohan (2) est venu me voir aussi ; il est moins sauvage à Rome et m'a bien promis de ne pas l'être pour nous. Rien assurément ne pouvait le mettre plus en valeur que l'état qu'il a embrassé; il sied à son esprit et c'est avec beaucoup d'avantage pour lui qu'il y a plié toutes ses manières. Nous avons beaucoup parlé de vous, lui avec infiniment d'intérêt, et moi? vous savez si j'y mets mieux que tout cela. »

« Rome, 17 décembre 1823.

» . . . . . Comment vous peindre la vivacité de toutes les impressions qui se sont succédé à ma première excursion dans Rome? Cette charmante variété d'aspects, cet intérêt croissant à chaque pas! Je me croyais dans un monde nouveau et j'avais raison, car Rome comprend dans sa vaste enceinte tout ce qu'il faut ailleurs aller chercher au loin, et la ville et la campagne, tout le bruit de la foule et les plus silencieuses solitudes. Et cependant aucune transition n'est brusque ici; vous n'apercevez nulle part ce fatigant mélange d'objets discordants entre eux : on dirait que tout y est ménagé pour donner plus

(1) Ambassadeur de France près le Saint-Siége.
(2) Depuis cardinal et archevêque de Besançon.

d'unité au tableau, pour en rendre l'étude plus facile. Saint-Pierre, le Vatican et toutes les appartenances forment un tout complet. Au retour du mont Palatin, séjour des Césars, s'étendent ces cirques, ces hippodromes, ces thermes qui accompagnaient leurs palais, et toute la république vit encore dans ce Forum, dans ce Colysée qui y touche. Non-seulement les objets sont grands et intéressants par eux-mêmes, mais leur ordonnance est poétique et belle. Toutes les époques de l'histoire sont là en présence, séparées et distinctes : il semblerait que chacune d'elles a voulu imprimer son caractère aux monuments qui en restent, avoir un horizon qui lui soit propre, et pour ainsi dire une atmosphère particulière. On sent ici un besoin de vivre dans le passé qui combat étrangement ce penchant naturel à l'homme de s'élancer dans l'avenir; il est aux prises avec ses deux éternités, et le présent, auquel pourtant il n'échappe pas, plus que jamais lui paraît fugitif et misérable. Je vous demande pardon de ce petit bout de sermon ou d'épopée : il faut se taire sur Rome ou rendre les mouvements qu'elle renouvelle sans cesse. »

« Rome, 9 janvier 1824.

» . . . . . Je suis toujours plus contente de Rome, du genre de vie que j'y mène et qui est un peu celui d'un écolier qui vient vivre sur les lieux avec les gens qu'il a rencontrés dans ses livres. Tous mes goûts, qui ont sommeillé longtemps sans s'éteindre, ont repris une activité nouvelle; j'ai trouvé ici en tous genres de grandes ressources, et je recueille en calme et en bien-être l'effet naturel d'un véritable accord entre nos sentiments et nos

pensées avec les objets extérieurs. Cette dernière épreuve est décisive pour moi ; je vois clairement aujourd'hui ce que la défiance de moi-même ne me laissait qu'entrevoir, c'est que la vie la plus retirée et la plus sérieuse est la seule qui me convienne parfaitement. Cette découverte me suivra à Paris, le lieu du monde qui m'attire davantage et dont le souvenir gâte toutes mes jouissances. En vérité, on ne saurait lui offrir un plus magnifique holocauste que toutes les séductions sacrées et profanes de la Ville éternelle. Quand il n'y aurait que le charme du climat, le sacrifice serait déjà de quelque valeur. Jusqu'ici nous n'avons pas eu de gelée, à peine quelques jours où nous n'ayons pas joui d'un soleil qui brille dans toute sa gloire. L'hiver ici n'empêche pas plus le beau temps que les peines dans la jeunesse ne sont un obstacle au bonheur. Je fais sans cesse des promenades délicieuses dans ces belles *villas* qui sont aux portes de Rome, et qui ne ressemblent pas plus aux maisons de campagne de France ou d'Allemagne que Rome même ne ressemble aux autres capitales. Tous les jardins ici sont calculés sur la saison où partout ailleurs on renonce aux beautés de la nature; tout y est planté d'arbres verts; les chênes, les cyprès, le pin d'Italie, le plus pittoresque des arbres, y abondent. Tous les murs sont tapissés d'orangers, de citronniers qui, sans rien perdre de leur riche feuillage, sont couverts de leurs fruits et on y foule un gazon digne du printemps. Des eaux toujours jaillissantes, cette profusion de marbres, ces belles lignes d'architecture, cet horizon de montagnes que l'on croirait transparentes, sont comme des beautés qu'il faut venir chercher à Rome, et dont rien ne saurait donner l'idée. Si l'on pouvait se

rendre indépendant de ces impressions que l'on ne transplante pas et qui nous attachent au lieu qui les a fait naître, c'est sûrement ici que l'on dresserait ses tabernacles, et je ne suis point étonnée que Rome ait été dans tous les âges la patrie de ceux qui n'en avaient plus, les vrais Champs-Elysées de toutes les ombres du pouvoir et de l'existence sociale.

» Je ne vous ai parlé dans ma lettre que de délices; j'aurais pu tout aussi bien vous parler d'une peine que chaque courrier accroît... »

« Rome, 1er février 1824.

» . . . . . Hors les choses, je vis peut-être davantage à Paris qu'à Rome; lorsque je reviendrai, rien donc n'en aura été interrompu. Dieu veuille que hors de moi rien ne soit changé! Jamais je n'ai ressenti davantage le besoin de soigner les affections et de reprendre les habitudes qui doivent être celles de ma vie. Malheureusement le besoin de la fixité n'est qu'en moi, et le germe de toutes les incertitudes est dans les circonstances qui m'enveloppent de toutes parts...

» . . . . . Les considérations les plus impérieuses pèsent sur moi; vous vous les expliquerez facilement, et la seule chose que je crains que vous n'entendiez pas, c'est tout ce qu'il m'en coûte. »

On a remarqué le sentiment d'identification avec la France qui ressort de toutes les correspondances de Mme Swetchine. Nous en trouvons un trait de plus dans une lettre adressée à Mme la duchesse de Damas.

« Rome, 9 février 1824.

» Je dois à M. Dorian, Madame, une des plus grandes jouissances qui puissent m'être accordées, celle de m'entretenir de vous avec quelqu'un qui sait m'entendre, et de recevoir une marque de cette bonté si précieuse à mes yeux qu'elle m'inspire autant d'orgueil que de reconnaissance. Dans les souvenirs de cette France qui gâte pour moi tout ce qu'elle ne me donne pas, le vôtre, Madame, se lie à des regrets auxquels le passé même n'est pas étranger; tous les moments dont je n'ai pas assez profité se présentent à ma mémoire, et si je n'étais trop punie, je m'en demanderais un compte plus sévère. Votre indulgence pour moi qui profane, permettez-moi de le dire, des expressions auxquelles je ne puis rendre leur véritable force qu'en vous les appliquant, ne s'explique que par la vénération profonde que j'aurais voulu vous témoigner davantage. Je ne crois pas, Madame, vous avoir jamais quittée sans me dire que rien n'aurait été plus utile et plus doux que le contact habituel d'une personne si accomplie. J'ai partagé votre joie et celle de Madame votre fille, du retour de M. votre petit-fils (1) et de sa brillante conduite. C'était le dédommagement qu'il vous devait à toutes deux de tant de soins et de sollicitude, et c'est assurément là un heureux échange. Je n'ai pas été plus indifférente à ce concours d'événements qui recommencent si glorieusement l'histoire de l'ancienne France, et c'est avec un cœur qui lui appartient que j'ai célébré

(1) Le marquis de Vogué, qui venait de se distinguer dans la campagne d'Espagne.

tous ses succès. Hélas! Madame, je vis toujours au milieu de vous, et d'une manière si active que trop souvent elle me rend incapable de jouir de ce qui m'est offert. »

C'est encore la correspondance avec Mme de Montcalm qui va nous donner la suite du séjour de Mme Swetchine en Italie.

« Rome, 13 février 1824.

» . . . . . Si j'avais dix ans de moins, je ferais bon marché d'un si court intervalle; mais quand l'avenir échappe, il se concentre dans chaque moment qui s'anime ou se décolore, selon qu'il s'enchaîne ou non aux intérêts qui dominent notre vie.

» Quand on s'est quitté soi-même de bonne foi et qu'on est fort décidé à ne pas se reprendre, je ne sais quelle onction douce et suave se mêle à toutes nos peines et nous rend cette élasticité qui nous relève sous les coups qui auraient dû nous briser. Il m'est si incommode de m'être faite si exclusivement française par le cœur, que je n'omets rien pour devenir tout à fait italienne par l'esprit. J'aborde Rome par tous les bouts : je mène de front toutes ses ressources, je m'enfonce dans sa littérature, je m'initie aux mystères et aux prodiges de ses monuments et de ses arts, j'étudie son histoire sous cet admirable ciel qui semble ressusciter tout ce qu'il éclaire. A chaque pas, ici, il faudrait s'arrêter pour connaître et pour méditer. Je vous ai déjà dit qu'ainsi que l'ancien peuple romain, toutes les fêtes que je me donne sont en plein air, et que, quant à la société, ma réclusion est complète. Le soir je ne bouge pas plus de mon fauteuil que vous de votre canapé, et c'est sans envie que j'écoute le récit de tous les

plaisirs qui se succèdent et que le carnaval va faire dégénérer en vrai délire. On vient de donner une fête charmante chez l'ambassadrice d'Autriche (1) ; deux comédies françaises entre autres, et sur huit ou dix hommes qui y jouaient, il n'y en avait pas deux qui fussent de la même nation, et pas un seul qui fût Français, ce qui tendrait tout au plus, comme vous voyez, à vous convaincre toujours davantage de l'universalité de votre langue. Une fois la semaine il y a comédie anglaise jouée par la meilleure compagnie de Londres. Elle réussit assez, sauf un essai de musique anglaise bien propre à révolter des oreilles italiennes. Il y a tous les soirs opéra, bal, ou une réunion très nombreuse qui commence toujours par les cardinaux que l'on ne peut se dispenser d'inviter à toutes les fêtes que l'on donne. Ils dégrossissent le bloc et puis s'en vont si le genre de la fête ne leur convient pas. Le duc de Rohan, que je voudrais déjà voir cardinal, est forcé par les habitudes de ce pays-ci de quitter un peu les siennes, et il met sa vertu à se plier à l'usage, à se faire au monde, comme il l'a mise à s'en séparer. Il jouit ici de la considération la plus méritée, et s'il obtient la grâce dont on parle, elle rencontrera encore plus d'assentiment à Rome qu'à Paris. Le duc de Laval est de tout; Mme Récamier n'est de rien et paraît préférer sincèrement la vie retirée. Je ne crois pas qu'elle ait visé à l'effet, et c'est heureux, sa beauté et sa célébrité étant sur leur déclin: les débris ne font guère de sensation dans un pays de ruines. Il semble que pour être attiré à elle il faut la con-

(1) La comtesse Appony, née Nogarola, plus tard ambassadrice à Paris, et qui y a laissé un durable souvenir.

naître davantage, et après de si brillants succès, rien assurément ne saurait être plus flatteur que de compter presque autant d'amis qu'autrefois d'adorateurs. Peut-être, cependant, sans que je veuille ôter à son mérite, que si elle avait aimé une seule fois, leur nombre à tous en aurait été considérablement diminué. La passion, exclusive de sa nature, atteint bien plus encore la vanité de ceux qui espèrent que leur sensibilité... »

« Rome, 16 mai 1824.

» . . . . Paris ne doit rien valoir à un jeune homme qui a fini ses études et qui n'est pas encore à l'âge où l'on songe à les recommencer. C'est dans cet intervalle cependant que se forment les goûts, les habitudes, et il est important de l'occuper d'une manière qui ne soit pas tout à fait inutile. A moins de voyager comme M. de Humboldt, j'ai toujours pensé que les voyages étaient la partie frivole de la vie des gens sérieux ; mais aussi, c'est la partie sérieuse de la vie des gens du monde ; quoi qu'on fasse, on y apprend toujours quelque chose, quand ce ne serait pour un Français que la substance de ce vers :

» Plus je vis l'étranger, plus j'aimai ma patrie.

» Le séjour de Rome a encore beaucoup ajouté à ma tendresse pour mes neveux qui sont vraiment charmants. Les deux aînés m'attachent particulièrement et, quant à leur caractère, leur excellente direction, ce sont presque des hommes faits, je dirais des hommes estimables, si ce mot pouvait aller avec leurs faces de chérubins.

» ..... Nous comptons partir dans quelques jours pour

éviter, dans le nord de l'Italie, l'extrême chaleur. Nous commençons par Bologne et Venise pour finir par Milan et les lacs. De tous les points de l'Italie, je suis sûre que Rome attirera toujours mes vœux : on y vit encore moins au milieu de ses frères qu'au milieu de ses ancêtres, ce qui mêle quelque chose de filial à toutes les impressions.

» Vous me demandez si j'ai été contente de la semaine sainte. J'en ai admiré la pompe, rendue cependant fort incomplète par l'absence du Pape (1). Mais l'imagination devine ou dépasse si aisément tout ce qui est de la magnificence, que la surprise n'a rien ajouté à mon admiration, si j'en excepte sa musique dont le caractère solennel et religieux et l'étonnante exécution sont au-dessus de tout éloge. Cette musique fait rêver avec Pythagore à l'harmonie des corps célestes et à toutes les merveilles qu'on lui attribue dans les premiers âges du monde : c'est vraiment le sublime et le sublime du langage des anges ; passez-moi des expressions qui vous paraîtront hyperboliques, en faveur du ravissement que vous auriez, j'en réponds, partagé avec moi ; il ne s'est pas étendu à tout le reste et c'est au moins une preuve de ma sincérité. J'avoue que si j'étais consultée, j'exigerais plus de calme, plus d'ordre dans les solennités religieuses que n'en peut comporter une foule bruyante qui se précipite brusquement d'une chapelle à l'autre et qui fait céder toutes les convenances aux besoins d'une avide curiosité. Je voudrais aussi que le culte ne réunît que des intelligences soumises, si ce n'est des cœurs vraiment unis, et je vous

(1) Léon XII venait de remplacer Pie VII.

avoue que cette foule d'étrangers dédaigneux et moqueurs m'a fait regretter plus d'une fois qu'un appât quelconque les attirât parmi nous, dans un temps surtout où l'on aimerait tant pouvoir oublier l'esprit de contradiction, d'erreur et d'orgueil.

» Rome se dépeuple journellement, d'étrangers s'entend, car les Romains ne lui préfèrent jamais les eaux, ni les voyages, ni la campagne. »

CHAPITRE XI.

EXCURSION A CARLSBAD. — RETOUR A ROME. — SUITE DE LA CORRESPONDANCE AVEC LA MARQUISE DE MONTCALM. — LETTRES A MADEMOISELLE DE VIRIEUX, A LA COMTESSE DE SAINT-AULAIRE, AU DUC DE LAVAL-MONTMORENCY ET A MADAME RÉCAMIER. — EXTRAITS DU JOURNAL DE VOYAGE.

La saison des grandes chaleurs était proche. La maladie de foie dont Mme Swetchine ne guérit jamais la faisait déjà cruellement souffrir, et les médecins lui prescrivirent de gagner par le nord de l'Italie, les eaux de Carlsbad, en Bohême. Mme Swetchine obéit à cette prescription sans savoir si, après la saison des eaux, elle reprendrait la route de France ou celle de Rome, sa décision demeurant subordonnée au motif qui avait déterminé son départ. Deux lettres seulement nous donnent quelques détails sur son séjour à Carlsbad.

A MADAME LA MARQUISE DE MONTCALM.

« Carlsbad, 3 août 1824.

» . . . . . La défense d'écrire pendant ma cure est accompagnée de si terribles menaces que, hors les lettres d'affaires et celles que je ne puis ajourner sans préjudice, toutes mes correspondances sont suspendues, et je marchande avec moi-même pour le billet le plus court. Mais d'apprendre que vous êtes souffrante, que vous vous apercevez de mon silence m'ôte toute possibilité d'attendre davantage et je vous écris aujourd'hui, comme j'aurais couru chez vous pour vous dire ce qu'il y a pour vous dans mon cœur et tout ce qu'il lui en coûte de ne pas convertir en actions ces sentiments tendres et sincères qui vous sont si peu profitables.

» J'ai trouvé ici fort nombreuse compagnie, et offrant à ceux qui y auraient apporté quelque bonne volonté de précieuses ressources; mais les nouveaux visages font peur à proportion du goût qu'on a pour les anciens, et ma sauvagerie, vaincue sur quelques points, ne l'a pas été assez pour que ma vie ici ne se trouvât pas habituellement séparée de celle des autres.

» Vous savez déjà qu'après avoir désespéré de retrouver Mme de Nesselrode, j'ai eu le bonheur de la posséder ici, et de garantir son amitié et la mienne des tristes effets des séparations indéfinies. Elle m'a bien demandé de vos nouvelles et recommandé de la rappeler à votre souvenir. Adieu, cette lettre n'est qu'un certificat de vie, mais bien sûrement, avant de quitter Carlsbad, ou plutôt Saltzbourg, où je dois m'arrêter quelques jours,

je reprendrai la bonne et chère habitude de vous écrire régulièrement, et j'y ajouterai celle de ne point me rendre dépendante de votre silence : ma propre impulsion suffit pour que je me passe de la vôtre. Quand vous serez assez bonne, assez juste pour m'écrire, adressez-moi vos lettres à Rome ; je n'y retournerai guère qu'au mois d'octobre, mais ma sœur, plus rapprochée de moi, saura mieux le lieu où il faudra me les adresser. »

A MADEMOISELLE DE VIRIEU.

« Carlsbad, 21 août 1824.

» . . . . . Nous avons ici M. de la Ferronnays, que je ne connaissais pas et qui me plaît tout à fait ; le hasard nous a bien servis tous deux : je vous ai nommée, je ne sais plus à quelle occasion ; il s'est écrié qu'il vous connaissait, et m'a parlé de vous avec un intérêt et surtout une pénétration et un tact qui appartiennent autant au cœur qu'à l'esprit.... »

De retour à Rome, Mme Swetchine rend compte avec détail à Mme de Montcalm, de la situation qui prolonge son séjour en Italie, puis elle ajoute :

« Rome, 9 novembre 1824.

» . . . . . Il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit, mais cette fois-ci, je ne suis pas inquiète de vos conclusions. D'abord parce que vous ne me croyez pas très contente, et puis par la joie que j'éprouve de pouvoir fixer mon retour aux premiers jours du printemps, sans rien faire de déraisonnable, j'ai pu renoncer à

d'autres projets, faire plier tout le reste enfin à mon désir toujours croissant de me retrouver en France. Vous conviendrez que travailler dans ce but est bien mieux qu'écrire.

» . . . . . Ce que j'ai vu avec douleur, c'est que vous avez encore mortellement souffert, sans qu'aucune consolation profonde et intime soit venue à votre secours. Vous cherchez encore dans cette misérable vie ce qu'elle ne peut vous donner. Pour y trouver l'aliment dont vous avez besoin, il faudrait que votre cœur fût moins exigeant, ou votre intelligence moins pénétrante. Toutes nos facultés développées à un trop haut degré doivent nécessairement finir par se replier sur elles-mêmes, si elles ne se perdent pas dans l'infini. Il faut qu'elles nous arrachent à nous-mêmes, ou qu'elles ravagent tout au dedans.

» J'ai l'espoir de passer une partie de l'hiver avec Mme de Nesselrode, ce qui me fait une vraie joie. Elle doit venir ici vers le milieu du mois prochain et je compte faire avec elle le voyage de Naples. »

A MADAME LA COMTESSE DE SAINT-AULAIRE.

« Rome, 7 décembre 1824.

» J'ai reçu votre lettre et il m'est bien doux de m'assurer ainsi, au moins de temps en temps, de votre souvenir. J'y réponds par tout le mien, mais vous seule y avez quelque mérite ; hors de Paris les absents se perdent dans l'ombre, tandis que pour ces mêmes absents Paris est le seul point éclairé du tableau.

» Combien je regrette que vous ne vous soyez pas mise

à la tête de la caravane de compatriotes qui vient d'arriver : M. et Mme de Montmorency, Mme d'Hautefort, etc. ; je ne les ai pas vus encore, mais le duc de Laval doit nous réunir demain. On passe le mont Cenis en tout temps ; armez-vous d'un peu de courage et venez nous surprendre. A l'exception d'un mois ou six semaines que je compte donner à Naples, je passerai à Rome tout l'hiver, pour reprendre la route de Paris au commencement d'avril.

» On vit ici dans une indépendance parfaite, beaucoup plus grande à mon avis que cette liberté de Paris tant vantée, par cela même que la société offrant moins de séductions, on échappe plus aisément à son goût pour elle, et à l'attention générale. D'ailleurs si on était tenu à quelque chose, ce serait envers des étrangers, car les gens du pays ne font rien pour accueillir et on ne les rencontre guère que dans les foules qui sont ici toute la société. La nôtre est fort nombreuse et se compose presque toujours des mêmes personnes parmi lesquelles je ne veux pas oublier auprès de vous M. Blank, Napolitain que vous avez vu à Paris et qui sait apprécier pleinement le charme de votre esprit. C'est un homme fort spirituel ; je ne suis pas toujours de son avis, mais hors du cercle des idées dont l'ensemble fait la vie de l'intelligence, la médiocrité et le manque de bonne foi sont seuls insupportables : la vraie distinction force toujours par quelque bout au contact et à l'approbation. Je ne doute pas que vous ne trouviez ici même dans les personnes beaucoup de ressources. Cette vie commune dont vous êtes inquiète reprend bientôt ses droits. On s'accoutume si aisément à tout ce que la grandeur peut avoir de plus solennel ! On finit si sûrement

par dîner et dormir à Rome, qu'il y a une foule de gens qui ne font que cela. Je n'ai point connu lord Byron et je l'ai pleuré : c'est probablement l'histoire du plus grand nombre. La remarque que vous me faites me paraît bien juste : une vertu sévère est seule digne de s'associer à des succès héroïques, comme il faut des voix pures pour chanter les malheurs de Sion. L'adoption de sa fille par les Grecs ne vous a-t-elle pas rappelé un peu la fille de la nation? L'ordre naturel est seul interverti. On a commencé par la parodie. L'abandon des Grecs sera toujours une tache ineffaçable; jamais la prudence du siècle n'a mérité autant d'être flétrie. Les gouvernements reculent devant une entreprise hasardeuse peut-être, mais impérieusement commandée, comme nous reculons devant des sacrifices nécessaires. Eh bien! qu'arrive-t-il? C'est que Dieu nous arrache ce que nous ne donnons pas. Je ne serais nullement étonnée que la guerre suivît une si honteuse inaction; j'en serais bien aise, parce qu'il faut désirer que tout le monde fasse bien; d'une autre part, je désirerais que les Grecs faisant bien et toujours mieux se passassent de tout le monde.

» J'ai bien joui de cette espèce de trève consentie spontanément par tous les partis en France. Les actes du nouveau règne (1) ont dû étonner et satisfaire à la fois; mais ce n'est pas par des faits, quelque honorables qu'ils soient pour le pouvoir, que l'on peut expliquer un si vif et si général enthousiasme, le charme de la nouveauté y a bien sa part. N'avez-vous pas été bien contente de l'article de M. de Salvandy sur Saint-Denis? Il m'a paru

(1) Avénement du roi Charles X.

admirable. Dans le moment où il écrivait, la fusion était toute faite dans son esprit.

» Ma sœur me charge de mille souvenirs pour vous. Elle est mère de famille plus que jamais ; ses enfants sont charmants, je les aime à la folie, et si jamais je suis pape, je sens que j'aurai beaucoup de peine à échapper au *népotisme*.

» Adieu, écrivez-moi pour me dire que vous venez; si vous ne venez pas, écrivez-moi encore pour me consoler de ce triste ajournement. »

Vers la même date, Mme Swetchine adressait à Mlle de Virieu la touchante confidence que l'on va lire :

« Depuis que je vous ai écrit, j'ai reçu le sacrement de la Confirmation, qui n'est pas valide reçu dans l'Église grecque. J'y ai pris le nom de Jeanne à l'intention de S. Jean l'Évangéliste, pour qui je me suis toujours senti une dévotion particulière. J'ai balancé un peu entre ce nom et celui de Marie; mais je comprends encore mieux l'ami que je ne puis espérer comprendre la mère, et le premier l'a emporté. »

Au milieu de tant d'émotions de toute nature, Mme Swetchine ne pouvait oublier son amie, la comtesse Edling. Celle-ci avait accompli un grand changement d'existence. L'Allemagne avait été diversement agitée durant les années qui virent éclater les révolutions d'Italie et d'Espagne. Le comte Alexandre Stourdza avait été insulté et menacé de mort dans l'accomplissement de son devoir comme représentant de la Russie; la comtesse Edling conçut dès lors un vif désir de s'éloigner de

Weimar et de rentrer dans sa patrie. Mais ce n'était pas pour y affronter d'autres orages ni de nouvelles difficultés politiques. Les pensées de vie méditative que nous avons déjà vues percer à travers la correspondance de Mme Swetchine s'étaient développées et avaient mûri; le comte Edling n'y répugnait pas : tous les deux prirent donc, en 1823, la résolution d'habiter leurs terres de Russie Blanche et d'adopter pour séjour d'hiver la florissante ville d'Odessa. L'Empereur et l'Impératrice, qui avaient tant de fois entendu la jeune Roxandre Stourdza manifester ses pensées de charité et de civilisation chrétienne, voulurent du moins qu'elle emportât dans sa retraite la consolation et la puissance de se livrer à son inclination. Dix mille déciatines de terre lui furent gratuitement concédées par la couronne au-delà du Dniester, dans les vallées naguère parcourues sans être fécondées par la race nomade des Tartares du Boudjac. Le comte et la comtesse Edling défrichèrent un sol inculte, plantèrent des sapins et des vignes, élevèrent des villages dans un désert privé jusque là de cultivateurs, de chaumières et d'eau. Ils y créèrent ensuite pour eux-mêmes une vaste habitation nommée Mansir, et au milieu des travaux qu'ils ne cessaient de diriger, entourés des heureux qui se multipliaient au loin, y fixèrent leur résidence. C'est là que lui fut adressée la seule lettre de Mme Swetchine, datée de Rome, qui nous ait été conservée.

« Rome, 1er décembre 1824.

» Ma chère Roxandre, je vis et je vous aime; voilà, ce me semble, ce que vous serez bien aise d'apprendre, voilà ce que j'aurai toujours besoin de vous dire. Si l'affection

ne nous avait pas unies une bonne fois pour toutes, elle ne se passerait pas ainsi d'habitude, le doute userait contré nous de cette force qu'il a pour décourager; mais il m'est si impossible de ne pas juger votre cœur d'après le mien, que c'est au fond de moi-même que je constate tous ses mouvements. Où en serions-nous, ma chère bonne amie, si le simple attrait, la conformité des goûts nous eût seule rapprochées? Dans tout ce qui ne fait que plaire, on est intéressé, on veut que chaque moment rapporte son avantage ou son plaisir; mais nous sommes touchées par l'âme, et le bonheur réel de notre liaison aurait encore moins duré qu'elle eût été aussi indissoluble. J'ai toujours votre petite bague au doigt. Ce symbole, fragile comme tous les symboles, ne me quittera jamais; il me survivra sans doute; mais je ne lui envie rien, car je suis sûre que le sentiment qui m'y fait mettre tant de prix lui survivra à son tour.

» Malgré le peu de chances en ma faveur, je nourris encore l'espoir de vous revoir, de vieillir avec vous. Cette chimère m'est si douce qu'elle se mêle à toutes mes consolations et que je l'appelle encore plus souvent pour remplir le vide de toutes celles qui me manquent. Cet établissement nouveau que vous projetez, cette civilisation toute religieuse que vous vous proposez d'appeler dans des déserts où sans vous l'homme ne serait pas, ou ne végèterait que pour son malheur, sourient à votre imagination qui se repaît de vertu. J'aime à vous voir aussi bonne, aussi élevée que vous-même, mesurant votre action sur votre caractère; et cependant, ma chère véritable amie, je porte avec impatience le poids de ces nécessités qui vous retiennent loin de moi. Si vous n'a-

viez pas échangé vos belles montagnes si vertes, si pittoresques, pour des plaines incultes, je vous aurais revue cette année, je vous reverrais peut-être l'année prochaine, et, au défaut de possibilités matérielles, l'espoir du moins m'en serait resté. Je vous admire d'avoir le courage d'entreprendre, j'ai à peine celui de continuer. Le jour me paraît si avancé, c'est si bien de ses derniers rayons que le soleil colore pour moi les objets qui me restent, qu'il semble toujours que c'est à peine si j'aurai le temps de regagner mon gîte.

» Vous serez étonnée de voir encore à ma lettre la date de Rome ; mon projet de l'année dernière était bien de retourner à Paris ; il n'y a rien eu de volontaire dans ma détermination, puisque je n'aurais pu jouir de mon indépendance apparente sans me condamner positivement. Il serait trop long de vous détailler ce conflit de motifs qui tous ont parlé à ma conscience. Cet été j'ai fait un long voyage dans l'intérêt de ma santé. J'ai quitté Rome que j'aime autant qu'on peut aimer un lieu auquel on ne rattache pas son avenir, pour aller chercher un peu de bien-être au fond de la Bohême. C'est folie que de vouloir guérir, surtout de trop répugner à souffrir, car enfin il faut que chacun fasse son métier, et souffrir est le nôtre. D'ailleurs, je n'ai jamais vu les parts aussi inégales qu'elles le paraissent quelquefois, surtout si on en retranche les maux dont nous sommes nous-mêmes les artisans. Les mieux traités sont ceux qui emploient les forces d'en haut pour maintenir l'équilibre avec celles d'ici-bas, et c'est avec une profonde reconnaissance que j'observe en moi, chère amie, comme résultat de tant de vicissitudes, le désir plus solide et plus sincère de ne m'oc-

cuper que d'une seule chose, pour faire moins mal toutes les autres.

» Cette lutte de la Grèce, si admirable, si héroïque, qui fonde en vous de si justes, de si saintes espérances, c'est aussi l'objet de mes vœux ardents. On est si distrait dans ce monde, tellement absorbé par l'intérêt personnel, que les intérêts généraux qui émeuvent davantage les esprits, n'y trouvent plus l'aliment convenable ; cela seul peut expliquer comment tout ce qui juge d'après soi, n'est point entraîné à une constante attention donnée aux efforts les plus purs, les plus louables dans leur principe, qui aient jamais été faits dans l'intérêt d'une cause sacrée. Les libéraux d'Europe, la plupart du temps me repoussent et m'indignent ; les libéraux de la religion et de l'indépendance nationale me paraissent, en Grèce, dignes de toute admiration. De tristes et dangereuses divisions, peut-être des ambitions individuelles, déparent-elles quelquefois un si noble essor ; mais où chercherait-on dans un monde d'imperfections, de vives clartés sans ombre et sans nuage ? J'ai toujours pensé qu'aucune cause ici-bas ne pouvait se soutenir à la longue, si l'on avait le malheur de toujours voir des hommes là où l'on ne doit chercher que des principes. Le dévouement de lord Byron et sa fin prématurée vous ont sans doute touchée : il était simple qu'un grand poète mourût là où la poésie est toute vivante ; mais comme me le disait quelqu'un (1), il semble que la Providence n'ait pas trouvé son caractère digne de donner de si beaux exemples.

(1) Mme de Saint-Aulaire, voir la lettre précédente.

» Adieu, dites-vous que ma tendresse pour vous est invariable. »

Mme Swetchine s'était flattée de revoir durant cet hiver la comtesse de Nesselrode; celle-ci fut fidèle au rendez-vous de son amie, et toutes les deux passèrent à Naples quelques semaines dont peu de souvenirs nous ont été conservés.

A MADAME LA MARQUISE DE MONTCALM.

« Naples, le 8 janvier 1825.

» Je suis ici depuis huit jours, presque enlevée par Mme de Nesselrode, sans qui j'aurais fait bon marché de Naples et de toutes ses beautés. J'ai l'esprit si peu libre qu'il me faut une grande force de volonté pour tirer quelque parti des choses, qui sont si loin de me tenir lieu des personnes... Vous auriez pitié de moi si vous pouviez voir mes combats, mes inquiétudes et ma peine. Placée au centre de mille intérêts qui se divisent, c'est avec mon expérience que je pèse toutes ces choses contraires, avec tout ce que j'ai reçu de sensibilité que j'apprécie tant de longues et profondes souffrances, tant de joies qui peuvent n'être que passagères... Que de choses dans ce monde qui ne se connaissent que par leur résultat, et que d'intentions droites et pures déjouées par une puissance au-dessus de nous! Cela seul qui nous appartienne est d'agir conformément à nos lumières et à ce désintéressement de nous-même qui est la seule raison du cœur. »

Mme Récamier était arrivée à Rome, accompagnée de son ami, M. Ballanche, et de son neveu, M. Charles Lenor-

mant. L'ambassade de France les fêta et le duc de Laval eut hâte de les mettre en rapport avec Mme Swetchine. Le premier jugement de celle-ci en fut promptement modifié, et céda aussitôt à l'attrait des sérieuses et rares qualités de Mme Récamier. Dès les premiers jours de décembre 1824, on lit dans un billet de Mme Swetchine adressé au duc de Laval :

« Je ne veux pas attendre que vous veniez pour vous remercier de la visite que j'ai reçue et que mon intention était de prévenir... J'ai trouvé votre amie telle que vous me l'aviez dépeinte ; vos portraits sont plus que ressemblants, ils ont toute la physionomie et toute la grâce du modèle. L'amitié est heureuse, quand elle fait deviner aux autres tout ce qu'elle sait elle-même.

» Mme de Nesselrode est un peu malade ; je vais passer la soirée avec elle, et je voudrais que vous eussiez la bonté de m'envoyer votre petit écrit sur la duchesse de Devonshire qu'elle désire connaître (1). Nous vous mettrons en tiers avec nous, et c'est une manière de mieux jouir du tête-à-tête. »

(1) Georgina Spencer, femme de lord Cavendish, duc de Devonshire, née en 1746. Elle fut auteur de plusieurs ouvrages poétiques. Delille a traduit en vers son passage du Mont Saint-Gothard, et lui adressa une épître dédicatoire dans laquelle on lit :

. . . . . .

Je crois voir à côté de l'aigle de Pindare
La colombe d'Anacréon.

(*Œuvres complètes de Delille*, t. 10.)

Mme Swetchine adressait de Naples à Mme Récamier la lettre suivante :

A MADAME RÉCAMIER.

« Naples, samedi.

» . . . . . Le plus beau temps du monde a favorisé notre voyage : point d'inquiétudes, point de retards ; enfin tout m'a paru bien, hors d'être partie En m'éloignant de Rome, à mesure que le ciel s'éclaircissait, que l'air devenait plus doux, je regrettais davantage de vous avoir empêchée de venir.... C'est comme cela cependant que je veux toujours faire avec vous ; il me semble qu'un sacrifice volontaire nous rachète toujours quelque peu des peines que nous craignons davantage.

» Je me suis sentie liée avant de songer à m'en défendre ; j'ai cédé à ce charme pénétrant, indéfinissable, qui vous assujettit même ceux dont vous ne vous souciez pas. Vous me manquez, comme si nous avions passé beaucoup de temps ensemble, comme si nous avions beaucoup de souvenirs communs ; comment s'appauvrit-on à ce point de ce qu'on ne possédait pas hier ? Ce serait inexplicable s'il n'y avait pas un peu d'éternité dans certains moments ; on dirait que les âmes en se touchant se dérobent à toutes les conditions de notre pauvre existence, et que, plus libres et plus heureuses, elles obéissent déjà aux lois d'un monde meilleur. Nous sommes arrivées hier à la nuit tombante : bientôt après la lune s'est levée sur cet admirable golfe ; aujourd'hui j'ai vu le lever du soleil, et c'est seulement pour vous écrire que je quitte ce ravissant tableau. Ce qui satisfait pleinement en nous le sentiment

du beau réveille aussi avec plus de force le besoin de bonheur qui ne s'éteint jamais qu'avec la foi au bonheur même ; on a beau se demander par quel mystère d'ingratitude l'admiration ne nous suffit pas ; s'il faut posséder tout pour jouir de quelque chose, la souffrance seule répond. Peut-être n'avez-vous pas senti cela comme je le sens ; quelquefois les cœurs les plus semblables résonnent différemment aux mêmes influences. Vous avez été bien bonne pour moi, bien bonne d'accent et de paroles ; mais ce qui a pénétré le plus avant, ce sont ces éclairs d'une confiance que vous ne vouliez pas encore me donner ; quand vous me connaîtrez davantage, ce ne sera plus alors qu'un acte de justice ; aujourd'hui, c'est une grâce et je suis comme bien des gens, j'aime mieux les recevoir que les mériter. Je donnerais déjà et de tout ce que j'ai et tout ce qui me manque pour vous savoir heureuse ; soyez-le sans moi, à la bonne heure ; mais pour vos peines, j'en réclame hautement le partage. Cette lettre, comme vous voyez, est simplement destinée à continuer notre dernière conversation, qui m'a laissé une impression si douce et si triste à la fois. Je ne vous dirai pas autre chose, parce que je n'ai pas pensé autre chose. On a trop des choses indifférentes pour les indifférents eux-mêmes.

» Adieu, rappelez-moi au duc de Laval que j'associe avec tant de reconnaissance aux sentiments que je vous dois. »

L'Italie produisait en Mme Swetchine son effet infaillible chez tous les esprits élevés. Son goût pour le travail était non distrait, mais stimulé par la diversité des spec-

tacles ; aussi, en dehors des pages tracées à la hâte dans sa correspondance, toujours partagée entre ses propres impressions et la préoccupation d'autrui, un volume spécial fut-il consacré aux galeries, aux études topographiques et archéologiques. Plusieurs passages de ce gros volume ne sont que l'analyse exacte d'un cours assidûment suivi à Rome près du célèbre professeur Visconti ; mais de temps à autre l'écolière prend la parole à côté du maître et c'est à celle-là seulement que nous empruntons quelques extraits.

« Je passe sous silence, dit-elle à l'une des premières pages, les richesses dont l'acquisition ne demande que du temps et de l'argent, pour arriver aux tableaux dont les descriptions ne lassent jamais ceux qui les ont vus *con amore*. Chaque tableau est une idée de plus, l'impression qu'il excite reste dans la mémoire comme un souvenir précieux qui se mêle aux mouvements de notre vie intérieure et nous les retrace tous. »

TURIN. — « Dans ce palais du roi de Sardaigne, plus chargé de dorures qu'aucun palais que j'aie vu, je ne me suis, selon mon habitude, guère arrêtée qu'aux tableaux. Voici ceux qui m'ont frappée davantage.

» Deux Van Dyck, l'un représentant les enfants de Charles Ier, l'autre Cromwell et sa femme. Admirables tableaux, mais qui font regretter que le même pinceau ait retracé Charles Ier et Cromwell.

» Deux tableaux, au-dessus de tout éloge, du Guerchin : L'enfant prodigue à genoux devant son père, implorant sa miséricorde. Le Guerchin a placé l'enfant prodigue de manière que son visage ne soit pas vu, dans la

même idée peut-être que le peintre qui voilait la tête d'Agamemnon.

» L'autre est tout ce que j'ai vu de plus admirable par la beauté des poses, la manière dont les figures ressortent et l'étonnante simplicité des draperies. C'est sainte Françoise debout, tenant un livre ouvert, et un ange à côté d'elle sur un plan plus avancé. »

GÊNES. — « L'architecture ne doit, pas plus que la statuaire, rien emprunter à la couleur; la beauté des couleurs, la vérité, la noblesse de l'expression pour l'une; la proportion, l'élégance, l'harmonie pour l'autre sont les beautés qu'elles doivent exclusivement poursuivre. Ce qui détruit l'unité d'impression peut servir au détail, mais jamais l'effet de l'ensemble. Chaque art a ses limites et il y a peu d'usurpations dans le monde punies aussi sévèrement que ce genre de transgression.

» Au lieu d'entrer dans la rue du faubourg St-Pierre-d'Arena, nous prîmes celle qui longe le rivage, et je n'exprimerai jamais l'émotion dont je fus saisie en apercevant à ma gauche la mer qui se déployait dans toute son admirable beauté. Le soleil s'inclinait déjà vers elle, ses rayons frappaient obliquement les vagues transparentes qui scintillaient de mille feux ; les eaux renfermées entre les deux môles étaient d'un vert chrysolite, et puis, vers l'horizon, se coloraient du bleu le plus pur ; une légère brise variait sans cesse leurs mouvements jamais semblables et toujours les mêmes. Après avoir passé la porte de la Lanterne, on embrasse d'un seul regard Gênes la superbe, on suit le centre qui sert de base à l'amphithéâtre formé par ses édifices, et à chaque pas, la surprise se mêle à l'admiration. Ici tous les rêves, tous

les prestiges sont dépassés; ici la parole qui a soumis à l'homme la majesté de la nature reçoit son entier accomplissement, comme aussi il est rappelé sans cesse, par la vue de l'infini, au sentiment de sa dépendance. Qu'il doit être grand à ses propres yeux quand il les jette sur ces vastes bassins où il retient, pour ainsi dire, la mer captive, sur ces vaisseaux, monuments d'une science progressive, d'un indomptable courage, sur ces palais que la terre a si longtemps recélés dans ses entrailles! Et, d'une autre part, devant l'infini de la mer et du ciel, devant les abîmes de son propre cœur, combien il peut se juger faible et impuissant !

» J'ai traversé aujourd'hui les célèbres rues *Nuova*, *Nuovissima* et *Balbi*, destinées sans doute à signaler les dernières limites que le luxe peut atteindre. J'ai regretté que tant de magnificence n'ait pas été laissée aux édifices publics; on a beau se dire que les particuliers qui ont bâti ces admirables palais, concentraient en grande partie les richesses du monde, que ces particuliers soutenaient des siéges, levaient des armées, etc., on se dit tout cela et on n'en conçoit pas davantage un tel faste, un tel emploi de ses trésors et ce n'est pas assurément par la certitude que nous en eussions fait un meilleur usage! Mais nos idées mesquines, bornées, qui des individus ont passé aux masses, ne conçoivent rien au delà de nos habitudes rétrécies. Les égoûts du peuple romain nous frappent autant et presque de la même manière que les palais des nobles Génois. Sacrifiant tout à l'intérêt si égoïste du moment, nous demandons comment l'on peut mettre cinquante ans à bâtir un palais ou continuer de génération en génération l'érection d'un édifice public.

Ah! si plus de raison et de prudence préside à nos desseins, ce n'est pas que nous nous oubliions davantage, c'est que notre seule crainte est de ne pas jouir assez tôt!

» Gênes rend paresseux. De sa fenêtre on y jouit trop pour qu'il n'en coûte pas d'aller chercher au loin ses curiosités. Le voyageur assez heureux pour plonger sur cette vaste mer, sur ce port magnifique qui en est comme le vestibule, sur cette forêt de mâts que les flots balancent sous ses yeux, ne peut pas s'en arracher. Le mouvement et la vie qui se jouent et se déploient sous mille formes diverses, ces légers bateaux qui se glissent entre les vaisseaux immobiles, ces voix confuses qui se mêlent au bruit sourd des vagues, les cris des matelots adoucis par l'espace, leurs costumes si pittoresques, leurs physionomies si expressives, cette mer si bleue, ce ciel si pur, cette vive lumière, ces brises si fraîches et pourtant si douces, ce cintre qui resserre le tableau afin de n'en faire perdre aucun détail, et tout cela un seul coup d'œil l'embrasse! Ici vraiment tout ce qui respire jouit, tout ce qui regarde est heureux! Il est sans doute un grand nombre de ports de mer qui offrent une vue étendue et variée, mais en outre d'une magnificence que l'on chercherait vainement ailleurs, les différents plans sur lesquels la ville de Gênes est bâtie, semblent comme autant de gradins disposés pour faire jouir ses habitants de l'éternelle *naumachie* qui se déploie à leurs regards.

» Quand c'est un souverain dont le bon plaisir bâtit une ville pour en faire le faubourg de son palais, bientôt elle est abandonnée, comme Postdam ou Versailles; quand au contraire, le commerce, l'intérêt des commu-

nications, la beauté d'un lieu et la richesse de son sol, déterminent l'emplacement, tout, après s'y être fait d'un mouvement libre et spontané, s'y perpétue et s'y conserve par l'intérêt de tous : les révolutions, la diminution des fortunes, le passage d'un maître à l'autre, toutes les vicissitudes enfin que subissent les États, laissent les choses à peu près ce qu'elles étaient. Gênes n'est plus Gênes la superbe et non seulement sa population, son commerce, son industrie, sont encore prospères, mais ses admirables palais, ses plus étonnants faubourgs retentissent encore des mêmes noms qui, malgré l'excessive réduction de leur patrimoine, se sont soumis à tous les sacrifices pour conserver ces monuments du luxe et de la richesse de leurs ancêtres. »

De l'admiration des palais et du panorama génois, Mme Swetchine passe à la visite de l'hôpital qu'elle examine surtout au point de vue des soins assurés au pauvre; elle se félicite de la décence et de la gravité des inhumations toujours accompagnées d'un aumônier.

« Les soins les plus tendres de la charité me semblent incomplets, dit-elle, s'ils ne suivent pas l'homme jusque dans son dernier asile. Le mépris de la dépouille du pauvre dans les hôpitaux de France m'a souvent contristée. Puisqu'on fait tant que de lui accorder un peu de terre, pourquoi lui refuser des prières et une dernière bénédiction? N'oublions pas que nous adorons celui qui met au nombre des œuvres pieuses d'ensevelir les morts, et ensevelir ici n'est pas les soustraire à nos regards, mais en confiant avec un religieux respect à la terre la semence

qui doit ressusciter glorieuse, hâter par la prière la délivrance qu'un jour, sitôt peut-être! on invoquera pour nous-mêmes.

» Le confortable des Anglais est juste l'antipode du luxe tel que les Italiens le conçoivent. Les vestibules, les escaliers et les galeries absorbent les palais; leurs églises sont plus vastes que les promenades ou les places publiques; l'héritier d'un nom illustre, dans le palais de ses ancêtres, n'est guère mieux logé que l'avocat qu'il paie ou l'artisan qu'il occupe; la privation de toutes les aises, de toutes les élégances, de toutes les recherches de la vie nivelle les conditions les plus séparées, et sous ce rapport il y a peut-être en Italie moins de distance entre le riche et le pauvre que partout ailleurs. Tous peuvent jouir en commun de cet admirable horizon, de ce ciel doux et pur sur lequel les nuages ne sont qu'un accident, de ces riches façades, de ces églises, fidèles images de ce ciel qui est le patrimoine de tous. »

FLORENCE. — « Près du Dôme se trouve la chapelle de la Confrérie de la Miséricorde. Cette société se forma en 1244, vers le temps où Florence voyait souvent réunis les deux fléaux de la peste et des guerres civiles. Une cloche de l'église avertit les frères qui habitent la ville; dès qu'on en a entendu le son, on quitte toute affaire, toute occupation pour se rendre à ce point de ralliement. Là, on est instruit de ce qu'on doit faire, et, soit qu'une personne se soit blessée dans les rues, qu'un ouvrier ait fait une chute, ou qu'un individu ait besoin d'être transporté à l'hôpital, les brancards-lits sont toujours préparés. Chaque frère endosse l'habit de pénitent noir, se couvre le visage et va faire son devoir. Presque tous les

jours j'ai l'occasion de voir ce pieux spectacle lorsque je vais m'asseoir sur un grand banc qui règne le long d'un mur parallèle à la cathédrale. Tous ces frères de la Miséricorde sont pour la plupart des jeunes gens de bonnes maisons de Florence. J'ai appris hier seulement que le Dante venait s'asseoir pour prendre le frais sur le banc que j'affectionne. »

« RAPHAEL. — La galerie du grand-duc de Toscane contient un nombre considérable de Raphaëls, et l'on peut étudier ici ce grand maître dans la diversité de ses manières et de ses sujets. Un prix immense s'attache aux chefs-d'œuvre pris en particulier, mais la variété ajoute à la valeur d'une collection, et si le génie est plus étonnant encore dans les hauteurs qu'il atteint que dans l'étendue qu'il embrasse, il est difficile de ne pas demeurer confondu en voyant un même homme aborder tous les sujets, toutes les manières, et y créer des modèles.

» Quel plus beau portrait que la Fornarina ! Mais ce n'est qu'un portrait, et Raphaël tout entier dans sa puissance d'imitation et non dans sa puissance de création. Il copiait avec une rigoureuse exactitude l'objet qui était sous ses yeux et même sans l'idéaliser, tant la nature du sentiment qui l'animait le tenait enchaîné dans le cercle de la beauté purement humaine. La Fornarina, quelque belle qu'elle soit, ne franchit pas le seuil des sens; son œil n'a que de l'éclat, c'est la femme!

» On a remarqué qu'il y avait de la Fornarina dans l'air de tête de la madona della Seggiola; mais quoiqu'à talent égal, quelle distance infinie entre les deux tableaux ! Ce n'est rien moins qu'un monde qui les sépare. C'est ainsi que le peintre, comme le philosophe, procède

du connu à l'inconnu, que du point culminant de la beauté terrestre il s'élève, à travers des espaces infinis, jusqu'à la beauté divine. Les deux beautés ici sont comprises par les deux amours. Il y a une grâce dans cette madona della Seggiola, une délicatesse de traits, une divinité d'expression, une harmonie de la couleur qui défiera éternellement les copistes les plus habiles. Rien n'égale la suavité de la tête de la Vierge, la majesté de l'enfant Jésus, l'onction, l'ardente dévotion dans celle de saint Jean. Tout est prophétique dans ces deux enfants : l'un déroule dans sa pensée les destinées du monde, l'autre y voue déjà toute la sienne.

» Un peu plus loin, ce même saint Jean n'est plus que l'enfant du désert et de la pénitence. On le voit debout, au milieu d'une nature sauvage; ses membres jeunes et gracieux sont pourtant déjà endurcis à la fatigue; son coloris est plein de vigueur : les intempéries qu'il brave ont chassé de son visage les teintes délicates de l'adolescence; sa bouche s'entr'ouvre pour annoncer le salut du monde, et le mouvement de ses sourcils exprime sa tristesse de parler trop en vain. Tous les temps se rencontrent dans son regard, son expression est à la fois naïve et sérieuse : c'est un enfant, et c'est un homme; c'est un homme par le dévouement, c'est un enfant par l'âge, et où sent toute la sagesse humaine confondue par une seule des pensées qui se lisent sur son front. D'une main il tient un rouleau qui contient peut-être la bonne nouvelle, et de l'autre il montre la croix, la croix qui n'est encore qu'un roseau brisé, roseau lumineux qui se détache sur un fond obscur.

» Les portraits de Léon X, de Jules II, du cardinal

Bibiena, du cardinal Inghérami, tous sortis du pinceau de Raphaël, se trouvent au palais Pitti. L'imitation ne s'est jamais élevée plus haut; ces figures se détachent et semblent prendre place dans la vie réelle.

» Mais ce qui est bien autre chose que la nature, c'est un petit tableau qui se trouve près de là, l'étonnante vision d'Ezéchiel, un des plus admirables poèmes que le génie de la peinture ait jamais conçus. C'est là vraiment une vision! Des torrents de lumière jettent le contemplateur dans l'éblouissement, il se sent saisi par le bras de feu qui soulevait le prophète; et ce n'est pas seulement la couleur qui étonne : le dessin de ce petit tableau est d'une énergie, d'une hardiesse, d'une richesse incomparables. C'est bien Jéhovah, c'est bien le vrai Dieu de l'Ancien-Testament qui s'est révélé à Raphaël, plus poète encore ici que peintre; c'est toute la sublimité de l'ode, une strophe répétée des divins concerts; ailleurs Raphaël a pu faire aussi bien, jamais il ne s'est élevé plus haut. »

« ANDRÉ DEL SARTO. — Le chef-d'œuvre d'André del Sarto c'est le tableau nommé *la Dispute des quatre docteurs*. La beauté de chacune des figures, la pureté du dessin, l'effet d'une couleur vivante portent l'admiration jusqu'au ravissement. Ici, André del Sarto est bien supérieur à lui-même; sa manière s'élève tant qu'elle se perd dans les hauteurs où l'individualité s'efface. Partout ne faut-il pas cesser quelquefois d'être soi pour devenir plus grand que soi-même? Les profondeurs de l'art ne sont-elles pas explorées aux mêmes conditions que les profondeurs de la morale? Un même dévouement, l'éloignement de toute vanité, de toute préoccupation frivole, le recueillement en lui-même ne sont-ils pas demandés à l'artiste? Ne

faut-il pas aussi qu'il se quitte pour vivre de son culte et de son amour? Qui n'a pas senti en approchant du sanctuaire des arts une sorte de respect, de calme religieux qui n'en manifeste pas moins la pureté de son principe, lors même que les objets offerts à la contemplation tendraient à la faire descendre ou à la profaner? Alors, c'est comme la force qui avait été destinée à la vertu et dont les passions s'emparent. La beauté dans un seul sens n'est-elle pas éternelle comme la vérité, et dès-lors quelle étroite alliance entre la religion et l'art! Et ces réformateurs orgueilleux dont l'incomplète loi en a proclamé la séparation, qu'ils ont été mal inspirés!

» Qu'on voie en étudiant l'essence de l'art, si les facultés par lesquelles il agit sur nous ne sont pas précisément celles que la religion saisit et domine avec le plus de puissance; que d'une autre part l'on examine si ce n'est point sur les chefs-d'œuvre religieux que l'art a appuyé presque toutes ses théories. Que ne doit pas la peinture à la religion et à la religion chrétienne! Que serait-elle sans elle? Elle compterait des David, des Téniers, des Wouvvermans, peut-être un Titien; mais aurait-elle eu un Raphaël, un Michel-Ange, un Dominiquin, un Guide, un Guerchin? Que l'on ôte aux peintres les sujets religieux, que leur restera-t-il? La froide histoire, la plus froide allégorie, des combats, la nature morte, des figures sans expression, ou la triste ressource de ces passions violentes si incompatibles avec la beauté et la dignité humaines. »

ROME. — « Qu'ils soient fondés ou non, les doutes que nourrissent beaucoup d'esprits sur la régularité des couvents d'hommes en Italie, ces préventions défavorables

ont été complétement épargnées aux maisons religieuses composées de femmes, et la calomnie même n'y a jamais été jusqu'à faire soupçonner un délit grave. L'urbanité, l'affabilité, la prévenance sans empressement m'avaient déjà frappée dans les moines italiens; je les retrouvai à un degré bien supérieur encore dans les couvents de femmes. Leur bienveillance est si affectueuse qu'elle gagne les cœurs, et si sincère qu'il serait impossible d'apercevoir la moindre trace de contrainte ou d'efforts. L'œil le plus exercé et le plus attentif ne surprendrait pas un seul mouvement qui ne fût cette charité dont le secret est d'être générale sans apparence de banalité.

» Leur horizon est resserré quant à la science humaine, mais en revanche leurs idées, en petit nombre, passent et repassent toujours dans la voie frayée à l'amour par la révélation divine, et on n'a rien à regretter avec ce que la piété enseigne. Elles montent, descendent et remontent incessamment ces merveilleux degrés qui ravissaient le sommeil du Patriarche; elles viennent s'asseoir au puits de la Samaritaine, gravissent le Calvaire, se reposent sur le Thabor, inondent de parfums et de larmes, avec Magdeleine, les pieds du Sauveur, ou adorent sa croix. Les retours qu'elles font sur elles-mêmes sont consolants; nul souci pour le lendemain, nulle crainte pour le terrible lendemain qui se lève dans l'éternité. Les mêmes heures ramènent les mêmes travaux sous l'impression d'une même pensée, elles savent qu'elles n'ont voulu qu'une chose, la chose nécessaire, et cette perle précieuse, elles la possèdent. Aucun doute, aucune inquiétude ne les travaille : le symbole de leur foi est aussi simple que le symbole des vertus qu'elles exercent; humbles plantes,

comme dit S. François de Sales, qui ont cru à l'ombre de la croix.

» Et l'avenir ! il ne saurait troubler leur joie et leur inaltérable paix, car elles n'ont point de passé et par conséquent point de souvenirs ou d'objet de comparaison. La lumière du monde ne pénètre chez elles que comme le faible crépuscule, et tout ce qui s'écarte de leurs idées leur paraît à la fois malheur et danger. Que les gradations sont pour une religion d'admission difficile ! La vérité incomplète est mensonge pour elles comme l'erreur grossière, et hors l'alternative d'être dans le monde ou de n'y être pas, elles n'apprécient presque rien. Sans doute, ce positif, ces couleurs tranchées ne tournent pas au profit de l'étendue, de la flexibilité de l'intelligence ; mais d'une autre part, n'est-ce pas ce qui garde la vérité dans toute son intégrité, et n'y a-t-il pas toujours un peu de danger à si bien comprendre ce qu'on doit combattre ? L'Italienne, élevée et mûrie à l'ombre des cloîtres, peut bien avoir une moindre part dans la noble liberté humaine, mais cette part lui est rendue en sécurité ; sa place est entre la vertu militante et le bonheur que les anges ne peuvent plus perdre.

» Une des preuves de la vérité du catholicisme, c'est de répondre si bien à la nature exclusive de notre cœur. Les autres communions croient simplifier la religion, la rendre plus accessible, plus acceptable, en étendant à tous les promesses faites par son divin Auteur, et c'est bien étrangement méconnaître nos véritables besoins. Plus une règle est positive, exclusive, austère, exigeante, et plus elle a pour nous d'attrait, par cet instinct vague qui nous fait sentir combien notre mobilité a besoin d'être

fixée, notre mollesse d'être guérie, notre pensée ramenée et assujettie. On ne s'attachera jamais passionnément à une religion qui trouvera que les autres la valent, et le Dieu jaloux le savait bien. Du moment où une chose n'est pas, je ne dis pas seulement la meilleure, mais la seule complétement bonne, pourquoi choisir, préférer, concentrer et ne pas laisser fractionner son hommage et son amour? L'esprit de corps, pour réaliser de grandes choses, s'est toujours emparé de cette force de concentration; il a mis toujours son énergie à se resserrer au dedans, pour ajouter au dehors à l'intensité de son action. Le langage même s'en est ressenti. Ainsi, dans la religion dont l'universalité embrasse tout, il y a néanmoins, selon l'expression des religieux des différents ordres monastiques, la religion de saint Dominique, la religion de saint François, la religion de sainte Thérèse, et tout court, la religion qui, dans la bouche du religieux, souvent ne veut plus dire que la règle de son ordre, à ses yeux le type, l'abrégé de la vérité et de la perfection ici-bas. »

« REGINA CŒLI, COUVENT DE CARMÉLITES DANS LA LUNGARA. — C'est le premier couvent que j'ai vu à Rome, et j'ai été bien aise de commencer par les Carmélites, juste et libre hommage que je rendais à sainte Thérèse, leur fondatrice. On est tellement saisi, à Rome, par l'impression du néant de toute grandeur humaine, qu'on est plus préparé qu'ailleurs aux sacrifices du dévouement chrétien. On s'y familiarise avec les voies extraordinaires, comme on dit, voies si simples et si nécessaires aux yeux de tout ce qui croit! Les saints qui ailleurs ne sont presque que des types, des êtres fantastiques dont les vertus idéalisées se perdent dans une perfection qu'on ne peut ni suivre, ni imiter, à

Rome redeviennent ce qu'ils sont, ce qu'ils ont toujours été, les vrais ancêtres des fidèles, leurs précurseurs, parfaitement semblables à eux, et seulement leurs protecteurs et leurs modèles. Quand vous sortez des Catacombes, vous sentez mieux l'impérieux besoin qui poussait les âmes d'élite à cacher leur dévouement dans la vie comme les martyrs ont caché le leur dans la mort, et vous passez alors d'un sacrifice à un autre en reconnaissant que celui qui consume lentement l'holocauste n'est pas le moins méritoire.

» Avant d'entrer dans ce couvent de la Lungara, mon esprit n'était préoccupé que de la sainte autorité de la règle, de cette rigueur qui s'étend jusqu'aux moindres détails et qui semble calculée pour substituer partout la grâce à la nature. Je croyais bien que je les trouverais heureuses; quel est le cœur touché de Dieu qui ne conçoive la félicité pieuse jusque dans la souffrance! Mais je me les représentais attristées comme on l'est par les graves pensées, les émotions fortes qui font ployer notre pauvre cœur. Quelle fut ma surprise, en me voyant entourée de visages radieux et sur lesquels venait se peindre, dans une sorte d'immobilité, cette sécurité qui est la joie de la vertu! A peine les premières politesses faites et rendues, l'aisance et la cordialité vinrent remplacer le léger embarras qui accompagne toujours les contacts nouveaux; bientôt une joie franche, enfantine et folâtre s'exprima dans toutes ces saintes filles et se communiqua à celles qui ne portaient, hélas! au milieu d'elles ni des âmes aussi pures, ni des cœurs aussi contents. Nous restâmes près de trois heures ensemble, et j'emportai de Regina cœli la conviction qu'après le mérite de vouloir cela seul

qu'on ne peut acheter trop cher, rien ne valait l'avantage de bien savoir ce qu'on veut.

» L'aspect de ces retraites religieuses conduit à un rapprochement singulier entre les dispositions de leurs parties matérielles, et les idées des anciens. Quoiqu'on puisse être assez étonné d'avoir à rappeler les anciens Romains à l'occasion de pauvres religieuses, il est certain que leurs habitations sont calculées sur le plan des institutions antiques. Ainsi, chez les anciens, l'individu complétement absorbé, était sacrifié à la société. Tout ce qui servait à l'usage des particuliers était exigu, resserré, pauvre, mesquin; tandis que la magnificence et le luxe se montraient dans tous les monuments publics. C'est ainsi que la maison du citoyen, même le plus opulent, était en disproportion complète avec les édifices environnants et que, dans cette maison déjà si resserrée, il n'occupait, la plupart du temps, qu'un recoin privé d'espace, d'air et de lumière, afin de donner à l'*atrium*, au *triclinium*, etc., plus d'étendue. L'instinct social l'emportait chez eux sur le bien-être personnel, tout était fait pour tous, rien pour un seul : le temple des dieux, la basilique, le portique, l'arc de triomphe flattaient la gloire nationale, et on ne songeait qu'à elle. Il y avait quelque chose de grand en cela, et le christianisme est venu le réclamer, le consacrer, comme il l'a fait pour tout ce qu'il a pu trouver de vérité et de vertu sur la terre, en le reproduisant sur une échelle plus haute et plus complète. Ainsi, dans la vie monastique qui est la saillie de la perfection chrétienne, toutes les réductions de la pauvreté évangélique pour la religieuse, et tout le luxe pour la communauté. Pour la religieuse l'habit de bure, la

maigre pitance, la couche dure, une cellule qui dépasse à peine la place que prendra son tombeau ; pour la communauté les vastes et salubres proportions des réfectoires, des cloîtres, des jardins, des infirmeries etc., et, par dessus tout, les magnificences du temple du Seigneur. »

« . . . . . Mais ce qui surpasse encore toutes les merveilles qui nous sont léguées par le passé, et même toutes celles qu'on reconstruit et qu'on imagine, c'est l'incomparable vue dont fait jouir la terrasse de la villa Spada. C'est ici la richesse des objets qui fait l'étendue de l'espace, ainsi que les événements mémorables mettent les siècles à la place des jours. On distingue vers la gauche le Portique, couvent de Saint-Jean et Paul, le jardin des religieux qui portent le nom et les signes de la Passion, la villa Matteï, Saint-Sylvestre, les thermes de Caracalla, qui de ce côté ferment l'horizon, Sainte-Balbina et sa haute tour, le château des eaux Claudiennes, Saint-Sabas et ses nombreuses arcades. Devant soi on a le cintre du théâtre des Empereurs, le *Circus maximus*, et au delà, l'Aventin et tous ses édifices. A droite, l'arc de Janus, le temple de Vesta, le Tibre et le Janicule, le petit bois de pins qui s'élève entre les villas Lanti et Corsini, la majestueuse façade de l'Aqua Paolina, et enfin la coupole de Saint-Pierre, qui s'élève sur toutes ces magnifiques réalisations de la pensée humaine, comme un grand roi qui règne sur un grand peuple. »

« UNE MARINE DE VERNET, L'AUBE DU JOUR. — Des flots de vapeurs illuminent, inondent ce tableau. L'eau, le ciel, l'air, tout y est de cette transparence magique que ne saurait accorder même à la nature ceux qui ne sont pas allés en Italie. »

« LA MORT DE GERMANICUS, DU POUSSIN. — Le coloris de ce tableau n'a rien de flatteur, les chairs principalement y ont poussé au noir; mais la composition en est si belle, l'ordonnance si simple et en même temps si imposante, que ces mérites suffiraient pour faire ranger ce tableau parmi les premiers du second ordre. C'est un de ceux que la gravure dépouillerait le moins de ses principales beautés. »

« UNE VUE DE CASTEL GANDOLFO, DE CLAUDE LORRAIN. — Ce petit tableau est enchanteur, c'est l'eau du lac, le ciel qui s'y reflète, les arbres qui l'ombragent, la douce vapeur de l'air, la vibration de la lumière, enfin, c'est Claude et la nature. »

« LA CENCI. — Délicieuse tête peinte par le Guide. Cette fille infortunée n'oppose à son crime que l'excès de son malheur; il n'y a rien de dévorant, ni même d'actif dans la douleur qui s'exprime dans ses traits; sa profonde tristesse semble dire que, après tout, la veille pour elle n'avait guère mieux valu que le lendemain et que la destinée ne lui avait été favorable que dans l'échafaud qu'on lui prépare. Cette Cenci est enchanteresse de beauté, de jeunesse, de mélancolie : ces beaux yeux ont tant pleuré! Ce front a dû tant rougir! »

« UNE MAGDELEINE D'AUGUSTIN CARRACHE, qu'on dit être une très belle chose, et que je n'aime guère davantage que la Magdeleine du Tintoret, au Capitole, que je déteste. »

« UNE SAINTE VIERGE AVEC L'ENFANT JÉSUS, DU TITIEN. — Je ne sais comment Titien a osé peindre la mère du Christ : tout son génie s'y refusait. Je veux lire la vie du Titien, elle me confirmera probablement que nul ne reste

plus étranger aux inspirations et aux lumières du christianisme que celui qui, né dans son sein, en a rejeté l'amour et l'esprit. »

« UNE DESCENTE DE CROIX, DE RAPHAEL. — Ce tableau est de la seconde manière de cet homme immortel, et pour ma part j'y verrais l'apogée de sa gloire. Ce tableau a été peint à Péruzia, et c'est sur ce chef-d'œuvre, qui porta si haut la renommée de Raphaël, qu'il fut appelé à Rome. Cette admirable composition est tout un poème. Nicodème soutient la tête et les bras inanimés du Sauveur et un jeune homme soulève ses pieds. Saint Jean, la tête inclinée et dans toute l'absorption de la douleur, fixe ses regards sur son maître adorable. Une femme tient une de ses mains dans les siennes : c'est à la fois l'affliction la plus poignante et l'amour le plus saint. La mère transpercée par le glaive divin, est évanouie entre les bras de quelques jeunes femmes. Il n'est pas de parole pour rendre la beauté, la pureté, la richesse, la naïveté de cet étonnant tableau. La variété en est aussi au-dessus de tout éloge, pas deux têtes qui se ressemblent et dont l'expression d'un même sentiment ne diffère. C'est à la fois toutes les afflictions, toutes les beautés de l'âme et du corps, et un éclat, et une prudence d'imagination qui réunit dans un même point la magnifique profusion de la jeunesse et la sobriété réfléchie de l'âge mûr. Non, Raphaël ne pouvait faire mieux, ni s'élever davantage ! Ses chefs-d'œuvre les plus éclatants de majesté et de génie ne valent pas à mes yeux le parfum de spiritualité qui, dans cette Descente de croix, s'exhalait peut-être pour la dernière fois. »

« DEUX PAYSAGES DE CLAUDE LORRAIN, DE SA PREMIÈRE

MANIÈRE. — Aucune partie de ces deux tableaux ne répond à la gloire sans rivale de Claude Lorrain, et pourtant ce sont des essais de son adolescence qu'il ne désavouera pas dans toute la magie et la puissance de son talent. Ces eaux, ce ciel, ces arbres ne sont pas encore l'inimitable Claude, mais Galathée n'était pas elle-même, un moment avant de recevoir le souffle divin. »

« L'ECCE HOMO DU GUERCHIN. — L'homme-Dieu, dans ce tableau, a comme devancé sa gloire ; il règne déjà par la sublimité de son expressive et majestueuse beauté. L'excès d'une sainte douleur a pénétré toutes ses chairs ; elle est comme une flamme intérieure qui, en les dévorant, colore ses joues transparentes. Ses yeux sont levés au ciel et dans ce regard, quelle force de prière, de volonté, de désir et de miséricorde ! Toutes les plaies, tous les péchés des hommes sont présents dans cette incompréhensible unité à la pensée du Sauveur ; il en est déchiré, mais on sent qu'il n'a pas un gémissement pour lui-même. Ah ! celui que la terre n'a vu qu'un moment pour l'adorer et le pleurer toujours est là, devant elle, dans cette majestueuse et pourtant évidente union des deux natures, dont l'invisible est encore celle qui parle le plus puissamment à notre intelligence et à notre cœur ! »

« ADMIRABLE PORTRAIT DE PHILIPPE II, PAR LE TITIEN. — Sa pose est raide, plus hautaine que fière, il y a quelque chose de contracté et de boudeur dans ce visage qui pourtant voudrait sourire. »

« LA FORNARINA, COPIÉE D'APRÈS RAPHAEL, PAR JULES ROMAIN. — Quelle immense distance de cette copie à l'original! C'est comme cette médiocre traduction de l'Iliade, dont on a dit qu'il avait neigé dessus. »

« SAINTE FAMILLE DE CARLO MARATTI. — Le peintre a trop pris plaisir à nourrir l'enfant divin de cette ambroisie que l'Olympe prodiguait à ses dieux enfants. Ces formes épanouies et luxuriantes ne vont pas au Christ, pour qui l'absinthe s'est trouvée mêlée au lait même du sein maternel, et le pain de la douleur à des aliments toujours sobres et sévères. La sainte Vierge aussi a dans sa beauté quelque chose de plus attrayant que de chaste et de régulier. On sent que la négligence du dessin dans les tableaux de ce maître touche en même temps à l'altération des idées; lorsqu'elles ont perdu de leur sévérité et de leur pureté primitives, quelque chose d'efféminé qu'on pourrait prendre pour l'excès de la suavité, vient ôter à la dignité du sujet et même à celle de l'art. Plaire, dans ces cas-là, est le plus haut degré auquel s'élèvent les vœux de l'artiste, et peu à peu il descend avec son public descendu avant lui. »

VENISE. — « La gloire n'appartient plus à ce sol qui en porte l'empreinte; rien n'y rattache plus le présent au passé, et la cathédrale de Saint-Marc fait au milieu de Venise quelque chose de l'effet à Rome des obélisques égyptiens; c'est un monument qui retrace les annales d'un autre peuple et raconte une histoire que la génération actuelle ne sait plus ou sait trop. »

RIMINI. — « Et qui donc oublierait dans les souvenirs de Rimini le plus poétique de tous! De tous les héritages que Rimini a recueillis, le plus précieux est encore celui que lui a légué le Dante. »

BRESCIA. — « ADMIRABLE TABLEAU DU TITIEN, LA FEMME ADULTÈRE. — La figure du Christ est pleine de majesté; elle exprime au plus haut degré la sagesse divine,

incréée, si supérieure à la raison humaine et pourtant en si parfaite harmonie avec elle. La femme est de la plus grande beauté et d'un coloris où le Titien paraît s'être surpassé lui-même. Sa contenance est modeste, mais n'exprime ni confusion, ni repentir; ce sont ses juges qui l'ont entraînée devant le Sauveur, et non pas le cri de sa conscience. A l'expression de ce visage on sent que l'admirable pardon n'a point été prononcé, et que le miracle de la conversion attend encore le miracle de la miséricorde.

» Tous les grands noms de l'architecture se pressent à Brescia; au milieu de ses nombreux palais, on en distingue un bâti par Palladio, et dont la façade est noble et simple, et aussi une charmante maison du même Palladio, maison à trois croisées, délicieuse comme la romance à trois notes de Rousseau. »

PAVIE. — « Si les yeux du chartreux n'étaient pas fixés au dedans, qu'il y aurait loin du sort du chartreux de Pavie à celui du chartreux de Naples! Qu'ils se ressemblent peu ces horizons! La nature a tout refusé à la chartreuse de Pavie, et elle a étalé devant celle de Naples tout ce que jamais elle eut de plus gracieux et de plus grand. Celui qui a pu contempler de ce point élevé et si bien choisi la lune, et la lune de Naples! réfléchie dans le golfe ou venant frapper le rocher de Capri, qui semble s'interposer entre nous et la vaste mer comme ces moindres obstacles qui nous arrêtent sur la route de l'infini, celui qui a pu surprendre les premiers rayons du soleil frappant cet aride Vésuve, dont l'aspect du moins ne trompe pas en recélant la menace de la dévastation et de la mort, celui-là, dis-je, n'a plus qu'un pas à faire pour

s'élever au-dessus de toutes les créations, et pour passer de leur gloire à la gloire infinie! »

Les motifs qui avaient éloigné Mme Swetchine de la France ayant cessé d'exister, le général Swetchine quitta l'Italie tandis que Mme Swetchine visitait Naples avec la comtesse de Nesselrode. Tous deux furent de nouveau réunis à Paris dans le courant du printemps de 1825.

CHAPITRE XII.

ÉTABLISSEMENT DÉFINITIF DE MADAME SWETCHINE A PARIS. — MORT DE L'EMPEREUR ALEXANDRE ET AVÉNEMENT DE L'EMPEREUR NICOLAS. — SALON DE MADAME SWETCHINE. — SÉJOUR PRÈS D'ELLE DE MADEMOISELLE DE NESSELRODE. — MORT DE LA DUCHESSE DE DURAS.

De retour à Paris, Mme Swetchine y fit un établissement définitif. Elle avait logé jusqu'alors dans la rue de Varennes, près de la duchesse de Duras; un long bail lui assura dans la rue Saint-Dominique un appartement qui la faisait jouir, au sein d'un des brillants quartiers de Paris, du calme et du soleil de la campagne. Situé au fond d'une cour, l'hôtel du n° 71 n'était occupé que par elle, et les propriétaires qui lui témoignèrent des égards transmis durant trente ans à deux générations. Le jardin de l'hôtel n'était pas vaste, mais il était contigu à d'autres jardins, et du premier étage qu'occupait Mme Swetchine,

la vue embrassait une longue étendue de pelouses, de fleurs et de beaux arbres.

Elle fit venir de Russie quelques-uns des tableaux, des bronzes et des porcelaines qui avaient été recueillis par les soins de son père, et qui avaient intéressé ses regards dès son enfance; elle en orna sans profusion un premier salon et une seconde pièce qu'elle avait transformée de chambre à coucher en bibliothèque. Son lit n'était qu'une petite couchette en fer, reléguée dans un arrière-cabinet; on l'apportait chaque soir, pour les courts instants de son sommeil, dans cette bibliothèque ou dans le salon. Les pièces occupées par le général Swetchine étaient spacieuses et tout avait été ménagé pour la complète aisance de ses habitudes.

Le retour de Mme Swetchine fut attristé par la mort de l'empereur Alexandre, à la mémoire duquel elle demeura toujours fidèlement attachée. La longue distance qui la séparait de son pays ne mit jamais en défaut ni son affection ni sa clairvoyance. L'empereur Alexandre expira le 19 novembre (1er décembre) 1825, à Taganrog, obscure petite ville à l'extrémité de la Russie. Des complots mystérieux avaient enveloppé ses derniers jours; sa vie était menacée d'un imminent attentat, et l'on n'avait pu dérober à son regard mourant les périls qui attendaient son successeur, périls qui éclatèrent à l'avénement de l'empereur Nicolas, et qu'une héroïque fermeté pouvait seule maîtriser.

Le 23 avril 1826, Mme Swetchine écrivait à la comtesse Edling : « Vous dire ce que l'état de notre pauvre pays m'a fait souffrir depuis ces cruels événements, serait au-dessus de l'expression; j'y ai plus vécu depuis quatre

mois que dans les trente-trois années que j'y ai passées; ses malheurs, ses dangers ont été pour moi une pensée unique et absorbante. Quelle terrible manière de voir réveiller en soi toute la force du patriotisme! Cette trame si noire, ces crimes projetés dans l'ombre et comme de sang-froid, me remplissent encore d'une terreur horrible. Quels novices dans cette effroyable carrière! Ils commençaient par où les plus scélérats finissent. Notre jeune Souverain et son admirable conduite sont la seule consolation donnée à tant de maux. Les traits touchants qu'on cite de lui prennent une valeur nouvelle au souvenir de son courage calme jusqu'à l'impassibilité. Mais qu'il aura à faire et quelle nécessité c'est pour lui de reprendre le travail en sous-œuvre! Pour diriger les générations venues, il faut les comprimer, fâcheux et insuffisant moyen; c'est par l'éducation qu'il faut s'emparer des générations naissantes, et n'attendre de fruits solides que d'une sage et lente culture. Ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que les éléments nationaux manquent. La plupart des hommes plus éclairés que les autres ont bu à des sources empoisonnées. Plus je vis, et plus je crois que la force est bien plus dans les doctrines que dans les hommes. » Puis Mme Swetchine adressait au nom de la France ce touchant appel à son amie, alors en pleine création de Mansir : « Rien de plus pratique assurément que vos vignes et vos moutons, rien de plus raisonnable et de plus commode que l'argent qu'ils vous donneront; mais, de grâce, ne donnez trop ni à l'idylle ni à la bourse. Songez que votre amie est avide de vous, que nos jours sont courts après avoir été mauvais. Pressez-vous, chère bonne amie; tout ne se hâte-t-il pas en nous et autour de nous? Je vous

promets ici tout ce que vous pouvez désirer; nous passerons notre vie ensemble; nous nous plaisons aux mêmes choses, tous mes amis sont déjà vos amis; ils trouvent que vous tardez trop. »

Le salon dans lequel la comtesse Edling était appelée avec cette éloquente tendresse comptait bien en réalité parmi les centres les plus attrayants de Paris, à une date où Paris s'enorgueillissait encore de plusieurs cercles attrayants et distingués.

Ce salon n'était ni un étroit cénacle, ni une coterie littéraire, ni une école. Mme Swetchine eût frémi si on eût prononcé devant elle le nom de disciple. Elle avait autant d'éloignement pour dominer que pour servir. C'est uniquement dans l'incomparable supériorité et dans l'invariable douceur de son commerce que se formait le lien impalpable qui rattachait tant d'esprits autour d'elle et finissait par établir entre eux une sorte de communauté dont elle était l'âme et non le docteur. Sans autre mobile que son goût pour toute élévation morale, aussi exempte d'envie que d'ambition, elle excellait à s'accommoder des caractères les plus divers, des intelligences les plus dissemblables, à constater le bon côté des uns, à excuser le côté faible des autres. Les âmes qui ne se seraient jamais rencontrées ailleurs, se groupaient instinctivement à l'abri de cette bienveillance inépuisable où chacun à son tour trouvait une affinité, un secours, une force. Ce qui distinguait éminemment la nature de Mme Swetchine, c'est que toutes les qualités, toutes les vertus et toutes les puissances y étaient réparties dans un parfait équilibre. Elle était au même degré enthousiaste et sensée, parce que, rare privilége, elle était douée d'autant de raison que d'i-

magination, parce qu'elle pensait avec autant de profondeur qu'elle sentait, et que, souvent homme par l'esprit, elle demeurait toujours femme par le cœur; parce qu'enfin son abnégation personnelle n'était ni feinte ni même étudiée. Elle vivait d'abord dans les autres, ensuite dans les événements publics, et ne songeait à elle-même qu'après s'être occupée de tout le monde; elle dégoûtait de l'égoïsme sans avoir besoin de le réprouver, tant elle savait trouver de richesses et de douceurs dans le sentiment contraire. Son âme rapportait tout à Dieu, sans se séparer jamais d'aucun des intérêts de l'humanité. Son intelligence ne cessait de tendre vers un nouveau développement du savoir; mais elle aimait la science pour la science, sans prétention pour son propre compte, sans rechercher autre chose que la jouissance de la découverte et des contemplations qui la ravissaient.

Elle n'avait de préjugé ni dans ses convictions religieuses ni dans ses convictions politiques. Elle n'en avait pas davantage dans les arts ou en littérature. On vient de lire ses appréciations sur l'Italie. Son goût était classique, mais du classique le plus large, et non de ce rigorisme froid qui commence à Boileau et à Pope pour finir à la littérature officielle de l'Empire, et qui n'a rien de commun avec les grands traits d'Homère ou de Virgile, de Sophocle ou de Corneille. Elle était sensible aux mâles et sauvages beautés du Dante et de Shakespeare, comme à la perfection exquise des écrivains du XVIIe siècle; elle appréciait Goëthe et Schiller, autant comme les révélateurs des souffrances intimes de leur pays et de leur temps, que comme écrivains purement poétiques. Ainsi que toute personne d'un jugement éclairé et

sûr, elle tenait à la composition et à la forme ; le vague l'effrayait : elle s'en inquiétait comme d'une indécision de caractère ou d'esprit ; elle craignait d'y découvrir l'absence de la rectitude morale qui lui était chère avant tout. Pensant d'ailleurs qu'il ne faut juger ni trop promptement ni trop souvent, elle laissait volontiers courir devant elle le torrent de l'engouement et de la mode ; ses applaudissements comme ses blâmes restaient discrets vis-à-vis des renommées contemporaines ; elle ne se faisait jamais *ultra* ni en admiration ni en critique. Elle considérait les ornements de la vie et les amusements de l'esprit comme un charme licite, comme un délassement qui, goûté avec mesure, détend et retrempe les forces. L'art et la poésie n'étaient point pour elle les vrais pontifes du cœur, de la pensée et de la parole, mais les serviteurs, quand ils s'en montrent dignes, de Dieu et de ses desseins secondaires sur le monde.

Elle intervenait et se prononçait plus vivement sur la philosophie, l'histoire et la politique, quoiqu'elle évitât généralement d'aborder ces matières sous leur forme abstraite ou scolastique. Il n'est pas un ouvrage important publié depuis cinquante ans, dans les principales langues de l'Europe, dont elle n'ait pris, la plume à la main, une connaissance approfondie ; cependant il lui arrivait très rarement de mêler à la conversation des termes empruntés à un idiome étranger ou à un pédantisme technique. Chrétienne, elle avait de plein droit une philosophie qu'elle résumait dans le christianisme et ramenait toujours à lui. C'était une philosophie ascétique pour les saints ou pour les candidats à la sainteté ; c'était pour l'ensemble de la société une philosophie vivante, pratique, fil conduc-

teur de l'histoire et morale en action, code de devoirs pour les chefs de nation, traité permanent d'éducation pour les différentes conditions sociales. Elle ne prétendait pas que la théologie emprisonnât à perpétuité le chrétien dans la science de la nature, telle qu'on pouvait la professer du temps de saint Thomas d'Aquin ou dans tel autre siècle; elle pensait, au contraire, comme l'avait proclamé Leibnitz, et comme ne le nia jamais l'Eglise, qu'il importait de faire entrer largement dans la sphère du christianisme les résultats acquis d'âge en âge compatibles avec elle. Elle estimait tous les efforts du génie humain, sans croire pour cela qu'il pût se passer du dogme chrétien; elle ne croyait pas qu'on pût étudier l'homme en lui seul, faire sortir le créateur de la créature, et arriver sans le Dieu vivant et personnel à ce qu'on a nommé la religion naturelle, et plus récemment le naturalisme. Elle n'admettait pas que toute la mécanique céleste d'un Lalande ou d'un Laplace pût aboutir sans Dieu à la complète entente des principes sur lesquels repose le système de l'univers. Mais jamais une découverte, un perfectionnement ou un progrès, quel qu'il fût, ne l'eût trouvée, de premier mouvement, indifférente et encore moins hostile.

En politique, elle était fermement et profondément monarchique, mais très en garde contre toutes les tendances vers le pouvoir absolu. Elle voyait dans la monarchie un système appuyé sur les principes les plus favorables au développement d'un peuple, puisqu'ils sont les plus conformes à l'ordre établi par Dieu même dans la constitution de la famille et dans la hiérarchie de l'Eglise; elle y voyait un état dans lequel l'équité prévaut sur la force, état dans

lequel ni l'équité ni la modération ne sont des accidents passagers, mais sont des obligations strictes et des devoirs imprescriptibles. Elle ne croyait pas au droit divin dans le sens absolu du mot. L'histoire parlait depuis le commencement des empires, à ses yeux et à ses oreilles; mais elle adhérait d'une conviction inébranlable aux bases principales de l'autorité. Elle lui reconnaissait deux conditions essentielles de puissance et de fécondité : en premier lieu, une racine nationale et populaire, une identification complète avec un peuple, dont l'autonomie se trouvait figurée et représentée dans le souverain, sans que le souverain ait le droit de l'absorber ou de la confisquer à son profit; en second lieu, la consécration des âges, l'enlacement prolongé des destinées d'un peuple aux destinées d'une famille souveraine, dans laquelle le peuple se respectait et se glorifiait lui-même, donnant à sa propre obéissance la dignité d'une haute raison, saluant dans son prince un chef incontesté et non un maître. Hors de ces limites, en deçà ou au delà desquelles rien ne l'entraînait, Mme Swetchine avait en aversion tout ce qui était arbitraire, violent ou hypocrite; elle le tenait pour une offense à la conscience humaine, à la vie morale et à la prospérité durable des nations.

Appuyée sur ces grands principes, elle contemplait avec sérénité les événements et les hommes; elle ne se tournait pas légèrement du côté des vainqueurs, mais elle refusait de s'exalter à froid au gré de chacun des vaincus; elle ne prenait aucun plaisir ni pour elle-même, ni chez les autres, dans les anathèmes ou dans les adhésions de parti-pris. Il lui était impossible d'adopter une thèse ou une cause, en la personnifiant dans un inté-

rêt de convention ou d'amour-propre. Elle vit et elle aima des émigrés de tous nos régimes successifs, de l'aristocratie, de la bourgeoisie et même de la république. Mais quel que fût par ailleurs leur esprit, leur talent ou leur probité, les uns et les autres lui demeuraient toujours un peu suspects, dès qu'il s'agissait d'apprécier l'état social né ou développé sans eux. Avant tout et sur toutes choses, elle voulait examiner, peser, contrôler ; elle s'appliquait, elle excellait à démêler les intentions à travers les actes ; elle redoutait que son opinion, qui avait toujours besoin du sceau de la conscience, n'allât s'engloutir dans le tourbillon des opinions d'un moment. C'était dans l'esprit même de son temps, dans ses vrais mouvements et ses vraies tendances, qu'elle essayait de pénétrer, et lors même qu'elle avait un avis arrêté, elle recherchait encore l'entretien de ceux qui défendaient l'avis contraire : — A quoi servirait de vivre, disait-elle, si l'on n'entendait jamais que le son de sa propre voix ?

Plus d'une fois ses amis murmurèrent contre cette habitude de tolérance, et voulurent exiger d'elle des décisions ou des colères plus conformes aux leurs ; elle s'arrêtait alors souriant ou s'attristant, selon l'importance du conflit ou l'affection qu'elle portait aux dissidents, mais sans se laisser jamais entamer. Quelquefois même elle avait à subir d'assez vifs reproches ou d'assez longues bouderies de ceux qui, ne pouvant s'associer ni à cette clarté dans les vues ni à cette charité dans les sentiments, ne comprenaient pas combien l'équité peut, en certains cas, être supérieure à la vulgaire justice. La justice suit la lettre, applique la loi, et peut devenir pharisaïque ; l'équité, plus libre, plus magnanime, d'essence plus chré-

tienne était aux yeux de Mme Swetchine, la meilleure politique des grandes âmes.

Les petits ressentiments s'épuisaient devant son calme, et surtout devant son affection toujours invinciblement la même, et, à leur tour, ses amis finissaient par se laisser imposer, sans trop s'en apercevoir, l'impartialité relative et momentanée. Son salon devenait ainsi peu à peu un territoire neutre au milieu même de Paris, non pas neutre de sentiment ou d'idée, mais neutre de passion, d'absorption exclusive et de violence. Un seul reproche pouvait l'atteindre et la blessait quelquefois, c'est lorsqu'on lui disait : — Vous ne pouvez pas sentir ceci ou cela comme nous ; vous êtes étrangère. — Alors elle répétait ce mot ingrat dans son intimité, sans se plaindre, sans nommer personne, mais avec des larmes dans les yeux.

Ce n'était pas l'élan qu'on allait chercher chez Mme Swetchine, quoiqu'elle en fût si riche : l'élan, Dieu le donne, et si l'on n'en porte pas le germe en soi, personne ne peut le communiquer ; mais elle excellait à suggérer la réflexion, la rectitude, la sagacité, la patience, et tout cela empreint d'une incomparable onction du cœur Elle donnait rarement ce qu'on peut appeler un conseil, une solution absolue pour un cas donné ; son humilité la portait à se récuser devant les responsabilités directes ; en tout cas, elle ne prenait jamais une initiative, et évitait plutôt qu'elle ne provoquait les confidences. — Dieu ne fait grâce qu'aux réponses, disait-elle souvent. — Mais lorsqu'on s'ouvrait à elle, elle vous tendait la main, et ne vous la retirait plus jamais. Elle ne vous haranguait pas, elle ne se posait pas en modèle.

ni en régulateur ; elle ne disait pas : Marchez ainsi ; mais elle disait doucement : Marchons ensemble, et de la sorte, sans y prétendre, elle guidait souvent ceux mêmes qu'elle avait l'air de suivre.

Sous l'action de cette volonté douce, dont la droiture et la charité faisaient la toute-puissance, on ne pouvait dévier longtemps, il fallait ou s'éloigner d'elle ou subir son ascendant qui s'exerçait à l'insu commun, sans polémique, sans contradiction flagrante, sans collision, et sans véhémence de langage. Si chacun pouvait descendre en soi-même pour y apprécier l'influence d'un autre sur la formation de sa pensée, sur l'origine de ses déterminations, afin d'arriver clairement à l'entente des modifications que son âme a subies, sans abdiquer son être propre, combien de nos contemporains retrouveraient en eux-mêmes, dans leur caractère, dans les actes principaux de leur vie, la trace de leurs rapports avec Mme Swetchine ?

Et lorsqu'on veut scruter quels étaient les moyens d'action à l'aide desquels s'exerça et s'étendit dans les sphères les plus diverses, cette influence toujours croissante durant trente années, et à l'époque la plus portée à secouer toute influence, on est confondu de découvrir que ces moyens d'action consistaient surtout à n'en poursuivre et à n'en combiner aucun. La conversation même de Mme Swetchine ne visait point à l'effet. La timidité en elle ne fut jamais vaincue. Sa phrase commençait d'ordinaire par être incertaine et presque obscure ; il fallait que l'émotion de l'entretien, l'intérêt du sujet l'entraînassent. Nulle nouveauté de diction, nulle tentation de paradoxe, nulle préoccupation d'éloquence, mais la vérité en toutes

choses, la vérité dans le style comme dans la pensée, sans surcharge d'ornements, quoique sans nudité. L'absence même de toute prétention constituait sa première originalité. A part les rares moments où la nature surabonde, où les plus humbles ont besoin d'épancher leur âme, moments d'abandon qu'elle savait toujours contenir et limiter, elle ne brillait pas, elle n'étonnait pas; on l'aimait, on l'admirait d'instinct, longtemps avant d'avoir pu se rendre compte de ce qui charmait et subjuguait en elle.

La maison de Mme Swetchine était tenue avec beaucoup de soin, quoique sans raffinement d'aucune sorte. Elle n'offrit jamais à ses amis ce qu'on put appeler une soirée ou un dîner; mais elle aimait à réunir, autour d'une petite table ronde, quelques personnes heureuses de se rencontrer ensemble près d'elle. Le repas alors était servi élégamment, et elle s'occupait elle-même de son ordonnance avec l'attention prévenante qu'elle apportait aux moindres choses. Son salon ouvert matin et soir, s'ornait presque toujours ou d'une plante en fleurs, ou d'un objet d'art que ses amis lui prêtaient à contempler, et que des artistes considéraient comme une faveur de voir exposé chez elle. Elle avait gardé des splendeurs de l'Ermitage, le goût d'un éclairage brillant. Le soir, excepté dans les dernières années de sa vie, son salon étincelait de lampes et de bougies, et on était toujours frappé, en y entrant, d'une première impression mondaine. Cet extérieur était en effet destiné au monde, elle voulait qu'il y retrouvât les délicatesses distinguées qui entrent dans ses habitudes, et qui plaisent aux côtés frivoles de ses penchants. Mais on s'apercevait promptement que

l'intérieur appartenait à Dieu et que celle qui possédait ces avantages, n'en était point possédée. Il en était de même chez elle du premier aspect de la conversation.

D'abord rien d'austère ni de composé ; l'entretien y était, au contraire, comme partout banal au début, superficiel ou languissant. Mais bientôt un courant d'esprit supérieur venait renouveler ou vivifier l'atmosphère ; une bonne parole dite à propos, un éclair d'intelligence, un mouvement d'affection changeait et relevait la scène, enfin l'on arrivait à quelque chose de sérieux qui n'avait été prévu ni préparé par personne. C'est ainsi que nombre de gens du monde, de convictions légères ou chancelantes, qui se seraient mis en garde contre la préméditation et roidis contre l'attaque, se laissaient gagner au charme réel de la sincérité et de l'inattendu. Plus d'un visiteur qui ne s'était fait présenter à Mme Swetchine que par curiosité ou par amour-propre trouvait près d'elle ce qu'il n'était pas venu chercher, et sortait tout autre qu'il n'était venu.

De tout temps Paris, capitale de la société européenne, a compté des salons politiques, des salons littéraires, des salons artistiques. Le salon de Mme Swetchine ne dédaignait et n'affectait aucun de ces caractères, mais c'était surtout, sans ostentation et sans calcul, un foyer chrétien. L'esprit catholique ne cherchait pas à s'y imposer, mais il y rayonnait naturellement. Mme Swetchine ne s'était point donné une mission ; elle savait trop bien que les missions ne s'improvisent pas, et ne viennent que d'en haut ; mais elle apportait assurément dans son affabilité inépuisable le sentiment d'un devoir. Elle pensait que c'était la rançon obligée de la naissance, de la fortune

et de l'intelligence. Les moindres avantages terrestres étaient à ses yeux des instruments de la Providence, dont tout le monde, sans exception, devait rendre un compte exact. Elle n'avait point eu l'ambition préconçue d'un salon célèbre, mais ce salon s'étant formé tout seul par cette vertu attractive, latente, involontaire, qui existait en elle comme dans l'aimant, sa modestie même ne put lui faire illusion sur sa responsabilité. Sans avoir la mesure de tout le bien qu'elle faisait, elle avait trop de sagacité et trop d'expérience du cœur humain, pour ne pas entrevoir l'autorité que lui déféraient tant de cœurs et tant d'esprits divers, pour ne pas comprendre qu'elle devait, autant que cela pouvait dépendre de son action et de son contact, rapprocher de Dieu tout ce qui se rapprochait d'elle. Bientôt cela devint un ministère de conscience; dès-lors ni ses souffrances, qui allaient jusqu'à la torture, ni ses goûts, qui la faisaient soupirer après l'étude et la retraite, n'arrêtèrent plus son dévouement; elle finit par se considérer comme une sentinelle qui a reçu sa consigne, et qui doit la garder jusqu'à la mort.

Ce sentiment seul explique son inépuisable patience. Jamais on ne pouvait surprendre en elle un mouvement de vivacité ou d'ennui; tantôt elle était placée en face de vanités présomptueuses qui lui faisaient la leçon sur les questions où elle eût pu en remontrer à tous; tantôt elle avait affaire à des illustrations de la science ou de la polémique qui s'emparaient opiniâtrement de sa soirée et se la consacraient à eux-mêmes, par le développement ininterrompu de leurs sujets favoris. D'autres fois, au moment où l'entretien était le plus conforme à son goût, la porte

s'ouvrait pour laisser entrer la visite d'un désœuvré ou quelques-unes de ces relations modestes, étrangères au monde et à tous les sujets de conversation générale; jamais ni ces ennuis, ni ces tyrannies, ni ces interruptions inopportunes n'arrachaient d'elle le moindre signe de contrariété; jamais l'humble n'était sacrifié au superbe, le fastidieux à l'agréable, le pauvre au riche. Une femme revêtue d'un grand nom désola pendant quinze ans son salon et ses amis. Elle éclatait comme une tempête sur tout et à propos de tout, multipliait les questions sans écouter une réponse, et donnait le signal de la dispersion dès qu'on l'annonçait; jamais elle ne reçut un accueil inégal ou moins affectueux. Mme Swetchine décourageait imperturbablement toutes les tentatives faites contre Mme de X., en répondant avec douceur : — Que voulez-vous, tout le monde s'en gare; elle n'est pas heureuse, et elle n'a que moi. — Mme de X. mourut de vieillesse; durant ses derniers jours, ce fut Mme Swetchine qui alla la chercher, et qui passa les plus longues heures près de son lit de mort.

Il se rencontrait quelquefois aussi dans son salon des antagonismes invincibles qui la réduisaient à un désespoir muet, mais profond. Il y avait, par exemple, conflit permanent entre le chevalier Z. et M. Y. Lorsque le chevalier Z. avait eu la bonne fortune d'arriver le premier, de s'emparer de la cheminée, et qu'il se livrait au triomphe d'une dissertation sans contradicteur sur un manuscrit oriental, si M. Y. venait à apparaître, il rentrait aussitôt dans le silence, se glissait derrière les fauteuils et gagnait imperceptiblement la porte. Mme Swetchine seule le suivait du regard, adoucissait sa fuite par

un gracieux : — Au revoir, — et quelquefois même avait le courage de quereller le vainqueur.

Les femmes, ordinairement peu accessibles à l'influence d'une autre femme, étaient pleines de confiance et de docilité envers Mme Swetchine. Les plus jeunes n'échappaient pas davantage à son empire. Ce qui peut faire naître l'hostilité entre les femmes n'existait pas en Mme Swetchine. Elle n'éveillait jamais un sentiment de rivalité, parce qu'on ne pouvait jamais surprendre en elle la tentation de se faire valoir aux dépens d'une autre, ou d'éclipser qui que ce fût ; son désintéressement obtenait grâce pour sa supériorité.

Cette femme qui, dès qu'elle pouvait jouir d'une heure de solitude, se livrait aux études les plus graves et, elle l'avouait quelquefois, se plongeait dans la métaphysique comme dans un bain, n'était plus que grâce et enjouement dès qu'une jeune femme était entrée dans son salon. La beauté, l'élégance, la fraîcheur de l'âge et de ses mouvements avaient pour Mme Swetchine un charme qui n'était ni complaisant ni affecté. Tout ce qui débutait dans la vie lui semblait, particulièrement, digne d'intérêt et appelant le support. Son goût en matière de toilette, était ce qu'il était en toutes choses, fin et sûr ; elle, dont la mise si simple ne variait jamais, et ne consistait que dans un costume d'étoffe brune et de forme invariable, ne condamnait pas la toilette chez les autres, quand cette toilette était en harmonie avec la situation. Le soir, les jeunes femmes aimaient à passer sous ses yeux, tout éclatantes de leur parure pour le bal; Mme Swetchine se plaisait sincèrement à les admirer, à les louer dans un langage qui n'avait rien de banal et

indiquait doucement ce qui lui semblait excessif. Aussi arrivait-il souvent qu'après l'apparition rapide du soir, la jeune femme revenait le matin à l'heure du tête-à-tête, sous l'empire de plus graves pensées, sollicitant des conseils d'une autre nature que ceux de la veille. C'est alors que les cœurs malades ou égarés venaient se montrer à Mme Swetchine, dans toute leur sincérité; c'est alors aussi qu'elle y versait doucement et goutte à goutte la lumière, la vérité, la vie, tantôt coupant le mal dans sa racine, tantôt l'arrêtant dans son développement, tantôt cicatrisant des blessures anciennes ou indiquant les moyens les plus efficaces pour en réparer ou en neutraliser les suites. Dieu seul connaît ce qui se passait dans ces entrevues, ce qui se fit obscurément pour son service et pour sa gloire, dans le secret de ces confidences qui achevaient bien souvent dans les larmes ce que la causerie frivole du salon avait commencé. De là tant de jeunes âmes la chérirent comme leur mère spirituelle et lui vouèrent une sorte de culte dont l'ardeur discrète, et contenue par le mystère même de son origine, n'éclata en toute liberté, qu'après qu'elle leur eut été enlevée.

Mme Swetchine, à son tour, puisait dans ses contacts intimes, venant ainsi constamment en aide à son exquise pénétration, une connaissance du cœur humain qui tenait presque de la divination. Un mot, un geste, un regard, une parole, un silence, inaperçu pour tout le monde, devenait pour elle une révélation tout entière, et quand, plus tard, on allait l'aborder croyant lui tout apprendre, on s'apercevait bientôt que, vertus ou défauts, elle avait tout pressenti. Elle savait déjà ce qu'on ne lui avait jamais dit et quelquefois même, ce qu'on

s'efforçait encore de lui cacher. Elle avait la science des âmes comme les savants ont la science des corps. Le commun des hommes ne voit dans une plante que son coloris ou son dessin ; le botaniste découvre, à la première inspection, sa famille et quelles lois la régissent. Il lui suffit d'un regard jeté sur la fleur que vous tenez à la main pour qu'il vous dise : vous venez de la montagne ou de la plaine, de la région des neiges ou des rives d'un fleuve. Tel était le coup-d'œil de Mme Swetchine : un trait, un linéament lui suffisait pour reconnaître et reconstituer toute une nature morale.

Les journées de Mme Swetchine étaient divisées en trois parties distinctes : elle se réservait exclusivement le matin, mais le matin commençait pour elle avant le jour. A huit heures, elle avait entendu la messe et visité des pauvres ; elle rentrait et fermait sa porte jusqu'à trois heures. De trois à six, son salon était ouvert ; il se refermait de six à neuf ; la soirée commencée à neuf heures, se terminait rarement avant minuit. Les habitués de l'après-midi et ceux du soir étaient généralement distincts ; telle personne qui passait toutes ses soirées chez Mme Swetchine n'avait jamais connu ni rencontré telle autre personne qui avait adopté la matinée. La marquise de Pastoret, par exemple, qui venait tous les jours chez Mme Swetchine, n'y venait jamais que de quatre à six heures, au retour de ses visites dans les hôpitaux, et après l'accomplissement de ses innombrables œuvres de charité. Le soir, avec une distinction et une grâce comparables à celles de Mme Swetchine, Mme de Pastoret faisait les honneurs de la maison de son mari, soit à la chancellerie, soit, lorsqu'il eut donné volontairement sa démission de

chancelier, dans son hôtel de la place Louis XV. Un soir, cependant, Mme de Pastoret avait voulu courir chez une amie qui lui causait une soudaine inquiétude ; son cocher résiste, et demande à lui parler : — Je suis aux ordres de Madame la marquise, lui dit-il respectueusement, mais je dois l'avertir que je ne réponds de rien, mes chevaux n'ayant jamais vu de lanternes allumées. — D'autres choisissaient également l'après-midi comme plus à l'abri des interruptions ou des invasions trop nombreuses.

Durant les dernières années de la Restauration qui nous restent à parcourir, Mme Swetchine sortait encore quelquefois de chez elle pour entendre de la musique, pour se rendre chez la duchesse de Duras ou chez Mme de Montcalm, que leur santé rendait toutes deux également sédentaires.

Aux relations habituelles que nous avons déjà citées, il faut ajouter, depuis son retour d'Italie, le duc de Laval, la comtesse de Gontaut, sœur du cardinal de Rohan, Mme Récamier et M. Ballanche. Mme Récamier avait vivement insisté pour que Mme Swetchine adoptât, en commun avec elle, l'asile de l'Abbaye-aux-Bois, et sans les objections que présenta le général Swetchine, cet établissement eût été probablement l'objet de toutes les préférences de Mme Swetchine.

Le comte de Sales, dernier et digne représentant du grand nom de saint François de Sales, devint aussi, avec Mgr Lambruschini, nonce du Saint-Siége, l'un des hôtes assidus de la rue Saint-Dominique. Mgr de Quélen y venait aussi souvent que le lui permettait l'accablante administration d'un diocèse tel que celui de Paris ; les

ministres du Roi et les personnages officiels de la Restauration ne pouvaient lui témoigner que de loin en loin leur sympathie, et elle-même observait toujours une extrême réserve dès qu'il s'agissait d'approcher des puissances. Ce sentiment, toutefois, n'allait jamais jusqu'à l'indifférence : nous en citerons un ou deux témoignages empruntés au hasard à ses correspondances.

A MADEMOISELLE DE VIRIEU.

« 5 octobre 1824.

» Pendant que vous m'écriviez, quel grand événement se préparait à Paris (1) !

» . . . . . Je ne crains qu'une seule chose, c'est qu'on ne favorise trop tout ce que j'aime ; certes, on ne se plaint guère de cela ; cependant il est impossible de nier que ce soit toujours sans danger. Quand le mal est dans l'opinion, il ne se déracine que lentement, et si le pouvoir lui oppose des remèdes violents, l'obéissance du moment ne rachète pas les dangers de l'avenir. Je voudrais pour la religion ce que les économistes demandent pour le commerce, qu'on laissât faire sans trop s'en mêler ; mais de nos jours, on ne veut pas se donner le temps pour auxiliaire, ce temps qui, avec une bonne direction, affaiblit tout ce qui est pernicieux et consolide tout ce qui peut être vraiment désirable. »

Le 24 novembre, elle écrivait encore à Mlle de Virieu :

(1) L'avénement du roi Charles X et les heureuses mesures qui le signalèrent.

« . . . . . L'enthousiasme qu'excite le Roi est sans exemple; il faudrait remonter à Henri IV pour se faire une idée de sa popularité. Tous les partis n'ont plus que des fanfares; toutes les inquiétudes, soit de prévoyance soit de souvenir, sont abjurées. On jouit d'une impression si générale sans pouvoir s'empêcher pourtant de se demander pourquoi ces soudaines illuminations ont tant tardé, et comment il se fait que la mobilité d'une forte portion d'un peuple le fasse passer si brusquement de la crainte injurieuse à la joie la plus confiante. La presse si noblement libérée, les paroles prononcées par M. le Dauphin à cette occasion, disent mieux qu'autre chose dans quel esprit le Roi se propose de gouverner; la première page du règne de Charles X est comme certain sonnet : elle vaut à elle-seule un long poème. Je suis Française depuis que je me connais. Dans cette France, je n'ai jamais admis d'autre pouvoir que celui des Bourbons, et je sens la gloire de leurs triomphes comme leurs meilleurs serviteurs. Ah! pauvres gens que nous sommes! si une bonne fois pour toutes nous pouvions nous établir dans la justice et dans l'impartialité! »

On a vu, par les soins donnés à la jeune Nadine, quelle place cette adoption avait occupée dans la vie intérieure de Mme Swetchine. Lorsque Mlle Staeline, devenue comtesse de Ségur d'Aguesseau, dut remplir à son tour les devoirs d'épouse et de mère, Mme Swetchine éprouva un vide qu'elle ne songea à combler que par un dévouement nouveau.

Mme de Nesselrode était inquiète de la santé d'une de ses filles encore enfant et qu'elle ne pouvait songer à conduire elle-même hors des atteintes du climat de la Russie.

On ne découvre pas dans la correspondance des deux amies comment naquit la pensée de confier l'enfant de l'une au cœur de l'autre. Il est vraisemblable que le désir et l'acceptation furent le résultat d'un de ces mouvements spontanés qui se croisent en se devançant réciproquement. La jeune Hélène de Nesselrode vint prendre sa part dans la sollicitude maternelle de Mme Swetchine au commencement de l'année 1829; elle avait quatorze ans, c'est-à-dire l'âge difficile où le cœur a déjà tous ses instincts, sans que la raison ait encore toutes ses lumières. A partir de ce jour, la correspondance de Mme Swetchine avec Mme de Nesselrode devient un complet et admirable cours d'éducation. Ce trésor, comme tant d'autres, doit être réservé pour le jour de la publication des correspondances intégrales; mais en l'attendant, on doit trouver ici un aperçu de ces soins nouveaux dans la vie de Mme Swetchine.

A MADAME LA COMTESSE DE NESSELRODE.

« 12 décembre 1829.

» Bonne chère amie, les choses vont et se passent toujours bien entre Hélène et moi; je me suis ancrée. Ce ne sont pas les paroles qui importent, c'est leur effet; je sens du moins que pour elle ma conscience ne s'absoudra entièrement que par le succès. Je poursuis toujours et probablement je suivrai longtemps mon système de temporisation; je ne veux attaquer que ce que je puis renverser. Cela ne saurait être tout à la fois. Je l'accoutume à penser qu'il y a plusieurs choses que je n'approuve pas, mais que je ne blâme pas assez non plus pour commencer

par elles. Ce qui lui manque, comme à tous les enfants, c'est de l'empire sur elle-même, et on ne l'acquiert pas dans un jour; je l'y prépare peu à peu. Des fautes dans lesquelles elle tombait il y a deux mois, ne lui seraient pas possibles aujourd'hui, parce qu'elle les a jugées. Sa confiance en moi croît chaque jour; j'y mets, j'en conviens, tout ce que j'ai d'habileté et même de ruse, et ma ruse, à moi, c'est la vérité, mais la vérité ayant pour séduction un sincère abandon. Ainsi, pour la disposer à m'ouvrir son cœur, j'ouvre le mien à tous ses intérêts, à tous ses souvenirs, à tous ses sentiments. Je ne me lasse pas de la faire parler de ceux qui lui sont chers; je la mets de moitié dans les choses qui m'intéressent. M'apporte-t-elle une lettre qu'elle vient de recevoir? Je lui en fais lire une qui est pour moi. Quand je lui parle, je ne descends jamais jusqu'à elle, je parais l'élever jusqu'à moi, et au moyen de ces habitudes que je lui fais prendre, j'obtiens insensiblement ce que de l'insistance et un empire d'autorité ne m'auraient jamais donné. Quoi qu'on en dise, le droit de conquête n'équivaut pas au droit de naissance; il faut qu'il se fasse agréer et reconnaître au lieu de s'imposer. »

« Janvier 1830.

» Chère amie, votre cœur a besoin de rapporter à moi quelque chose des satisfactions qu'il éprouve, le bonheur ne vous suffit pas, vous voulez en faire un mérite, et je vous reconnais à cette ingénieuse manière de me dire que ma tendresse vous est présente. Ah! oui, elle ne vous manque pas, elle se nourrit de toutes vos sollicitudes, s'identifie à tous vos intérêts; elle me fait vivre fortement

sur tous les points qui vous touchent. Par ceux que j'aime, je me sens riche et comme rassasiée de prospérités et d'espérances. Jamais, jamais je n'aurais cru que cette chère petite Hélène eût pénétré si avant dans mon âme; elle me remue au fond des entrailles; j'y sens ces tressaillements maternels si redoutables et pourtant si doux.

» Revenons à notre chère enfant. Mes leçons avec elle vont bien, je les crois très-utiles. Elle saisit d'une manière remarquable les beautés qui sont marquées au coin de la grandeur et de l'élévation, quelles qu'elles soient, vraies ou fausses. Tout ce qui l'émeut facilement la transporte. Nous lisons maintenant les tragiques grecs; à chaque sujet traité par les anciens, je fais suivre les imitations des modernes dans les langues qu'elle sait; cela fait une espèce de tout qui captive son attention et aiguillonne sa curiosité. Vous ignorez peut-être encore que je lui ai donné un maître de plus, M. Saigey, qui m'a été vivement recommandé par M. Cuvier, et qui fait honneur même à cette recommandation-là. C'est pour un cours de géographie générale que je l'ai demandé, et il entre admirablement bien dans mon intention. Sa science est la plus claire, la plus intéressante, et elle est communiquée si spirituellement que l'ennui ne saurait s'en mêler. Si Hélène y prend goût, on rattachera à la géographie politique, qu'il n'est permis à personne d'ignorer aujourd'hui, toutes les différentes notions qui appartiennent à notre globe, sous les différents rapports de sa structure, de ses éléments, et des phénomènes principaux qu'il présente; ce ne serait pas moins que l'histoire de la terre, des cieux et de l'Océan; mais en se bornant aux faits les plus généraux, on ne cherchera qu'à

lui donner connaissance de ce qui journellement passe dans la conversation même des salons. Je tente cet essai sans être bien sûre qu'il réussisse, nous étendrons ou nous resserrerons le cercle que nous voulons lui faire parcourir, selon les chances que son goût ou sa docilité nous offriront. »

« 15 décembre 1830.

» Je laisse à votre cœur à deviner, chère amie, la joie que m'a donnée votre petite lettre du 27 novembre. Le progrès qui vous a frappé dans la lettre d'Hélène est d'autant plus réel, qu'elle n'est provoquée sur rien, que je préfère ne pas lui voir faire bien au danger qu'il y a à l'imposer. Ce n'est pas ce qu'elle fait aujourd'hui qui m'importe vraiment, c'est ce qu'elle devient, c'est ce que je puis préparer, développer librement, largement pour l'avenir. On oublie trop que l'éducation est le moyen et non le but, qu'il ne s'agit pas tant de ce qu'on obtient par influence immédiate, que de ce qu'on aura assuré pour le temps où l'influence aura cessé. Personne, certes, ne tient plus que moi à ce qu'elle soit compatissante, charitable, et néanmoins j'évite toute injonction, toute incitation directe à cet égard; je ne profite même pas, pour les prendre par surprise, de ses velléités de générosité, lorsque j'aperçois qu'elles sont vagues et fugitives. Il doit lui suffire des sentiments qu'elle me connaît. C'est en suivant cette direction que je puis mieux m'assurer des pas qu'elle fait, et jouir vraiment de les voir progressifs. Ainsi l'autre jour elle vint me dire, avec un air de satisfaction qui présageait la mienne, qu'elle me conjurait de lui permettre de payer sur son mois la

moitié de la pension d'une petite fille que j'ai placée dans une maison de travail. Après lui avoir demandé si elle avait bien réfléchi, si elle s'était bien consultée, et reçu de sa part les plus vives assurances, je lui ai dit que j'y consentais et que j'aimerais davantage une bonne œuvre où elle entrait en communauté avec moi.

» Il n'est plus question aujourd'hui de difficultés qui se renouvelaient encore quelquefois il y a six mois; avertie par le jugement fin et droit d'Hélène, je n'oublie plus que la seule véritable supériorité est celle de la raison, et que l'autorité s'oblige à l'avoir toujours. »

Mlle de Nesselrode ne quitta Mme Swetchine qu'à la veille de son mariage avec le comte Michel Chreptowitch, et son attachement filial est encore aujourd'hui le vivant témoin de l'affection dont elle n'a jamais cessé d'être l'objet.

Mme Swetchine alla remettre elle-même la jeune Hélène entre les mains de la comtesse de Nesselrode, qui accompagnait aux bains de mer de Brighton, la grande-duchesse Hélène. Ce voyage fut pour Mme Swetchine l'occasion d'une rapide excursion à Londres et en Angleterre.

Ces jouissances de la vie intérieure, ces fécondes et nobles années de la Restauration furent attristées pour Mme Swetchine par les inquiétudes que lui causa sans cesse la santé de la duchesse de Duras, et enfin par sa mort prématurée. Après le retour d'Italie, Mme Swetchine avait éprouvé le besoin de compenser les privations de l'absence, et elle avait saisi toutes les occasions de passer quelques mois en commun avec son amie, soit à Andilly, soit à Saint-Germain. « Paris, disait-elle, est un lieu où il est plus commode de se haïr que de s'ai-

mer, » et elle écrivait à la comtesse de Nesselrode en lui parlant de ses projets de rapprochement avec la duchesse de Duras :

« Les trop longues séparations ne valent rien, et quelques jours passés ensemble ôtent à la séparation ses plus redoutables inconvénients. Si dans la première jeunesse on compte sur l'avenir, si tout ce qui coûte ne paraît que du provisoire, en avançant en âge on ne fait pas si bon marché du présent; on voudrait tout ressaisir, parce qu'on sent que tout est prêt à échapper. Je me sens si vieille que je crois ne pouvoir plus que continuer; la raison de ce que ferai le lendemain me paraît tout entière dans ce que j'ai fait la veille. Ce sont les soins qui sont nécessaires à la plupart des cœurs, et pour être sûr de son fait, il est bien prudent de s'arranger de façon à y mettre chaque jour quelque chose. »

Bientôt cette partie de la correspondance de Mme Swetchine s'assombrit, et ne tarde pas à rendre compte à Mme de Nesselrode des symptômes précurseurs du deuil irrévocable.

« 30 octobre.

» Je vous disais dans ma dernière lettre que j'espérais prolonger jusqu'en novembre ma paisible solitude ; mais la nouvelle que je reçus du terrible accident de Mme de Duras m'a bientôt fait changer de projets. Dans une nuit qui suivit un jour où elle n'avait pas été plus mal qu'à l'ordinaire, Mme de Duras voit disparaître tout à coup la lumière d'une lampe placée près d'elle ; elle se retourne et l'aperçoit de nouveau. L'œil et la joue tournés du côté de la lampe avaient été paralysés : la cécité de cet œil

était complète. Vous pouvez juger de l'anxiété et de l'épouvante d'un tel moment ! Les secours les plus prompts et les plus efficaces lui furent administrés ; l'œil parut reprendre ses fonctions, mais si imparfaitement qu'aujourd'hui encore, il peut à peine distinguer le contour des objets. Comme s'il n'y avait pas assez de périls dans une si terrible menace, notre inquiétude est condamnée encore à se porter sur d'autres points. Les médecins pensent que cet accident n'est que sympathique avec l'état intérieur, et c'est surtout une lésion organique qu'ils paraissent redouter. L'autre jour, pour quelques cuillerées de purée de chicorée, elle a été comme sur la roue pendant six ou sept heures. Ajoutez à cela des nerfs dans un état d'irritabilité continuelle, un abattement complet et des faiblesses qui sont comme des crises, au milieu d'un état qui paraîtrait incapable de les supporter. Son changement seul motiverait toutes les craintes, on peut l'appeler une destruction. Eh bien ! au milieu de cela, dès que notre si chère amie se sent un peu mieux, elle marche, fait le tour de son jardin, et je l'ai vue prolonger sans inconvénient sa promenade pendant un quart d'heure.

» Au moral, c'est de même : son silence, sa profonde préoccupation fait place à l'expression la plus tendre et la plus expansive ; elle cause un peu alors, et reprend ce sourire si spirituel, si bienveillant qui donne tant de charme à sa physionomie. Je suis profondément frappée de la manière touchante et religieuse dont elle accueille ses maux et le danger qui la menace. Les premières paroles qu'elle m'ait dites sont qu'elle regarde l'état où elle est comme inguérissable, comme une sorte de transition de la vie à la mort ; qu'elle y voit également un avertissement

de Dieu et que tout ce qu'elle désire est de le mettre à profit : enfin il est impossible d'aborder les idées les plus graves et les plus solennelles avec plus de courage et de véritable force de tête. Quelle immense consolation la bonté de Dieu nous donne, mais aussi combien l'attendrissement est plus douloureux, quand, faisant un retour sur soi-même, on a toute la mesure du bien qu'on est menacé de perdre ! Ceux qui ne connaissent que superficiellement Mme de Duras peuvent n'avoir pas attendu d'elle les preuves qu'elle donne aujourd'hui de la véritable supériorité de son âme ; pour moi, ma bien chère amie, il n'entre pas une idée de surprise dans ma triste joie. Le monde et la vie pouvaient faire trop de bruit autour d'elle, mais la rectitude de son intelligence devait l'emporter sur tout et Dieu produire en elle tous les bienfaits de sa grâce, en s'emparant de ce dévouement passionné qui fait l'essence de son caractère. J'ai vu encore dans le monde qui ignore en partie ces détails, des gens persuadés que Mme de Duras était en proie à toutes les angoisses d'une pleine révolte contre la crainte de la mort, et qu'elle en éloigne l'idée ; on se la représente dans les emportements d'une imagination qui ne sait pas se soumettre ; et moi, avec bien d'autres, pouvons certifier qu'il est impossible d'être plus dans la vérité, d'oser l'envisager avec plus de fermeté et de douceur. Cette lutte même si naturelle entre l'instinct de l'existence et la crainte du terrible passage paraît avoir cessé ; la résignation a tout surmonté en ôtant à la tristesse tout ce qu'elle en dévore et détruit. Mon inquiétude est bien grande, chère amie, mais elle a ses vicissitudes d'espoir ; quelquefois il est tout à fait abattu, quelquefois aussi je me dis que

j'exagère le danger, et que maint exemple devrait me rassurer. Il est impossible d'être plus soigneuse, plus attentive, plus charmante que Clara pour sa mère; je me suis attachée à elle doublement pendant cet intervalle et mon séjour à Saint-Germain. C'est une des meilleures et des plus intelligentes mères que je connaisse, la femme la plus tendre, et aujourd'hui on dirait qu'elle est fille seulement, tant elle se consacre exclusivement à sa mère. Mme de Larochejacquelein a été retenue par une maladie qu'a faite sa belle-mère dans une de ses terres de la Vendée. »

L'accident dépeint ici par Mme Swetchine avec une si anxieuse fidélité, ne coûta pas la vie à Mme de Duras, mais il ébranla fortement sa santé. Une maladie de foie ne tarda pas à se déclarer dans des conditions incurables, un climat plus doux fut vainement cherché à Nice. Au mois de janvier 1829, Mme Swetchine, ainsi que l'élite de la société et des lettres françaises eurent à pleurer une irréparable perte. La duchesse de Duras entrait à peine dans sa cinquantième année.

CHAPITRE XIII.

RÉVOLUTION DE 1830. — NOUVELLE SITUATION RELIGIEUSE — CORRESPONDANCE AVEC LE COMTE DE MONTALEMBERT ET M. L'ABBÉ LACORDAIRE. — BILLETS DU PÈRE DE RAVIGNAN.

La révolution de juillet affligea et effraya Mme Swetchine. Des princes vénérés par elle, des amis qui lui étaient chers depuis longtemps se trouvaient bannis ou frappés. Des institutions libérales dont elle avait souhaité la durée, et qu'elle aimait à croire compatibles avec l'ordre, se trouvaient subitement lancées dans une voie nouvelle et soumises à d'incalculables épreuves. Mme Swetchine ne s'était point fait illusion sur les fautes commises par quelques-uns des amis de la monarchie; elle fut non moins clairvoyante et non moins inquiète sur les fautes des amis de la liberté. Énumérant les symptômes effrayants qui surgissaient de toutes parts, elle écrivait à la comtesse Edling :

« Ah ! comme vous avez raison de dire que nous assistons à la grande crise de l'orgueil humain ! Quand un élément spirituel se mêle d'être coupable, il l'est à la façon des démons. »

Le 23 décembre 1830, durant la crise du procès du prince de Polignac et de ses collègues, elle écrivait :

« Vous avez su avec détail comment les choses se sont passées ici ces derniers jours, l'issue du grand drame de la Chambre des pairs, et toute l'agitation, tous les ressentiments dont il a été le prétexte ou l'occasion. Avant-hier, encore hier, Paris ressemblait à une ville dont l'ennemi est aux portes; aujourd'hui, le calme, l'allégresse même sont partout, à ce qu'on dit; les cris de mort sont remplacés par des vivats qui, d'après toute apparence, ne sont de nature à prolonger la vie de personne. Hier, on aurait cru que tous les droits étaient violés, parce que quatre victimes avaient échappé au fer assassin; aujourd'hui, cet odieux délire ne porte plus que le caractère d'une fantaisie. Je puis dire que si je ne suis jamais inquiète au milieu des craintes générales, je ne me rassure pas davantage par une sécurité improvisée. Les hommes restent les mêmes, le danger à peu près semblable. Il faut être ici depuis longtemps pour comprendre, pour saisir quelque chose de cette complication de mouvements, de volontés, de projets, et toujours d'intérêts qui sont au fond de tout. Ces masses si menaçantes, si nombreuses, si animées, n'avaient aucune direction apparente ; s'il y avait eu plus de chances de succès, ceux qui les excitaient auraient bientôt désigné un but; mais alors au lieu d'un but, il en aurait paru trois ou quatre, et au premier succès eût éclaté la division.

Comment en serait-il autrement chez un peuple de souverains qui ne reconnaît d'autre volonté que la sienne, et encore en lui-même celle du moment?

» Les classes inférieures ne visent à rien moins qu'à un nivellement complet, et pour y parvenir, elles renouvelleront sans cesse la lutte. Leur puissance maintenant leur a été révélée : elles poursuivront leur plan ; elles comptent encore sur les moyens que leur laisse la légalité ; mais si ces moyens n'assuraient pas leur succès, c'est bien à main armée qu'elles entreprendraient de l'emporter.

» Rien de moins prononcé, comme caractère, que tout ce qui sort de cette situation. C'est toujours demi-mal, demi-usurpation, demi-légalité, demi-injustice : c'est le triomphe du quasi. Les bases sont si fausses, tout est tellement entaché du vice originel, qu'il faut toujours dans chaque chose, qui serait bonne en elle-même, commencer ou finir par sacrifier au mauvais principe. Ah ! qu'en tout il faut se garder de mal faire ! Ce mal, par un cercle vicieux, est condamné à agir et à réagir sur lui-même. »

A travers les longues agitations qui suivirent la révolution de juillet, la chance d'un retour immédiat de M. le duc de Bordeaux se présentait à beaucoup d'esprits, et ces espérances ne pouvaient manquer d'avoir beaucoup d'échos près de Mme Swetchine. Elle ne les omet pas dans sa correspondance.

« Les grands retours à la vérité venus par ceux qui en ont été les ennemis, non-seulement aplaniraient les voies à une véritable restauration, mais seuls encore pourraient en assurer la durée. Sans eux, et dans l'état actuel des esprits et des choses, pouvez-vous imaginer ce que serait le retour de M. le duc de Bordeaux ? La légitimité

est un principe admirable, mais enfin il n'est qu'une partie de l'ordre et ne saurait tenir s'il est isolé. Je demande à ceux qui n'écoutent que leurs passions, s'il s'agit du futile triomphe de ramener l'enfant royal, des joies de l'orgueil de l'avoir emporté, ou bien d'un règne qui puisse rétablir, protéger la société, donner des racines à toutes les vérités utiles aux États et conservatrices de leur vraie prospérité? Personne plus que moi ne conçoit les regrets qui suivent dans leur exil des princes malheureux; j'éprouve une tendre vénération pour la pieuse vertu du Roi, le respect le plus tendre et le plus dévoué pour Mme la Dauphine, et cependant tout en m'étonnant de l'oubli où le plus exalté royalisme les laisse souvent, je ne crois pas que tant d'infortunes puissent être rachetées par l'enfantillage d'un succès éphémère. Je crois qu'il faut savoir attendre, laisser à Dieu l'initiative, le choix du moment que sa volonté indique souvent aux hommes par des signes non équivoques, et ce moment, certes, ne paraît pas venu. Je suis donc tout à fait de l'avis d'Alfred de Damas contre celui de M. de ***....

» Mais venons-en, ma chère amie, à une pauvre destinée qui, après bien des fluctuations, des torts et des revers, semble aujourd'hui aux derniers confins de la détresse : il s'agit de M. de Châteaubriand. Il est bien de ceux qui, comme le disait Mme de Staël, jettent leurs amis à la mer pour avoir le plaisir de les repêcher à la ligne. Mais grâce pour le génie et les natures orageuses, parce qu'elles sont faibles et qu'elles se trouvent toujours entraînées au delà de leur volonté! M. de Châteaubriand a toujours respecté certaines limites; sa conduite dans cette circonstance, sa position complètement dénuée en font foi, et dans le siècle

où nous vivons on peut respecter les hommes qui respectent encore deux ou trois choses. M. de Châteaubriand pourrait, devrait avoir aujourd'hui de l'aisance; on peut même lui reprocher d'en manquer; mais prenons le fait tel qu'il est, cruel, bien cruel. Pour ne pas prêter son serment, il a renoncé à la pairie, et avec la pairie à la pension de douze mille francs qu'elle lui donnait. Savez-vous ce qui lui reste? Un capital de seize à vingt mille francs que lui doit encore son libraire. Cette somme sera dévorée par quelques dettes, son voyage pour la Suisse, ou pourvoira peut-être à quelques mois d'existence. Et après? C'est cet après, problème insoluble, que je vous adresse, bonne chère amie, et qui sûrement excitera en vous quelque sollicitude, peut-être quelque chose de plus, une vue, un conseil, un espoir inattendu. Voilà, dans le chagrin que me cause une si affreuse perplexité, la pensée qui m'est venue. L'Empereur, informé de l'état vrai, incontestable d'un homme qui est chevalier de ses ordres, que l'empereur Alexandre avait fort distingué, dont les idées au fond sont monarchiques, et dont la conscience est restée fidèle à des maîtres malheureux, l'Empereur, arrêtant ses regards sur un tel homme, n'aurait-il pas la pensée de venir à son secours? Cette pensée ne pourrait-elle pas lui être suggérée? Je commence par vous dire que cette pensée est venue à moi seule, que personne n'en est instruit. M. de Châteaubriand y reste à tel point étranger que, dans le cas où vous croiriez pouvoir agir, je vous demanderais de surseoir, afin de me donner le temps de le sonder et de savoir si une grâce venue d'un Prince étranger peut lui paraître acceptable. »

Cette noble pensée parvint jusqu'à l'empereur Nicolas.

Sa réponse fut que s'il devait témoigner de l'intérêt aux légitimistes français, il accorderait sa préférence au comte de la Ferronnays, dernier ambassadeur du roi Charles X près de lui. L'ouverture n'eut de suites ni pour l'un ni pour l'autre.

Enfin, on pourra se rendre un compte exact de l'état du jugement de Mme Swetchine à cette époque, en le constatant au moment où les crises de la rue paraissant domptées, le nouveau gouvernement ne se trouva plus qu'en face des difficultés morales. Le ministère de MM. Dupont (de l'Eure) et Laffitte avait fait place, le 11 mars 1831, à une combinaison qui donnait la présidence du Conseil et le portefeuille de l'intérieur à M. Casimir Périer, les affaires étrangères au comte Sébastiani, les finances au baron Louis, et l'instruction publique au comte de Montalivet, qui avait déployé durant le procès des ministres une intrépide fermeté.

Le 15 mars 1831, Mme Swetchine écrivait :

« La création du nouveau ministère me rassure un peu contre la guerre et me fait croire au moins à un répit, si ce n'est au vrai rétablissement de la sécurité. La fatigue de tant d'agitation, la peur pour tant d'intérêts, le choix d'hommes honorables et forts, tout établit des chances pour l'ordre qui commence. S'il ne s'établit pas, c'est qu'il y a impossibilité manifeste dans un siècle où tout le monde raisonne, pour qu'un gouvernement se soutienne par des moyens opposés à la nature de son origine. Si cette combinaison ne réussit pas, c'est que le mal est au fond même de la situation. J'ai toujours pensé que tout le monde ici faisant bien, ou faisant le mieux possible, et pourtant la chose publique ne pouvant aller, la moralité

de l'apologue ressortirait d'une manière beaucoup plus frappante : il resterait démontré que c'est par les bases que péche l'édifice, et que rien ne saurait y suppléer. »

La situation politique de la France était donc radicalement changée; la situation religieuse ne l'était pas moins. Les rapports de l'Eglise avec le pouvoir nouveau ne pouvaient plus rester ce qu'ils avaient été avec le pouvoir ancien.

Ce qui ressortait naturellement, invinciblement de ces brusques révolutions, c'était la nécessité pour le clergé de prendre son point d'appui sur un terrain plus solide que la faveur ou la disgrâce momentanée des puissances politiques. L'expérience semblait décisive. Le siècle ne comptait que trente ans, et deux fois déjà l'Eglise avait vu compromettre tout ce qu'il appartient au monde de lui prêter ou de lui ravir. Lorsque le premier Consul avait paru en pacificateur et en restaurateur de la société, l'un de ses premiers soins avait été d'y rappeler Dieu et de lui rendre ses temples. Mais bientôt, comme tous les hommes qui, au fond de leur cœur, visent moins à servir la religion qu'à se servir d'elle, le consul devenu empereur mit l'exigence à la place du respect, et les pompes du sacre furent suivies presque sans transition de la captivité de Fontainebleau. Cette violence déclarée ouvrit les yeux au clergé de cette époque, entraîné par quelques meneurs, moitié aveugles, moitié complices, et quand la Restauration succédant à l'Empire restitua au Souverain Pontife la plénitude de son autorité, cette ère de réparation fut saluée d'un enthousiasme chaleureux et spontané.

Mais lorsque les dissidences politiques se ranimèrent, lorsque les partis songèrent à faire arme de tout, l'Eglise

se vit en butte aux mêmes attaques que le pouvoir royal. Quand enfin la Restauration succomba, le clergé fut considéré comme un vaincu et traité comme tel. Dès lors, une même inquiétude rapprocha quelques membres éminents du clergé et quelques laïques profondément dévoués à l'Eglise. Ils se demandèrent en commun si l'heure n'était pas venue d'adopter pour des temps nouveaux une attitude nouvelle. Promptement d'accord sur ce point de départ, ils voulurent adresser un appel à l'opinion, et un journal fut fondé, qui prit pour titre l'*Avenir*.

L'*Avenir* avait pour tâche hautement avouée de réclamer la pleine et entière liberté d'action de l'Eglise, revendiquée non plus comme faveur ou privilége, mais en vertu du droit commun et des tendances de l'esprit moderne. A l'appui de cette revendication énergique, l'*Avenir* professait avec non moins de franchise l'adhésion aux principes généraux en vigueur dans la société française, tels qu'ils avaient été sanctionnés par le concordat de 1801 et le régime représentatif inauguré avec le retour de la maison de Bourbon. « La force qui renverse, disait l'organe des catholiques, n'est qu'une calamité de plus quand elle n'a pas derrière elle une pensée qui puisse édifier (1). » — « Votre plus belle gloire, écrivait-on alors au fondateur de l'*Avenir*, sera d'avoir parlé de liberté au monde avec un cœur pur et une bouche pleine des louanges de Dieu; ce sera d'avoir purifié sa cause et de l'avoir montrée à la postérité revêtue d'une sorte de virginité chrétienne et parée de tout l'éclat du sacerdoce. Vous lui avez fait retrouver les titres de sa divine origine. Vous

(1) Réponse à M. de Potter, septembre 1832.

avez réconcilié avec elle les âmes que faisait reculer le culte sanguinaire par lequel on la profanait (1). »

L'entreprise était hardie, mais favorisée par toutes les circonstances du dedans et du dehors. Le plus éloquent des apologistes chrétiens de cette époque, M. l'abbé de Lamennais, vit accourir des cœurs courageux, d'éminents esprits prompts à se ranger autour de lui en dévoués et fervents disciples.

S'efforcer de délivrer le clergé des liens, des engagements devenus si onéreux et qui deux fois en si peu de temps avaient failli devenir si funestes, essayer d'affranchir à jamais le clergé de la tentation ou de la crainte de tomber dans les bras de la fortune et du hasard, lui présenter comme unique voie de salut, pour lui-même et pour les âmes, le devoir exclusif de sa mission évangélique, tel fut le programme unanimement adopté par tous les collaborateurs de l'*Avenir*.

Ce rapide moment fut et demeurera l'un des plus féconds de notre siècle. La nature des questions soulevées, la grandeur des talents, la noblesse des caractères lui conquirent une influence et laissèrent un souvenir qui est encore un champ de bataille, celui où se décidera l'un des problèmes les plus importants de la destinée humaine, c'est-à-dire la délimitation exacte des rapports de l'Eglise et de l'Etat.

Dans les derniers jours de la Restauration, M. de Quélen, résidant encore près des tours de Notre-Dame, dans le palais vénérable qu'avaient habité le cardinal de

(1) *Œuvres posthumes de M. de Lamennais*. Correspondance, t. 1er, p. 91.

Noailles, Christophe de Beaumont et Christian de Juigné, vit apparaître un matin dans son cabinet un jeune avocat qui avait à peine marqué sa place au barreau, et n'avait été distingué que par les yeux exercés et bienveillants de quelques-uns des fondateurs de la *Société des bonnes études*, MM. Bailly, Alexis de Noailles et Berryer. M. de Quélen s'avançant au devant du jeune homme qui s'inclinait, lui tendit affectueusement la main et lui dit :

— Soyez le bienvenu ; vous plaidiez des causes humaines, vous en plaiderez une éternelle. — Ce jeune homme était M. Lacordaire, venant demander la bénédiction de son archevêque avant d'aller s'enfermer dans une cellule de Saint-Sulpice.

Il en était sorti prêtre austère et dévoué, et il offrait à l'Eglise les prémices de son apostolat, lorsque M. de Lamennais lui adressa à son tour, et dans un autre langage, l'appel de M. de Quélen.

Un jeune rejeton de l'aristocratie française, héritier avant l'âge des prérogatives de la pairie, le comte de Montalembert, l'avait suivi près de M. de Lamennais, et tous deux, d'origines si diverses, mais d'ardeur et de dévouement analogues, s'unirent sous ses auspices d'une étroite et indissoluble amitié. M. de Montalembert, admirateur du comte de Maistre, n'avait point ignoré l'existence de Mme Swetchine à Paris; il avait brigué l'honneur de lui être présenté. Ce fut lui qui à son tour introduisit près d'elle son ami, l'abbé Lacordaire.

On peut pressentir quels furent dans de telles circonstances et à cette date l'intérêt et la chaleur de leurs entretiens. Il s'agissait de questions vitales pour le christianisme, de la plus sûre manière de sauvegarder son

indépendance, de reconquérir ou d'étendre son empire désintéressé sur les nations, qui n'ont jamais tant besoin de lui que lorsqu'elles ambitionnent de s'en passer. Près de Mme Swetchine la jeunesse pouvait interroger l'expérience sans craindre la timidité ou la faiblesse. Bientôt sa sollicitude et son anxiété furent grandes. Tout tendait alors vers un libéralisme présomptueux et déréglé. M. de Lamennais qui aurait dû être le modérateur de ses amis, donnait fréquemment, au contraire, l'exemple de l'exagération du langage, et livrait prise sur son œuvre par des malentendus ou des inquiétudes qu'il ne se préoccupait pas de dissiper.

L'*Avenir* avait été fondé le 15 octobre 1830. Les ombrages conçus à Paris se reproduisirent promptement à Rome, quoique avec un caractère plus doux et plus tempéré. M. l'abbé Lacordaire et M. l'abbé Gerbet, délégués par leurs collaborateurs, eurent une entrevue avec le nonce du Pape, Mgr Lambruschini, et lui présentèrent un exposé de leurs doctrines. Cette entrevue n'amena point de solution. Alors MM. de Lamennais, Lacordaire et de Montalembert résolurent de suspendre la publication de l'*Avenir* et de se rendre près du souverain pontife Grégoire XVI, pour obtenir de lui une décision. Ils arrivèrent à Rome le 31 décembre 1831.

La correspondance de Mme Swetchine avec M. de Montalembert, commencée à l'époque de la publication de l'*Avenir*, se poursuit durant ce mémorable voyage. Cette correspondance sera certainement considérée comme l'un des modèles les plus touchants de l'amitié chrétienne. Elle revêt dès le premier échange de confiance et d'intimité le caractère le plus grave, et l'on ne sait qui ad-

mirer davantage de celle qui ne cesse jamais d'avoir raison avec tant de pénétration et d'autorité, ou de celui qui provoque les conseils avec tant d'abandon et, à ce mérite déjà si rare, ajoute le mérite, plus rare encore, d'en permettre la publicité.

La première des lettres données ici, est datée du mois de septembre 1831. A cette date, l'*Avenir* n'éveillait pas seulement des susceptibilités religieuses, il suscitait au même degré la résistance du pouvoir civil. Il avait été traduit devant le jury pour avoir demandé que la nomination des évêques fut enlevée au roi ; peu après, M. de Montalembert avait été traduit devant la chambre des Pairs pour avoir tenté, d'accord avec M. l'abbé Lacordaire, de protester, par l'ouverture d'une école libre, contre les décrets impériaux qui, en contradiction avec la Charte de 1830, maintenaient le monopole universitaire.

AU COMTE DE MONTALEMBERT.

« Dieppe, 2 septembre 1831.

» . . . . . Certes, tous les gémissements nous sont permis : en nous, autour de nous, nous avons de grands maux à déplorer ; mais je ne crois la foi ni morte, ni mourante. Il me semble seulement qu'elle est précisément aujourd'hui dans la position où autrefois était la science, c'est-à-dire que, retirée des masses, elle se concentre avec plus de puissance, de sincérité et d'éclat dans les individus : le vrai progrès des lumières, dans ce qu'on appelait les siècles d'ignorance, remplaçait leur diffusion. La répartition est différente sans peut-être que la masse de foi dans notre siècle soit altérée ou amoindrie ; et, si

effectivement le but de la Providence avait été surtout de se ménager dans tous les temps des adorateurs en esprit et en vérité, aurions-nous, au milieu de vertus si éprouvées, d'âmes si saintes, d'efforts si généreux, le droit de douter qu'aujourd'hui encore ce but soit atteint ?....

» J'aimais ce que vous étiez avant de vous connaître et depuis il est bien vrai que c'est par une sollicitude toute maternelle que je m'identifie à vous. Vous voilà entre votre procès et votre examen de licencié en droit : deux âges d'homme qui devraient être distants. Rien de tout cela n'aura grande action sur vous, ni comme succès, ni comme échec. »

A la suite de cette lettre, se placèrent les plus graves événements. L'arrivée de M. de Lamennais à Rome y causa une évidente contrariété. Grégoire XVI, par clairvoyance comme Souverain Pontife, par penchant naturel, par fidélité aux traditions mêmes de la cour romaine, voulait sauver l'abbé de Lamennais. Il chercha à éluder ce que les interrogations et les instances qui lui étaient adressées avaient d'impérieux et lui fit répondre, par l'intermédiaire du cardinal Pacca, une lettre ayant pour but, tout en précisant quelques points contestés dans la doctrine, et quelques démonstrations blâmées par le Saint-Siége, d'éviter un acte plus solennel et de conjurer une désapprobation publique. L'abbé Lacordaire, en proie aux plus douloureuses appréhensions, mais plus ému encore par son devoir envers l'Eglise, supplia avec les dernières instances M. de Lamennais de s'arrêter et de se retirer. Sourd à cette voix fidèle, M. de Lamennais laissa partir sans lui l'abbé Lacordaire et persista à demeurer à Rome et à exiger une réponse officielle du chef de la

chrétienté. N'ayant pu l'obtenir, il quitta Rome enfin, mais en annonçant l'intention formelle de reprendre sur-le-champ la publication de son journal et la propagation de ses doctrines politiques et religieuses. Cette opiniâtreté interdisait à Grégoire XVI une plus longue hésitation. Il dut chercher ce qui avait paru excessif dans l'*Avenir*, le résumer et le signaler par l'Encyclique du 15 août 1832. Il le fit à regret et avec une mesure telle dans les termes, que peu d'années plus tard, sous le pontificat de Grégoire XVI lui-même, durant les longs combats de l'épiscopat français, de M. de Montalembert, du père Lacordaire, pour la liberté de l'enseignement, beaucoup d'évêques reprirent les principes généraux de l'*Avenir*, tempérés par l'expérience et par une intelligence plus nette des questions. Si M. de Lamennais se fût montré simplement, en 1832, humble et soumis, il se fût trouvé sans rival à la tête du mouvement catholique de 1840, plus grand, plus fort et plus vénéré que jamais.

On sait quelle voie différente il suivit et avec quelle rapidité cette voie le conduisit à l'abîme. Nous allons entrevoir maintenant dans les lettres suivantes l'angoisse du cœur et la fermeté de foi de ses deux plus illustres compagnons.

L'*Avenir* avait cessé d'exister ; ses rédacteurs s'étaient dispersés ; l'abbé Lacordaire mûrissait dans la retraite ses études et ses forces ; M. de Montalembert quittait la France pour l'Allemagne où l'attendaient à Marbourg les émotions pieuses qui allaient donner naissance à l'histoire de sainte Elisabeth. La correspondance de Mme Swetchine recommence en 1833.

« 19 mars 1833.

» Votre souvenir ne me suffit pas, mon cher enfant, il faut que j'en profite, et voilà pourquoi nous ne nous entendons pas toujours sur la durée de nos lacunes ; je sais si peu comment elles se remplissent pour vous et ce que votre courage a pu faire de vos tristesses ! Dans une telle incertitude on voudrait s'assurer de chaque moment. Si vous ne vouliez pas venir ce soir, je vous propose demain soir ou demain matin, selon que votre disposition intérieure en décidera : c'est parce que je voudrais la combattre que je ne veux pas la contrarier. »

« 26 août 1833.

» . . . . . Le découragement de ne pouvoir dire tout ce qu'on voudrait, comme on voudrait, me fait très bien comprendre cet homme qui, pressé par la nécessité de répondre, finissait toujours par envoyer chercher des chevaux de poste pour aller causer avec l'ami qui attendait sa lettre. N'est pas maître qui veut, malheureusement, de prendre ce moyen, et celui qui le prendrait avec vous, à quelles courses vagabondes ne s'engagerait-il pas ? Si vous saviez rester là où vous vous plaisez, on serait presque sûr de s'en arranger ; mais votre inquiétude intérieure vous pousse en avant, vous crie : *Dahin ! Dahin* (1) ! Lorsque vous croyez obéir à des motifs déterminants, je crains bien que vous ne cédiez à un instinct vague de changement. Eh ! mon Dieu ! c'est là peut-être ce qu'il faudra laisser user ; pas assez pourtant pour vous laisser

(1) Là-bas ! Là-bas ! Ce sont les premiers mots du refrain de la ballade de Mignon, dans le *Wilhelm Meister* de Gœthe.

entamer vous-même. Toute espèce d'holocauste demande un être vivant et on le cherche vainement dans ces imaginations éteintes ou flétries, dans ces intelligences sans force et sans essor qui prennent souvent l'insouciance et l'inertie pour la supériorité de la raison, et le dernier terme de la philosophie. Certes, c'est une autre tendance que Dieu a imprimée à votre âme qui semblerait avoir été formée sous l'inspiration de cette belle parole de Platon : *Le beau pour arriver au vrai.* Voilà ce qui eût enchanté votre existence si vous ne vous étiez pas lancé si jeune, si faible, si inexpérimenté, dans une lutte de passions et d'intérêts auxquels votre nature même vous rendait étranger. Vous ne saisissiez dans ces questions que leur face désintéressée et pour ainsi dire poétique ; mais vous n'en étiez pas moins dans la mêlée, portant ou recevant les coups, et vos intentions restées droites et pures n'ont pu empêcher que vous ressentissiez intérieurement les fâcheux effets d'une route fausse et téméraire. Aussi, avec l'âme la plus haute, la plus honnête, un cristal qui est presque un diamant, avec des mœurs irréprochables, de la foi, une piété sincère et tout ce qu'elles entraînent de sentiments élevés, vous n'avez ni la douce joie du cœur, ni sa douce paix ; vous êtes abattu, troublé, mécontent de vous-même. Mon cher Charles, si vous étiez vraiment resté dans l'ordre, votre cœur, même souffrant, même désolé, n'eût point connu de tels ravages. Ce qui le met si mal à l'aise, c'est la conscience qui de si près touche au cœur que leurs troubles et leurs voix se confondent. Vous vous sentez arrêté dans votre course, mais vous ne voulez pas vous dire qu'il vous faut revenir sur vos pas. »

« 17 novembre 1833 (1).

» Mon cher Charles, c'est bien des chagrins que je vous sais à la fois et vous pouvez penser combien ma préoccupation de vous est triste et continuelle, quand j'ai tout lieu de vous croire profondément atteint. Sans partager vos espérances au même degré, j'ai suivi avec anxiété vos alternatives si tranchées et si vives de crainte, de confiance, d'attente et de douloureuse surprise.

» Ce qui me rassure sur vous, mon cher Charles, ce qui me donne vraie confiance dans votre destinée, ce sont les épreuves qui ont toujours suivi vos torts, vos imprudences et vos déviations. Vous n'êtes pas châtié, car rien n'est irrévocable dans vos peines et votre situation ; vous n'êtes pas abandonné non plus, car la foi et toutes les vraies consolations vous restent ; mais vous êtes sans cesse averti, redressé, rappelé dans une voie plus droite et plus sûre. Si vous résistiez encore à ces solennelles admonitions, vous rendriez toujours plus coupable la lutte dans laquelle vous vous êtes volontairement engagé. Si votre foi n'y périt pas, sous quels auspices, en tardant encore, rentreriez-vous dans la vérité? Que lui apporterez-vous comme hommage et comme sacrifice ? La jeunesse a cela de bon : on est indulgent pour elle quand elle faiblit, et on lui sait gré du retour. Mais il ne faut pas l'oublier,

(1) A cette date, les journaux français avaient publié une lettre du pape Grégoire XVI à Mgr de Lesquen, évêque de Rennes, lettre dans laquelle était indiquée, entr'autres symptômes de la révolte imminente de M de Lamennais, la publication du livre du *Pèlerin polonais* de Mickiewitch, livre qui avait été traduit par M. de Montalembert.

votre jeunesse a commencé de si bonne heure par une activité intempestive, qu'elle a beaucoup moins d'années à courir que les jeunesses communes.

» Je repousse loin de moi toute crainte, mais j'arrête aussi l'essor de mes espérances qui, pour être pleinement justifiées, demanderaient un abandon si généreux, si pur, si catholique à la voix paternelle, et manifesteraient si intelligiblement une soumission tendre, profonde et sans réserve.

» . . . . . Il me semble voir dans ces utopies cette hérésie des millénaires qui tentait de naturaliser sur la terre une félicité qui attend d'autres cieux. C'est le déplacement d'une idée vraie, de ce pressentiment d'une immortalité heureuse, quand le péché détruit aura laissé champ libre à la clémence, à la paix et à la justice. Quittez ces vains songes, mon cher enfant; quittez la source de ces brusques et violentes excitations qui sont funestes même au talent. Le vôtre a souffert de ces excès auxquels votre intelligence s'est laissé entraîner ; il a souffert de la division qui s'est mise dans votre conscience et dans votre esprit. Ces deux causes réunies font de l'époque actuelle pour votre talent littéraire une vraie époque de transition : votre intelligence mue. Faites ce qui vous paraîtra le plus difficile; dans votre disposition actuelle, ce sera le meilleur, et puis, laissez pousser et se fortifier vos nouvelles plumes avant de reprendre un plus noble et plus éclatant essor.

» Mon cher Charles, ne me rendrez-vous pas en vous tout ce que mes vœux, mes prières y ont mis ? Vous savez si vous pouvez et me réjouir et m'affliger, et dans ces émotions maternelles que vous m'avez fait connaître, je

ne veux pas croire que ce soit aux seules douleurs de Rachel que vous me condamniez. »

« 11 décembre 1833.

» Vous aviez bien raison de penser, mon cher Charles, que votre lettre m'affligerait, et pourtant elle ne m'ôte pas encore toute espérance ! Il me semble toujours que la rectitude, la pureté de votre âme feront justice des sophismes de votre esprit, et que la chimérique conciliation d'une téméraire résistance avec la soumission d'un cœur pieux et croyant se montrera enfin à vous comme impossible.

» . . . . . Rien n'est si simple, dans notre état de faiblesse et d'imperfection, que de nous laisser aller à l'exagération et même à l'erreur ; on pourrait dire que rien n'est si catholique que de se tromper, car rien n'est si universel. Mais c'est à l'opiniâtreté que commencent nos torts, à cet attachement si orgueilleux et si absurde à notre propre sens. Mon cher enfant, cela serait-il possible ? Serait-ce à cette idole que vous sacrifieriez ? Non, vous n'avez pas idée du fardeau dont vous chargez vos épaules, des tourments que vous vous préparez, des douces joies que vous contristez en vous et que vous empêchez peut-être pour longtemps ! Tant que l'abandon, le regret pieux, tendre et parlé, n'auront pas dilaté votre cœur, il ne connaîtra ni la vraie paix ni la vraie consolation.

» Sans doute, mon cher Charles, c'était porter haut vos regards que de prendre M. de Lamennais pour modèle ; mais le chrétien peut les élever encore bien davantage, et la voie la plus humble est pour lui non-seulement la plus sûre, mais la plus sublime. Et savez-vous l'ascendant qu'exercerait sur M. de Lamennais un mouvement franc,

rapide, vraiment généreux, qui partirait du plus profond de votre cœur! Je sais que vos vœux et vos conseils ont été depuis longtemps conformes à tout ce qu'espèrent et attendent les amis de sa gloire; je vous rends à cet égard pleine justice; mais combien vous auriez eu plus de puissance sur lui si vous-même aviez été ce que vous deviez être! Je le crois, le grand homme eût fléchi devant un enfant tendre et pieux, car il me semble bien que c'est à la seule tendresse que peut céder M. de Lamennais, et comme Clorinde, si son bras est fort, son cœur est faible. Et que de maux incalculables vous lui auriez épargnés à lui-même! Car il ne faut pas se le dissimuler, l'improbation, l'animadversion sont générales contre lui. Les rares exceptions à cette disposition sont données par des gens pieux qui auraient désiré, dans leur amour de la paix, que moins de publicité, et surtout moins de précipitation, eussent marqué les commencements de cette déplorable lutte. Ce sont les gens du monde qui sont ici le plus sévères, d'abord parce qu'ils ne veulent que d'une rigoureuse logique, et qu'ils ne sont d'ailleurs liés à M. de Lamennais par aucune reconnaissance des services qu'il a rendus. Ne vous étonnez pas davantage, mon cher Charles, de rencontrer plus de sévérité pour vous-même que si vous aviez été licencieux ou impie. Cette sévérité est un hommage que l'on rend à l'estime que l'on faisait de vous, aux espérances que vous faisiez concevoir; elle est aussi la conséquence des engagements que vous paraissiez prendre. On est jugé, dans le monde, sur la place que l'on prend, sur la responsabilité que l'on assume; c'est sur un éloge qu'il vous a donné que le monde calcule souvent ses exigences, et plus une tendance est pure et

haute, et plus elle porte de charges avec elle. Votre conduite, vos sentiments, vos talents faisaient de vous point de mire, et c'est là ce qui fait, mon pauvre cher saint Sébastien, qu'aujourd'hui vous êtes en butte à tous les traits ! Les hommes vous redemandent à présent ce qu'ils craignent de vous avoir donné trop légèrement ou trop tôt, mais ce n'est point devant eux seulement que s'annonçait, que se développait une vocation belle et sainte ! Ce concours de circonstances pénibles, d'épreuves de toutes sortes, ce concours qui me fait nommer le malheur du nom de ce démon multiple de l'Évangile, Légion, n'est-il pas un langage aussi et ne vous dit-il pas que Dieu n'est pas non plus satisfait ? Mon cher enfant, acceptez, acceptons ces tribulations, mais cessons de les mériter.

» Si je prie pour vous ! Non, vous ne me le demandez pas ! Ma prière prend successivement toutes les formes de l'affliction, de l'inquiétude, d'un profond sentiment d'impuissance et de dénuement. Je ne puis rien pour vous si je ne puis rendre plus étroits, plus inviolables les liens qui vous attachent à Dieu et à son Église. J'ai le courage de vous voir souffrir ; je sens que je n'aurai jamais celui de supporter, je ne dis pas votre défection, mais seulement cette indifférence dont vous nous menacez. Quelle disposition de l'âme laissent pressentir de telles pensées ! Et c'est en partant de cette base que vous vous promettiez de redoubler de régularité et de ferveur ! Ah ! mon cher Charles, si la religion se trouvait écartée de vos pensées, elle aurait bientôt perdu sur vous toute autre puissance, et votre foi, point assez éprouvée, point assez instruite pour être solide, périrait bientôt dans le monde nouveau qui ferait vivre votre intelligence. M. Lacordaire, fidèle à

ses premiers devoirs, n'a voulu être que prêtre. Pourquoi, pourquoi, vous, dont les premières inspirations devaient faire aussi la destinée, voudriez-vous être autre chose que chrétien et catholique !

» Adieu, mon cher Charles; Dieu veuille verser sur vous et ses précieuses consolations, et sa sainte lumière. »

L'histoire contemporaine a déjà constaté quelle fut la réponse de M. de Montalembert à ces admirables exhortations; mais l'ignorât-on, il suffirait de les lire pour en pressentir l'effet. L'homme qui sait inspirer un pareil langage est déjà digne de l'entendre et bien près de s'élever à sa hauteur.

M. l'abbé Lacordaire, on le sait d'avance et on vient de l'apprendre encore de Mme Swetchine, ne s'était pas livré à un seul mouvement d'hésitation dans l'obéissance; les difficultés qui se trouvaient à aplanir existaient non en lui, mais devant lui. L'éclat de son éloquence, le merveilleux effet de sa première apparition dans la chapelle du collége Stanislas ne pouvaient laisser complétement endormis les sentiments complexes qui s'attachent à tout succès. Parmi ceux-là mêmes que le talent intéresse et doit servir, il faut toujours compter les esprits qui s'en inquiètent ou s'en irritent à côté de ceux qui ne songent qu'à s'en féliciter. En outre de ces conditions communes à tout le monde, il fallait compter aussi la méfiance qu'avaient fait naître et que laissaient subsister ses premiers rapports avec M. de Lamennais. Ces nuances diverses de l'opinion religieuse étaient naturellement représentées dans le conseil de l'archevêque de Paris, et cherchaient, avec une égale activité, à gagner le jugement de Mgr de Quélen.

Ce prélat était naturellement placé à tous les antipodes de l'abbé Lacordaire. Son éducation s'était faite dans un milieu politique et religieux que le jeune orateur n'avait pas même effleuré. M. de Quélen n'avait que des regrets là où M. Lacordaire n'avait que des espérances. Un seul point leur était commun, la droiture et la vraie noblesse du cœur. Si M. de Quélen était naturellement porté aux préventions contre le plus brillant rédacteur de l'*Avenir*, il était incapable de nourrir une antipathie de mauvaise foi, de résister à un gage de sincérité et de méconnaître ou de dédaigner une force qui pouvait profiter au divin Maître. Enfin, ce qui eût pu échapper à son propre coup d'œil ou à ses loyales intentions, il pouvait le trouver dans son estime profonde et pleine de confiance pour Mme Swetchine.

Mme Swetchine elle-même le sentit bien et sa double affection envers Mgr de Quélen, comme envers M. Lacordaire, s'appliqua uniquement à les tenir toujours rapprochés l'un de l'autre. C'est se renfermer dans les plus strictes limites de la vérité, que de compter les conférences de Notre-Dame, au premier rang des services que notre pays et notre temps auront dus, dans le silence de sa modestie, à cette vraie servante de Dieu.

On ne s'étonnera donc pas que les premières lignes de l'abbé Lacordaire, qui se retrouvent dans les papiers de Mme Swetchine, soient adressées en même temps à Mgr de Quélen et à elle. Les voici :

« Paris, 13 décembre 1833.

» Madame,

» J'ai l'honneur de vous envoyer une copie de ma

nouvelle déclaration, puisque vous avez la bonté de la désirer. Au moment où se termine une affaire si grave, je sens le vif besoin de vous remercier de tous les conseils si bons et si affectueux que vous m'avez donnés, quoique je n'y eusse aucun titre. J'en conserverai le souvenir aussi longtemps que ma vie. Voilà une portion de ma carrière achevée ; j'entre dans une situation toute nouvelle, où sans doute les agitations extérieures et les chances de toute nature ne me manqueront pas, puisque c'est notre sort ; mais j'ai gagné à ceci une connaissance de mes devoirs plus étendue et une paix qui ne pourra plus se perdre parce qu'elle est celle de Dieu. Vous m'êtes apparue entre ces deux portions si différentes de ma vie, comme apparaît l'Ange du Seigneur à une âme qui flotte entre la vie et la mort, entre la terre et le ciel. Puis une fois dans le ciel, on ne se quitte plus.

» Je suis avec respect, Madame, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

» H. Lacordaire. »

A cette lettre était joint le double d'une lettre adressée à Mgr l'archevêque de Paris.

A l'issue des conférences de Stanislas, quelques mois d'incertitude planèrent sur la destinée de l'orateur. On ne pouvait plus le laisser dans une chapelle devenue trop étroite ; on considérait encore comme une imprudence de lui ouvrir une plus vaste carrière. Durant l'automne de 1834, M. Lacordaire soumis et contristé se promenait sans compagnon dans une allée du Luxembourg, lorsqu'il fut abordé par un ecclésiastique avec lequel il n'avait entretenu aucune relation antérieure. — Pourquoi demeu-

rez-vous ainsi dans l'oisiveté ? lui dit cet interlocuteur imprévu ; pourquoi n'allez-vous pas voir Mgr de Quélen ?— L'abbé Lacordaire répondit par un sourire et continua sa promenade solitaire. Au bout de quelques instants de réflexion il en vint à s'adresser la même question et dirigea machinalement sa marche vers le couvent de Saint-Michel où, depuis le sac de l'archevêché, Mgr de Quélen occupait une humble cellule. Il fut introduit sans difficulté et trouva l'archevêque seul. Sa matinée avait été occupée à lire un mémoire de l'abbé Liautard, curé de Fontainebleau. Ce mémoire avait circulé dans le diocèse de Paris, et contenait sur l'administration épiscopale des observations sévères. Après les préliminaires d'une conversation banale, Mgr de Quélen garda un instant le silence, puis le rompit comme par l'effet d'une résolution soudaine, et fixant sur le jeune ami de Mme Swetchine un regard affectueux, grave et pénétrant : — Je vous donne, lui dit-il, la chaire de Notre-Dame, et dans six semaines vous prononcerez votre premier discours. — Un mouvement spontané fit reculer d'effroi l'abbé Lacordaire. L'archevêque le pressa en vain et le consentement de l'éloquent apôtre qui sentait ses forces, mais pâlissait devant sa responsabilité, ne fut obtenu qu'après deux jours de prières et de méditations.

Le premier discours de Notre-Dame assura d'un seul coup la renommée de l'abbé Lacordaire et redoubla les hostilités. Sa fierté s'en émut, sa modestie s'en alarma. Après deux stations consécutives, durant les hivers de 1835 et 1836, il renonça au plus magnifique auditoire dont notre génération pût garder le souvenir et prit soudainement le parti d'aller rechercher encore les grands

enseignements et les magnifiques solitudes de la Ville éternelle.

L'amitié de Mme Swetchine ne lui fit pas défaut dans cette épreuve.

La première lettre d'une longue correspondance atteignit l'abbé Lacordaire dans une petite ville de Bourgogne où il était venu fortifier et bénir les derniers moments d'un frère bien-aimé.

La seconde lettre est adressée à Rome ; M. de Lamennais avait déjà publié les *Paroles d'un Croyant* et préparait alors l'apparition du volume intitulé : *les Affaires de Rome.*

A MONSIEUR L'ABBÉ LACORDAIRE,

A Rome, Via San Nicolo ; presso al Gesu.

« Paris, 31 octobre 1836.

» Mon cher ami,

» . . . . . Je ne vous ai rien dit de la nouvelle menace de M. de Lamennais, parce que j'espérais toujours que nous y échapperions. Il n'en a pas été ainsi. Rien ne peut l'arrêter ; la publication de son livre est prochaine. Toutes les idées, toutes les bases y sont attaquées ouvertement ; mais au talent près, que peut-il dire qui n'ait été dit et, dans sa bouche, le mal ne se limite-t-il pas lui-même ? Je ne sais si je m'abuse, mais j'espère encore, dans ma douleur, que cette tempête passera sur nos têtes sans faire trop de ravages. Le mal produit par M. de Lamennais s'adresse surtout aux vacillants et aux faibles ; il n'a trompé personne, mais il a éteint peut-être plus d'un lumignon qui luisait encore, et achevé de briser les

roseaux. Je viens d'avoir un long entretien avec M. ***, qui est bien en deçà des espérances que nous avait données son livre. Le vide de la place de M. de Lamennais, au milieu des hautes intelligences croyantes, lui a ôté son appui. Dans les choses de Dieu, faire dépendre sa foi et ses pensées de celles d'un homme ! C'est l'idolâtrie moins son excuse.... Mon cher ami, mettez à profit sans en rien perdre ce temps d'utile et précieuse solitude ; plus tard vous aurez mieux, et malgré cela je suis bien sûre qu'il vous arrivera de le regretter. Vos études me paraissent excellentes. N'y aurait-il pas quelques livres qui vous fussent utiles ? Dites-moi toujours ce que vous voulez, ce que vous voulez le jour même, sans vous préoccuper de savoir si vous en voudrez encore le lendemain. J'aime bien être votre homme d'affaires ; cela n'exclut rien, tous les caractères se retrouvent dans la vraie affection : c'est la multiplicité dans l'unité, comme disent mes Allemands. »

Lorsque le volume dans lequel M. de Lamennais tentait de satisfaire ses ressentiments contre Rome eut paru, l'abbé Lacordaire, souvent nommé dans l'ouvrage, crut qu'il lui appartenait de le réfuter, non dans une polémique directe, mais par une apologie spontanée du Saint-Siége près duquel il était alors abrité. Ce volume fut avec les *Paroles d'un Croyant* un premier appel direct de M. de Lamennais, non plus seulement aux idées libérales, mais aux passions et aux emportements démagogiques. C'était en même temps l'époque où les blessures encore saignantes de la Pologne attiraient à la fois l'indignation et la prière vers l'empereur Nicolas, et où l'archevêque de Cologne défendait au prix de sa liberté person-

nelle la liberté de son Eglise. L'abbé Lacordaire avait donné à son apologie la forme épistolaire et l'avait intitulée : *Lettre sur le Saint-Siége.* On lit dans l'avant-propos : « Une des plus graves erreurs aujourd'hui répandues contre le Saint-Siége, c'est qu'il est entré dans l'alliance des gouvernements absolus, et qu'il voit avec inimitié tout pays dont les institutions essaient de rappeler les anciennes franchises de l'Europe catholique. On classe Rome dans un parti, elle qui est la mère de tous les peuples, et qui respecte toutes les formes de gouvernement qu'ils se donnent, ou que leur crée la force des choses ou du temps ; et cette fausse accusation lui attire nécessairement des haines que mérite bien peu l'antique impartialité dont elle conserve fidèlement la tradition. Il suffit d'habiter Rome avec un esprit droit et attentif pour s'apercevoir tout de suite de la sphère élevée où elle respire et combien les nuages de la terre, qui troublent ailleurs et partagent les Eglises particulières elles-mêmes, passent loin de ses pieds (1). » Avant de livrer à la publicité le développement de ces pensées, M. l'abbé Lacordaire fit part de son dessein à son amie, en la priant de le confier à M. de Quélen et de l'interroger à ce sujet. Quoique cet opuscule, exclusivement voué à la défense du Saint-Siége fût de tous les écrits de l'abbé Lacordaire celui où il devait rencontrer le plus sûrement les sympathies de M. de Quélen, la pensée qui remplissait l'âme de M. Lacordaire et qui n'a cessé d'inspirer sa plume et sa parole était toujours la conciliation chrétienne de l'autorité et de la liberté, et dès lors les questions d'opportunité, de mesure

(1) Préface de la *Lettre sur le Saint-Siége,* page 486.

ou de nuances pouvaient encore surgir à chaque page. Mme Swetchine répondit à l'abbé Lacordaire par une première lettre qui n'a point été conservée. On lit dans une lettre suivante :

« Paris, 26 novembre 1836.

» . . . . . Si vous n'avez encore rien décidé, je vous demande de surseoir jusqu'au premier courrier, me laissant ainsi le temps de consulter dans l'intervalle M. l'archevêque à qui je communiquerai en partie votre lettre à l'internonce, dont je serais charmée aussi d'avoir l'avis (1). Si quelque inconvénient majeur se liait à l'initiative que votre dévouement serait disposé à prendre, ils seraient tous deux admirablement placés pour le reconnaître. Une fois les choses décidées, vous irez vite en besogne, et il n'y a pas à craindre que vous arriviez trop tard. Du reste, ce n'est pas que la tempête soulevée par ce déplorable volume ait amené une grande et générale perturbation dans les intelligences ; celles qui en ont souffert avaient sans doute mille manières de périr et les antécédents de M. de Lamennais, son attitude actuelle, l'étonnante facilité de soutenir successivement, du ton le plus dogmatique et le plus tranchant, deux ou trois certitudes absolument contraires, sont bien déjà un puissant antidote à son livre. Sa première partie est tout ce que nous avions déjà vu et qui, tout attaquable qu'aurait été son injuste amertume, aurait pu rappeler le Dante dans son

(1) Mgr Lambruschini avait été promu au cardinalat ; il était remplacé par un simple internonce, Mgr Garibaldi, homme d'un esprit loyal, doux et conciliant. Plus tard, Mgr Garibaldi revint à Paris en qualité de nonce et y mourut dans l'exercice de ses hautes fonctions, laissant des regrets qui n'ont point été effacés.

respect pour les choses, au milieu de ses calomnies contre les hommes ; jusque-là, M. de Lamennais se conservait encore tel que nous l'avions connu ; mais les pages qui précèdent et qui suivent l'épilogue, le montrent sous un jour bien autrement odieux et, si j'osais, j'avouerais y voir l'hypocrisie telle que peut la créer la haine. Il n'y a qu'un ange et qu'un prêtre qui puissent tomber si bas. Les pièces dites justificatives dont il s'appuie, relativement à lui, je ne les ai trouvées qu'accusatrices. Toutes ces encycliques n'expriment que l'ordre, les devoirs, les vertus que la Sagesse incréée est venue apporter dans le monde, et pas une approbation dont la tyrannie puisse se prévaloir. C'est un père qui rappelle à ses enfants qu'à Dieu seul appartient de faire cesser les maux qui pèsent sur eux et que le ciel mérite bien la patience et la soumission que l'on exerce sur la terre ; on y sent également la douleur et même la contrainte. »

« 19 janvier 1837.

» . . . . . Je suis convaincue plus que jamais qu'on ne pourra rien contre vous, si la prudence et la rectitude président à vos déterminations. Dans cette circonstance comme dans plusieurs autres, j'ai vu, mon bien cher ami, qu'il ne fallait avec vous que surseoir, et que bien peu d'heures suffisaient pour séparer des velléités impétueuses de la décision la plus réfléchie et la plus sage. Il n'y a jamais à trembler que pour l'intervalle, mais vous avez mérité jusqu'ici qu'une fois pour toutes Dieu s'y mît. J'arrive donc à votre lettre qui, avec des restrictions tout à fait justes et convenables, met votre manuscrit à la disposition de M. l'archevêque ; cela seul répondait à tout et prévenait tout.

» Pour reprendre les choses de plus haut, voilà donc, mon bien cher ami, comment elles se sont passées. A l'arrivée de votre manuscrit, je le lus avec délices, croyant vous entendre, mais aussi avec tremblement, et cette espèce de perturbation intérieure qui ferait se récuser soi-même lorsqu'on s'inspirerait quelque confiance, ce qui certes n'était point ici. J'ai trouvé dans cet écrit des morceaux admirables, d'une beauté hors ligne et d'un charme qui n'est qu'à vous. Le point de vue où vous vous êtes placé est le mien; ma séparation complète de ce monde ne me laisse vraiment accessible qu'aux intérêts de l'Eglise où toute ma vie s'est réfugiée; je pense que nous lui devons tout et qu'elle ne nous doit que la joie d'elle-même.

» La politique développée par vous me paraît celle du père commun de tous les fidèles, pris dans tous les partis comme dans toutes les nations; et, quant au fond, mon adhésion est aussi complète que mon admiration est vive pour une foule de passages qui m'ont ravie. Mais ce juste et bien sincère hommage ne m'empêche pas, mon cher ami, de trouver que des parties de votre ouvrage auraient demandé à être retravaillées. Plusieurs idées m'y ont paru hasardées et manquer de cette précision rigoureuse, de la rectitude absolue qu'on attend toujours du sacerdoce; taches légères, travail facile qui n'auraient demandé que votre présence pour amener votre persuasion, et vous faire perfectionner votre œuvre. J'arrêtai donc de prendre conseil de M. Affre (1), de tous vos conseils à

(1) M. Affre était alors grand-vicaire de M. de Quélen. On est heureux de retrouver ici dans M. Affre le dévouement et la direction

vous-même, le plus dévoué et le plus fidèle. Je causai à fond avec lui de votre position actuelle, de votre avenir, et le trouvai également occupé de l'un et de l'autre. M. Affre emporta le manuscrit, avec prière, après l'avoir lu, de le communiquer à M. l'archevêque, et dès le lendemain je demandai une audience à Monseigneur. Il me développa les objections qui lui étaient suggérées contre la publication de cet écrit; objections qui vous seront exposées et adressées directement. Il m'a paru frappé surtout du peu de nécessité qu'il y avait pour vous d'entrer dans la lice, en partant de l'inopportunité, de l'inconvénient majeur de remettre aux prises avec la malveillance des imperfections attaquables, d'exciter peut-être de nouvelles clameurs en courant le risque de remettre en question ce qui n'y est plus, votre tranquillité actuelle et l'utilité dont vous pouvez être dans l'avenir, etc. Je lui répondis que malgré le prix que l'approbation de Rome devait vous faire mettre à cette publication, votre soumission y renoncerait sans combat; qu'il est bien évident que si vous aviez voulu suivre votre seul et propre sens, vous auriez adressé votre manuscrit à votre libraire, au lieu de le faire passer par vos amis à l'autorité compétente. Je lui dis enfin tout ce que votre lettre à vous-même lui a dit encore bien mieux et de manière à le satisfaire pleinement. J'ai su par M. Affre, en dernier lieu, que les bornes que vous aviez mises à votre débonnaireté ne l'avaient choqué en rien, qu'il avait été très content

d'esprit qui devaient grandir en lui à chaque dignité nouvelle, et ne cesser de s'élever qu'après avoir atteint les sublimes hauteurs de l'héroïsme évangélique.

des sentiments que vous lui exprimiez, et touché de les retrouver en toute circonstance. J'ai lieu de croire que M. l'archevêque a donné à votre écrit toute l'attention possible, qu'il en a traité l'examen avec une véritable gravité ; il se l'est fait lire plus d'une fois, a pris des notes et rédigé une réponse. Je sais qu'il l'a lue à M. Affre, et le conseil du lundi intervenant, il l'a communiquée à ses membres assemblés.

» A cette occasion-là, j'ai pu m'assurer de ce que M. Affre persistait à être pour vous; il vous porte le dévouement le plus affectueux et se prévaut de tout pour remettre en lumière et vos droits et les chances qui pourraient leur devenir favorables. Son bon intérêt à cet égard-là, rencontre des dispositions tout analogues dans M. l'archevêque qui, sans se prononcer positivement, laisse très-intelligiblement interpréter son silence. »

Le résultat des délibérations de Mgr de Quélen et de son conseil fut l'ajournement, et, on pouvait le craindre, la suppression de toute publicité de la *Lettre sur le Saint-Siége*. Mme Swetchine accompagna cet arrêt de la lettre suivante :

« 21 janvier 1837.

» . . . . . Le temps et la grâce marchent plus vite pour vous que pour les autres hommes, et l'affection désintéressée et sincère est toujours sûre d'être écoutée. Encore hier soir, avant un dernier sacrifice, j'ai relu votre manuscrit, du moins en partie. Les beautés qui m'avaient frappée à chaque fois m'ont paru encore plus remarquablement belles, et je vois les pages de cet écrit passer comme livre à la postérité. Quelle magnifique application

vous faites de la douleur de Priam (1)! Jamais rien n'a été si heureux. Et « ce cœur de l'homme qui ne pouvant changer éternise sur cette terre sa profonde misère! » Et cet admirable tableau du pouvoir spirituel, de ses conditions et de ses effets! Cent autres vues et développements m'ont paru également neufs et ingénieux : j'y reviens sans cesse par cet assentiment intérieur qui s'approprie tout ce qui lui est révélé. Mon intention, mon bien cher ami, et j'ajoute ma consolation, avait été de garder le manuscrit, car c'est encore quelque chose que de veiller sur son trésor; mais m'étant assurée que M. l'archevêque préférait qu'il lui fût remis, et ses droits m'apparaissant comme d'autant plus imprescriptibles que vous lui aviez donné droit de vie et de mort sur votre écrit, je suis entrée comme vous, avec vous dans la voie du sacrifice en le lui envoyant ce matin. M. Affre s'est bien montré votre ami dans cette circonstance, votre ami d'estime, de dévouement et d'attrait. Tout en partageant certains jugements, tout en cédant sur d'autres points, et sous l'impression des changements qu'il aurait désirés, je l'ai vu convaincu qu'encore dans cet état, l'écrit n'aurait pas manqué d'avoir un excellent effet sur une por-

(1) Parlant d'un bref adressé par le pape Grégoire XVI aux évêques polonais, M. Lacordaire dit : « A supposer même, ce que je ne crois pas, que dans l'espérance d'apaiser un prince irrité contre une portion de son troupeau, le pasteur eût excédé par les expressions, je ne me persuaderai jamais que Priam fit une action indigne de la majesté d'un roi et des entrailles d'un père quand il prit la main d'Achille en lui adressant ces sublimes paroles : Juge de la grandeur de mon malheur puisque je baise la main qui a tué mon fils! » (*Lettre sur le Saint-Siége*, p. 527, édition in-8o.)

tion considérable du public jeune et avide de votre parole. Nul doute que l'un des deux camps n'eût été ravi; mais il s'agit de se présenter à l'autre armé de toutes pièces, et c'est la malveillance, toujours aux aguets, qu'il faut, non pas conjurer, c'est impossible, mais contenir en ne lui laissant aucune prise.

» M. X. m'a demandé de vous annoncer qu'une attaque nouvelle contre vous paraîtrait dans quinze jours ou trois semaines. Il a insisté et j'obéis, mais c'est avec répugnance que je vous transmets ces avertissements. Il ne faut laisser mettre entre l'idée et soi que Dieu et la conscience, élever cette idée qu'on développe au plus haut degré de rectitude possible, pour l'amour de la vérité, et sans un regard donné aux attaques de l'aversion, toujours féconde. Mon pauvre cher et aimable ami, comment se peut-il que vous fassiez naître quelqu'un de ces mouvements dans un cœur, je ne dis pas de chrétien, mais d'homme? La contradiction a été prédite, et, à la hauteur où vous êtes placé, c'est une des prophéties qui s'appliquent davantage. La lettre de vous qui menace d'un long éloignement est sans doute l'objet de mes méditations. Pensez-y devant Dieu, me dites-vous; je ne fais autre chose, et jusqu'ici pourtant vos convictions du moment n'ont rien eu pour moi de contagieux. Oui, je crois que la solitude peut vous être bonne, utile, peut-être nécessaire; la solitude avec tout son cortége de calme, de liberté, de possession de vous-même, mais non l'isolement qui, avec toutes les barrières, ferait disparaître tous les appuis, qui vous forcerait à perdre l'habitude précieuse du contact des hommes, précieuse pour ceux qui sont destinés à vivre avec eux, pour eux, et qui ôterait à votre

imagination avec tous les avertissements de la raison sévère, tous ceux de la sympathie. Dans tous les états, à toutes les régions, la parole divine : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul » trouve son application. Votre adorable humilité sait qu'elle peut trouver des maîtres; mais quand irrévocablement vous le serez devenu à votre tour, l'âge et l'expérience s'ajoutant aux dons les plus rares, alors encore, mon cher ami, il ne vous sera pas bon de rester isolé. Quoi que vous fassiez, il vous faudra des disciples soumis à votre influence immédiate, confiés à vous par l'autorité suprême, ou bien toute une famille de frères, et, à leur tête, un père commun à tous. Au désir ardent de votre perfection ne se joint en moi aucune forme particulière que je voulusse lui donner. Servez Dieu et faites ce que vous voulez. Monde, solitude, prédication, parole écrite, dignités dans l'Eglise, renoncement entier, etc., tout me semble convenable et offrir d'heureuses chances, tout, hors cette retraite où, séparé de tout, je verrais le plus grand des dangers dans l'impossibilité où vous seriez encore de vous affranchir de vous-même..... »

« 24 janvier 1837.

» . . . . . Je vois, mon cher enfant, que vous ne me connaissez pas encore telle que je suis : vous pouvez contrister mon cœur, vous pouvez m'inquiéter par la précipitation et peut-être l'irréflexion de vos premiers mouvements, mais je ne vous inféoderai jamais à personne. Des torts, même des fautes ne me sépareraient pas de vous! A mesure que l'on marche vers Dieu, on se confie moins dans la sagesse et l'utilité de ses vues propres et person-

nelles ; on respecte davantage la volonté même sur laquelle, pour son bien, on avait voulu agir. Je ne puis douter que votre âme si impétueuse, si élevée, si pure, si mobile, si simple et si belle, ne soit l'objet d'une prédilection divine. La Providence peut la soumettre à des épreuves sévères, mais l'abandonner, jamais ! Mon bonheur eût été de vous approuver toujours ; mais ma tendresse n'en a pas besoin, et peut-être même les violentes secousses auxquelles vous la soumettez renouvellent-elles avec plus de force une première adoption. Vous avez pu croire aussi que l'ascendant que vous me laissiez exercer sur vous pourrait me rendre plus précieux nos rapports : rien ne serait moins vrai, mon cher ami. Si j'ai quelquefois accepté cette influence, c'est sans confiance en moi-même, et uniquement pour qu'un autre ne la prît pas. Je me faisais votre lest ou je vous tenais par le pan de votre habit pour ralentir ces mouvements trop rapides ou trop brusques. Peut-être sont-ce là encore les attributions dont il vous eût été utile d'investir quelqu'un à Rome, quelqu'un qui aurait réuni les deux conditions que je remplissais si complètement : d'abord de n'être pas vous, ni par la nature du caractère et des antécédents, ni par l'âge, et la seconde, plus essentielle encore, de vous aimer plus que vous ne savez vous aimer vous-même... »

Pour compléter ce tableau des pensées et des mœurs vraiment chrétiennes, nous devons y voir apparaître le P. de Ravignan. En effet, en attendant que le jeune exilé, devenu bientôt novice au couvent de la Minerve, répondît au vœu de son amie par l'histoire de saint Dominique, la restauration des Dominicains en France, et la reprise de plus en plus éclatante et efficace de ses conférences,

Mgr de Quélen n'avait point voulu laisser vacante la chaire de Notre-Dame, et le P. de Ravignan y continuait, avec un caractère différent, quoique avec un succès semblable, l'œuvre commencée. Cet ardent et saint apôtre avait eu à son tour besoin de rapprocher son âme de celle de Mme Swetchine, et il s'était fait recommander à elle par leur ami commun, le P. Rosaven. Mme Swetchine se hâta de l'accueillir. L'affection qu'elle portait au P. Lacordaire eût été un motif de plus dans son empressement, lors même qu'elle n'y eût pas été portée par tous les mouvements de la sympathie et de la vénération. De son côté, le P. de Ravignan attachait le plus grand prix à un auditeur tel que Mme Swetchine, et lui écrivait :

« Samedi, 11.

» Madame, voici une petite carte avec votre nom et le mien; vous aurez la bonté de la prendre avec vous et de la montrer en arrivant aux places réservées sous le nom de ma famille, à droite du banc-d'œuvre, en regardant la chaire.

» Le bon Éleuthère (1) me dit que vous êtes en grande timidité avec moi. Est-ce vrai et possible! Je serais si heureux que vous fussiez mon maître et mon tuteur pour me reprendre et me gronder, pour prier aussi!

» X. DE RAVIGNAN. »

On trouve le nom du P. Lacordaire affectueusement et respectueusement prononcé par le P. de Ravignan dans

(1) M. l'abbé Éleuthère de Girardin, petit-fils du marquis de Girardin, d'Ermenonville.

plusieurs des billets conservés par Mme Swetchine. On lit dans l'un d'eux :

« Le jugement du P. Lacordaire m'est précieux. Je crois avec lui qu'un bien résultera de cette crise ; mais n'en résultera-t-il que du bien ? »

On lit dans un autre :

« Le P. Lacordaire m'a répondu une lettre tout amicale. Vous savez que je tiens sincèrement à son amitié et à sa confiance ; je voudrais les mériter. »

En même temps, Mme Swetchine consignait dans un de ses cahiers de lecture les trois lignes suivantes, qui d'un seul trait font revivre le visage si austère et si doux de l'illustre religieux :

« *M. Lainé, c'était l'orateur des yeux ; il aurait ému et convaincu, même par son silence.* Ces paroles de M. de Lamartine sur M. Lainé s'appliquent tout aussi bien au P. de Ravignan. »

Enfin elle écrivait au P. Lacordaire :

« 18 avril 1837.

» . . . . . Vous retrouveriez ici les mêmes dispositions toujours bienveillantes et affectueuses ; j'en ai promesse et certitude. L'Archevêque vous a toujours aimé, et le moindre retour vers lui vous en donnerait d'irréfutables témoignages. Laissons couler le temps, laissons Dieu écrire sur cette page effacée, vrai palimpseste où l'on pourra, à son choix, faire revivre l'un des deux textes. J'ai été entendre M. de Ravignan, la dernière fois qu'il a parlé, et je l'ai fort admiré. Son discours m'a paru d'une belle et régulière ordonnance, sa langue, riche et nouvelle par l'ascendant même des idées qu'il

passe en revue; ses mouvements sont libres et vrais; il se place à une grande hauteur, à celle d'où descend l'autorité. Un peu d'imitation d'une manière qui ne serait pas naturellement la sienne se fait sentir, et l'on cesse d'être maître, là où l'on imite. Mais c'est encore là un hommage qu'il vous rend, et un bien touchant témoignage, selon moi, de son amour et de son zèle pour la vérité, qui lui fait prendre, pour lui assurer ce succès qui importe tant à ceux qui aiment, tous les moyens qu'il croit efficaces, dussent-ils contraindre sa nature et moins flatter son amour-propre. C'est une vraie grâce de Dieu que l'apparition d'un orateur chrétien; mais en se faisant une si belle place, le P. de Ravignan l'ôte-t-il à quelqu'un? N'y a-t-il pas espace pour deux, et malgré les suffrages qu'il obtient, n'y a-t-il pas une foule de besoins qui ne sont pas satisfaits, une foule d'attentes encore trompées? Une des plus désolantes choses de ce monde est l'étroitesse des blâmes et des admirations absolues; *l'envieuse pauvreté d'un exclusif amour* s'applique à tout, et M. Sainte-Beuve se trouvait parler vrai, même pour les prédicateurs... »

CHAPITRE XIV.

MORT DE LA COMTESSE DE SÉGUR D'AGUESSEAU. — MORT DU PRINCE GAGARIN. — LETTRE DE MADAME SWETCHINE AU SUJET D'UN ORDRE RIGOUREUX DE L'EMPEREUR NICOLAS. — DERNIER VOYAGE DE MADAME SWETCHINE EN RUSSIE. — BÉNÉDICTION DE SA CHAPELLE. — SA PIÉTÉ. — SA CHARITÉ.

« Après la grâce, ce qui donne le plus d'efficacité aux paroles pieuses, c'est la sainteté de celui qui les profère. »

Cette pensée de Mme Swetchine doit lui être appliquée comme tant d'autres où assurément elle ne songeait pas à elle-même. On vient de voir quel langage elle savait tenir à ses amis. Les moindres actes de sa vie leur parlaient avec la même éloquence, et c'est ce qu'il importe de constater, pour que le double bienfait de son enseignement et de son exemple lui survive et continue cette merveilleuse harmonie dans le bien, en face de laquelle personne ne peut ni la récuser ni se déclarer hors d'atteinte.

Menant de front, avec autant de simplicité que d'énergie, la vie spirituelle la plus parfaite et la vie mondaine la mieux remplie, Mme Swetchine doit apprendre aux gens du monde combien les devoirs de leur existence sont plus conciliables qu'ils ne le supposent avec ceux de la piété fervente, et démontrer aux gens naturellement enclins à considérer la vie de la foi comme une stérile contemplation, combien on peut la rendre compatible avec tous les dévouements de la famille, toutes les sollicitudes de l'amitié et toutes les activités de l'intelligence.

Une blessure d'autant plus cruelle pour Mme Swetchine qu'elle voulut la cacher, vint l'atteindre dans le courant de l'année 1834. Soit l'effet des haines opiniâtres qui n'avaient pu se satisfaire encore à l'égard du général Swetchine, soit jalousie de la faveur qui avait permis à lui et à sa femme de demeurer à Paris, lorsque l'empereur Nicolas avait sévèrement interdit la France à tous ses sujets, Mme Swetchine se vit brusquement surprise, non-seulement par le rappel de son mari, mais par un exil rigoureux qui confinait le général dans tout lieu obscur de la Russie qu'il voulût choisir, loin de Moscou et de Saint-Pétersbourg. Cet ordre avait revêtu la forme d'une sentence, et se basait sur d'insaisissables griefs, empruntés, après plus de trente ans, à son administration sous l'empereur Paul. On était au cœur de l'hiver.

Mme Swetchine ne songea pas un instant à se soustraire à cet arrêt. De tout temps elle avait résisté aux conseils amis qui l'exhortaient à réaliser sa fortune et à la transporter en France, à l'abri de toute mesure arbitraire. Je n'y consentirai jamais, avait-elle toujours répondu. Je veux laisser mon héritage intact à ma sœur et à ses en-

fants; mais pas un d'eux ne restât-il en ce monde, je ne voudrais pas davantage rompre mon dernier lien avec ma patrie, délaisser les paysans que la Providence m'a confiés, et fortifier dans l'esprit de l'Empereur le préjugé funeste qui lui fait supposer qu'en devenant catholique on ne peut demeurer bon Russe. Ce sentiment fut mis à la plus cruelle épreuve; voici les paroles qu'il lui dicta :

A MADAME ***.

« 12 janvier. Paris.

» Comme je sens, ma bonne chère amie, que vous avez besoin d'être consolée de notre malheur! Rassurez-vous, je ne puis plus être malheureuse dans l'acception que le monde donne à ce mot, avec tout ce cortége de tourments, d'irritations intérieures, de regrets dévorants que la révolte du cœur traîne à sa suite. Si je pouvais en dire autant de mon pauvre mari, je serais toujours affligée, mais tranquille et consolée. Mais sa douleur contenue, que la plus sombre et la plus déchirante expression trahit si souvent, ces larmes convulsives, que la surprise, les difficultés, la menace d'un long et pénible pèlerinage vers un but inconnu lui arrachent quelquefois, me mettent moi-même vraiment aux abois. J'ai eu quelque peine à me faire comprendre, lorsque je lui annonçai cette funeste nouvelle; il croyait toujours que c'était un malentendu. C'est seulement lorsque je l'assurai que son arrêt était prononcé depuis deux mois et que votre amitié nous l'avait dissimulé, parce qu'elle se berçait d'espoir, c'est alors seulement que la vérité le saisit tout entier. Le premier jour, il y eut particulièrement une heure, une heure de son

absence, où je fus prise de telles terreurs, qu'aucun supplice de ce monde ne peut en donner l'idée. Dans l'habitude, son bon, doux et aimable caractère l'emporte; il est plein de patience; seulement, il est distrait, absorbé: on voit que sa pensée est fixe comme sa souffrance. Il a voulu un instant combattre mon inébranlable résolution de le suivre partout, et puis il l'a acceptée, comme, j'ose le dire, il le doit à mon caractère et à mon dévouement pour lui, qui ne s'est jamais démenti. Je sais qu'il peut y aller de notre vie à tous deux, qu'il est plus que probable du moins que c'est abréger ce qui nous en reste; mais ce n'est pas une raison pour ne pas obéir complètement, et peut-être n'en est-ce pas une assez bonne pour insister, ni pour renouveler de plus vives instances. Dans le siècle où nous vivons, il faut surtout que les principes tracent la ligne que l'on suit, qu'elle soit ferme, sûre, invariable. C'est en jouissant profondément de tant de grâces que le bon Dieu m'avait accordées ici, que j'ai appris à les quitter. Je m'y sens préparée. Je n'ai ni doute, ni inquiétude sur les moyens de la Providence pour suppléer aux biens dont elle me prive, pour me rendre ce qui m'est nécessaire dans ce qu'elle m'ôte. Partout on est sous ses yeux : il n'y a pas d'exil pour ceux qui s'y confient et qui l'aiment.

» Jusqu'ici, rien n'a été ébruité, et je désire fort que cela le soit le plus tard possible. Je ne veux pas, je ne souffrirai jamais que l'intérêt qui pourra m'être exprimé prenne la forme de ces complaintes où la surprise d'une si grande sévérité et le blâme indirect jouent presque un aussi grand rôle que la compassion. Dans mon malheur, je n'oublierai pas que je suis Russe au milieu de Français. Dieu sait si je l'ai jamais oublié et si jamais un murmure,

une plainte, seulement une critique m'est échappée contre mes souverains! Voilà ce que je puis dire du fond de la conscience et la tête haute. Dans la circonstance actuelle, plus que jamais je ne veux qu'aucune de mes actions, qu'aucune de mes paroles ne désavoue mes sentiments intérieurs. Dans l'esprit de ma religion, je trouve un double motif d'obéir. Ma soumission n'a rien de servile : elle est libre comme tout ce qui vient de la conscience; ce n'est pas même le joug de la nécessité, et cela, chère amie, sans présomption, sans jactance et sans humeur. Je ne voudrais négliger aucun des moyens qui peuvent être employés pour obtenir de la bonté de l'Empereur la grâce de rester ici. Mais, quoi qu'il ordonne, il trouvera en nous des sujets soumis, fidèles et profondément respectueux pour une volonté où ils liront celle du Ciel. La lettre que mon mari écrit à l'Empereur n'ose implorer qu'un délai jusqu'au printemps. Si nous ne l'obtenions pas, nous partirions immédiatement. L'éloquence de cette lettre est dans le mot *rien* quand il s'agit de la fortune de mon mari, dans le chiffre soixante-seize quand il s'agit d'âge, dans la rigoureuse vérité de ma santé profondément atteinte et délabrée, et dans notre inébranlable résolution de tout sacrifier pour obéir.

» Dans l'arrêt qui interdit les deux capitales à mon mari, il naît un singulier contraste de l'identité d'un même châtiment infligé également, je crois, à des fauteurs de l'odieuse conspiration de 1825, et à mon mari, animé de sentiments bien différents et apparemment bien connus pour tels, puisque le fameux comte ***, dans un moment d'ouverture, alla jusqu'à lui dire qu'il n'avait pas nui à sa disgrâce auprès de Paul Ier par l'unique raison

que la présence de mon mari les gênait, pour la belle fin qu'ils poursuivaient. Voilà de ces aveux qui remettent du baume dans le sang d'un honnête homme, et dont le souvenir peut ennoblir jusqu'à l'humiliation. L'accent de cette lettre sera bien reconnu par vous pour l'accent de la vérité, pourvu que, dans la forme, il n'y ait pas de ces nuances négligées qui échappent à des gens depuis si longtemps éloignés de leur cour. »

Mme Swetchine entre ici dans quelques détails rétrospectifs sans intérêt pour le lecteur et ajoute :

« Notre mobilier, mes tableaux, mes livres, rien de tout cela n'est transportable pour des gens qui vont à huit cent lieues, et qui marchent pour ainsi dire à l'aventure, se sentant trop vieux, trop affligés, trop découragés, pour songer à un établissement. Il ne nous sera plus permis, l'arrêt subi, que de vivre au jour le jour, et de dresser une tente en attendant qu'on la ploie pour en faire un linceul. J'en suis bien sûre, nous pourrons être fort dépourvus, mais rien ne nous manquera ; quand on est bien malheureux, on a si peu de besoins ! Adieu, ma bien chère amie. Si votre sollicitude ne se lasse point, ma prière pour vous, tant que je vivrai, sera aussi infatigable. Chacun paie ses dette comme il peut. »

Les amis de Mme Swetchine à Saint-Pétersbourg ne se contentèrent pas de leurs premières démarches ; armés de son admirable résignation et de son impassible obéissance, ils obtinrent un premier sursis que Mme Swetchine résolut aussitôt de mettre à profit en quittant la France, seule, en traversant toute l'Europe, et en allant plaider en personne la cause de son mari près de l'Empereur lui-même.

Partie dans la soirée du 15 août 1834, elle arrivait à Pétersbourg le 19 septembre. Le 16 novembre seulement, le but de ses courageux efforts était atteint. Sa santé fortement ébranlée ne lui permit de quitter la Russie que dans le mois de février. Elle dut surmonter de cruelles souffrances dans ce trajet à travers le Nord, au milieu de la saison la plus rigoureuse ; elle rentrait à Paris à six heures du matin, le 4 mars, premier jour du carême de 1835, faisait arrêter sa petite calèche sur le seuil de la chapelle de Saint-Vincent-de-Paul, rue Montholon, y épanchait ses actions de grâce envers Dieu, y recevait les cendres, et rentrait enfin dans son asile chéri de la rue Saint-Dominique, pour y tomber épuisée, sous les atteintes d'une maladie aiguë qui la laissa durant trois mois suspendue entre la vie et la mort.

Cette année presque entière d'inexprimables angoisses n'avait laissé apercevoir à ceux qui l'approchaient ni trouble dans sa sérénité, ni altération dans son humeur ou dans son esprit. Pour tout le monde, elle semblait avoir accompli un voyage presque inutile, et se laissait paisiblement accuser d'avoir été solliciter, par fantaisie, une faveur que le moindre mot eût suffi à lui obtenir.

L'année 1836 fut marquée pour Mme Swetchine par deux profondes afflictions, qui vinrent la frapper presque coup sur coup : la mort de sa fille adoptive, la comtesse de Ségur d'Aguesseau, et la mort de son beau-frère, le prince Gagarin.

Menacée dès sa jeunesse, Mme de Ségur avait lutté à force de courage et à l'aide des plus tendres soins contre une maladie cruelle, qui la ravit à la fleur de son âge, mère de deux jeunes enfants. C'est dans une petite ville

du Midi, à Cahors, que le général Swetchine, qui croyait avoir le temps de rejoindre la comtesse de Ségur aux eaux des Pyrénées, fut atteint par la nouvelle d'un malheur irréparable. Mme Swetchine quitta précipitamment Vichy, sans y achever la cure annuelle qui était devenue, pour ainsi dire, une condition nécessaire de son existence. Elle se consacra, suivant sa coutume, à toutes les afflictions qui l'entouraient sans songer davantage à ses propres souffrances. « Il arrive dans les longues maladies, écrivait-elle à la comtesse Edling, ce qui est si douloureux dans les fins subites, c'est qu'on est pris au dépourvu ; on compte sur le temps par cela même qu'il s'en est écoulé beaucoup, et l'habitude d'un état équivaut presque à son ignorance. Je vais achever l'automne à Tours avec mon mari, ma pensée de chaque instant étant d'adoucir le chagrin de sa vieillesse si douloureusement éprouvée. Je vois qu'il aime toujours davantage mes soins, et que sa bonté et sa parfaite douceur sont une partie de son bien méritant courage. »

Peu de mois après, dans le courant de l'hiver 1837, le prince Gagarin ayant échangé l'ambassade de Rome pour celle de Munich, vit presque aussitôt sa santé ébranlée par le changement de climat, et mourut dans les bras de la princesse Gagarin et de cinq jeunes fils, dont l'aîné, attaché à l'ambassade de son père, entrait à peine dans la carrière diplomatique.

« Ma sœur, écrivait Mme Swetchine, que je ne retenais pas près de moi par un pressentiment secret et que je laissai partir au milieu du bouleversement des routes, n'arriva que pour rester mortellement frappée des ravages déjà faits par la maladie ; tout espoir lui fut ôté dans le

moment même, et, six semaines après, ce pauvre Grégoire, si animé encore d'esprit et de volonté, n'existait plus ! Ce malheur ouvre devant ma sœur un vrai gouffre de perplexités et de douleurs ; une immense responsabilité vient à peser sur elle seule ; son existence extérieure est détruite comme l'autre. L'Empereur a été bien bon pour elle. Son retour en Russie, où elle doit ramener ses enfants, est tout indiqué et se réalisera prochainement. On lui proposait des résidences éloignées, Karkof, Moscou et même Odessa ; ce dernier parti l'eût rapprochée de vous, et c'en était le bon côté ; mais j'y élève pour ma part des objections. Il s'agit de nationaliser de jeunes enfants nés hors du pays, et, pour cela, je ne trouve pas Odessa assez russe. Moscou lui rend au moins, comme pays et comme famille, cet abri protecteur qui lui est ôté dans son mari. »

La résidence de Moscou fut en effet choisie par la princesse Gagarin, et il faut compter désormais parmi les tristesses de Mme Swetchine la séparation des deux sœurs, aggravée par une telle distance et de tels devoirs.

Tant d'épreuves tournèrent de plus en plus l'âme de Mme Swetchine vers Dieu. Toute la portion religieuse de son existence revêtit une régularité, une austérité dont ne se doutèrent jamais la plupart de ceux qui la voyaient même assiduement.

Elle avait obtenu de M. l'archevêque de Paris l'autorisation d'élever une chapelle dans son appartement. Au retour du cruel voyage de Russie, elle voulut donner à ce petit sanctuaire une décoration qui répondît encore mieux à son sentiment d'actions de grâces, et y consacra particulièrement une foule de pierreries brillantes extraites des mines de la Russie. Le chiffre en diamants qu'elle

avait porté comme demoiselle d'honneur de l'impératrice Marie ornait le socle d'une statue en argent de la sainte Vierge.

Ces travaux nécessitèrent une seconde consécration. Mgr de Quélen qui, déjà une première fois, le lundi 20 mai 1833, avait béni la chapelle et y avait déposé lui-même le Saint-Sacrement, voulut également bénir pour la seconde fois ces murailles et ce tabernacle, objet d'un culte si pieux : il y dit la première messe, le mardi, 15 décembre 1835. Cette messe fut répondue par l'abbé Lacordaire, alors au début de ses conférences de Notre-Dame.

Malgré ce privilége et ses souffrances, Mme Swetchine demeurait une paroissienne exemplaire de Saint-Thomas-d'Aquin. Il était rare qu'elle n'allât pas y entendre une messe très-matinale; elle s'accordait par surcroît la messe dans sa chapelle aux jours et aux heures qui convenaient aux amis avec lesquels elle célébrait leurs douloureux ou leurs heureux anniversaires. Assez souvent aussi, elle y réunissait tout ce que l'étroite enceinte pouvait contenir pour y entendre quelques paroles promotrices d'une œuvre ou d'une fondation nouvelle. A l'époque de la renaissance de Solesmes et du rétablissement des Bénédictins, pour lesquels Mme Swetchine avait déployé autant de sollicitude que de générosité, dom Guéranger s'y fit entendre plusieurs fois, comme le père Lacordaire et le père de Ravignan. L'abbé Dupanloup, l'abbé Bautain, l'abbé de la Bouillerie, le père Gratry, tinrent à honneur d'y célébrer le saint Sacrifice, et d'y porter la parole; des hommes qui avaient reçu près d'elle les premières inspirations de la grâce et de la

vérité, tels que le père Schouvalof et le père Gagarin, lui témoignaient leur reconnaissance par leur prédilection pour sa chapelle. De jeunes filles qui avaient grandi sous ses yeux, voulaient placer sous ses auspices la bénédiction de leur mariage; enfin des abjurations, des retours au catholicisme, qui craignaient encore l'éclat du grand jour, venaient demander à cette petite chapelle, qui avait à la fois toutes les somptuosités de l'art moderne, et presque le mystère des catacombes, la consécration et le secret.

Aucune de ces afflictions ou de ces allégresses chrétiennes n'avait son écho dans le salon de Mme Swetchine, qui redoutait par-dessus tout, l'apparence d'une vanité ou d'une ostentation mêlée à ses pratiques pieuses. Quelquefois, au milieu d'une conversation animée, une interlocutrice se levait en silence, échangeait un imperceptible signe avec Mme Swetchine, qui tirait de sa poche une clef et la remettait sans s'interrompre. C'était la clef de sa chapelle, où allait prier et se recueillir, soit une amie ancienne, soit une connaissance récente, mais révélée à elle par une grande douleur ou un grand sacrifice.

Dès que Mme Swetchine elle-même avait un instant de repos ou de liberté, c'était là son refuge, et l'on trouve encore çà et là parmi ses souvenirs la trace des délices qu'elle y goûtait.

LE RECUEILLEMENT.

« Le recueillement de la pensée au fond de nous-mêmes, cet autre tabernacle de Dieu, est l'affaiblissement de toutes les influences du dehors, si ce n'en est pas l'entier

affranchissement. Tous les mouvements sont prompts et rapides dans ceux qui ne sont pas appesantis par les attaches et servitudes humaines; tous nos progrès sont marqués au coin de cette liberté morale, qui nous rend plus souples, plus agiles pour voler là où Dieu nous appelle.

» Le recueillement est le grand moyen et tout le bonheur de la fidélité; il en renouvelle sans cesse l'impression. La fidélité veille sur le recueillement pour le préserver et le maintenir, et c'est par lui qu'elle prend possession de son trésor. Le recueillement est la concentration de toutes les pensées, de toutes les forces sur un point; il rend à la fois présentes toutes les vérités, et sensibles toutes leurs conséquences. Recueille-toi, dit le maître au chrétien disciple; le mal te paraîtra plus impossible et le bien plus facile.

» Les sécheresses, quand elles ne sont pas la plus terrible épreuve des saints, viennent presque toujours de cette sorte de distraction et d'alourdissement auxquels nous laissons aller notre esprit et notre âme. La volonté qui s'étend en surface sans profondeur, n'a rien pour s'en défendre, et c'est le recueillement qui réunit tout ce que la légèreté disperse. Le microscope donne un monde, un univers dans une seule goutte de rosée. Il y a un monde aussi dans un instant de simple, profond et intime recueillement. »

LA PRIÈRE.

« La prière, c'est l'infini! Un seul cœur qui s'élève vers vous, ô Seigneur! comprend tous les cœurs; la prière.

c'est l'éternité, elle embrasse tous les temps; la prière, c'est l'immensité, elle embrasse tous les lieux. Tout ce qui est, ô mon Dieu! tout ce qui a été, tous les hommes, dans la durée et dans l'espace, leur sort présent et futur, leur félicité, leur amour, leur vertu, tout cet infini des âmes et des cœurs se réfléchit dans l'humble et ardente prière, comme le firmament céleste se réfléchit dans l'onde ignorée du moindre ruisseau! »

A JÉSUS DIEU ET HOMME.

« Bon Jésus, homme et Dieu tout ensemble, que vos deux natures unies et distinctes nous rendent l'objet d'une double miséricorde! Oubliez en Dieu nos offenses; souvenez-vous en homme de nos misères! Comme Dieu, attirez-nous, élevez-nous à vous sans cesse; comme homme, reprenez avec nous les rudes sentiers de l'exil; soyez le compagnon de nos bons et de nos mauvais jours. O Jésus! pardonnez en maître, compatissez en ami! »

Il n'existe point de progrès dans la vie chrétienne sans un incessant examen de soi-même. Assurément quelques âmes faibles et mal dirigées s'y énervent ou s'y égarent; mais il n'est pas d'âme simple et droite qui par là ne s'épure et ne se fortifie. Dans Mme Swetchine, la délicatesse du scrupule allait aussi loin que l'énergie de la foi. Ses recherches de conscience occupent autant de place que ses élans d'oraison. Elle redoutait tant de voir ce travail continuel devenir fugitif ou demeurer sans fruit, qu'elle le fixait par l'écriture, comme elle le faisait pour tout objet de ses préoccupations sérieuses; on en saisit

encore des lambeaux échappés par hasard à la destruction. En voici quelques-uns :

« En écrivant, avoir dit, de lettres dont je citais quelques lignes : *Une lettre que je reçois à l'instant,* en parlant d'une lettre que j'ai depuis deux ou trois jours. Cette inexactitude toujours reprochable est venue de ce qu'elle rendait plus naturel que j'en aie parlé. Faire ployer la vérité à ses caprices ou à ses besoins est une faute, quelle que soit l'exiguité du rayon où la faute se passe. »

« Deux incidents pénibles et en apparence fortuits m'ont menée à de nouvelles découvertes et réflexions sur moi-même. La lampe de ma chapelle devant le Saint-Sacrement s'est éteinte dans la nuit du samedi au dimanche des Rameaux, et ce même dimanche des Rameaux j'ai oublié d'échanger mon paroissien contre la quinzaine de Pâques, si bien qu'arrivée à l'église, je n'ai pu suivre l'office.

» D'abord pour la lampe. Si mon ardeur et ma vigilance brûlent pour quelque chose dans ce monde, c'est assurément pour le Saint-Sacrement. Ce que j'ai souffert d'appréhensions, de malaises, de craintes d'offenser la majesté de ce Dieu de charité, mon hôte bien-aimé, est incalculable. Que de fois mon cœur malade a cru se briser par ces innombrables élans de frayeur et d'amour! Mais là, comme toujours, l'imprévoyance l'emporte; je sens encore comme un cœur qui aime et j'agis comme un esprit qui ne pense pas. Ainsi cent fois ma lampe moins vacillante et moins épuisée s'est trouvée renouvelée par moi, et ce jour-là l'idée qu'elle pouvait s'éteindre traverse mon esprit; mais j'étais dans la veine qui dispose

à s'accuser d'exagération. Je me dis ce qu'on m'aurait dit, que la lampe irait bien au-delà de la nuit, et le lendemain quand je la trouvai éteinte, mon cœur se serra avec une douleur non libre de trouble. La faute de tout cela est le vague et quelquefois la lenteur des opérations de mon âme. Il y a plus ici que l'incident même ; j'ai trop indulgé une sorte de bercement de la pensée, de la volonté, qui ne court pas au fini de l'action, à son accomplissement en temps utile. Je suis comme cela pour ce que j'aime le mieux ; les entraves et les souffrances y ont beaucoup contribué. Mais plus que jamais il est nécessaire de rendre à l'âme son empire sur mon être, et puisqu'il n'y a plus de combats intérieurs, il faut que toutes les puissances morales s'exercent à l'obéissance rapide.

» L'incident du livre oublié est aussi un petit châtiment et une épreuve. Si j'avais dit, le samedi soir, l'office de la veille du dimanche des Rameaux, le livre n'aurait pas manqué de se trouver là ; si, dès le matin, mon attention avait été fixée sur la spécialité du jour, j'aurais été avertie de mon oubli. Ah ! qu'il en est peu d'innocents ! Si j'étudiais davantage les choses que je regarde comme importantes, pour leur faire porter toutes leurs conséquences, je recueillerais de meilleurs fruits. »

Le fragment suivant, jeté, comme les autres, sans date, sans indication quelconque à la suite d'une liste de commissions, doit infailliblement se rapporter à la notification de l'arrêt qui motiva le départ pour la Russie :

« Le terrible jour, avant l'heure de la visite attendue, retirée dans ma chapelle, en récitant, parmi mes prières,

mon petit office du Crucifix, je priai avec une ardeur toute particulière et une impression tout à part, si bien qu'en sortant, près de la porte, je m'arrêtai, et me retournant vers le tabernacle avec un indicible mouvement d'amour, je me dis : Mon Dieu ! je ne vous ai jamais prié ainsi ! Une heure après j'étais dans un abîme d'angoisses, et à travers le chaos de mes déchirements, ma pensée se reporta rapidement vers la prière qui m'avait ravie, et je me dis : C'était le viatique de la Douleur ! »

Une telle piété ne pouvait manquer d'engendrer la charité ; Mme Swetchine considérait l'une et l'autre comme inséparables, et nous allons l'entendre s'en expliquer avec un des hommes les mieux faits pour la comprendre.

Au début de ses rapports avec Mme Swetchine, M. de Melun hésitait encore entre des études sur le passé qu' i devait transformer en une histoire du concile de Trente, et cette vocation charitable à laquelle il donna bientôt une préférence si féconde. En 1836, il lisait à la fois Fra Paolo Sarpi et la vie de saint Vincent de Paul ; Mme Swetchine lui écrivait :

A MONSIEUR LE VICOMTE DE MELUN.

« Paris, 15 juillet 1836.

» . . . . . On parle beaucoup de la spécialité, dans notre siècle qui l'estime et la croit préférablement utile. Je doute que Dieu s'en contentât pour les siens et que la vertu formée par lui n'ait pas pour premier caractère de se composer de toutes. Ainsi, dans cette histoire de saint Vincent de Paul qui vous frappe tant, le monde n'a vu

que les actes extérieurs, au besoin il nierait le feu qui les alimentait; c'est même ce qui leur a fait trouver grâce devant tant de gens qui ne reconnaissent dans la charité que la partie utilitaire. Certes, la charité doit être la plus naturelle manifestation de la foi; mais enfin l'effet n'est pas plus que la cause, et surtout ne saurait s'en passer... Croire par l'intelligence et se nourrir des motifs qu'on a de croire, c'est rendre un culte à Dieu; soulager les pauvres, c'est le servir lui-même; l'aimer comme il veut l'être, c'est encore autre chose. Plus l'essor de l'intelligence est rapide, plus la pensée est forte, plus elle s'agrandit, et plus il faut que l'accroissement de la piété lui serve de lest et de contre-poids. Pourquoi tant de sublimes esprits se sont-ils égarés? C'est qu'avec de la droiture et moins d'orgueil qu'on ne le suppose, ils n'aimaient pas, et l'amour seul les eût guidés. En quittant les régions intellectuelles, si nous en venons à l'action utile, charitable, sainte même dans son but, nous verrons que sans la piété qui marche de front, elle ne conserverait pas longtemps la perfection désirée. Le propre de l'action est de disperser, de diviser l'attention, de la matérialiser pour ainsi dire. Lisez donc, mon cher ami, lisez saint Vincent de Paul, qui toujours, avec ses miraculeuses conquêtes, me paraît être une sorte de Sésostris chrétien; lisez-le pour vous approprier son action et vous conformer en tout à ses exemples; mais lisez aussi quelques autres livres des grands maîtres de la vie spirituelle, qui vous feront pénétrer dans les adorables mystères de la conduite de Dieu sur les âmes. Auprès des pauvres, des malades, cette instruction pratique vous sera très utile. Vous n'avez pas grand'chose à secouer du vieil homme,

mais c'est le nouveau qu'il s'agit de faire naître et de mener à bien. »

Il n'est que strictement juste de placer la vie tout entière de Mme Swetchine sous l'inspiration des sentiments qu'elle vient d'exprimer ici. La charité ne vécut point en elle à l'état de pratique indifférente ou banale; elle lui consacrait tout ce qu'elle avait de plus puissant et de plus ingénieux dans ses facultés.

Un serviteur de confiance, qui ne l'a pas quittée durant ses trente dernières années, et dont les touchants services demeurent intimement liés à la mémoire de sa maîtresse, traçait après sa mort les lignes naïves que l'on va lire, et dont la naïveté même augmente l'autorité et le charme :

« J'aurais bien voulu, Monsieur, si mon état de santé n'avait pas été si mauvais, vous donner quelques notes sur les dernières années que j'ai eu l'honneur de la servir; en effet, plus je pense, plus je suis convaincu que cette chère Dame a abrégé ses jours en voulant rendre service à ses semblables de toutes les classes de la société, et en se rendant l'esclave de tous. En voici une preuve :

» Le matin, en revenant de la messe, quand je lui servais son déjeûner, elle me disait : — Je suis très pressée, j'ai beaucoup à écrire et beaucoup de choses en retard à faire ; je défends ma porte pour tout le monde sans exception. Je vous en prie, répétait-elle, ne laissez entrer personne. — Puis, en se levant de table, elle me disait en souriant : — Vous savez, cependant, les personnes qui ont absolument besoin de me parler, et surtout les pauvres gens qui viennent de loin et qui n'ont pas le temps de revenir, vous me les annoncerez. — Un moment après

être rentrée au salon, elle revenait me dire : — J'avais oublié que Mme une telle m'a demandé à venir seule. — Une demi-heure après, arrivait une ou deux lettres demandant un rendez-vous pour la voir seule; enfin, une personne arrivant de la campagne ou en passant demandait à ne la voir qu'une minute, ce qui se prolongeait jusqu'à l'arrivée d'une autre. Puis, à trois ou quatre heures sa porte était ouverte à tout le monde, et enfin on arrivait en foule pour rester jusqu'à sept heures. Je l'ai vue se mettre à table accablée des fatigues de la journée, et déjà des personnes arrivaient pour lui parler avant que la soirée commençât. Souvent alors elle se levait de table sans avoir fini de dîner. Cela durait ainsi depuis six heures du matin jusqu'à une heure et quelquefois deux heures après minuit. Elle vivait cependant au milieu d'amis qui l'aimaient et la chérissaient; mais ils ne s'apercevaient pas qu'ils usaient ses forces, surtout dans les cinq ou six dernières années. Ah! Monsieur, tout le monde était si heureux de la voir et de l'entendre, car je ne crains pas d'être démenti en disant qu'elle avait une conversation qui charmait. Elle avait le talent qui n'appartient qu'à bien peu de monde, le langage pour chaque classe qu'elle voyait. Elle savait si bien consoler les pauvres dans leur misère et les riches dans leurs chagrins domestiques, remonter le moral des gens affligés, soutenir les mères de famille qui venaient demander des conseils pour leurs enfants! Ceux qui étaient venus chercher des consolations, je les voyais tous sortir de chez elle avec le contentement sur la figure.

» Si ces quelques lignes pouvaient vous être de quelque utilité, Monsieur, que je me trouverais heureux d'a-

voir témoigné toute ma reconnaissance pour ma bienfaitrice, bien regrettée par moi et par tous les miens!

» CLOPPET. »

Cette bienfaisance pour les pauvres gens dont parle ici le témoin irrécusable des moindres actions de Mme Swetchine ne se bornait pas à les attendre et à les accueillir; sa plus grande fête était de les aller chercher chez eux. L'aumône n'était pas seulement pour elle l'accomplissement d'un devoir; elle aimait en outre à faire plaisir à ceux à qui elle faisait du bien; son cœur ajoutait toujours quelque chose à l'aumône de ses mains. Il n'y a personne pour qui un peu de superflu ne soit aussi du nécessaire. Mme Swetchine employait à créer à un pauvre une distraction ou une jouissance, le même soin, la même suite que nous l'avons vue déployer dans les plus hautes préoccupations de son intelligence. A ceux-ci elle achetait quelques pots de fleurs, à ceux-là elle faisait encadrer des gravures qui leur rappelaient un sujet favori, des batailles, par exemple, s'il y avait un vieux soldat dans le ménage. Pour les uns elle choisissait des livres, pour les autres un meuble commode, pour les infirmes un bon et large fauteuil. Un premier jour de l'an, se dérobant, sans rien dire, à tous les empressements qui l'entouraient, elle alla passer plusieurs longues heures chez de pauvres parents qui venaient de perdre deux fils coup sur coup.

Elle avait adopté pour centre principal de ses charités le quartier du Gros-Caillou, sans avoir jamais expliqué à personne pourquoi elle lui avait donné la préférence. Interrogé à ce sujet, le vénérable curé de Saint-Thomas-

d'Aquin, l'abbé Serres, répondait : — Je l'ignore, mais tout ce que j'ai su d'elle me porte à croire que c'était uniquement parce que là elle avait plus de chance de rester inconnue. Dans notre faubourg Saint-Germain on aurait bientôt su son nom ; des concierges, il aurait passé aux antichambres, des antichambres aux salons ; tout le monde s'en serait entretenu ; on lui aurait fait une réputation de charité, et c'est ce qu'elle n'a pas voulu.

Quand une joie vive venait éveiller au fond de son cœur un nouveau sentiment de gratitude envers Dieu, Mme Swetchine courait chez les Sœurs du Gros-Caillou, leur demandait un pauvre de plus, le recevait de leurs mains sans préférence et sans choix personnel, et quelquefois lui donnait un nom qui lui rappelait à elle-même l'origine de cette adoption. Un jour, qu'après une longue inquiétude, elle avait reçu une lettre de la princesse Gagarin, elle envoya Cloppet chez les Sœurs du Gros-Caillou, et lorsqu'à son retour il lui expliquait le résultat de sa mission charitable, Mme Swetchine, toute joyeuse, s'écria : — Mon cher Cloppet, celui-là nous l'appellerons *ma Sœur*. — Elle fit faire le même message le jour où la guerre cessa sur les ruines de Sébastopol entre la France et la Russie, et au pauvre ménage qui lui échut elle donna le nom de *la Paix* (1).

(1) L'anecdote de *ma Sœur* et de *la Paix* a été publiée dans un éloquent article nécrologique, et son auteur me pardonnera de signaler ici une erreur légère, mais qui n'est pas sans intérêt comme trait de caractère. Quelque peu importants que fussent ces actes de charité, ils ne furent point connus, comme le dit l'article nécrologique, parce que Mme Swetchine en aurait parlé à l'un de ses amis. Mme Swetchine n'en admettait aucun à ces sortes de confidences. Les

Ce que la charité de Mme Swetchine pouvait faire à elle seule ne lui suffisait pas, et de tout temps elle eut besoin d'associer son dévouement à la puissance des œuvres collectives. Le couvent de la Madeleine, fondé par l'abbé Desjardins pour l'assistance des jeunes filles pauvres, avait obéré les dernières années du saint prêtre. Mme Swetchine vint à son secours et contribua persévéramment après la mort de M. Desjardins à l'achèvement de cette fondation. Une dame anglaise convertie s'était vouée à l'éducation dans le couvent de Saint-Michel, Mme Swetchine entretint pendant vingt années une liaison intime avec elle, lui prodiguant les encouragements et l'assistance. Elle prit part à plusieurs des œuvres charitables fondées ou développées sous la Restauration. Mais bientôt l'assiduité et la vigilance qu'elle apportait à toutes choses lui inspirèrent le désir de se consacrer plus exclusivement à une seule. Mme Swetchine s'attacha d'une affection toute spéciale au soulagement des sourds-muets. Son âme expansive sentait mieux que toute autre la tristesse et même le danger de l'isolement, suite inévitable de cette cruelle infirmité.

En 1827, le conseil d'administration auquel était alors confié la direction générale de l'institution des Sourds-Muets fonda, sur la proposition de M. de Gérando, deux comités de patronage, l'un d'hommes pour les jeunes garçons, l'autre de femmes pour les jeunes filles. Ces deux comités reçurent pour mission d'assurer des protecteurs aux élèves à leur sortie des maisons de l'Etat.

faits de ce genre n'ont été divulgués qu'après sa mort par les gens qui la servaient.

Mme Swetchine fut la première présidente du comité des dames. Son esprit investigateur, si curieux de toute voie nouvelle, devait s'éprendre et s'éprit en effet de cette merveilleuse communication des âmes entre elles, de ce bienfait de la connaissance de Dieu, sans le secours de la parole jusqu'alors indispensable. Ce miracle de la guérison du sourd-muet, incessamment renouvelé et perpétué, grâce à la charité d'un prêtre de Jésus-Christ, touchait un cœur si profondément sympathique à toute douleur, si heureux de toute consolation pour autrui. Mme Swetchine fut dès-lors acquise aux sourds-muets. Mlle Méchin, qui sut mériter le titre de mère de ces pauvres enfants, leur fut donnée par Mme Swetchine, qui se plaisait à en reporter l'honneur au baron Hyde de Neuville, également dévoué à l'œuvre.

La directrice avait cru convenable de réserver une des belles pièces de la maison d'asile pour la salle de réunion des comités. Mme Swetchine, comme présidente, proposa qu'on fit de cette pièce une infirmerie, et transporta les réunions dans la petite chambre de la directrice.

En 1830, Mme Swetchine crut devoir se démettre de la présidence pour ne point attirer l'attention sur son nom, au moment où tous ses compatriotes étaient rappelés en Russie ; mais elle n'en conserva pas moins son tendre intérêt à cette nombreuse famille d'adoption.

Attentive à la récréation de ces pauvres enfants, désireuse d'épanouir durant quelques instants leur imagination doublement récluse, elle épuisa d'abord la ressource des déjeuners splendides, et de tous les jeux qui pouvaient s'introduire dans la maison. Un jour elle imagina

de les conduire elle-même au Diorama. Le spectacle de leur profond étonnement, de leur candide admiration, fit pour elle-même de cette journée, une des plus douces fêtes qu'elle se fût jamais accordées (1).

En 1829, elle avait recommandé à Mme de Montcalm, une jeune sourde-muette qui soutenait uniquement par son travail, une mère veuve. Les secours de la noble sœur du duc de Richelieu furent abondants; mais lorsqu'en 1832, le choléra en eut fait une de ses premières victimes, Mme Swetchine réclama ce qu'elle appelait le legs de Mme de Montcalm. La mère infirme fut placée, et ce fut dans sa propre maison que Mme Swetchine recueillit la jeune fille nommée Parisse. Mme Swetchine prit l'habitude de se faire accompagner par sa jeune muette dans les sorties du matin, et elle y trouvait un charme particulier. Il n'était pas nécessaire de lui parler et elle ne se sentait point humiliée de se taire. — Avec Parisse, je puis me croire seule, disait Mme Swetchine lorsqu'on s'étonnait de la singulière compagne qu'elle venait de se donner, et au besoin cependant j'ai un bras pour me soutenir et une aide affectueuse qui n'empiète pas sur

(1) Il est inutile de dire quelle fut la reconnaissance de Mme Swetchine lorsque, déférant à un vœu maintes fois exprimé, Mgr Sibour fonda en faveur de tous les sourds-muets répandus dans Paris un service religieux régulièrement constitué. L'église Saint-Roch, lieu de sépulture de l'abbé de l'Epée, fut déclarée leur paroisse, et chaque dimanche des instructions données dans le langage des signes y sont offertes à une foule malheureusement innombrable et dont les yeux reflètent avec une singulière ardeur la vivacité d'impression. Mme Swetchine assista à la première messe d'inauguration qui fut célébrée par Mgr Sibour lui-même.

ma liberté. — C'est ainsi qu'elle cherchait toujours à se poser en obligée plutôt qu'en bienfaitrice.

On connaît les conflits qui ne manquent jamais de naître dans toute domesticité nombreuse. Ces conflits trouvaient encore plus d'occasions de se produire dans les malentendus résultant de la difficulté de se comprendre. Mme Swetchine était souvent obligée d'intervenir pour imposer autour d'elle l'indulgence, dont il ne suffisait pas qu'elle donnât l'exemple. — Je vous aime tous, disait-elle à ses gens, mais sachez bien que tout le monde partirait avant Parisse; elle est la plus malheureuse, et l'on doit lui beaucoup passer.

C'est encore ici que Mme Swetchine présente un modèle précieux à étudier. Rarement on sait garder la mesure entre la froide indifférence ou la bonté dégénérant en faiblesse. En Mme Swetchine, il n'était pas jusqu'à la compassion qui ne revêtît cette hauteur de bon sens et d'équité dont il semble impossible à sa nature de se départir. Parisse avait de solides qualités qui la faisaient estimer et chérir de ses compagnons d'existence; mais sa vertu même était, comme sa démarche et sa beauté, un peu hautaine. Quand elle avait rendu la sévérité nécessaire, quand elle avait pris ce que Mme Swetchine appelait en riant « les grands airs de reine outragée », sa patiente maîtresse s'adressait alors à l'une des protectrices de Parisse, à Mlle Ferment, professeur à l'institution des Sourds-Muets, et qui possédait le secret de se faire aimer aussi bien que l'art de se faire entendre. Cette communauté de sollicitude pour une obscure infortune amena une correspondance dont on va lire quelques fragments, correspondance insignifiante, mais qui cesse de l'être,

quand on en pénètre la valeur morale, et quand on songe que ces billets étaient tracés à la dérobée entre tous les intérêts et toutes les pensées qui se disputaient une telle vie.

« Paris.

» Chère Mademoiselle Ferment, il m'a été impossible de vous envoyer Parisse à l'heure qui avait été convenue; je ne suis rentrée qu'à onze heures et demie et nous mourons de froid. Je vous en prie, dites à Parisse qu'elle s'en rapporte à moi ; sa nouvelle chambre sera au moins aussi jolie que l'autre ; qu'elle me laisse seulement le temps de l'arranger. Tout ce que je lui demande, c'est encore plus de ne pas s'en attrister que de ne pas laisser voir sa tristesse. Je vous assure que la seule idée de lui faire de la peine, m'en fait beaucoup et me met mal à l'aise.

» L'ennui que je vous donne ne me console pas du mien, comme vous pouvez croire, et j'aimerais un autre échange. »

« Ma bien chère, vous êtes mon seul secours ; votre bonté le veut bien, et je suis condamnée à lui en faire porter la peine. Je viens donc vous demander de tancer sérieusement Parisse, qui commence à s'oublier tout à fait. A la suite de scènes renouvelées avec ma femme de chambre et probablement sur l'idée, fausse en elle-même, que j'ai pris fait et cause contre elle, comme s'il y avait à choisir entre deux colères, depuis trois jours, c'est jusqu'à la grossièreté qu'elle a exprimé avec moi son humeur mal contenue. J'avais d'abord gardé le plus complet silence ; mais à l'occasion d'une autre méprise de sa part,

elle s'est mise avec moi dans un emportement tel que vraiment elle aurait mérité que je la renvoyasse. Soyez assez bonne pour lui dire mon mécontentement très prononcé; jamais elle ne me l'a fait éprouver à ce degré, et il est juste qu'elle ne l'ignore pas. »

« Mardi.

» C'est Parisse qui vous portera ces lignes; si j'osais, je vous demanderais de lui faire entendre raison sur son émoi du jour. Sa cheminée fume, à ce qu'elle me dit, et cela la met aux champs. Mais vraiment je n'y puis rien. Cette cheminée est excellente, en bon état; elle est faite à la manière suédoise, la seule que la pièce comporte. C'est mon mari qui, dans le temps, l'avait commandée pour lui-même, et, si elle fume quelquefois, ce qui arrive à toutes les cheminées de ce monde, cela ne peut tenir qu'à une certaine direction du vent, ou au long intervalle resté sans l'allumer. Du reste, je vais la faire ramoner et examiner encore. C'est un soin que je trouve très raisonnable de prendre; ce qui ne le serait pas, ce serait de changer une cheminée qui a toutes les conditions pour bien aller. Mille pardons, ma bien chère, de joindre mes ennuis à vos souffrances; si c'était des paroles et non des signes que j'eusse à vous demander, je ferais passer avant tout mon besoin de repos pour votre chère pauvre poitrine. »

« Jeudi, six heures.

» Hélas! ma bien chère, cette pauvre Parisse fait comme tout le monde, elle gâte son bonheur! Elle laisse ses défauts entreprendre sur mille bonnes qualités..... Pardonnez-moi tous ces ennuis.... Si ce n'était moi, un autre vous les donnerait, car la vie s'y passe. »

« Encore une bourrasque! Il n'y a plus ni intervalle ni exception à ses colères. Elle vient de m'arriver avec des morceaux de pain dans sa main ; je n'ai pu y rien comprendre, sinon qu'elle ne peut vivre avec personne. Mlle Gladie est l'objet de ses fureurs au moins autant que M. Henri ; les deux sexes y passent. Il n'y a plus qu'à tenter l'épreuve qu'elle fera de sa liberté. Soyez assez bonne pour lui dire que je lui fais une pension de cinq cents francs, ce qu'elle aura après moi, et que, puisqu'elle se trouve si malheureuse, elle n'a plus qu'à abréger son martyre. Si vous connaissiez une sourde-muette avec qui elle pût se mettre, ou une maison qui voulût la recevoir, combien vous seriez bonne d'en parler! Ce ne sera peut-être qu'un essai, même en trouvant bien ; mais peut-être aussi la leçon de l'expérience profitera-t-elle. »

« Très-chère, voici le petit mot que, dans ma retraite, j'ai reçu hier de Cloppet :

» Madame, je ne vous envoie pas Parisse aujourd'hui, Mlle Ferment la demande pour demain. Elle ne mange presque pas, elle est très-triste, je lui ai beaucoup parlé. Elle paraît comprendre sa position ; elle est bien disposée à vous faire sa soumission et à se réconcilier avec tout le monde ; elle est aussi disposée à tendre la main à qui voudra bien. Je crois que si l'on persiste, elle tombera malade.

» Votre dévoué serviteur, CLOPPET. »

» Je me laisse toucher, comme vous pensez bien, d'autant mieux que j'étais punie comme elle. »

Cette épreuve fut définitive, et la bonne Parisse finit

par conquérir assez de force pour ne plus se mettre en contradiction ouverte ni avec les autres, ni avec elle-même, et par mériter de voir un jour sa propre image gravée, par un impérissable burin, derrière l'image de sa bienfaitrice (1).

Durant les séjours que Mme Swetchine faisait l'été soit aux eaux, soit aux environs de Paris, l'une des premières satisfactions qu'elle se donnait était de faire connaissance avec les sœurs de charité du lieu et de prendre soin de quelque famille pauvre. A Saint-Germain, elle avait assidûment fréquenté la maison des Dames de Saint-Thomas de Villeneuve. Une jeune novice d'un couvent de cet ordre à la Trinidad avait été forcée, par des circonstances malheureuses, de repasser la mer. La Providence l'avait conduite près de Mme Swetchine, qui, non contente de la placer dans le couvent de Saint-Germain et d'y payer sa pension, la visitait avec assiduité et lui fit élever après sa mort un pieux monument.

En 1838, le curé de Chantilly la mit en rapport avec une famille d'une éducation soignée, mais tombée dans une gêne extrême. Une mère âgée, Mme Louvos, était soutenue par le travail insuffisant de sa fille qui n'avait pas encore dix-sept ans. Mme Swetchine ne se contenta pas des secours qu'elle prodigua à toutes deux durant l'automne passé à Chantilly ; dès le mois de janvier, elle

(1) « J'ai vu, pendant que nous assistions au coucher douloureux de cette belle lumière, sa chère muette la suivre des yeux d'une chambre voisine, sentinelle vigilante d'une vie qui avait tant donné d'elle-même, et qui s'éteignait entre l'amitié demeurée fidèle et la pauvreté demeurée reconnaissante. » — *Oraison funèbre de Mme Swetchine*, par le père Lacordaire. *Correspondant* du 25 octobre 1857.

avait placé la jeune Elisa Louvos comme auxiliaire dans la direction d'un ouvroir. « Là, écrit elle-même Mlle Louvos, que de bien elle a fait à mon âme par ses conseils si remplis d'affection ! Lorsque quelquefois j'avais des doutes sur ma vocation et songeais à changer de situation, c'est alors que je reconnaissais jusqu'à quel point la charité brillait dans son âme. Avec quelle bonté me montrait-elle le bien que je pouvais faire aux jeunes personnes qui m'étaient confiées et m'exhortait-elle à la patience. »

Mlle Élisa Louvos est aujourd'hui directrice d'un des premiers ouvroirs de Paris.

A Vichy, où Mme Swetchine se rendit dix ou douze années de suite, elle s'était créé toute une vie de charité, comme à Paris même, et sa mémoire y est restée en vénération.

Dès qu'elle arrivait à Vichy, les pauvres s'avertissaient réciproquement et accouraient autour d'elle. Parmi eux elle distingua un jeune enfant boiteux, infirme d'un bras, épileptique et d'un aspect vraiment repoussant. Ce fut à celui-là qu'elle s'attacha. L'intelligence du pauvre enfant était très faible; ses parents habitaient une commune à quelque distance de Vichy, et le laissaient mendier seul et sans direction durant toute la saison des eaux. Mme Swetchine s'émut de ce triste état de vagabondage. Elle le conduisit elle-même à l'hospice de Vichy, y paya une pension et prit toutes les mesures nécessaires pour s'assurer qu'il y serait désormais affectueusement recueilli et chrétiennement élevé. Le cœur de Gilbert fut plus profondément touché qu'on n'eût pu l'espérer de son état en apparence voisin de l'idiotisme. Sa reconnaissance

pour Mme Swetchine devint promptement un véritable culte; on obtenait tout de lui en prononçant son nom ou en lui rappelant ses paroles. Mme Swetchine lui avait écrit un règlement de vie approprié à ses souffrances et à ses misères de toutes sortes. Gilbert s'y montrait quelquefois infidèle; mais dès qu'il voyait approcher la saison des eaux, il reprenait son petit livre et se remettait à en suivre de point en point toutes les injonctions. Rien n'égalait sa joie à l'arrivée de Mme Swetchine. Prévenu d'avance par Mme Chaloin, propriétaire de la maison où descendait Mme Swetchine, et qui a donné elle-même tous ces détails, Gilbert se trouvait à sa descente de voiture. Mme Swetchine le caressait en lui frappant sur l'épaule, et elle disait souvent à Mme Chaloin : — S'il pouvait se guérir, je l'emmènerais avec moi à Paris. — Elle lui donnait quelques-uns des vêtements de son mari, que l'on ajustait à sa taille et qui le rendaient si fier, qu'un jour il dit aux sœurs de l'hospice : — Mes bonnes sœurs, je veux demander en mariage la plus belle et la plus riche fille de Vichy; personne ne me refusera quand on saura que je suis le protégé de Mme Swetchine. — Le jour du départ, Gilbert était le dernier de tous pour prendre congé d'elle, puis demeurait plusieurs heures immobile sur le trottoir, en face de l'hôtel Chaloin, les yeux pleins de larmes et fixés sur les persiennes fermées. De Paris, Mme Swetchine continuait à s'occuper de lui, en correspondant avec les sœurs de l'hospice. Au lieu de se fortifier, la santé de Gilbert devenait de plus en plus déplorable. Mme Swetchine, qui n'a jamais émis une pensée généreuse sans l'avoir en même temps traduite en acte, se rappela les sentiments que lui avait fait éprouver l'inhumation

pieuse des pauvres en Italie. Elle écrivit à la supérieure de l'hospice :

« Paris, 16 octobre 1849.

» Ma chère sœur, Mme Chaloin vous a déjà porté la parole en mon nom, et je viens confirmer et compléter la demande qu'elle vous a faite pour moi au sujet de Gilbert, pour cette éventualité que mon âge ne devrait pas prévoir, si tous les jours on n'était devancé par ceux qui devraient nous survivre. Ce triste cas échéant, voilà, ma chère sœur, ce que je voudrais qui fût observé pour l'inhumation de ce pauvre Gilbert : Je demande pour lui le saint sacrifice offert en présence du corps, et sa dépouille portée au cimetière par quatre porteurs, accompagnée par un ecclésiastique. Je demande en outre que douze messes soient dites à son intention, qu'une pierre très-simple soit mise sur sa fosse, de manière que je puisse la retrouver si, par impossible, je vivais plus longtemps que lui. Dans le cas de ma mort prévenant la sienne, sur la somme que je lui léguerai, on se conformerait aux mêmes intentions. »

Malgré les soins du médecin en chef des eaux de Vichy, M. Prunelle (1), qui reportait sur le pauvre jeune homme une portion de l'attachement qu'il avait voué à Mme Swetchine, Gilbert mourut à l'âge de vingt-cinq ans, dans le mois d'octobre 1851. La supérieure se hâta de l'annoncer à Mme Swetchine, qui lui répondit aussitôt par la lettre suivante :

« Chantilly, 28 octobre.

» Ma chère bonne sœur, je ne puis vous rendre toute la peine que je ressens. J'aimais véritablement ce pauvre

(1) Ancien député de Lyon.

enfant dont le cœur si droit, si bon, devait, dans sa simplicité, être si agréable au Seigneur! Ma consolation est de le voir délivré de ses cruelles souffrances; elle est surtout dans son redoublement de piété, qui déjà cet été m'avait frappée. Ma chère et bonne sœur, votre indulgence, votre commisération, ainsi que celle de vos compagnes, et surtout vos exemples ont été le secours puissant que la miséricorde divine ménageait à son salut. Soyez toutes remerciées encore de la bonté dont vous avez usé pour ce pauvre cher garçon, dans l'intercession de qui je mets grande confiance. Nous avons changé de rôle : j'étais, il y a encore quelques jours, un de ses appuis; il est un des miens aujourd'hui! »

Le petit hôtel de Beaujolais, à Vichy, était et est encore tenu par Mme Jarry, qui remplissait en même temps l'office de baigneuse. Le cœur de cette humble femme avait deviné, tant il se rendait accessible à tous, le cœur de Mme Swetchine. Interrogée sur ses rapports avec elle, elle ignorait encore sa mort et elle éclata en sanglots : « Ah! s'écria-t-elle aussitôt, inondée de larmes, Mme Swetchine était une sainte femme, une vraie sainte, comme on n'en voit pas. Plus on était malheureux, plus elle vous aimait. Elle considérait un pauvre plus qu'un prince. Elle n'aurait pas fait de mal à une mouche; quand il en tombait une dans sa baignoire, elle la faisait monter délicatement sur son doigt, et elle me disait : — Ma chère amie, remettez-la au soleil; c'est une petite créature de Dieu. — J'avais bien vu qu'elle souffrait beaucoup au bain, quoiqu'elle ne se plaignît jamais; mais je la servais sans la presser, et je disais à ces Messieurs de l'établissement : — Ce n'est pas une dame comme une autre; il faut la

faire vivre, et lui laisser tout le temps qu'elle veut. Est-ce que les autres la valent? — A l'établissement, ils n'ont point senti cela; lorsque j'ai été partie, les autres baigneuses l'ont pressée, et alors elle n'est plus revenue. Les instants que j'ai passés près d'elle étaient les plus heureux de ma vie. »

On pourrait croire qu'ici s'arrête la vie charitable de Mme Swetchine; il n'en est rien. Son activité s'exerçait simultanément et pour ainsi dire en double, entre la Russie et la France. Les paysans dont elle n'avait jamais voulu aliéner la tutelle, demeuraient pour elle l'objet d'une incessante vigilance et d'une correspondance infatigable. Ses amis de l'intérieur de la Russie lui rendaient compte de tout ce qui s'opérait sur ses terres, de la fidélité ou de l'infraction à ses ordres, et l'on juge clairement par leurs réponses que celle qui les interrogeait se préoccupait beaucoup plus de ce qui pouvait nuire au bien-être ou à la dignité morale des familles que de ce qui devait accroître ou diminuer son revenu. On la voit provoquer ou faciliter sans relâche les affranchissements, interdire ou réparer le transport désastreux des serfs d'une terre sur une autre, et communiquer, pour arriver aux améliorations de toute nature, la persévérance et l'énergie qui l'animaient elle-même. Voici un court fragment des innombrables lettres qui lui étaient adressées sur ce sujet :

A MADAME SWETCHINE.

« . . . . . Je suis parvenue à recevoir une visite confidentielle d'un des fugitifs de votre terre de Nijni ; je lui ai donné audience sur mon balcon, à l'ombre d'une nuit

obscure, en l'absence de la lune, pour n'être pas entendus des gens qui veillaient dans l'antichambre. »

Un autre passage emprunté au même correspondant explique ce qui pouvait inspirer ce genre de précautions.

« . . . . . Pour vous donner un échantillon de la pensée et du cœur de ces paysans, que l'on se plaît encore à croire enfoncés dans la matière, je vous citerai quelques paroles de l'un des vôtres, de Saratov, lorsqu'ils se présentèrent en foule chez moi à mon arrivée ici. Après la première effusion de leur joie en me voyant, ils me contèrent leurs douleurs, les injustices, les exactions, les corvées pour l'intendant, les mariages forcés. Leurs yeux se remplissaient de larmes. Je leur demandai s'ils avaient parlé de ces abus à M. X. — Non, M. X. ne nous interroge pas, et nous n'osons prendre la parole, — fut la réponse générale. Un jeune homme d'une taille élevée et d'une expression remarquable, et qui m'avait déjà frappée par l'émotion si vive qu'exprimait son visage, sort du groupe et, s'avançant vers moi les yeux pleins de larmes, me dit : — Mais qui d'entre nous oserait dire la vérité? Je suis fils d'Ivan *** qui a passé toute sa vie à souffrir. Il a été vingt-cinq ans en Sibérie, séparé de sa famille, de ses fils, parce que, voulant le bien, il a révélé des choses vraies sur le compte de l'intendant. Il nous en arrivera autant si nous disons la vérité.—Le malheureux jeune homme avait raison, car j'ai moi-même travaillé pendant trois ans et demi à retirer le pauvre Ivan du fond de la Sibérie. Il est revenu depuis quatre ans, mais il n'est plus que l'ombre de lui-même. »

La crise que subit en ce moment la propriété en Russie, les nobles mesures décrétées par l'empereur Alexan-

dre II, d'accord avec la noblesse de l'Empire, imposent une grande réserve sur cette question. Ce seul fragment suffira pour donner une idée de ce qu'eussent été, si Mme Swetchine eût vécu, sa pensée et ses vœux.

A côté de ces tristesses, la Russie envoyait aussi des consolations à Mme Swetchine. Presque chaque année d'anciens amis de Moscou et de Saint-Pétersbourg venaient passer un hiver à Paris, et leur assiduité dans le salon de la rue Saint-Dominique attestait assez le charme qui les avait attirés et qui les y captivait. On y vit le vieux comte Romanzof, l'un des courtisans les plus distingués de l'impératrice Catherine, et qui avait entrepris ce voyage déjà entré dans sa quatre-vingt-sixième année; le comte Xavier de Maistre, le comte et la comtesse Strogonof, fils et belle-fille du baron Strogonof; la princesse Wittgenstein, fille du prince Bariatinsky, le prince Nicolas Troubetskoy et le prince Michel Galitzin. De temps à autre, la princesse Gagarin venait jouir près de sa sœur du partage de sa douleur et lui présenter les progrès de ses fils. La comtesse de Nesselrode ne laissait jamais s'écouler plusieurs années sans avoir revu Mme Swetchine, au moins durant quelques jours. Lorsque l'état des relations entre la cour des Tuileries et celle de Saint-Pétersbourg laissait craindre que sa présence ostensible à Paris n'entraînât des inconvénients, Mme de Nesselrode donnait rendez-vous à Mme Swetchine à Metz ou à Nancy, y passait quelques semaines en possession de son amie, ou bien l'appelait sur la frontière de France, à Baden ou à Francfort. Enfin, la comtesse Edling consentit à suspendre un jour ses agrestes et vastes entreprises, elle vint à Paris, et lorsque sa nièce, Marie Stourdza, eut atteint sa dix-

huitième année, la comtesse Edling lui assura sa fortune et fit connaître à Mme Swetchine qu'elle désirait un de ses neveux pour fils adoptif. Le mariage du prince Eugène Gagarin et de Mlle Stourdza mit le dernier sceau à l'affection des deux amies, et aujourd'hui Mansir garde et honore ces deux chères mémoires, confondues dans un même culte de reconnaissant et filial amour.

CHAPITRE XV.

RÉVOLUTION DE 1848. — SENTIMENT DE MADAME SWETCHINE SUR LES ÉVÉNEMENTS ET LES PERSONNAGES DE CETTE ÉPOQUE. — MONSIEUR DE RADOWITZ. — DONOSO CORTÈS. — MORT DU GÉNÉRAL SWETCHINE. — GUERRE DE CRIMÉE. — MORT DE L'EMPEREUR NICOLAS.

Les affections de Mme Swetchine la faisaient si Française, qu'il est naturel de marquer les périodes de sa vie par les vicissitudes de notre histoire. Aucun esprit ne les pressentit et ne les jugea avec plus de clairvoyance; nul cœur n'en fut jamais plus sincèrement ému. Toutes les divisions, toutes les luttes qui précédèrent la révolution de Février eurent de vivants échos dans le salon de Mme Swetchine. Ceux qui se laissèrent aller à trop de sécurité et ceux qui trouvaient dans des prédictions plus sombres la justification de leurs sentiments et de leur conduite s'y mesuraient à forces égales. Mme Swetchine flottait un peu indécise parce qu'elle avait moins d'illusions que les uns et moins d'impatience que les autres.

Lorsque la catastrophe du 24 février 1848 éclata, Mme Swetchine qui, à l'exemple des auteurs mêmes de cette révolution, ne l'avait prévue ni dans sa forme ni dans sa date, n'en fut cependant pas très-étonnée. Sa première et sa plus vive consolation, en présence de l'inquiétude universelle, fut d'applaudir aux efforts, aux ressources, au laborieux courage d'un grand peuple, trop aisé à se laisser surprendre, mais non moins prompt à réagir, par une illumination soudaine, contre sa propre imprudence, et triomphant de l'anarchie sans porter atteinte à la liberté. C'était toujours vers la contemplation de ce spectacle qu'elle essayait de ramener les esprits trop irrités de leur défaite ou trop découragés par les calamités publiques.

Le 5 mars, elle écrivait à la comtesse de Nesselrode :

« Deux beaux décrets sont déjà sortis de ce chaos qui compte aujourd'hui neuf jours : c'est l'abolition de la peine de mort pour délits politiques, et la suppression du serment qui n'est plus que la suppression du parjure. Il y a un bon sens suprême à en avoir délivré le peuple français qui se familiarisait sur tous les points avec le mensonge. Ces deux décrets émanent bien évidemment de M. de Lamartine, à qui je ne puis, malgré tous mes griefs anciens et subsistant toujours, dénier l'élévation des vues, le courage civil et les magnanimes inspirations. Quelqu'un disait l'autre jour que, dans ses *Girondins*, il avait dressé le théâtre sur lequel il devait monter; quoi qu'il en soit de l'influence exercée par son ouvrage, il ne s'épargne pas du moins pour réparer le mal qu'il a fait, et il est impossible, sous le fer des baïonnettes qui l'ont touché l'autre jour à l'Hôtel-de-Ville, de s'être montré plus inflexible et plus de sang-froid. »

Lorsque le mouvement révolutionnaire de la France se fut communiqué à toute l'Europe, Mme Swetchine écrivait à la comtesse Chreptowitch, alors résidant à Naples :

« Paris, 6 avril.

» Ma chère Hélène,

» . . . . . A voir ce qui se passe d'un bout de l'Europe à l'autre, ne dirait-on pas un gigantesque et universel dessein qui s'accomplit. On voit bien les fautes qui ont été faites, mais elles ne sauraient expliquer ni une telle simultanéité, ni un tel concert, ni une telle rapidité. Ne croyez pas qu'il ne se serait agi, pour arrêter les événements, que d'un coup d'œil plus incisif et d'un bras plus fort. En regard des grands faits publics, il est rare que les hommes ne soient bien petits ; mais aujourd'hui, tout est impuissant devant l'irrésistible. »

Jetant un regard sur l'état agité mais sans désordre de l'Angleterre, Mme Swetchine ajoutait :

« Elles sont moins rares qu'on ne croit les batailles dont l'issue étonne autant les vainqueurs que les vaincus. Ce qui me frappe dans les luttes anglaises, c'est quelque chose de substantiel dans les passions mises en jeu. On sent que dans le vrai ou dans le faux, ils y sont jusqu'au cou, que la chose publique est leur chose à eux-mêmes, qu'ils s'y transportent tout à fait, et que cet intérêt qu'ils sont appelés à défendre leur a été transmis par un grand nombre de générations, au moins pour la plupart, et qu'il a passé dans leur sang. Il y a loin de là au factice, au superficiel des constitutionnalités nouvelles, où le vague et la fantaisie du moment jouent un si grand rôle, quand ce n'est pas l'intérêt particulier qui en décide.

Certes, je n'ai pas l'envie d'abaisser la France devant sa rivale, mais en fait de mœurs politiques, on sent qu'en Angleterre elles sont devenues une seconde et réelle nature, et qu'en France, elles sont encore de convention. Il résulte de là que les témoins de ces luttes les suivent en France avec un intérêt qui n'est que pour l'esprit, tandis qu'en Angleterre la préoccupation générale est contagieuse, et qu'au lieu d'observer simplement on se sent entraîné. »

A LA COMTESSE DE NESSELRODE.

« Paris, le 18 mars 1848.

» . . . . . On a dit avec assez de justesse que la république était entrée par une porte qu'on avait oublié de fermer ; mais c'est que personne n'avait eu l'idée de son intrusion. Rien ne saurait être plus oiseux que la distinction des républicains de la veille et des républicains du lendemain, parce qu'au fond, la veille il y avait des radicaux, des communistes, une foule de gens de désordre, mais pas de républicains comme forme et système de gouvernement. Ils reconnaissent bien que la république, comme constitution et système politique, n'existait pas dans les intelligences. Elle n'est donc pas mûre, et nous nous en apercevons, car les mesures prises pour mûrir hâtivement ce beau fruit sont passablement acerbes. Les premiers jours, on sortait d'un tel effroi, d'un tel abasourdissement, que, par comparaison, on croyait pouvoir respirer ; mais l'air libre dans nos poumons n'y a pas circulé longtemps, et nous sommes vite entrés dans la voie de l'intimidation. »

Mme Swetchine énumère ici les diverses causes d'affaiblissement du parti monarchique, et ajoute :

« . . . . . Il faut compter aussi la poignée d'hommes, qui pourrait grossir, et qui vit des souvenirs de l'Empire, personnifiés dans le prince Louis et même dans un prince Murat qui traverse, dit-on, l'Atlantique à la hâte, si ce n'est à la nage. Si donc la guerre civile est possible dans ce pays, et les meilleurs esprits doutent qu'on y échappe, elle ne l'est que dans le sein même de la République, entre les éléments de 89 et ceux de 93 ; entre le gouvernement de l'ignoble violence et celui de la raison publique ; entre la loi agraire et le respect de la propriété ; etc. Depuis quelque temps déjà les symptômes de cette grande division s'annoncent. Hier, lundi 17, nous avons eu un moment d'explosion ; on s'agite encore aujourd'hui. La mobile, la garde nationale, la banlieue, composée de gens qui presque tous ont à perdre, se mettent enfin en devoir de résister. Il est bien à craindre que de sanglantes collisions devront s'en suivre et qu'on ne pourra plus dire avec M. de Châteaubriand : « C'est étonnant, le feu est partout et rien ne brûle ! »

» Toute lutte violente amène des malheurs ; mais même en ne les évitant pas, j'ai peine à croire qu'il y ait danger de massacres, ou même d'assassinats juridiques, comme dans la première révolution. Ce n'est pas seulement l'abolition de la peine de mort qui me rassure, c'est que le vent ne souffle pas de ce côté. Si l'on tue, on ne tuera que les bourses déjà bien malades avant qu'on y ait touché.

» Ce qui nous protége jusqu'ici est un instinct d'honnêteté et de délicatesse indéfinissable, car pour la masse,

cet instinct n'a pas le devoir pour racine, ni aucune morale positive pour sanction. C'est un bon sens qui résiste jusqu'à présent aux doctrines les plus désorganisatrices; mais qui sait s'il sera toujours le plus fort? Il n'y a que les principes consentis généralement qui puissent combattre les justes craintes de l'esprit, et ces principes manquent. Il faut dire aussi que le mérite de ne pas attenter jusqu'ici aux droits d'autrui est fort diminué par l'absence presque complète de résistance. Tout le monde est nourri, et tout le monde fait ce qu'il veut; la méchanceté n'a pas lieu de naître entre ces deux termes. Une chose particulière encore à ce temps-ci, c'est qu'il n'y a pas trace parmi le peuple de cette grossièreté si rebutante dans les souvenirs laissés par la République de 93. Armés comme des brigands dans toute la précipitation de leur effervescence, ils se rangent pour vous laisser passer, ils quittent le trottoir pour vous faire place et, s'ils vous parlent, c'est avec une politesse toute bienveillante. Tout cela résume de grandes qualités nationales; mais les qualités, c'est encore la nature qui ne préserve pas suffisamment, tandis que la vertu possède seule cette marche tracée et régulière sur laquelle le calcul peut s'appuyer. »

Après les terribles journées de juin, Mme Swetchine écrit :

« 13 juillet 1848.

» . . . . . Quelle secousse et quelle palpitation interne laisse un si profond ébranlement! Cela n'a plus rien du caractère de l'émeute : c'est le tragique de la guerre civile et on n'avait point encore vu les barricades coûter la vie à six généraux. Le mal, ma bien chère amie, je le crains, est aussi profond que frappant et en

saillie. Ce n'est plus seulement la guerre entre les partis, mais l'impossibilité peut-être de quelque durée pour une supériorité acquise quelconque. Le respect était déjà fort affaibli, c'est l'estime aujourd'hui contre laquelle on s'acharne impitoyablement, dès qu'un homme semble y avoir des droits. Ainsi, le général Cavaignac qui s'est montré vraiment admirable dans ces dernières luttes et dont les actes, les paroles et le caractère se sont élevés si haut, rencontre déjà de sourdes inimitiés, et la malveillance, qui se cachait jadis dans le cœur des rivaux, est aujourd'hui dans la tendance générale. Par un privilége unique, et qui me fait espérer encore, la religion, le clergé et tout ce qui s'y rapporte échappent complétement à cette disposition du très-grand nombre. La mort de notre archevêque méritait assurément toutes les exceptions ; mais aussi depuis que j'existe, jamais je n'ai vu un effet aussi grand, aussi unanime, confondant davantage dans un même culte de vénération les hommes les plus divers. Ce qui est reconnu par les esprits même fort peu chrétiens, c'est qu'au milieu d'un désordre qui menace la société de sa dissolution, l'Eglise en France est seule vivante et ordonnée ; les théories qu'on oppose à son action ne sont pas toutes vaincues, bien des préjugés subsistent, mais ses représentants ont reconquis la faveur ; la haine contre eux n'a plus pour elle le nombre, et les plus indifférents ne repoussent plus le prêtre. On le voit mêlé à toutes les classes de la population, mais il est vrai que ce n'est que pour faire du bien, et qu'il se circonscrit scrupuleusement dans son ministère.... »

A MADAME LA VICOMTESSE DE VIRIEU (1).

« Paris, 7 juillet.

» . . . . . Si nous avons eu nos terribles batailles, on dit que vous avez eu de vives alertes ! Il semble que subir le mal ou le craindre soient désormais deux termes inévitables. Néanmoins, je crois la situation améliorée. Les mauvaises passions qui ont coûté tant de sang ne sont pas converties à beaucoup près, mais elles ont fait surgir des forces qui ont pris conscience d'elles-mêmes et la confiance, d'une part, de l'autre le découragement de l'insuccès, tournent au profit de l'ordre. Hélas ! je le sais, il ne faudrait pas s'y fier ! Sur aucun point du globe, chère Madame, ce pauvre genre humain que saint Augustin appelait déjà le grand malade, n'est UN ; mais en France moins qu'ailleurs. Tout y est porté à l'extrême ; à côté des crimes les plus monstrueux, vous avez des dévouements sublimes. Avant d'être dans les actes, vous retrouvez ce même caractère dans les sentiments, et la France m'a souvent rappelé cette côte d'Arabie qui ne donne que des poisons et des plantes médicinales. Il y a toujours de grandes ressources dans une si remarquable vitalité ; mais c'est là aussi où le choix des moyens importe davantage.

» La préoccupation publique n'a pas empêché d'être sensible à une mort qui vous aura vivement touchée. Le grand, le successif affaiblissement où était tombé M. de

(1) La vicomtesse de Virieu, née de Lostanges, cousine de Mlle de Virieu, et toutes deux petites-nièces du vicomte de Virieu, député distingué de la noblesse du Dauphiné aux états généraux de 1789.

Châteaubriand, devait ôter à l'effet produit par sa mort; néanmoins on s'en est fort ému et de justes hommages lui sont généralement rendus. La lettre par laquelle l'abbé Deguerry annonce au rédacteur des *Débats* la mort de M. de Châteaubriand, contient de hautes et belles paroles qui exprimaient sincèrement les sentiments de sa vie entière et que l'humeur seule a pu obscurcir quelquefois. »

Après l'élection du 10 décembre, Mme Swetchine écrivait :

A MADAME LA COMTESSE DE ***.

« . . . . . N'avez-vous pas été surprise de cette recrudescence napoléonienne, de cette passion ignorée trente ans du peuple même qui la portait dans son sein? Il faut convenir qu'il entre beaucoup de haine dans cet amour, et que l'horreur de la République en grande partie a fait les frais de ce retour vers les souvenirs de l'Empire. Comme préférence individuelle, les intelligences élevées, en grande majorité, auraient choisi le général Cavaignac; mais en lui rendant personnellement hommage, les uns redoutaient un peu de faiblesse qu'on lui supposait dans le caractère, les autres son dévouement proclamé à la forme républicaine, et presque tous les contacts que lui avait faits son passé, contacts avec lesquels il n'a jamais voulu rompre. J'écarte ici comme très absurde et très calomnieuse la supposition, dans l'esprit de quelques-uns, d'engagements pris par le général Cavaignac avec les anarchistes. Singulière destinée! Le général Cavaignac a été repoussé par la saine partie de la

France en défiance d'un libéralisme trop avancé, et c'est le seul homme, dans cette même France, que les socialistes ou communistes, de toute date et de toute espèce, exècrent. Il est plus que probable qu'il serait tombé sous leurs coups s'il était arrivé à la présidence. Au milieu de tout cela, à peu d'exceptions près, son éloge est dans toutes les bouches, et, pour ma part, c'est le seul homme de ce moment-ci qui m'ait paru toujours droit, sincère, loyal, conséquent avec lui-même et parfaitement intègre. Il y a de l'antique dans sa vertu, et si le pays avait été le moins du monde républicain, il lui aurait donné sa confiance.

» Quant à son compétiteur..... c'est un corps transparent à travers lequel chacun voit ce qu'il veut, le prenant lui-même pour quelque chose qui se traverse. Le mouvement qui le fait préférer est peut-être assez immoral; on le traite comme l'œil louche traite l'objet qu'il fixe, voyant à un tout autre point que celui où il semble regarder. Où ce système conduira-t-il? Les grandes déceptions n'attendent-elles pas ces combinaisons qui semblent percer l'avenir si avant? C'est toute la lumière et toute la sagesse de ce monde; il sera curieux de voir les effets qu'elles porteront..... »

Les affaires étrangères et les discussions diplomatiques avaient toujours eu un attrait particulier pour Mme Swetchine. La connaissance personnelle qu'elle avait de presque tous les hommes d'état de l'Europe ajoutait un élément de plus à la supériorité générale de ses vues. La comtesse de Meulan, sœur du comte de Turpin-Crissé, belle-sœur de M. Guizot et très versée elle-même dans les notions politiques d'alors, passait rarement un jour

sans s'arrêter dans le salon de la rue Saint-Dominique ; la princesse Lieven, quoique moins assidue près de Mme Swetchine, n'attachait pas moins de prix aux moments passés avec elle, et l'on trouve dans un petit billet du matin le témoignage qu'elle eût quelquefois préféré son entretien, même à celui d'un diplomate anglais :

« Vendredi, 29 juin.

» Ma chère Madame Swetchine,

» Je suis consternée. J'apprends que vous étiez montée hier ! Je ne le savais pas, j'aurais renvoyé mon Anglais (un vieil ami intéressant et important). Me pardonnerez-vous ? J'irai vous le demander moi-même aujourd'hui ou demain. Permettez-moi de vous embrasser.

» La princesse Lieven. »

Parmi les représentants de la diplomatie étrangère, deux hommes surtout, à l'époque où nous sommes parvenus, fixèrent l'attention de Mme Swetchine et lui témoignèrent aussi un empressement sincère. Ce furent M. de Radowitz, passagèrement en mission près du gouvernement français, et Donoso Cortès, ambassadeur d'Espagne à Paris.

M. de Radowitz, westphalien de naissance, avait servi d'abord sous Napoléon, et avait été distingué dans les rangs français à la bataille de Leipzig. A la chute de l'Empire, il passa au service de la Hesse en qualité de gouverneur du jeune prince électoral. Ce théâtre lui parut bientôt étroit et il rentra dans sa patrie. Berlin lui fit un brillant accueil et le roi Frédéric-Guillaume III le nomma

général d'état-major. Ses facultés naturelles, fortifiées par l'expérience acquise en pays étranger, le rapprochèrent promptement du prince royal, qui portait dans la politique beaucoup plus d'imagination que son père, et, sans prendre précisément une attitude d'opposition, laissait entrevoir les tendances moitié mystiques et moitié constitutionnelles, moitié féodales et moitié novatrices qui devaient se disputer son règne. Le général Radowitz, éloigné de la cour sans être complétement disgracié, pour avoir pris parti en faveur des catholiques et du courageux archevêque de Cologne, Droste de Vischering, devint de plus en plus le représentant des principes de liberté de conscience dans le parti conservateur et monarchique. Cette position, gardée avec convenance et dignité, lui assigna un rôle éminent dès que le prince royal devenu roi, en 1840, sous le nom de Frédéric-Guillaume IV, eut octroyé à ses sujets les rudiments d'un gouvernement représentatif.

Les troubles de la Suisse et la guerre du Sunderbund, précurseurs de la révolution de février, avaient ému et divisé les hommes d'état de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre. Le général de Radowitz fut envoyé à Paris en 1847 pour concerter une action commune entre la Prusse, l'Autriche et la France. Il y avait pleinement réussi. Dans son audience de congé, ces paroles furent prononcées : — Soyez assuré, et assurez le roi votre maître que deux choses sont impossibles en France et par la France : la révolution et la guerre. — De son côté, le général Radowitz avait écrit à Berlin : « Le trône de France repose désormais sur des fondements de diamant. »

On comprend dès lors quelle fut l'amère déception de

l'envoyé prussien lorsque la révolution de février éclata et triompha sous ses yeux. Il se laissa aller à quelques heures de découragement, puis un des colléges de Westphalie l'ayant nommé son représentant au parlement de Francfort, le général Radowitz reparut au premier rang de la scène politique. Sa parole y prit le principal ascendant.

Tant que l'ardeur des idées généreuses, la recherche d'une conciliation possible entre les régimes anciens et les aspirations modernes dominèrent dans les événements, tous les regards de l'Allemagne se portèrent sur le général Radowitz; il y avait dans son action politique, comme dans les nobles traits de son visage empreints d'un caractère tout à la fois militaire et méditatif, beaucoup de ressemblance avec la carrière, le genre d'influence en Italie et le talent du comte Balbo. Tous deux agirent plus sur les idées que sur les faits, tous deux se virent débordés par la brusque irruption des mouvements désordonnés de 1848, tous deux moururent attristés dans leur ardent et sincère patriotisme, désespérant non de l'avenir qu'ils avaient rêvé, mais de la génération à laquelle ils en avaient prématurément demandé la réalisation.

Mme Swetchine a tracé elle-même, dans les termes suivants, la vive impression qu'elle reçut de la présence de M. de Radowitz à Paris.

A MADAME LA COMTESSE DE NESSELRODE.

« Paris, janvier 1848.

» . . . . . Il faut que je vous dise, chère amie, le retour d'un plaisir presque oublié, dans la rencontre d'un

homme que vous connaissez, de M. de Radowitz, dont l'intelligence et les vues ont renouvelé au fond de moi-même mon animation de jeunesse. Je puis me servir ici du mot de sympathie qui établit le rapport des natures sans s'inquiéter des degrés. Il me semblait en l'écoutant remonter le fleuve du temps et me retrouver dans ce monde de questions, où ma pensée a fait ses premières armes et qui sont si peu goûtées en France. Néanmoins, je n'ai jamais vu aucun étranger y faire plus d'effet que M. de Radowitz hors des cercles politiques. J'ai vu tous les hommes distingués qui l'ont entendu, aussi frappés de sa supériorité que de cet élément nouveau s'imposant à l'habituelle direction de leur esprit. On m'a dit que M. Guizot, M. Molé en avaient été particulièrement frappés; c'est que, sous cette force intellectuelle, on pressent, on découvre cette autorité morale, sans laquelle, quelle que soit la portée des idées, il n'y a pas de dignité humaine. »

Lorsque le général Radowitz eut quitté Paris, Mme Swetchine le suivit d'un regret qu'elle faisait parvenir à Berlin, où M. le comte de Circourt résidait alors en qualité de ministre plénipotentiaire.

A MADAME LA COMTESSE DE CIRCOURT.

« Paris, 25 mars 1848.

« Vous pouvez croire, très chère, si je suis occupée de vous! Le trouble de la veille n'est tenu en échec que par la menace du lendemain..... Je devais profiter du départ de M. de Savigny, mais il a été si douloureusement pré-

cipité que tout moyen m'en a été ôté (1). Quelqu'un que je n'oublierai pas davantage, c'est M. de Radowitz. Que ses prévisions étaient différentes de ce rapide enchaînement de faits qui nous emporte dans une seule et même voie ! Au temps où nous sommes, ce sont les bons esprits qui ne devinent pas et aussi les cœurs sincères. »

Ce fut plus qu'une sympathie, ce fut un profond attachement qu'inspira Donoso Cortès à Mme Swetchine, et lui-même ne se sentait jamais plus qu'auprès d'elle, dans la plénitude et la liberté de son éloquence.

Donoso Cortès entrait dans sa quarantième année lorsqu'il passa de l'ambassade de Berlin à l'ambassade de Paris, sous le titre de marquis de Valdegamas. Le salon de Mme Swetchine fut l'un des premiers où il prit cette grande naturalisation française attestée par tant de regrets à l'heure fatale, hélas! et si prochaine de sa mort. Type de l'ardeur méridionale, Donoso Cortès, soudain dans ses impressions, impétueux dans son geste, passait, sans transition, de l'abandon et de la naïveté de la conversation la plus intime aux élans les plus élevés de la contemplation philosophique. C'est dans le salon de Mme Swetchine qu'il se plut à révéler les circonstances de son retour à la foi catholique, et ce récit, animé de l'accent le plus ému, laissa une si vive empreinte dans la mémoire de ses auditeurs, que l'un d'eux voulut en fixer par écrit la confidence, et ce souvenir demeurera l'une des plus touchantes pages de la biographie de Donoso Cortès (2).

(1) M. de Savigny, d'origine française, est un des hommes les plus érudits de Berlin.

(2) C'est à M. le comte de Bois-le-Comte qu'est due la rédaction

— J'étais arrivé au milieu de la vie, dit un soir Donoso Cortès à Mme Swetchine ; la lecture des ouvrages français qui avait suivi celle des auteurs latins, m'avait fait perdre les convictions chrétiennes; cependant, je me regardais comme aussi honnête homme qu'on puisse l'être. J'accompagnai à Paris la reine Christine. A Paris, je fis connaissance avec un Espagnol, don Manuel ***. C'était un homme d'un esprit simple, droit, peu brillant, très religieux et tout dévoué aux bonnes œuvres. Je l'observais et je disais : C'est singulier, je suis certainement un honnête homme; don Manuel est aussi un honnête homme, et son honnêteté est autre que la mienne. Il y a dans son honnêteté quelque chose que je ne m'explique pas et qui me semble la rendre supérieure à la mienne. D'où vient cela? J'en parlai à don Manuel lui-même. Il me répondit avec simplicité : — Je suis demeuré chrétien, et vous ne l'êtes plus. — Ce mot m'avait frappé; j'y pensais souvent, mais je n'avais pu encore réussir à me l'expliquer, quand j'appris que mon frère était tombé malade à Madrid. Je partis précipitamment pour l'Espagne. Je trouvai, en y arrivant, mon frère très-dangereusement atteint. Pendant que je le soignais, je lui racontai ma conversation avec don Manuel. — Oui, me dit-il, il t'a donné la vraie raison! — Il m'expliqua alors cette parole, et ce qu'il me dit en me l'expliquant me toucha tellement que, quand il mourut, quelques jours plus tard, ce que j'estimai le plus dans son héritage fut son confesseur, qu'il me laissa. — Un des assistants dit

de ce document auquel j'emprunte ici seulement les circonstances du fait principal.

alors : — En vérité, M. l'Ambassadeur, en vous éclairant ainsi subitement, et quand vous ne pensiez plus à le chercher, Dieu vous a fait une grande grâce. Il faut qu'il y ait dans votre vie quelque circonstance bien particulière qui vous ait mérité de sa part une telle faveur? — Je ne m'en rappelle aucune, reprit Donoso Cortès ; toute ma vie avait été fort ordinaire. Peut-être, cependant, un sentiment a pu être agréable à Dieu : je n'ai jamais regardé le pauvre qui était assis à ma porte sans penser que je voyais en lui un frère.

La mort de Donoso Cortès causa une sensation douloureuse dans tout Paris, et les détails édifiants de son lit de douleur ne s'effaceront pas des mémoires chrétiennes. La sœur Rosalie et Mme Swetchine l'entourèrent de leurs soins, et Mme Swetchine, faisant allusion à cette irréparable perte, écrivait, en s'excusant près d'une amie du retard d'une lettre : « Pardonnez-le moi ; mes yeux sont hors de service ; à mon âge, les larmes suffisent pour cela. »

Pendant ce temps, les événements politiques avaient marché en France vers une crise nouvelle; d'une part des tentatives étaient faites pour réunir en un seul faisceau toutes les forces monarchiques sous les auspices de la maison de Bourbon réconciliée ; d'autre part, on s'apprêtait à échapper au péril du renouvellement des pouvoirs républicains par une dictature napoléonienne, précurseur d'un second empire. Cette situation se dessina dans tout son jour durant les débats solennels que souleva une proposition de révision légale de la Constitution républicaine. Ces derniers accents de la tribune émurent vivement l'âme de Mme Swetchine.

A MADAME LA DUCHESSE DE LA ROCHEFOUCAULD.

« 1851, Paris.

» . . . . . Quant à Berryer, il me semble impossible de ne pas dire qu'il s'est surpassé. Sa parole, ce sont toutes les splendeurs à la fois, le résumé de tous les éléments qui constituent l'orateur. C'est cette puissance de talent à laquelle dans l'antiquité tout obéissait. La parole de M. Berryer aurait créé un peuple comme Amphion bâtissait des villes. »

En même temps que le silence allait se faire dans les régions politiques, le deuil envahissait de toutes parts le cœur de Mme Swetchine. Elle avait perdu récemment la comtesse Edling. La comtesse de Nesselrode lui fut soudainement enlevée dans l'été de 1849. Au sein même de la plus accablante douleur, la comtesse Chreptowitch avait aussitôt pensé à sa seconde mère; par sa tendre prévoyance, un ami fut averti et se rendit à Vichy, où Mme Swetchine prenait alors les eaux. Mme Swetchine avait reçu la veille même une lettre de son amie, dont la santé n'était pas altérée; aussi repoussa-t-elle d'abord toutes les inquiétudes qu'on essaya de faire naître, et tomba anéantie par la vérité dès qu'on la lui eut fait entrevoir; elle laissait échapper seulement ces mots à voix basse, et entrecoupés par des sanglots : Enlevée subitement..... comme mon père!... comme mon père! Ce spectacle de la douleur la plus navrante devait encore se renouveler à peu d'intervalle. Une mort également subite frappa le général Swetchine sous les yeux mêmes de sa femme, le 23 novembre 1850.

Le général Swetchine était âgé de 92 ans lorsqu'une attaque d'apoplexie vint le surprendre à 8 heures du matin, sans aucun signe avant-coureur, au moment où Mme Swetchine commençait à haute voix pour lui la lecture d'un journal.

Le général était un vieillard vénérable; son visage portait l'expression constante et sereine d'une parfaite bonté. Il avait la plus vive affection pour sa femme et n'en parlait jamais qu'avec une tendre vénération. Mme Swetchine y répondait par un attachement plein de respect et une incessante sollicitude. Si les deux esprits n'étaient pas à la même hauteur, les deux cœurs étaient égaux en délicatesse et en générosité. Le général était instruit, il lisait beaucoup, racontait bien et dans sa conversation exempte de toute prétention, la finesse du bon sens perçait à travers la bonhomie. Dans les quinze dernières années de sa vie, une forte surdité l'éloigna du salon de sa femme aux heures où le monde l'envahissait, il lui était pénible de ne point entendre les entretiens qu'il n'eût pas consenti à interrompre en forçant les interlocuteurs à tenir compte de son infirmité. Mme Swetchine voulut alors fermer sa porte; il s'y opposa par le plus énergique refus; durant plusieurs années il s'imposa même la contrainte de passer chaque soir une heure ou deux dans le salon sans prendre aucune part à ce qui s'y passait, mais témoignant à chacun une extrême politesse afin de mieux dissiper par cette apparente communauté d'intérêt les scrupules de Mme Swetchine.

Le général marchait beaucoup, visitait Paris en détail dans ses monuments, dans ses travaux publics, se plaisait à assister aux essais ou aux expositions de toute in-

dustrie nouvelle, recevait les soins les plus assidus d'un de ses anciens aides-de-camp, M. de Tiran, qui le récompensait alors par sa reconnaissance de l'hospitalité que jadis il en avait reçue à Pétersbourg; enfin, il avait un lecteur attitré qui le tenait au courant de toutes les publications récentes et que Mme Swetchine suppléait exactement une ou deux heures par jour, quel que fût son état de souffrance ou de fatigue, à elle-même. Le général s'unissait aux sentiments de Mme Swetchine pour les amis qu'elle admettait à une intimité réelle; il témoignait particulièrement des sentiments affectueux au P. de Ravignan et au P. Lacordaire, quoiqu'il ne manifestât jamais le moindre doute sur l'orthodoxie russe, ni aucune intention de retour vers l'Église latine. Sa mort subite fut un coup de foudre pour Mme Swetchine. La première explosion de sa douleur fut déchirante; elle refusait de croire à son malheur, et le médecin simula des efforts qu'il savait être inutiles afin de lui donner le temps de reprendre son empire sur elle-même. Le premier des amis accourus trouva Mme Swetchine à genoux près du corps inanimé du général et en proie à des sanglots convulsifs; ce ne fut qu'en s'agenouillant à son côté et en multipliant les supplications qu'on parvint à se faire entendre et à l'entraîner dans son propre appartement! Les difficultés qui s'opposaient à l'inhumation du général Swetchine dans le petit cimetière de Montmartre furent surmontées. Pas un mois ne s'écoulait qu'elle ne se fît transporter près de la tombe de son mari, accompagnée seulement de Parisse. Elle y demeurait longtemps en prière et plus d'une fois en se relevant, elle montra du geste à sa muette compagne le lieu où elle voulait venir un jour reposer

près de lui. Elle éprouvait une grande consolation à prononcer son nom et à rappeler son souvenir. On en verra un touchant exemple dans ces quelques lignes adressées de Vichy à la duchesse de La Rochefoucauld, dans l'été qui suivit la mort du général.

« Août 1851.

» Merci, ma très-chère, de votre bonne lettre qui remplace la visite d'adieu que vous m'auriez faite en quittant Paris et me la rend bien. Tout résonne mieux dans la retraite, comme tout s'émeut au départ. Vous avez bien raison de dire qu'il y a du solennel dans tout adieu; on peut en dire autant des retours, de ces retours qui vous mettent entre deux dates, comme dans un cadre où vont se placer toutes les tristesses. Il y a deux ans, j'apprenais ici la mort de Mme de Nesselrode, et cette année, j'y viens seule! Rien ne m'est épargné comme souvenir navrant et saisissant à chaque pas. J'habite les mêmes murs; je ne peux quitter ma chambre sans passer devant une même porte, qui ne s'ouvre plus pour moi. C'est tout comme à Paris! Je n'ai rien fui, une douleur fixe au dedans défie la pointe de tout ce qui est extérieur. »

Beaucoup ne comprirent qu'alors la place qu'occupait le général Swetchine dans la vie de Mme Swetchine. Quant à elle-même, ce fut à Dieu qu'elle demanda de plus en plus de combler ce vide cruel. Jusque-là, pour ne pas quitter son mari, elle avait fait violence à son goût de retraite; elle s'y livra dès lors avec régularité; elle restreignit d'année en année ses heures de réception, prolongea ses séjours à la campagne, et consacra chaque mois de novembre et de décembre à une réclusion pres-

que absolue dans un des couvents de Paris. Elle préférait surtout une maison des Dames Augustines, où la vue de sa modeste chambre s'étendant sur de vastes terrains entre le dôme de Sainte-Geneviève et celui du Val-de-Grâce, rappelait quelques-uns des religieux et lointains aspects dont elle avait tant joui à Rome.

Une dernière et imprévue tristesse attendait encore Mme Swetchine : ce fut la collision momentanée de la France et de la Russie. — Pour tout le monde, disait-elle souvent, c'est la guerre ; mais pour moi, c'est la guerre civile. — Son affliction devint véritablement poignante lorsque les opérations militaires parurent menacer en même temps Sébastopol et Saint-Pétersbourg. « Cette entrée de l'escadre dans la Baltique, écrivait-elle à la comtesse Chreptowitch, me fait un effet extraordinaire. Le pays n'est pas, je l'espère, plus vulnérable là qu'ailleurs ; mais c'est le ciel sous lequel j'ai vécu, ce sont nos rivages, c'est le point avec lequel se confond davantage pour moi l'idée de la patrie, et là, je me sens visée au cœur. »

La mort de l'empereur Nicolas fut pour Mme Swetchine un deuil de sentiment autant que de convenance.

Le 31 mars 1855 elle écrivait à Mme la princesse Marie de Bade, duchesse de Hamilton :

« A peine respirais-je un peu, qu'est venu le coup de foudre de la mort de l'Empereur, écrasant par sa soudaineté, par la gravité du moment où il frappait et par la grandeur de la perte que faisait le pays. Jamais la prévision de la fin de ce grand règne ne s'était présentée à ma pensée, et certes, je ne me serais pas crue destinée à voir, à quarante ans de distance, deux empereurs

Alexandre en lutte avec deux empereurs Napoléon ! Chaque jour de nouveaux détails plus solennels et plus touchants nous reportent à ce lit de mort où de si grands exemples ont été donnés. C'est là où l'élévation de l'âme de l'empereur Nicolas s'est révélée au monde, comme elle s'était révélée à lui-même le jour de son avénement. »

CHAPITRE XVI.

MONSIEUR DE LAMARTINE ET LE COMTE DE MAISTRE. — CORRESPONDANCE DU PRINCE DE BROGLIE ET D'ALEXIS DE TOCQUEVILLE. — AFFAIBLISSEMENT DE LA SANTÉ DE MADAME SWETCHINE. — SON DERNIER SÉJOUR A FLEURY.

Quelque chose des débats anciens survivait encore dans le salon de Mme Swetchine, où l'indépendance et la foi aimaient à se donner rendez-vous. Les destinées de notre pays ne cessaient de lui apparaître comme le symptôme avant-coureur des destinées de l'Europe, et il était bien rare que les plus chers intérêts de la France ne fussent pas discutés à côté des plus chers intérêts du christianisme. Cette unité et cette harmonie dans l'ensemble des vues, qui avaient commencé à M. de Maistre et à M. de Bonald, pour se perpétuer dans M. de Montalembert et le P. Lacordaire, se retrouvaient à des degrés divers dans des conditions variées, mais avec des principes communs

qui leur servaient de lien, chez la plupart de ses visiteurs assidus : MM. d'Eckstein, Auguste Nicolas, de Carné, de Cazalès, Frantz de Champagny, de Corcelles, d'Esgrigny, Louis Moreau (1), Bonnetti, Rio, Turquety.

Un des hommes les plus séparés de Mme Swetchine par la direction de l'intelligence, lui rendit en toutes circonstances un hommage empressé et respectueux : ce fut M. de Lamartine. Ils se voyaient peu, mais ils se touchaient souvent par des contacts indirects. Mme Swetchine, incapable de déguiser jamais sa pensée, ne cachait point à M. de Lamartine les dissidences qu'il serait superflu de constater ici; cependant elle savait donner au reproche et à la plainte un tel accent que les amis de M. de Lamartine, et Mme de Lamartine elle-même, qui gardait avec Mme Swetchine d'intimes relations, purent toujours l'entendre.

« . . . . . Quoique je sois de ceux qui se mettent le plus en garde contre l'idolâtrie du génie, écrivait Mme Swetchine à Mme de Lamartine, je suis obligée de reconnaître à M. de Lamartine une immense puissance pour me faire du mal ou du bien. »

Une de ces blessures du moins ne sera regrettée par personne : on lui devra la page suivante où le comte de Maistre, soudainement évoqué par l'amitié vengeresse, réapparaît dans les dernières émotions de Mme Swetchine, vivant et présent comme au premier jour où il s'assit à son foyer.

(1) M. Moreau, traducteur des *Confessions de saint Augustin* et de la *Cité de Dieu*, entra fort avant dans la confiance de Mme Swetchine. Plusieurs communications précieuses lui sont dues.

M. de Lamartine avait tracé dans ses *Confidences* une esquisse des écrits et du caractère du comte de Maistre ; Mme Swetchine en transcrit quelques passages et les réfute ainsi :

« . . . . . M. de Lamartine dit avoir beaucoup vu M. de Maistre : le nombre des séances rendrait plus surprenant encore qu'à ce point il ait pu manquer le portrait. Pas un trait exact et fidèle, ni même reconnaissable; de physionomie encore moins.

« . . . . . Les frères du comte de Maistre, et on pouvait en dire autant de lui.... ne prenaient au sérieux que l'honneur de Dieu. »

» Le comte de Maistre prenait au sérieux tout ce qui touchait à l'honneur et même à son semblant. Tout dévoué qu'il était à l'honneur de l'Eglise, que la promesse divine fait par excellence l'honneur de Dieu, le gentilhomme parlait si haut en lui, que, dans un cas donné, il aurait eu bien de la peine à ne pas donner satisfaction à ce bizarre honneur humain, qu'il appelait si bien la superstition de la vertu.

« . . . . . Le comte de Maistre était un homme d'une grande taille, d'une belle et mâle figure ... »

» Le comte de Maistre était de taille moyenne, ses traits n'avaient aucune régularité ; rien d'incisif dans son œil, dont la vue très-courte donnait quelque chose de perdu à son regard. Ce visage sans régularité, sans éclat, resplendissait néanmoins de majesté. L'ensemble, le port de cette tête était saisissant et tout empreint du caractère de la sagesse antique.

« . . . . . Il ne savait rien que par les livres et en avait lu très-peu. »

» Où donc M. de Lamartine a-t-il pu prendre que M. de Maistre avait très-peu lu ? Je l'ai connu bien avant M. de Lamartine, et je l'ai vu pendant de longues années donner habituellement à l'étude douze et quinze heures, dont la lecture prenait sa bonne part. M. de Maistre lisait immensément; les livres encombraient sa table et s'y succédaient. Cet emploi de ses loisirs dans l'âge avancé, avait été préparé, en remontant à ses premières années, par des études classiques telles que les avaient faites les grands esprits du dix-septième siècle, nourriture si propre à former des intelligences robustes et saines. La carrière de la magistrature à laquelle se destinait M. de Maistre lui imposa des labeurs non moins sérieux, et la pente invincible de son génie ne lui fit pas seulement un devoir d'étudier la religion dans ses sources, mais de pénétrer dans les profondeurs de la théologie, et d'y joindre tout ce que la science ecclésiastique a de plus ardu. Posé sur le seuil de deux pays, et son oreille familiarisée avec les deux langues, deux littératures se faisaient nationales pour M. de Maistre. L'italienne, qui n'était pas la préférée, avait pourtant conservé tous ses droits : la longue pratique de ses beautés les maintenait présentes à l'esprit de M. de Maistre ; à côté de tout ce que tout le monde lit et admire, et qu'il savait lire et admirer mieux que personne, sa mémoire recélait mille choses ignorées, perles découvertes ou sauvées par lui. Quant aux lettres françaises, elles participaient en plein à sa prédilection pour tout ce qui est français, prédilection plus réelle encore qu'avouée, et qui se trahissait autant par l'acéré du blâme que par le passionné de l'éloge. Racine,

Montaigne, Molière, La Fontaine, Corneille étaient sans cesse sur ses lèvres; de Voltaire, il avait tout lu, tout retenu, tout, sans excepter ce qu'on n'en avoue guère. Le talent, à un certain degré, l'amollissait, au moins le désarmait; il y avait un peu en lui de ce savant à l'indulgence de qui on arrivait sous le couvert d'Horace. Il n'avait pu se soustraire entièrement au prestige de l'éloquence de Rousseau.

« . . . . . C'était une âme brute, mais une grande âme ; une intelligence peu policée, mais une vaste intelligence; un style rude, mais un fort style. »

» Que peut vouloir dire une âme brute quand il s'agit de M. de Maistre ? Une âme nourrie de christianisme, dévouée au culte de la famille, y portant une douceur, une bonne grâce charmantes, sensible dans l'amitié à toutes ses délicatesses, élevant ses devoirs de sujet à la hauteur des plus loyaux, des plus nobles sentiments, tout cela serait d'une âme brute! A la vérité, M. de Maistre avait résisté aux idées, aux impulsions de son temps. C'est le courage de la sincérité qui lui a donné et conservé cette merveilleuse excentricité de style, comme dit M. de Lamartine, qui formée par l'antiquité, son premier maître, et les grands modèles, restés ses amis, n'a pourtant rien dû à l'imitation.

« . . . . . Ainsi livré à lui-même, toute sa philosophie n'était que la théorie de ses instincts religieux. »

» J'admettrais plutôt que c'est la vérité aperçue qui a été la raison de ses instincts, de ses tendances, et que c'est à son intelligence qu'elle a d'abord parlé. L'obéis-

sance et le respect dès l'enfance avaient imprimé en lui la loi de Dieu dans ses premiers linéaments ; arrivé à l'âge d'en apprécier la divine sagesse, toutes ses clartés l'envahirent à la fois. Répondant à toutes les exigences de sa raison, satisfaisant à tous les besoins de son génie, le système catholique était toujours pour lui à l'état de démonstration vivante, et jamais peut-être la puissance du catholicisme ne s'est exercée plus grande et plus absolue. La foi était tellement devenue la propre nature de son esprit, que hors d'elle, il ne pouvait consciencieusement admettre qu'ignorance, limites étroites, mauvais vouloir ou mystérieux châtiment. L'idée en lui réglait tout, et soumettait son cœur plus honnête et plus droit que naturellement pieux.

« . . . . . Il s'était fait les dogmes de sa prévention. »

» Pour laisser une ombre de vérité aux paroles de M. de Lamartine, il faudrait les retourner et dire que, par intime conviction du dogme, qui s'était imposé à sa conscience, il ne s'était peut-être pas assez affranchi de quelques préjugés, étendant sa soumission aux principes posés jusqu'à leurs conséquences les plus éloignées, en vertu d'une logique dont la rigueur extrême n'est peut-être pas de ce monde.

» Vichy, 3 juin 1851 (1). »

Différents d'âge, de carrière et d'habitudes, mais rapprochés par plus d'une tendance d'esprit et de talent,

(1) M. de Lamartine applaudira certainement le premier à cette protestation chaleureuse. Peut-être l'a-t-il connue; du moins il l'a pressentie. Deux des récentes livraisons du *Cours de littérature* sont consacrées à M. de Maistre ; plusieurs des traits y sont modifiés ou adoucis.

Alexis de Tocqueville et le prince Albert de Broglie devinrent pour Mme Swetchine les amis de la dernière heure. Leurs lettres ont été conservées avec le même soin, et pour ainsi dire sous la même enveloppe ; à ce titre, elles attesteront, mieux qu'aucun autre témoignage, quelles pensées, quels vœux captivèrent jusqu'au bout cette grande âme.

Adressant à Mme Swetchine un article qu'il venait de publier sous le titre de : *Le Moyen âge et l'Église catholique* (1), le prince de Broglie lui écrivait le 9 novembre 1852.

A MADAME SWETCHINE.

« Broglie, 9 novembre 1852.

» Madame,

» . . . . . J'ai tâché de confesser ma foi sans maudire mon temps. Cela se peut-il ? Je le crois ; je crois même qu'il n'y a que cela qui se puisse raisonnablement et à la longue. Le reste me paraît être de passagères fusées de réaction, qui nous laisseront bientôt, si on n'y prend garde, dans une nuit intellectuelle plus profonde que celle dont nous sortons. Donoso Cortès, qui m'a écrit sur l'article une lettre fort obligeante, convient

Ces modifications mêmes ont dû déterminer la suppression du dernier paragraphe du travail de Mme Swetchine. Elle s'élevait avec une grande véhémence contre ces mots *Bossuet sauvage, Tertulien illettré ;* M. de Lamartine y a substitué ces mots *Bossuet laïc.*

(1) *Le Moyen âge et l'Église catholique.* I. Conférences prêchées en 1851, par le père Ventura. II. Le Catholicisme, le Libéralisme, et le Socialisme, par M. Donoso Cortès. III. Le Ver rongeur de l'éducation moderne, et lettres à Mgr d'Orléans, par l'abbé Gaume. — *Revue des Deux Mondes,* 1er novembre 1852.

que la différence entre nous est que je crois au mariage possible entre la société moderne et l'Église catholique, et qu'il n'y croit pas. J'accepte cette définition de notre différend, et je lui ai répondu que, sans penser trop de bien de la société moderne, je croyais que Notre Seigneur pouvait s'asseoir à son banquet aussi bien qu'à celui du péager et aux noces de Cana. » BROGLIE. »

AU PRINCE ALBERT DE BROGLIE.

« 11 novembre 1852.

» Mon cher prince,

» . . . . . La disposition à ne voir que le mal du siècle présent sans en voir le côté ascendant et providentiel, péche surtout, ce me semble, par l'excès des conclusions; c'est de la logique extrême, et l'inconséquence vient bien souvent à notre secours. Ce qui m'étonnerait, c'est qu'il puisse en coûter si peu pour prononcer d'irrévocables arrêts de condamnation et pour nous voir si irrésistiblement entraînés dans l'abîme. Cela me rappelle Fontenelle : « Ma mère, disait-il, était quiétiste; elle me disait : — Mon fils, vous serez damné; — mais cela ne lui faisait pas de peine. » J'avoue que si je voyais nos juges terribles un peu malheureux de notre malheur, il me serait plus facile d'être contente. Du reste, je soupçonne ces hypothèses de n'être pas tout à fait de nature sérieuse, et que nous pourrions bien être réhabilités de temps à autre par quelque désaveu intérieur. Il y a sans doute ici bien des exceptions à faire; n'en pourrais-je faire qu'une seule, elle serait pour Donoso Cortès. Jamais disposition morale ne m'a paru plus étrangère au mouve-

ment de la pensée ; aussi, toute dissidence avec lui amène un effet surprenant, c'est de se sentir, dans un sens, rapproché de lui à mesure qu'on s'en sépare.

» S. SWETCHINE. »

AU PRINCE ALBERT DE BROGLIE.

« Paris, 16 novembre 1852.

» . . . . Si trop de livres sont faits aujourd'hui avec des idées qui datent d'hier, c'est au contraire de longues études que votre article, mon cher prince, résume visiblement; à toutes les pages, vos convictions paraissent assimilées à vous-même, et cette longue familiarité, en permettant à votre pensée de s'arrêter à toutes les faces de la question, a mis en contact avec elles toutes les qualités de votre esprit.... Ces appréciations, je vous les présente simplement comme miennes; mais celle que je puis vous donner comme vraie, d'une vérité qui ne peut tromper, c'est l'impression à part de toute autre que me laissent tant de paroles de vive et profonde foi dans la puissance morale et secrète de l'Église, dans son action surnaturelle, dans son incomparable vertu pour transformer au lieu de détruire; jamais l'accent de votre foi ne m'a paru aussi pénétrant, aussi irrésistiblement persuasif. Voilà, mon cher prince, ce qui donne un prix inestimable à la modération et ce qui en est le correctif aux yeux de ceux mêmes que sa saveur, devenue presque étrange, *épouffe* toujours un peu. L'unanimité des suffrages, même des siens, n'est plus une chose qu'on obtienne; mais, à part les partis pris, je ne doute pas que vous n'agissiez sur beaucoup d'intelligences éparses, prises dans tous les rangs, mises

d'accord avec elles-mêmes et ramenées sans bruit, caractère de succès qui me paraît appartenir à une ligne d'idées qui n'a ni intérêts à faire prévaloir, ni but positif à atteindre, et dont le grand avantage, en particulier au temps où nous sommes, est d'amortir sur bien des points la réaction qu'il est si raisonnable de craindre...

» S. Swetchine. »

A MADAME SWETCHINE.

« Broglie, 22 novembre 1852.

» . . . . . Si j'en crois les lettres que je reçois, j'ai eu le bonheur d'être cette fois mieux compris. J'attribue ce changement à nos révolutions successives qui m'ont appris à mieux m'exprimer, et peut-être aussi aux autres à mieux entendre. Le frottement des grands événements use, quoiqu'on fasse, les angles de toutes les opinions. Je vois bien des gens de toutes parts qui n'éprouvent plus, à leur grand étonnement, autant de plaisir qu'autrefois à se maudire réciproquement. Je ne sais plus qui disait qu'il fallait se garder de connaître ses ennemis, parce qu'on ne serait plus si à son aise pour les haïr.

» La vérité, pour ma part, c'est qu'avec un esprit naturellement entier, je n'ai acquis dans les opinions religieuses la modération dont vous me savez trop de gré que grâce au hasard qui m'a fait connaître de bonne heure toutes les idées contraires, chacune sous son meilleur jour... Avec les protestants et les libéraux que j'ai connus, je n'ai jamais pu considérer le protestantisme et le libéralisme que comme des échappés qui avaient eu le tort de vouloir emporter de la maison paternelle, l'un le fond

du dogme chrétien, et l'autre ses conséquences sociales. J'ai toujours aspiré, et, pour mon compte personnel, toujours réussi à trouver dans le catholicisme tout ce qui m'avait véritablement paru bon dans les autres opinions. Ce caractère de vérité universelle, contenant tous les fragments de vérité qui sont ailleurs, donne seul le courage pour discuter au nom du catholicisme. Dans les débats humains, il n'y a point de terme possible, parce que chacun tient un morceau de vérité et assassine son adversaire avec cette pointe acérée. Mais le catholicisme contient toutes les vérités dont on essaie de s'armer contre lui. Il ne s'agit, pour lui, dans la polémique, que de montrer d'abord à chacun la face de la vérité qui le frappe davantage, et non celle qui lui est le moins sympathique. Pourquoi la controverse moderne fait-elle habituellement tout le contraire ?...

» BROGLIE. »

A MADAME SWETCHINE.

« Trouville, 9 août 1854.

» Chère Madame,

» . . . . . Ils en sont toujours à la paix entre la philosophie et la religion, mais c'est toujours une paix plâtrée sur des équivoques. Chacun tait la moitié de sa pensée, de peur de contrarier l'autre. Je n'aime guère les arrangements de cette espèce, parce que je ne les crois pas bien durables. Il me semble qu'il y aurait manière de mieux faire et d'aller plus au fond. La question à poser à la philosophie serait celle-ci : Vous croyez-vous suffisante ? Dites une bonne foi oui ou non, bien clairement.

Si oui, il n'y a pas moyen de s'entendre, car si la philosophie était suffisante, la révélation est inutile, comme le dit le Dante :

Se potessi capir tutto,
Non fu mestier di partorir Maria (1).

» Si non, alors il y a une paix possible : dès que l'humanité ne croit pas se suffire à elle-même, la porte est ouverte à la religion. J'aurais voulu dire quelque chose sur ce thème...

» BROGLIE. »

« 10 septembre 1856.

» . . . . . N'est-il pas triste de penser à tout ce qui s'use en France de mérites et de talents perdus ? Les rouages qui seraient si précieux dans une machine bien montée tournent chacun dans leur coin, sans profit pour le pays, comme les parties d'une mécanique brisée dont le mouvement va encore. Viendra-t-il jamais un moment où on pourra les remettre ensemble, et leur rendre la place où chacune pourrait être utile à la chose commune ?...

» BROGLIE. »

(1) Le texte complet du Dante est celui-ci :

State contenti, umana gente, al quia ;
Che, se potuto aveste veder tutto,
Mestier non era partorir Maria.

(*Purgatorio*. Cant. III).

Mortels, gardez-vous de chercher avec trop de curiosité la cause des mystères ; s'il vous avait été permis de tout voir, il n'eût pas été nécessaire que Marie enfantât.

AU PRINCE DE BROGLIE.

« Fleury, 30 septembre 1856.

» . . . . . Je comprends comment on voudrait ramener à un seul tout, ce qu'on voit digne d'approbation partielle, et voir concentrer tant de forces sans emploi suffisant; mais disons pour notre consolation que ce qui ne se dépense pas s'amasse, qu'il n'y a qu'une chose plus importante que ce qu'on fait, c'est ce qu'on devient...

» Je tarde bien à vous dire le parfait contentement où m'a mise votre réponse à M. Simon, qui vous range bien parmi les défenseurs de la vérité qui ont appris à la mieux chérir en combattant pour elle. Vous devenez meilleur par le succès, remerciez-en bien Dieu. Ce travail, qui aurait pu n'être qu'aride, est par l'âme, par la parole émue, ferme et tendre à la fois, le signe d'un progrès sensible dans la voie chrétienne...

» S. SWETCHINE. »

La correspondance de M. de Tocqueville commence vers la même date.

A MADAME SWETCHINE.

« Tocqueville, le 28 juillet 1855.

» . . . . . Quoique j'aie quitté Paris depuis deux mois, je ne suis arrivé dans le lieu d'où je vous écris qu'il y a environ trois semaines. Je m'y retrouve, après un long exil, avec une extrême douceur. Ce petit coin de terre, indépendamment des agréments véritables qu'il possède, est pour moi tout rempli du souvenir de plusieurs des plus belles années de ma vie. Cette partie invisible de

moi-même, qui se mêle à tout ce qui m'environne, donne à tous les objets une physionomie particulièrement touchante qu'aucun autre ne leur trouverait; ces arbres, ces prairies, cette mer, qui m'entourent, ne me paraissent ressembler à rien de tout ce que j'ai vu ailleurs.

» . . . . . Nous avons bien pensé à vous, Mme de Tocqueville et moi, durant les différentes vicissitudes de la guerre. Croyez que l'on comprenait bien ici les diverses impressions que faisait naître un tel spectacle dans une âme comme la vôtre, qui sait si bien concilier tous les sentiments affectueux, et rester étrangère aux haines qui divisent les hommes. Hélas! rien n'annonce que tant de malheurs particuliers ou publics soient près de cesser. Je crains en outre qu'au fléau de la guerre ne se joigne bientôt celui de la famine! L'hiver sera en tout cas bien difficile à passer pour les pauvres gens, et ceux qui possèdent quelque aisance devraient se résigner à faire cette année de grands sacrifices pour venir à leur secours. Je vous avoue que je ne crois pas que tous le fassent. Cette succession de mauvaises années, au lieu de rendre la charité plus active, semble la fatiguer. On s'habitue si vite à l'idée de misères qu'on ne sent pas qu'un mal qui paraît plus grand à celui qui en souffre à mesure qu'il dure, paraît plus petit, par le fait même de sa durée, à celui qui le regarde. Et puis, les liens qui devraient unir les différentes classes sont singulièrement relâchés par l'effet des révolutions.

» . . . . . Ne vous étonnez-vous pas avec moi, Madame, en voyant sortir d'une nation qui paraît si vide de vertus publiques, une armée qui s'en montre si remplie? Tant d'égoïsme ici, tant de dévouement là, ont de

quoi confondre. Je vois partir un paysan pour rejoindre son régiment; il se désole, souvent il pleure. La pensée qu'il va défendre son pays le touche peu; il ne songe qu'à son champ, à ses petites affaires, à ses petits intérêts qu'il va quitter; il maudit le devoir qui l'en arrache malgré lui. Un an après, on m'apporte des lettres que ce même homme écrit à sa famille. Il s'y montre prêt à tout supporter pour bien remplir son devoir militaire; il sait qu'un soldat doit sacrifier sans peine à chaque instant son bien-être et sa vie dans l'intérêt de l'armée. Il a trouvé ces maximes et ces coutumes établies; il les a prises avec la casaque militaire, il les quittera en la quittant et redeviendra le pauvre diable que nous avons connu; il ne transportera à la grande société aucun des sentiments qu'il a fait voir dans la petite. Jusqu'à ce que j'aie réfléchi à ce qui se passe dans nos armées modernes, je croyais qu'il y avait beaucoup d'exagération dans ce qu'on nous racontait des vertus publiques chez certains peuples de l'antiquité. Je ne pouvais absolument comprendre comment l'homme avait pu en être capable alors, car enfin, c'est toujours le même homme que nous avons sous les yeux. Ce que nous voyons tous les jours dans nos armées l'explique; on était parvenu à faire pour la société civile ce que nous faisons pour la société militaire. Les citoyens de ce temps-là ne valaient peut-être pas mieux que nous individuellement, et dans la vie privée ils valaient peut-être moins; mais dans la vie publique, ils rencontraient une organisation, une discipline, une coutume, une opinion respectée, une tradition ferme qui les forçaient d'agir autrement que nous.

» Je suis profondément honteux, Madame, en voyant

où je me suis laissé entraîner par le courant de la pensée. Pardonnez-moi, je vous prie, cette dissertation hors de propos, en pensant que je vous écris comme vous me permettez de causer avec vous... »

« Tocqueville, 7 janvier 1856.

» . . . . . Je ne veux point attendre pour vous remercier de votre dernière lettre qui m'a intéressé et touché ; on vous y retrouve tout entière. Vous m'y témoignez une bienveillance que je voudrais mériter, car l'amitié d'une personne comme vous engage ; elle n'oblige pas seulement à être reconnaissant, mais à faire ce qu'on peut pour la justifier.

» A mesure que j'avance dans l'œuvre à laquelle vous voulez bien vous intéresser, je m'aperçois de plus en plus que je suis entraîné dans un courant de sentiments et d'idées qui va précisément au rebours de celui qui entraîne beaucoup de mes contemporains. Je continue à aimer passionnément des choses dont ils ne se soucient plus. Je regarde, ainsi que je l'ai toujours fait, la liberté comme le premier des biens ; je vois toujours en elle l'une des sources les plus fécondes des vertus mâles et des actions grandes. Il n'est pas de tranquillité, ni de bien-être qui puisse me tenir lieu d'elle. Je vois au contraire des hommes de mon temps, et je dis d'honnêtes gens, car le sentiment des autres me serait de peu, qui ne songent qu'à s'accommoder le mieux possible sous un autre régime, et ce qui achève de jeter le trouble et une sorte d'épouvante dans mon esprit, qui semblent faire du goût de la servitude une sorte d'ingrédient de la vertu. Je voudrais pen-

ser et sentir comme eux que je ne le pourrais pas ; ma nature y résiste, plus encore que ma volonté.

» Du reste, ne croyez pas, Madame, que l'objet de mon livre (1) se rapporte, de près ou de loin, soit aux événements, soit aux hommes de notre temps ; mais vous n'ignorez pas plus que moi que l'ouvrage qui est le plus étranger aux circonstances particulières d'une époque, est empreint dans toutes ses parties d'un certain esprit qui est sympathique ou contraire à celui des contemporains. C'est là l'âme du livre, quel que soit le livre ; c'est par là qu'il attire ou repousse le lecteur. Je parle bien longtemps de moi, Madame, mais c'est vous-même qui m'avez attiré dans cette faute, et je vous assure que je n'en suis pas coutumier. »

« Tocqueville, 22 juillet 1856.

» J'attendais toujours, Madame, pour vous écrire, dans l'espérance de pouvoir vous rendre bon compte de moi ; mais je vois bien que cela pourrait me mener trop loin.

» Laissez-moi vous remercier d'abord de votre dernière lettre. J'y ai trouvé, comme toujours, les preuves d'une affection qui console et fortifie. Je ne vous lis jamais sans ressentir cette double impression. La cause en est surtout, je pense, en ce qu'on rencontre en vous une âme qui s'émeut aisément et un esprit retenu et fixé dans des principes sûrs. C'est ce qui fait votre charme et votre empire. Je voudrais bien mieux profiter que je ne

(1) *L'Ancien régime et la Révolution*. Le premier volume seul a été publié.

le fais d'une amitié si précieuse, et je m'afflige d'y réussir si mal.

» J'ai cependant retrouvé, depuis que je ne vous ai écrit, une partie du calme que j'avais absolument perdu durant la fin de mon séjour à Paris, et les premiers moments de mon retour ici (1). Mais je ne suis pas encore parvenu à me rattacher vivement à rien; il n'y a point de travail, ni même d'occupation qui me captive, ce qui laisse toujours chez moi un fond d'agitation dans l'âme. Je ne me repose jamais dans l'immobilité, mais plutôt dans un mouvement rapide et continu de l'esprit vers un point donné.

» J'espère que cette lettre vous trouvera dans la retraite. Cette vie si occupée des autres que vous menez à Paris, si elle vous procure quelquefois la grande satisfaction de cœur qui consiste à faire beaucoup de bien, doit à la longue éprouver votre santé, et je me réjouis à l'idée de votre solitude. Jouissez-y doucement de vous-même, Madame, et ne songez aux autres que pour penser à l'affection vive que vous inspirez à quelques-uns et au respect que vous faites naître chez tous. Je ne connais pas de plus noble manière d'employer sa vie que la vôtre.....

» Je viens de lire un ouvrage qui m'a fort intéressé, c'est celui d'Albert de Broglie, *l'Église et l'Empire romain au* IVe *siècle*. Je trouve beaucoup de talent dans ce livre. On y rencontre, au milieu d'une foi très sincère, un esprit libre qui permet à l'auteur de juger les hommes dont Dieu a fait ses instruments. La composition générale

(1) M. de Tocqueville venait de perdre son père, et plusieurs lettres, dans lesquelles s'exhale sa douleur filiale, sont omises ici.

du livre me paraît très-heureuse. J'ai toujours ressenti un fort grand dégoût pour cette décadence romaine, et le livre du prince de Broglie est le seul qui m'ait véritablement intéressé en en parlant.... »

« Tocqueville, 10 septembre 1856.

» J'ai toujours été, Madame, le plus irrégulier, le plus intermittent des correspondants ; je ferais volontiers comme un compatriote que j'ai rencontré en Amérique et qui, quand il avait quelque chose de pressé à dire à ses amis, faisait cent lieues plutôt que d'écrire une lettre ; bien différent d'un mien voisin qui, au contraire, était si peu maître de sa parole, et si habitué à sa plume que si, dans la conversation, on lui poussait un argument un peu vif, il vous quittait aussitôt, montait un petit cheval qu'il avait laissé à la porte en venant, et retournait au galop à son castel pour écrire ce qu'il aurait dû répondre. Je suis aux antipodes de celui-là, mais je me rapprocherais volontiers de l'autre.

» Que j'aime à vous entendre parler si noblement de tout ce qui ressemble à l'esclavage ! Je suis bien de votre avis que la répartition plus égale des biens et des droits dans ce monde est le plus grand objet que doivent se proposer ceux qui mènent les affaires humaines. Je veux seulement que l'égalité en politique consiste à être également libre, et non, comme on l'entend si souvent de nos jours, tous également assujettis à un même maître. Je me doutais bien, je l'avoue, que ce que je dis sur le clergé de l'ancien régime, et sur l'avantage qu'il y aurait à le rattacher par des intérêts terrestres à une patrie, n'aurait

pas votre entier assentiment (1). Je ne veux pas plus que vous entamer par lettre ce grand sujet, mais je désire vivement qu'une de ces heures précieuses et si rares où il m'est donné de pouvoir causer librement avec vous se présente bientôt.

» Je ne vous dirai aujourd'hui, si vous le permettez, que le sentiment sous l'impression duquel j'ai écrit. Il y a, ce me semble, dans la morale, deux parties distinctes aussi importantes l'une que l'autre aux yeux de Dieu, mais que, de nos jours, ses ministres enseignent avec une ardeur très inégale. L'une se rapporte à la vie privée : ce sont les devoirs relatifs des hommes comme père, fils, comme femme ou mari. L'autre regarde la vie publique : ce sont les devoirs de tout citoyen vis-à-vis de son pays et de la société humaine dont il fait spécialement partie. Me trompé-je en croyant que le clergé de notre temps est très-préoccupé de la première portion de la morale et très-peu de la seconde? Cela me paraît sensible partout, et surtout dans la manière de penser et de sentir des mères et des femmes. Je vois un grand nombre de celles-ci qui ont mille vertus privées dans lesquelles l'action directe et bienfaisante de la religion se fait apercevoir; qui, grâce à elle, sont des épouses très fidèles, des maîtresses de maison justes et indulgentes envers leurs domestiques, charitables envers les pauvres; mais quant à cette partie des devoirs qui se rapportent à la vie publique, elles ne semblent pas en avoir même l'idée. Non-seulement elles ne les pratiquent pas pour elles-mêmes, mais elles ne paraissent pas même avoir la pensée de les

1 *L'Ancien régime et la Révolution.*

inculquer à ceux sur lesquels elles ont de l'influence. C'est une face de l'éducation qui leur est comme invisible. Il n'en était pas ainsi dans cet ancien régime qui, au milieu de beaucoup de vices, renfermait de fières et mâles vertus. J'ai souvent entendu dire que ma grand'mère, qui était une très-sainte femme, après avoir recommandé à son jeune fils l'exercice de tous les devoirs de la vie privée, ne manquait point d'ajouter : Et puis, mon enfant, n'oubliez jamais qu'un homme se doit avant tout à sa patrie, et qu'il n'y a pas de sacrifices qu'il ne doive être prêt à lui faire ; qu'il ne peut rester indifférent à son sort, et que Dieu exige de lui qu'il soit toujours prêt à consacrer son temps, sa fortune et même sa vie, au service de l'Etat et du Roi.

» Mais je m'aperçois, Madame, que je pénètre insensiblement plus avant que je ne voudrais dans le sujet dont je veux causer avec vous et sur lequel il y aurait trop à écrire. Je ne veux cependant pas finir sans vous remercier de la citation de Bossuet que vous m'avez envoyée. Rien de plus beau, même en comparant Bossuet à lui-même. Je trouve dans cette seule phrase tout ce qui relève l'homme et tout ce qui en même temps le retient à sa place. Elle donne tout à la fois le sentiment de notre grandeur et de celle de Dieu ; elle est fière et elle est humble. D'où avez-vous tiré cela, Madame ? Je ne connaissais pas cet admirable morceau. »

« Tocqueville, 20 octobre 1856.

» Je vous assure, Madame, que je ne suis pas tenté d'user de la permission que vous me donnez, de ne pas vous répondre ; le désir seul d'avoir une nouvelle lettre

de vous me suffirait pour me déterminer à récrire. La lecture de vos lettres est en effet pour moi un si grand plaisir qu'il n'y a point de paresse qui puisse m'empêcher de vouloir le mériter.

» Vous me dites, dans votre dernière, des choses aussi vraies que bien exprimées sur l'obscurcissement inévitable de la notion du devoir en matière politique dans des temps troublés, instables et pleins de révolutions comme les nôtres et sur la difficulté qui s'y rencontre d'y indiquer aux hommes des règles de conscience. Vous auriez assurément raison s'il s'agissait de conseiller ou de défendre certaines doctrines particulières en fait de gouvernement; ce n'était pas ainsi que je l'entendais. Je crois qu'en ceci, comme en tout ce qui concerne les actions humaines, il y a, en dehors des règles spéciales appliquables individuellement à chaque cas, des principes généraux à inculquer, des sentiments à faire naître, une certaine direction à donner aux idées et aux volontés. Je ne demande point sans doute aux prêtres de faire aux hommes dont l'éducation leur est confiée, et sur lesquels ils exercent une influence, je ne leur demande pas de faire à ceux-ci un devoir d'être favorables à la république ou à la monarchie; mais j'avoue que je voudrais qu'ils leur dissent plus souvent qu'en même temps qu'ils sont chrétiens, ils appartiennent à l'une de ces grandes associations humaines que Dieu a établies sans doute pour rendre plus sensibles les liens qui doivent attacher les individus les uns aux autres, associations qui se nomment des peuples et dont le territoire s'appelle la patrie. Je désirerais qu'ils fissent pénétrer plus avant dans les âmes que chacun se doit à cet être collectif avant de s'appartenir à soi-même, qu'à l'égard de cet être-là, il n'est

jamais permis de tomber dans l'indifférence, bien moins encore de faire de cette indifférence une sorte de molle vertu qui énerve quelques-uns de nos plus nobles instincts ; que tous sont responsables de ce qui lui arrive, et que tous, suivant leurs lumières, sont tenus de travailler constamment à sa prospérité, de veiller à ce qu'il ne soit soumis qu'à des autorités bienfaisantes, respectables et légitimes. Je sais qu'on a inféré de ce qui se trouve dans l'évangile de l'avant-dernier dimanche, que le devoir du chrétien en matière politique se borne à obéir à l'autorité établie, quelle qu'elle soit. Permettez-moi de croire que ceci est plutôt dans la glose que dans le texte, et que là ne se borne pas pour le chrétien la vertu publique. Oui, sans doute, le christianisme peut exister sous tous les gouvernements et trouver jusque dans les mœurs que les mauvais gouvernements imposent aux hommes la matière d'admirables vertus ; mais il ne s'en suit pas, si je ne me trompe, qu'il doive rendre insensible ou indifférent à ces mœurs et qu'il n'impose pas le devoir à chacun de les combattre courageusement par les voies légitimes que les lumières de sa conscience lui découvrent.

» Voilà ce que je voudrais qu'on inculquât aux hommes, et j'ajouterai aux femmes. Rien ne m'a plus frappé, dans l'expérience déjà assez longue que j'ai faite des affaires publiques, que l'influence qu'exercent toujours les femmes en cette matière, influence d'autant plus grande qu'elle est indirecte. Je ne doute pas que ce ne soient elles qui donnent à chaque nation un certain tempérament moral qui se manifeste ensuite dans la politique. Je pourrais citer nominativement, et en grand nombre, des exemples qui achèveraient d'éclaircir ce que je dis. J'ai vu cent

fois, dans le cours de ma vie, des hommes faibles montrer de véritables vertus publiques, parce qu'il s'était rencontré à côté d'eux une femme qui les avait soutenus dans cette voie, non en leur conseillant tels ou tels actes en particulier, mais en exerçant une influence fortifiante sur la manière dont ils devaient considérer en général le devoir ou même l'ambition. Bien plus souvent encore, il faut l'avouer, j'ai vu le travail intérieur et domestique qui transformait peu à peu un homme auquel la nature avait donné de la générosité, du désintéressement et de la grandeur, en un ambitieux lâche, vulgaire et égoïste qui, dans les affaires de son pays, finissait par ne plus envisager que les moyens de rendre sa condition particulière commode et aisée. Et comment cela arrivait-il ? Par le contact journalier d'une femme honnête, épouse fidèle, bonne mère de famille, mais chez laquelle la grande notion du devoir en matière politique, dans son sens le plus énergique et le plus élevé, avait toujours été, je ne dirai pas combattue, mais ignorée !... »

« Tocqueville, 29 décembre 1856.

» Je suis assez de cet ancien régime dont on m'accuse de dire tant de mal, pour sentir le besoin de ne pas laisser finir une année sans dire à mes meilleurs amis l'affection que j'ai pour eux. Souffrez donc, Madame, que je suive avec vous cette vieille coutume du bon vieux temps, et que je vous dise, avec toute la vivacité qu'on peut mettre à ce que l'on dit de loin et par écrit, qu'il n'y a personne dont le sort m'intéresse plus que le vôtre et à qui je souhaite de meilleur cœur toutes sortes de biens qui touchent une âme telle que la vôtre et qui sont si fort au-

dessus des facultés et même des désirs de tant d'autres : beaucoup d'occasions de bien faire, de consoler, de secourir, d'élever tout ce qui vous approche. Vous avez le goût et vous savez le prix de ce noble emploi de la vie. Dieu vous a déjà accordé le plus grand don qu'il puisse faire aux hommes; et tout ce qu'il est possible de souhaiter, c'est que vous en conserviez longtemps l'usage.

» Vous êtes bien bonne, Madame, de vous être souvenue que M. de Rosambo était mon oncle. Sa mort, à laquelle nous ne nous attendions que trop depuis longtemps, nous a néanmoins vivement affligés. Il avait toujours tenu dans notre famille une place à part : c'était moins qu'un père assurément, mais plus qu'un oncle. Le dernier lien qui tenait ensemble tout ce qui reste de ma famille se brise avec lui. Il disparaît le dernier de cette génération de grands parents qui nous a donné l'exemple de si rares vertus. Il unissait à ce que la religion a de plus touchant, le sentiment le plus fin et le plus fier de l'honneur. Cet homme, dont la bonté et la douceur allaient jusqu'aux approches de la faiblesse, devenait tout naturellement énergique jusqu'à l'héroïsme dès qu'il s'agissait de sa dignité ou de son devoir. Cet homme admirable et excellent a été très malheureux dans ce monde; il avait été frappé par beaucoup de malheurs. Assurément, la justice de Dieu lui en tiendra compte, et lui seul, en l'absence de tout autre argument, suffirait pour me prouver que cette justice existe et que l'ordre qui est troublé dans ce monde sera rétabli ailleurs... »

« Il est impossible à deux âmes de se rencontrer dans une conversation où elles se plaisent, sans que tôt ou

tard la religion apparaisse au seuil de leurs discours (1). »

Cette belle parole du père Lacordaire fut bientôt justifiée entre M. de Tocqueville et Mme Swetchine; il lui exposa l'état de son âme avec un abandon plein de sensibilité et sans réserve. Après avoir reçu sa réponse, il écrivait :

« Tocqueville, le 21 mars 1857.

» Votre dernière lettre, Madame, m'a causé une impression vive et durable de reconnaissance. Ce n'est pas vous qui, du rivage, trouvez une joie cruelle à voir les navigateurs qu'agite la tempête. Merci, Madame, des espérances que vous concevez et me donnez. Que Dieu vous entende! J'ai cherché la vérité dont nous parlons, sinon toujours avec la vue pure qui est digne de la trouver, du moins avec une âme possédée par l'ardeur la plus vive et la volonté la plus sincère de la rencontrer et de la saisir. Si le trouble menait à la paix, depuis combien de temps n'aurais-je pas obtenu celle-ci! »

Cette vérité et cette paix, le noble cœur de M. de Tocqueville ne pouvait manquer de l'atteindre et de la goûter. Il y touchait au moment même où il parlait de lui avec une humble méfiance et les consolations de sa mort avaient été déjà la lumière et la consolation de sa vie.

La santé de Mme Swetchine allait en s'affaiblissant de jour en jour. Son courage inouï, son héroïsme moral faisaient encore illusion; mais pour quiconque suivait avec attention les progrès du mal, le péril apparaissait imminent.

(1) *Oraison funèbre de Mme Swetchine*, par le père Lacordaire. — *Correspondant* du 25 octobre 1857, page 197.

Depuis trente ans, on peut dire que Mme Swetchine n'avait pas traversé un seul jour sans souffrances; chaque nuit surtout renouvelait une épreuve cruelle. Une maladie au foie, un commencement de maladie au cœur et de premiers symptômes d'hydropisie avaient amené de bonne heure l'enflure et l'oppression. Elle n'y résistait qu'en se tenant habituellement assise sur un fauteuil dur et élevé, ou en marchant dans son appartement. Les entretiens les plus chèrement gravés dans la mémoire de ses amis, se sont passés pour la plupart en se promenant à côté d'elle, en long et en large dans son salon, et quelquefois à pas précipités ; aussi faut-il compter parmi les efforts de patience qu'elle s'imposa si longtemps en faveur d'autrui, l'obligation de demeurer assise, lorsque son salon était rempli et ne lui permettait aucun soulagement de ce genre. Elle disait quelquefois en souriant au petit nombre de ceux qui n'ignoraient pas ce que cette gêne lui faisait souffrir : « La politesse de tout le monde est de se lever quand on entre, la mienne est de m'asseoir. »

Durant la nuit, cette disposition devenait un véritable supplice. Elle commençait par goûter un sommeil assez profond, mais à peine avait-elle été étendue sur son petit lit de camp une heure ou deux, que la suffocation l'obligeait à se soulever et très-souvent à reprendre sa marche. Quelquefois un instinct machinal l'arrachait de son lit, sans qu'elle fût complètement éveillée : elle allait alors se heurter aux angles des meubles avec assez de violence pour en garder la trace visible. Plus habituellement elle finissait par triompher du sommeil, reprenait à travers cette agitation fiévreuse le travail soutenu et calme de sa pensée, et c'est alors qu'elle traçait, en faisant de temps à

autre une pose près de son bureau, ces fragments épars, ces lignes au crayon à peine lisibles, qu'elle ne songea pas toujours à détruire, et qui lui ont providentiellement survécu pour trahir les trésors de son humilité.

Durant les deux dernières années de sa vie Mme Swetchine chercha pour l'été une résidence à la campagne plus solitaire et plus éloignée de Paris que de coutume; les médecins lui imposèrent, par une prescription absolue, cet isolement de quelques mois. Cet asile lui fut offert par une ingénieuse affection qui, à tout le charme qu'elle portait en elle-même, joignait encore celui de rappeler une autre tendresse toujours présente au cœur de Mme Swetchine. La comtesse de La Rochejacquelein, fille de la duchesse de Duras, mit à sa disposition le vieux château de Fleury, sur les confins de la forêt de Fontainebleau. Là, un vaste rez-de-chaussée où l'on pouvait à toute heure prendre de l'exercice; sous les fenêtres, de profonds fossés baignés d'eaux limpides, dans le parc, l'abri silencieux d'arbres séculaires, de hautes et longues murailles crénelées, qui ne défendaient plus la puissance, mais protégeaient encore la solitude; là se trouvaient réunis toutes les séductions et tous les bienfaits de la plus rare hospitalité. Le noble aspect de ce beau lieu, ses grands souvenirs, et jusqu'à l'ombre de la princesse de Tarente, que Mme Swetchine, on l'a vu déjà, saluait avec émotion, tout contribua à produire une impression salutaire dont les amis de Mme Swetchine jouirent avec bonheur, et à laquelle ils rattachèrent leurs dernières espérances.

L'église paroissiale, presque attenante au château, recevait chaque jour sa visite matinale. — « Je lui avais proposé, écrit le curé de Fleury, de dire la messe de la

semaine à une heure plus conforme aux ménagements qu'exigeait sa santé; elle n'a presque jamais voulu y consentir, dans la crainte de gêner les bonnes sœurs de Charité, qui l'entendaient avec elle. Le dimanche, tous les habitants de la paroisse étaient heureux de la voir et l'entouraient à la sortie de la grand'messe. Alors elle s'égayait, pour ainsi dire, avec eux; pour tous, elle avait de bonnes et encourageantes paroles. Les affligés et les pauvres, qui avaient expérimenté son immense charité, laissaient patiemment s'écouler la foule, et, s'approchant ensuite, ils ne s'en retournaient jamais sans avoir ressenti les effets de sa libéralité. Souvent, quand elle ne pouvait sortir, elle les faisait venir auprès d'elle. »

Ses amis s'appliquaient à respecter cette retraite. Aucun d'eux n'eût consenti à la troubler, si ce n'eût été pour répondre à un appel direct. De ce nombre fut la baronne Seebach, seconde fille de la comtesse de Nesselrode, et Mme Craven, qui, elle aussi, fille du comte de La Ferronnays, représentait pour Mme Swetchine une affection vivante et un souvenir pieusement cher.

« Journée bienfaisante! a écrit Mme Craven au sortir de Fleury. Mme Swetchine m'avait fort exhortée à me réserver en tout temps quelques heures d'entière liberté chaque matin. La qualité du temps, me dit-elle, est autre à cette heure-là. Et ce n'était pas seulement pour consacrer à Dieu les premières heures de la journée qu'elle la commençait de si bonne heure, mais aussi pour avoir toujours un temps considérable à donner à l'étude. Elle me dit ce jour-là que le plaisir qu'elle y prenait n'avait fait qu'augmenter avec les années. C'est au point, me dit-elle, que, lorsque je m'approche de cette table pour y reprendre

mon cher travail, le cœur me bat de joie. — Ah! me dit-elle le même jour, la vieillesse n'est pas le bel âge, mais soyez sûre, ma chère amie, que c'est un bel âge (1). »

Entre toutes ces études recommandées par Mme Swetchine à ses amis, l'étude de soi-même était toujours placée au premier rang. Ce précepte, Mme Swetchine se l'appliqua jusqu'à sa dernière heure. Rien dans ce genre ne pouvait rassurer son inquiétude ou satisfaire sa soif de perfection. Quelques fragments de ce scrupuleux et continuel examen des moindres mouvements de son cœur ou de sa conscience se lisent encore sur les feuillets à demi-déchirés de deux carnets de poche.

On y lit : « Je voudrais n'être plus désignée aux enfants des hommes que par ces mots : Celle qui croit, celle qui prie, celle qui aime ! »

« Samedi, 29 mars 1856.

» Aller toujours à la chose qui me coûte davantage, commencer par elle, à moins que le plus facile ne presse. »

« Examiner, classer et résoudre dès la veille, la besogne du lendemain ; disposer les choses dans l'ordre de leur importance, et agir en conséquence. »

« Redouter par dessus tout l'amertume et l'irritation. »

« Eviter en tout de paraître ; ne jamais dire ou rappe-

(1) Si l'on veut se former une idée exacte de ce que fut en Mme Swetchine jusqu'à son dernier jour, l'ardeur de l'étude, on doit lire sa correspondance avec M. Bonnetty, directeur des *Annales de philosophie chrétienne*, correspondance publiée par lui dans une intéressante esquisse. *Annales* de décembre 1857.

ler indirectement, sous aucun prétexte, rien qui puisse être à mon avantage; ne jamais me complaire à ce que je dis, ni pousser ma pointe; briser sur ce que j'aurais bien dit. »

« Dieu bénit l'homme, non pour avoir trouvé, mais pour avoir cherché. »

« Choisir toujours d'avoir plutôt moins que plus. »

Quelques lignes semblables sont tracées à Fleury, à la fin de l'été 1857. Les progrès du mal qui jetaient tant d'alarme parmi ses amis se rendent déjà sensibles dans son écriture. Mais l'emploi et la direction de sa pensée sont toujours les mêmes.

« N'avoir pas assez lutté avec le mal; m'en laisser surmonter, avoir tout laissé engourdir, depuis mes jambes jusqu'à mon esprit! »

« Aller au-devant du danger dont je suis menacée, et que sa durée chaque jour augmente; j'ai porté à Dieu mon acceptation pleine, entière, volontaire, au décret qui me retranchera de ce monde, pour le jour aussi prochain et le mode tel qu'il les voudra. »

« Sainte mort de Mme de Saint-Clair, grand'mère de Mme de La Ferrière, qui me l'annonce en ces termes : « Elle a reçu tous les sacrements avec une grande douceur, et puis elle a dit : « Ah! qu'il est doux de mourir! L'on ne peut pas savoir comme il est doux de mourir! (1) »

(1) Mme de Saint-Clair, née Egerton, avait épousé, en Angleterre,

« Fleury.

» Donner trop d'attention au nombre et à la diversité de mes souffrances : faiblesse sénile, amollissement de la volonté. »

« Vendredi, 17 juillet.

» Journée la plus terne, la plus vide possible. Journée lacune ; rien d'accompli ; prostration de forces ; de bonnes choses en tant que souffertes en silence. »

C'est ainsi que Mme Swetchine, les yeux toujours fixés sur le but éternel, s'en approchait rapidement. Elle se proposait d'achever à Fleury l'automne de 1857, lorsqu'elle reçut la nouvelle que deux de ses neveux, le prince Grégoire et le prince Eugène Gagarin, venaient avec leurs familles passer quelques semaines près d'elle. Ils lui demandaient instamment de les recevoir dans sa paisible retraite.

Avec son abnégation ordinaire, Mme Swetchine s'y refusa. Quoique ses deux nièces lui fussent bien connues par l'élévation de leur âme, et leur tendre attachement, elle ne voulut point, en vue d'elle seule, retenir à la campagne deux jeunes femmes et de jeunes enfants ; elle ré-

durant l'émigration, M. de Cheux, ancien page du comte d'Artois, qui porta plus tard le nom de Saint-Clair, pour se distinguer de diverses branches de sa famille, nombreuses en Normandie. Elle se fit catholique après son mariage, vécut et mourut en France, donnant les exemples de la plus haute piété. Sa petite-fille, la comtesse de La Ferrière-Percy, fut tendrement aimée par Mme Swetchine.

solut, quelque objection qu'on pût lui adresser, de rentrer à Paris pour tout le temps que lui consacreraient les chers visiteurs. Elle quitta Fleury espérant encore le revoir, dernière grâce de Dieu, qui ne nous fut point accordée.

LETTRE

AU COMTE DE MONTALEMBERT

Les derniers jours de Mme Swetchine furent le couronnement, l'explication et le résumé de toute sa vie. Leur tableau fidèle importe donc non-seulement à l'honneur de sa mémoire, mais à l'action même que sa mémoire exercera sur les âmes. Après une longue hésitation, j'ai cru qu'il me serait pardonné de placer sous les yeux du public une lettre qui n'avait été écrite que pour un ami. Un récit plus apprêté aurait été plus suspect. Pénétré des derniers mots de Mme Swetchine elle-même, j'ai cru qu'ici la simple vérité devait se placer au-dessus de toute autre préoccupation. Au même titre on me pardonnera, je l'espère, d'intervenir souvent dans ce récit, et l'on comprendra qu'il ne pouvait dépendre de moi d'abdiquer mon douloureux privilége de témoin.

A MONSIEUR LE COMTE DE MONTALEMBERT.

« Mon cher ami,

» Je dois à votre douleur toutes les consolations qui peuvent être en mon pouvoir ; je dois à votre âme le partage d'une édification ineffaçable. Voici donc le journal minutieux et fidèle des derniers jours sur la terre d'une amie que nous pouvons désormais invoquer dans le ciel.

» J'arrivai à Paris le 21 août, à cinq heures et demie du matin, appelé par une lettre de Cloppet, si alarmante que j'osais à peine concevoir l'espérance de lui rendre les derniers soins. Je me fis conduire à sa porte avant de gagner la mienne. Les domestiques étaient déjà éveillés, et me rassurèrent du premier mot. La crise accidentelle était passée ; le mal permanent subsistait ; mais Mme Swetchine, m'assurait-on, ignorait absolument la gravité de son état, et je devais prendre des précautions pour motiver mon apparition soudaine sans troubler sa sécurité. Cette illusion m'étonna ; elle ne ressemblait ni au courage, ni à la pénétration ordinaires de notre sainte amie ; toutefois, je dus me rendre à une affirmation unanime des quatre personnes pleines d'intelligence et de zèle qui la servaient. Il fut convenu qu'on annoncerait mon arrivée comme le résultat d'une excursion rapide, et que je reviendrais dans l'après-midi seulement, afin qu'elle ne pût s'apercevoir que j'avais passé une nuit en chemin de fer.

» J'entrai dans son salon à l'heure où il était habituellement ouvert. Aucun changement, aucun dérangement

ne s'y faisait remarquer; elle était assise sur sa chaise, près de son bureau ; un seul symptôme trahissait sa maladie : sa tête était entièrement couchée sur sa poitrine; elle ne la relevait à peine que par un effort qui semblait lui coûter beaucoup et qui ne durait qu'un instant. Lorsqu'on était assis assez bas pour jouir de sa physionomie, son sourire était le même, et sa voix gardait toutes ses nuances et toutes ses délicatesses d'inflexion. Elle accepta sans résistance, sur mon arrivée, le motif que je lui présentai, s'informa de tout ce qui me touchait avec sa constante sollicitude, me parla peu d'elle et me demanda de rester à dîner. Je refusai, appuyant mon refus sur la difficulté qu'elle avait à marcher, et qu'elle aurait par conséquent à gagner sa salle à manger. Elle me répondit : — Je ne me mettrai peut-être pas à table, mais je saurai que vous êtes là, tout près, et cela me fera plaisir. — Je continuai à refuser, en lui disant que j'irais dîner au quai d'Orsay, qui est tout proche, et reviendrais tout de suite. — Oui, me dit-elle, mais si vous restez, j'aurai gagné tout le temps que vous mettriez à revenir. — Je restai.

» Jusqu'à huit heures et demie du soir, nous fûmes seuls. L'oppression rendait sa parole lente et pénible, et souvent même l'interrompait. Elle faisait signe de la main de laisser passer la suffocation, la calmait par le silence, puis reprenait sa pensée, sans que l'expression perdît jamais ni sa netteté, ni son charme. Je lui adressai mille questions sur la politique, sur nos amis communs; elle répondit à tout avec entrain, animation et gaîté. Parlant des difficultés, des périls de toutes les situations politiques, soit au dedans, soit au dehors, elle me dit : — Rien ne profite à ce qui est, tout s'ajourne pour le numéro ga-

gnant ; mais qui sera le numéro gagnant? — Je lui demandai si la question de l'émancipation des paysans ne commençait pas à circuler activement en Russie : — Elle ne circule pas, elle bouillonne, — me répondit-elle. A huit heures et demie, ses neveux entrèrent avec leurs femmes et un de leurs enfants. La princesse Grégoire Gagarin est née princesse Dashkof, de la même famille que la célèbre favorite de l'impératrice Catherine ; la princesse Eugène Gagarin, née Stourdza, est la nièce et était ici la fidèle représentante de la comtesse Edling. C'était la part de la Russie à ce rendez-vous suprême. Elle nous invita à dîner tous ensemble pour le lendemain et nous congédia à neuf heures, heure fixée par le médecin. Je me retirai convaincu comme les autres qu'elle n'avait encore conçu pour elle-même aucune inquiétude immédiate.

» Le lendemain matin, je vis le docteur Rayer. Voici en substance quel fut son arrêt, si tôt et si complétement réalisé : — L'incomparable force morale de Mme Swetchine est en ce moment son principal et presque son seul élément de vie. Il faut se garder d'y porter la moindre atteinte. Moi-même, je ne multiplie pas mes visites autant que j'aimerais à le faire, pour ne pas l'éclairer sur sa situation à laquelle aucune science ne peut désormais porter remède. — Il me détailla alors la nature et le caractère de ses diverses maladies ; les souffrances de toute nature devaient être inexprimables ; l'application de vésicatoires multipliés avait fait de tout son corps pour ainsi dire une seule plaie vive ; quant à l'hydropisie, elle enveloppait déjà le cœur, elle envahissait la tête, et lui imprimait cette pesanteur qui la courbait sans cesse en avant.

Le docteur Rayer ne croyait pas à un accident subit, mais lorsque je lui demandai en termes formels si je pouvais joindre encore ma famille en Anjou, il me répondit : — Je ne puis rien garantir au delà de quinze jours, et je ne puis autoriser aucune espérance au-delà de trois semaines. — C'est sous le coup de ces douloureuses paroles que je retournai près d'elle, bien résolu aussitôt à ne pas laisser échapper un seul des instants dont la miséricorde de Dieu me permettait de jouir encore.

» Je ne la vis pas seule dans cette après-midi ; au dîner, nous fûmes huit convives. Mme Swetchine se fit amener dans la salle à manger, soutenue par-dessous les deux bras, et une fois assise à table, fit les honneurs et s'occupa de tout le monde avec la même vigilance que la maîtresse de maison la plus attentive. Après le dîner, elle dit au prince Grégoire Gagarin, l'aîné de ses neveux : — Mon ami, va fumer ton cigare sur ma terrasse. — Le prince Gagarin répondit : — Chère tante, je songe si peu à fumer mon cigare avec vous, que je n'en ai pas même apporté. — Mme Swetchine sourit comme pour le remercier. Cinq minutes après, Cloppet entrait dans le salon avec une demi-douzaine de cigares sur une assiette, et comme le prince Grégoire se récriait sur cette bonté, elle lui dit : — Tu crois peut-être que je me mets en dépense pour toi ; eh bien ! pas du tout : je les emprunte. — C'est sur ce même ton d'enjouement qu'elle maintint la conversation durant la soirée, que nous eûmes grand soin de ne pas prolonger au-delà de neuf heures, quoiqu'elle insistât pour nous retenir.

» Le lendemain, elle me demanda si j'avais fixé le jour de mon retour en Anjou ; quand j'eus répondu que non,

elle fit une pause et cessa dès lors de me parler du Bourg-d'Iré, ou de rien de ce qui pouvait m'éloigner. Elle avait compris le motif de ma présence. Le soir, quand je la quittai, elle me dit très-bas : — Venez demain dès midi, j'ai besoin de causer avec vous seul.

» Le lendemain, je fus fidèle à ses ordres ; elle me fit asseoir, et, sans préparation, sans solennité ni attendrissement, et comme si c'eût été la suite d'un entretien journalier, elle me dit : — Mon cher Alfred, il faut maintenant que nous nous occupions de mes dernières dispositions et que je vous dise où j'en suis. Je n'ai pas de testament proprement dit à laisser ; toute ma fortune va sans difficultés à ma sœur et à mes neveux ; mais j'ai des dispositions de détail auxquelles je tiens, et dont je voudrais assurer l'exécution. Il faut que vous me donniez votre avis sur plusieurs, et que vous m'aidiez pour donner à toutes une rédaction claire et légale.

» Je ne voulus pas l'engager à ajourner cette douloureuse occupation ; c'eût été essayer de la tromper au détriment d'elle-même, mais je voulus la détourner d'écrire de sa main des volontés qu'elle m'annonçait d'avance comme assez compliquées. — Laissez-moi écrire sur vos notes et sous votre dictée, lui demandai-je, puis vous n'aurez plus qu'à signer et à remettre le tout à un notaire devant témoins. — Ne songez pas à un notaire, me dit-elle assez vivement ; j'en ai toujours eu l'antipathie, et d'ailleurs ce serait une injure gratuite à ma sœur et à mes neveux. Si j'ai la force de recopier ce que vous aurez écrit, je le ferai ; si cela ne m'est pas possible, ce que vous aurez écrit ou ce que vous direz de ma part suffira. Commençons par mon enterrement. Croyez-vous

que je puisse, sans affectation et sans singularité, exprimer ces vœux? — Et alors elle me présenta, sur une vieille feuille de papier à lettre, les lignes suivantes, datées du 27 novembre 1851 : « A peine mes yeux fermés, je de-
» mande à être déposée dans ma chère chapelle. On m'y
» gardera deux jours, après lesquels on me portera à
» Saint-Thomas-d'Aquin, où, pour mon service, je de-
» mande une messe basse, et d'être le même jour déposée
» dans le caveau pour être emportée et présentée le len-
» demain à l'église de Montmartre, où je désire qu'une
» messe soit dite pour le repos de mon âme, à l'issue de
» laquelle on m'enterrera au petit cimetière de l'église de
» Montmartre, à la place déjà préparée à côté de celle de
» mon mari. Je demande qu'on couvre ma tombe d'une
» pierre semblable à la sienne ; on y gravera une croix,
» mes noms et prénoms, avec la date de ma naissance,
» celle de ma mort, et au-dessous les paroles du psaume :
» *Domine, dilexi decorem domus tuæ et locum habita-*
» *tionis gloriæ tuæ.* J'exige que le corbillard qui me
» transportera soit des plus simples ; j'interdis formelle-
» ment toute espèce d'appareil, et en particulier les ten-
» tures de la porte cochère et au portail des deux églises,
» comme aussi les billets de part, soit pour inviter à mon
» convoi, soit plus tard pour annoncer ma mort ou le
» service du bout de l'an. »

» Lorsque je lui eus affirmé que ces dispositions avaient un caractère qui ne serait certainement méconnu par personne, elle en parut vraiment soulagée et me dit : — Eh bien! emportez ce chiffon de papier et commencez votre travail par là, puis revenez tous les matins à midi, et chaque jour nous avancerons. Maintenant je suis tout

essoufflée, reprit-elle en souriant, le tête-à-tête est la seule chose que je ne puisse presque plus supporter; l'activité autour de moi est loin de me fatiguer, pourvu que je n'y prenne pas part; la conversation continue à m'intéresser quand je ne suis pas interpellée directement, et que je puis ne m'y mêler que dans la mesure de la liberté que me laisse ma poitrine. Voilà mon secret; aussi, je vous prie de me servir de bouclier. Loin de venir plus rarement qu'à l'ordinaire, ne quittez plus mon salon, je vous en prie : je ne puis me passer d'un truchement. — Je la quittai donc pour lui laisser prendre du repos, et promettant de revenir à trois heures, moment où son salon s'ouvrait comme à l'ordinaire. En sortant, je dis à Cloppet : — Ne nous mettons plus en peine de la tromper; elle en sait, comme toujours, plus long que chacun de nous. — Et, sans m'expliquer davantage, j'éprouvai comme une sorte de satisfaction d'avoir trouvé jusqu'au bout, et même dans une révélation si cruelle, notre amie égale à elle-même.

» Il en fut ainsi durant cinq ou six jours. Tous les matins elle me parlait des moindres détails de la mort, de ses approches, ou de ce qui devait la suivre, me remettait de petites notes relatives à ses intentions pour ses domestiques, pour ses œuvres de charité; puis s'interrompait et me congédiait quand la suffocation devenait trop pénible. Après l'acquittement de sa reconnaissance envers ceux qui la soignaient, ce qu'elle avait le plus à cœur, c'était la perpétuité de son petit sanctuaire, si dignement confié aux mains de Mme la duchesse de Chevreuse. A trois heures son salon s'ouvrait; toute trace des préoccupations de la matinée avait disparu; chacun

continuait à la croire dans l'illusion, et s'efforçait de l'y entretenir. Quand je tentais de lui représenter l'inquiétude que ce régime me causait, elle me disait : — Ne croyez pas que ce soit là de la fatigue pour moi, c'est plutôt du repos ; ne pouvant plus ni lire, ni écrire, l'isolement est ce qui m'use le plus et rien ne m'est pénible comme la vacuité.

» Ce qu'elle disait là était vrai, et quand on avait connu sa puissance de vie intellectuelle, on renonçait à la combattre là-dessus ; mais quand on connaissait son cœur, on pouvait bien deviner que le ménagement et la tendresse envers ceux qu'elle aimait s'y mêlaient aussi. J'en arrachai l'aveu au bout de quelques jours. Elle avait voulu réunir encore à sa table ses neveux, ses nièces, leurs enfants et les précepteurs ; elle en fut excessivement fatiguée, et la nuit un délire assez intense se manifesta. Je me permis de lui reprocher ce dîner au nom de ses neveux eux-mêmes ; elle me répondit : — Vous avez raison, mais je tenais à ce qu'ils écrivissent à ma sœur qu'ils avaient tous dîné chez moi. Ce simple fait la rassurera bien mieux que tout le reste. Pauvre sœur, malade elle-même à Moscou, ajouta-t-elle, je connais bien son chagrin et je le redoute tant ! Et puis, mes nièces qui ont tout Paris à visiter, pourquoi leur faire anticiper le deuil d'une vieille tante qu'elles connaissent à peine ?

» Tout en lui exprimant mes inquiétudes sur sa mauvaise nuit, je n'avais pas osé articuler le mot de délire, bien sûr que la pensée de perdre la possession et la plénitude de son intelligence était ce qui devait lui répugner le plus ; de son côté, elle ne m'en dit pas un mot. Dans la journée elle reçut encore, comme à l'ordinaire, les quelques amis

présents à Paris : M. de Langsdorf, M. de Bois-le-Comte, Mme de Meyendorf, Mme Craven, M. Eugène de Ségur, Augustin Galitzin, M. de Bertou, M. Marcelin de Fresne. Elle intervint plusieurs fois dans l'entretien avec une chaleur qui perçait à travers l'attitude imposée par ses souffrances sans cesse croissantes. On parla beaucoup du procès pendant alors, du capitaine Doisneau, en Algérie. — Ce qui m'afflige le plus, dit Mme Swetchine, c'est la douleur de l'armée, et le parti qu'on voudra tirer d'un tel fait contre la France. Il y a tant de gens qui oublient qu'un pays est une personne morale et qui ne craignent pas de lui adresser légèrement les derniers outrages. Un pays, cependant, c'est au moins un prochain, ce devrait même être le premier des prochains. — Et elle continua sur ce ton avec une éloquence qui produisait d'autant plus d'impression qu'elle s'échappait comme par une sorte d'impulsion surnaturelle d'une poitrine de plus en plus haletante. On parla aussi de l'entrevue projetée entre l'empereur de Russie et l'empereur Napoléon III. — Assurément, dit-elle, rien ne m'est plus cher qu'un rapprochement entre la Russie et la France ; cependant il y a en moi un instinct qui frémit toujours quand deux puissances de cette nature s'entendent de trop près : je songe alors aux petits qui vont payer les frais de ces rencontres, et je ne puis oublier que mon parti naturel est toujours celui du plus grand nombre.

» Vous savez, mon cher ami, combien elle évitait de laisser prendre à son salon l'aspect d'une académie, et combien les exhibitions littéraires y étaient rares. Le désir de rester groupés autour d'elle en la fatiguant le moins possible, nous fit imaginer d'en appeler à la prodigieuse

mémoire de Mme de Meyendorf qui venait chaque soir. Mme Swetchine se montra très-sensible au rare talent de diction dont Mme de Meyendorf faisait preuve. Celle-ci lui récita des morceaux entiers de saint Chrysostôme, traduits par M. Villemain, et du P. Bridaine. Mme Swetchine faisait encore, par quelques mots courts mais lumineux, ressortir les beautés d'ordres si différents. Elle s'étendit longuement sur les mérites particuliers de la traduction de M. Villemain, et chacune de ses paroles causait d'autant plus de surprise que, durant la déclamation, sa tête s'affaissait complétement, son coude glissait sur la table qui l'appuyait, et on devait la croire tombée dans une complète somnolence, au moment où elle prouvait le mieux que rien ne lui avait échappé. Mme de Meyendorf lui dit un soir, de la façon la plus ingénieuse et la plus piquante, la fable de la Cigale et la Fourmi. Mme Swetchine en la remerciant lui dit : — Vraiment on ne connaît La Fontaine que comme les enfants quand on ne l'a pas appris de vous.

» Le délire accompagnait désormais chacune de ses nuits et redoublait l'alarme des femmes de chambre qui la veillaient. Elle m'en parla la première ; elle me dit : — Je passe maintenant des nuits très-extraordinaires : trente ou quarante personnes entrent dans ma chambre ; j'essaie de les en faire sortir, je n'y puis réussir. Alors, j'en prends mon parti, je cause tranquillement avec elles ; mais je leur dis : Je sais bien que vous êtes des fantômes ; je vous survivrai. — Elle me racontait cela d'un accent si calme et si naturel, que je me demandais intérieurement s'il n'existait pas encore un peu d'hallucination dans son esprit au moment où elle me parlait. Elle dissipa ce doute

en continuant : — Cette disposition n'est qu'aggravée en moi; elle y a toujours existé. Quand j'étais jeune et que je voyageais en poste plusieurs nuits de suite, à la seconde ou troisième nuit, je voyais toujours trois ou quatre personnes sur le siége et quelquefois une ou deux courir à côté de la portière. — Cela dit, elle reprit la conversation où nous l'avions laissée dans nos entretiens de midi, c'est-à-dire sur ses dispositions testamentaires. Le lendemain, quand je lui demandai des nouvelles de la nuit, elle me répondit : — Toujours du délire. Cette fois, j'ai fait de grands efforts pour en étudier la nature et essayer d'en percer le mystère. Je me suis demandé si cela ne tenait pas à des effets de lumière, à des rencontres de couleurs; j'ai fait changer les veilleuses de place; je me suis portée moi-même aux différents angles de mon appartement : les fantômes m'ont suivie partout. Je me suis dit alors : Renonçons-y; cela tient à mon état. — Dans le courant de la journée, elle prit encore une part active et piquante à la conversation. On lui demanda si elle n'avait pas des nouvelles du marquis de Brignole; elle se pencha vers moi, et me dit tout bas : — C'est un de mes visiteurs de la nuit. — Mme Le Tissier disait qu'en rentrant à Paris, on avait peine à reprendre tout de suite le diapason général. Mme Swetchine répondit : — Sans doute, il faut se dégourdir un peu et se remettre durant quelques jours à faire des gammes. — Un interlocuteur reprit qu'il était vrai qu'en province et à la campagne l'esprit pouvait manquer de stimulant, mais que Paris à son tour avait un autre inconvénient, celui du gaspillage. Mme Swetchine se mit à dire en riant d'un vrai et franc rire : — On pourrait fixer à Paris des temps de prohibition pour l'esprit et imposer des

permis de chasse, afin de laisser à chacun le temps de couver ses œufs de perdrix.

» Lorsque j'étais arrivé à Paris, je l'avais trouvée extrêmement préoccupée du P. Lacordaire. — Comprenez-vous ce silence absolu, me disait-elle, et de la part de tout le monde, quand Sorèze a célébré sa fête séculaire, que des archevêques et des évêques s'y sont donné rendez-vous et que le P. Lacordaire y a certainement pris plusieurs fois la parole ? — Elle avait compté, mon cher ami, que votre beau-frère Werner de Mérode lui rendrait compte de ces journées, auxquelles il avait assisté avec M. de Mirepoix; elle supputait les jours, les chances, avec cette ardeur d'amitié que rien ne put jamais ralentir. J'eus le bonheur de trouver dans un cabinet littéraire l'écho d'un journal du midi qui racontait en termes enthousiastes toutes les fêtes de Sorèze et la présence du maréchal Pélissier, les discours, les toasts et les applaudissements répétés de tous les assistants; je me procurai ce journal, je le lui portai; elle y puisa comme une sorte de vie toute nouvelle, en en savourant les moindres circonstances. — La présence du maréchal Pélissier me fait un plaisir infini, me répéta-t-elle; c'est assez et ce n'est pas trop pour la satisfaction de tout le monde.

» Le lendemain, une bien autre joie lui était réservée : le P. Lacordaire lui-même accourait près d'elle. Rien n'échappa à ses questions et jamais, de son côté, le P. Lacordaire ne se manifesta avec plus d'abandon, de charme et de piété filiale. L'un et l'autre sentaient qu'ils épuisaient là une des dernières faveurs de la Providence ici-bas et ne cessaient de se le témoigner sans se le dire.

» La faiblesse générale allait toujours croissant. Depuis

longtemps, Mme Swetchine ne se nourrissait plus que de deux ou trois pêches crues et sans sucre, de sirop de framboise et d'eau de Saint-Galmier. Cependant rien n'interrompit ni sa méditation de plusieurs heures chaque matin, dans sa chapelle, ni la messe journalière, ni la communion fréquente. Le P. Lacordaire eut la consolation de célébrer plusieurs fois le saint sacrifice devant elle et pour elle. Elle se tenait à genoux presque tout le temps qu'elle demeurait dans sa chapelle, sans qu'aucune exhortation pût l'en détourner, et jamais moins d'une demi-heure ou trois quarts d'heure dans une prière voisine de l'extase, après qu'elle avait été mise en possession du corps de Notre Seigneur. C'était là qu'elle venait puiser sa force, sa sérénité et sa liberté d'esprit pour le reste de la journée.

» Le lundi, 31 août, elle eût beaucoup de somnolence et ne reçut presque personne. Le mardi, 1er septembre, elle se ranima. Je la quittai à six heures pour aller dîner; quand je rentrai chez elle, à 7 heures et demie, je la trouvai dans un entretien animé entre le P. Lacordaire et M. Fresneau. Elle se fit lire tout entier un article préparé pour *le Correspondant*, sur la sœur Rosalie et M. de Melun. C'est la dernière lecture qui lui ait été faite.

» Toute cette soirée, cette lecture improvisée et suivie avec tant de présence d'esprit inspirèrent au P. Lacordaire une sécurité qu'il était loin d'éprouver jusqu'à ce moment. Il avait précipitamment quitté Sorèze à la première alarme sur Mme Swetchine; il y avait laissé de graves intérêts en suspens; il résolut de repartir le lendemain matin avec le projet formel de revenir à bref délai. Le mercredi, 2 septembre, il vint dire de très bonne heure la messe dans la

petite chapelle de la rue Saint-Dominique, eut encore un long et confidentiel entretien avec Mme Swetchine et monta dans le chemin de fer à neuf heures du matin. Mme Swetchine ne fit aucun effort pour le retenir, pas plus qu'elle ne faisait de vœux pour appeler personne ; ce que Dieu lui accordait, elle l'en bénissait; ce qu'il ne lui envoyait pas naturellement, elle s'interdisait de le souhaiter.

» Sa tendre affection pour Mme de Sainte-Aulaire m'était bien connue ; je la lui nommai souvent pour lui donner l'occasion d'exprimer un désir que j'aurais aussitôt transmis. L'affection s'exprima toujours, le désir jamais. Un jour, M. de Langsdorf allant rejoindre sa belle-mère à la campagne, je m'expliquai plus clairement qu'à l'ordinaire. Elle me répondit : — J'espère qu'elle et moi sommes dans le sein de Dieu ; c'est là que nous devons nous retrouver et nous aimer à jamais.

» La marquise de Lillers, âgée de quatre-vingt-neuf ans, venait deux fois par jour pour prendre ses nouvelles, entrait quelquefois, quelquefois par discrétion s'arrêtait dans la petite salle à manger et versait des larmes bien touchantes à son âge. Mme de Lillers me dit ce même jour : — Savez-vous quelle est la dernière parole que m'ait adressée hier cette sainte et chère amie ? Comme je l'embrassais et lui disais que je ne m'éloignais que pour aller prier Dieu pour elle : « Merci, ma bonne amie, merci; mais ne demandez à Dieu ni un jour de plus, ni une souffrance de moins. »

» La nuit du mercredi 2 au jeudi 3 septembre, fut plus agitée que toutes les autres. Le trouble demeura dans son esprit une partie de la matinée, puis un profond abattement y succéda. Pour la première fois, elle me parla sans

l'entière possession d'elle-même, et crut voir quelqu'un assis entre nous deux, lorsque nous étions complétement seuls. J'en fus plus effrayé que de tout autre symptôme ; j'envoyai chez le docteur Rayer à six heures du soir ; un autre médecin vint de sa part, à sa place : Mme Rayer était tombée soudainement et très-gravement malade. Le médecin ordonna des remèdes très-douloureux ; ils procurèrent quelque apaisement pour la nuit, mais, dès le vendredi matin, la suffocation augmenta, la somnolence et une sorte de délire se succédèrent alternativement. Elle reconnaissait ceux qui l'approchaient et leur souriait ; elle caressait affectueusement de la main et du regard ses neveux et sa nièce qui lui rendaient les soins les plus assidus ; mais en dehors de là, ses idées n'avaient plus ni suite, ni justesse. Nous espérions à toute heure voir reparaître le docteur Rayer ; ce fut son suppléant qui revint et nous annonça que Mme Rayer n'existait plus. Il fut convenu qu'on cacherait cette mort à Mme Swetchine ; il était visible que la moindre émotion aggraverait son état de la façon la plus dangereuse, et quant à l'émotion elle ne pouvait être douteuse. La veille même, au rendez-vous de midi, qu'elle avait toujours maintenu, elle m'avait remis une liste de noms amis en me disant : — Il faut combiner quelque chose de spécial pour chacun ; il faut que chacun comprenne bien qu'il n'a pas été l'objet d'un souvenir banal, mais d'une reconnaissance attentive et réfléchie. — Une de ses premières sollicitudes s'était portée sur le docteur Rayer : — C'est un vrai complot que je vous demande à son égard. — Ce complot si affectueux devait avoir Mme Rayer pour principal complice ; dès lors il était aisé de comprendre combien cette mort, qui l'attei-

gnait dans une affection sérieuse, allait en outre la troubler dans une de ses pensées de prédilection.

» La dissimulation fut aisée pour ce vendredi de cruelle mémoire. Plus la journée s'avançait, plus la souffrance croissait et devenait visible. Vers quatre heures, la suffocation prit un caractère de convulsion véritable. Notre chère malade se laissa pour la première fois étendre dans un fauteuil; bientôt elle s'y dressa avec un visage entièrement décomposé, rejetant tous les vêtements qui pesaient sur sa poitrine, exhalant des sons rauques et douloureux qui semblaient presque les dernières angoisses de l'agonie. M. de Melun qui venait d'arriver à Paris, la revit pour la première fois dans cet affreux état; son désespoir se joignit au nôtre; il n'hésita point à nous conseiller d'appeler sans un instant de retard, le curé de Saint-Thomas. On y envoya aussitôt, et on fit appeler en même temps le médecin le plus voisin. L'abbé Serres arriva le premier et se mit en devoir d'administrer l'extrême-onction. Il adressa à la sainte agonisante de touchantes paroles de prêtre et d'ami. A sa voix, Mme Swetchine reprit une sorte de domination sur la mort. Sa bouche ne pouvait plus articuler de paroles distinctes, mais sa main continuait à donner des réponses significatives. A mesure que les prières s'avançaient, on sentit plus distinctement l'effort de son âme et de sa fervente piété. Elle parvint, vers la fin des litanies, à prononcer presque clairement : *Ora pro nobis,* et les sanglots contenus jusque là par le respect éclatèrent involontairement, lorsque le vénérable curé ayant prononcé ces mots : Pour toute l'éternité, on entendit la mourante recueillant par un effort sensible toutes ses forces et toute sa foi, prononcer d'une voix sourde, étouf-

fée et pourtant empreinte de la plus courageuse expression : — Oui, pour toute l'éternité. — Ses domestiques et les concierges avaient suivi dans son appartement l'abbé Serres et le saint viatique; les portes étaient restées ouvertes, c'était précisément l'heure où elle avait l'habitude de recevoir; chacun en arrivant s'agenouillait et fondait en larmes derrière celui qui l'avait précédé. Albert de Broglie arrivant également à l'improviste, était entré presque en même temps que M. de Melun Bientôt survinrent aussi Mme Frédro, Mme Craven, Mme de Meyendorf, Mlle Rostopchin, M. de Bois-le-Comte, M. Yermolof, le P. Gagarin et enfin le P. Chocarn, supérieur des Dominicains à Paris. L'administration des derniers sacrements terminée, l'abbé Serres demanda à Mme Swetchine de bénir à son tour les assistants et leurs familles ; elle fit signe qu'elle bénissait et priait de tout son cœur. L'abbé Serres fit alors approcher le P. Chocarn, le nomma, et dit : — Bénissez en lui sa maison, le P. Lacordaire et tous les enfants de saint Dominique. — Puis on fit entrer le médecin qui avait été appelé et trouvé au hasard. Il pratiqua de fortes incisions aux jambes; l'eau jaillit en abondance.

» La soirée se passa dans le plus grand abattement. Cependant la suffocation diminua sensiblement, et l'envahissement du cerveau s'arrêta. Elle se laissa coucher dans son petit lit de camp qu'on apporta dans son salon; la nuit fut relativement calme. Le samedi, le mieux augmenta. M. Andral vint deux fois; à chaque visite, elle lui demanda avec instance des nouvelles de M. Rayer, de Mme Rayer et de leur fille. — C'est un bonheur à trois, et qui ne peut se diviser, dit-elle. Pour la première fois,

M. Andral aperçut aux jambes des indices manifestes de gangrène ; l'intelligence avait reparu et repris tous les caractères qui lui étaient propres. Dès le samedi matin, elle me dit : — La journée d'hier est pour moi table rase ; je ne puis rien reconstruire de ces 24 heures-là ; je n'ai encore ce matin que des fractions d'idées. — Dans l'après-midi, elle laissa entrer M. Yermolof qui lui dit : — Savez-vous que vous avez reçu hier l'extrême-onction ? — Elle répondit sans aucun trouble : — Je ne le savais pas, pourquoi ne me l'a-t-on pas dit plus tôt ?

» M. de Melun était venu de bonne heure ; elle lui demanda d'aller chercher sa femme qu'elle ne connaissait pas. Elle la reçut avec les démonstrations de la plus naturelle et de la plus vive affection. Bientôt cependant nous redoutâmes la souffrance qu'entraînait toujours un entretien un peu soutenu et j'offris de donner à Mme de Melun tous les détails qu'elle eût demandés à la malade elle-même. Mme de Melun s'étonnait de n'apercevoir aucune trace de maladie, de n'entendre aucune plainte. On lui répondit qu'il en était toujours de même et que ceux qui ne quittaient cette chère malade ni jour, ni nuit, n'avaient pu surprendre encore un seul gémissement. L'un de nous ajouta : — Quand on sait tout ce qu'elle endure, on ne peut vraiment comprendre comment elle fait. — C'est que je suis contente, ce n'est pas plus malin que cela, — reprit Mme Swetchine, avec l'accent le plus simplement et le plus sincèrement enjoué. M. de Melun lui dit : — Je reviendrai bientôt, mais tout seul. Mme Swetchine se tournant vers Mme de Melun dit : — Comme il parle déjà en mari ! Vous voyez que ce n'est pas moi qui fais ainsi les parts. — Mme de Melun reprit qu'elle trouvait la part

de M. de Melun très-juste et que deux personnes causaient plus de fatigue. — Eh bien ! dit Mme Swetchine, si j'ai quelque chose de triste à lui dire, je le prendrai tout seul; si c'est quelque chose d'affectueux, je ne vous séparerai pas.

» Le soir, vers sept heures, elle fit approcher son fauteuil de sa fenêtre ouverte. Elle se montra sensible aux beautés de la soirée, à la pureté de l'air, à l'aspect riant de sa terrasse et des jardins, puis elle me dit : — Si Dieu me laissait la vie j'en jouirais encore; mais s'il daigne m'appeler à lui, quel autre sentiment puis-je éprouver que celui de la reconnaissance ? — Oh ! lui dis-je ; je me rappelle bien vous avoir entendu dire souvent que la résignation ne suffisait pas. — Sans doute, me dit-elle, la résignation est encore distincte de la volonté de Dieu. C'est la différence de l'union à l'unité ; dans l'union, on est encore deux, dans l'unité seule on n'est plus qu'un et c'est là où l'on doit en être avec la volonté de Dieu. — Puis consentant à me parler d'elle-même, ce qui lui arrivait si rarement, elle finit par me dire : — Mes véritables peines, j'oserais presque dire mes seules peines depuis bien des années, ont été lorsque j'ignorais ou ne comprenais pas la volonté de Dieu à mon égard. Du reste, je suis pleine de confiance en sa miséricorde, et dans l'état où je suis désormais, la confiance me semble la seule manière de le glorifier. — Puis revenant sur la mort de son neveu Théophile que je l'avais vue pleurer avec tant d'abondance il y a quelques années, elle se mit de nouveau à fondre en larmes, comme si cette perte fût venue l'atteindre à l'instant même, et elle me dit : — Ma douleur a été inconsolable, parce que là j'ai cru que Dieu m'avait abandonnée.

» Presque au même instant entrèrent le prince et la princesse Eugène Gagarin, avec leurs enfants. Les deux petits garçons, l'un âgé de 12 ou 13 ans, l'autre de 10 ou 11, étaient toujours l'objet de ses plus tendres caresses. A leur arrivée à Paris, ils lui avaient parlé de deux jeunes Grecs, leurs compagnons de voyage, et qui étaient bientôt devenus leurs amis; mais la famille grecque s'était arrêtée à Marseille. — Quand vos jeunes amis seront arrivés à Paris, avait dit Mme Swetchine à ses petits-neveux, avertissez-moi, et je vous réunirai à goûter sur ma terrasse. — Les jeunes Grecs étaient arrivés, les petits-neveux avaient averti leur tante, mais c'était un de ses jours de plus cruelle souffrance et elle n'avait rien répondu. Ce soir, en les voyant entrer, elle leur dit : — Vous croyez peut-être que j'ai oublié votre goûter sur la terrasse ? Pas du tout, j'y songeais sans rien dire. Ce sera, si vous le voulez, pour après-demain, lundi; seulement la question est de savoir si lundi c'est moi qui serai à Paris.

» Le P. de Pont Levoy, son confesseur ordinaire, était absent; le P. Souamier le remplaça. Elle se mit en mesure de communier le dimanche matin. M. et Mme Cochin, Mme de La Ferrière, qu'elle n'avait pas encore revus, assistèrent à cette messe. Elle les reçut et leur parla avec effusion. Après midi, la duchesse de La Rochefoucauld arriva de la Roche-Guyon; elle la reçut une première fois, la fit éloigner pour le lavage de ses jambes sur lesquelles elle suivait avec flegme, comme tout autre symptôme, les ravages de la gangrène, puis à quatre heures se fit poser sur son canapé et rappela près d'elle la duchesse de La Rochefoucauld et Mlle de Pomaret. J'étais

sorti pour quelques instants. Lorsque je rentrai, Mlle de Pomaret et Mme de La Rochefoucauld causaient auprès de son canapé. Le nom de M. Andral avait appelé celui de M. Royer-Collard. Mme Swetchine qui aimait beaucoup M. Royer-Collard, alimenta encore cette conversation. On en vint à parler de la révolution de Juillet et de l'adresse des 221. Mlle de Pomaret racontait comment, en contribuant au vote et à la rédaction de cette adresse, M. Royer-Collard n'avait entendu que ménager au roi Charles X, pour lequel il professait un affectueux respect, l'occasion de reculer honorablement, et de rentrer dans des voies qui eussent été celles de la prospérité générale de la France et de l'Europe. — Cela rappelle un peu, dit la duchesse de La Rochefoucauld, en se tournant vers Mme Swetchine, ce monsieur qui vous promettait de faire le bonheur de sa femme, et auquel vous répondiez : Contentez-vous de ne pas l'empêcher. — On s'entretint aussi avec un intérêt animé de Mme de Gontaut et du mariage de sa petite-fille avec M. de Cossé.

» Un peu avant le dîner, M. Andral revint et procéda, comme de coutume, à la visite des jambes. Il sortit beaucoup plus content. La gangrène avait pour ainsi dire disparu. — Il y a là, dit-il, un tour de force de vitalité dont je suis stupéfait. — A ces mots, nous ne pûmes nous défendre d'un mouvement de joie inespérée. La soirée ne démentit pas ces heureux pronostics. Mme Swetchine parla moins librement que dans la journée, mais continua à témoigner le même intérêt et la même affection à ceux qui l'approchaient. Elle gardait encore sa gaieté douce et l'ingénieuse [illegible] qui lui était habituelle, même pour les choses communes. Elle disait : Mme [illegible] en parlant

du fauteuil plus commode qu'elle avait accepté depuis deux ou trois jours, et qui était celui de sa femme de chambre : — Comprenez-vous, ma chère Pauline, que je découvre pour la première fois ce que c'est qu'un fauteuil, et que j'ai attendu jusqu'à cette heure-ci pour me douter de ce que c'est que le confortable ? Que d'actes de macération involontaire, ajoutait-elle en souriant, j'ai fait faire à tous ceux qui sont venus s'asseoir chez moi depuis tant d'années, sur des fauteuils durs, avec des bras de bois ! — M. Andral lui avait recommandé de manger le plus possible. Lorsqu'il fut sorti, elle dit à Mme Craven : — Maintenant je vais m'occuper à recueillir tous mes souvenirs et toute ma science gastronomique pour composer un menu qui fasse plaisir au docteur.

Le soir venu, le mieux se soutenait encore; elle reçut M. et Mme Cochin, les retint lorsqu'ils voulurent la quitter, et nous nous séparâmes tous pour aller prendre pour la première fois un repos accompagné d'une sorte d'espérance. Le lendemain, lorsque je rentrai chez elle, ma première impression fut celle d'une douloureuse surprise. Elle avait fait apporter son lit dans le salon, et elle me reçut couchée. Je lui demandai si sa nuit avait été mauvaise. — Non, me dit-elle; mais soyez sûr que le mieux ou le plus mal ne signifie absolument rien. J'y mets bien de l'impartialité, je vous assure. J'ai en moi le vague sentiment que j'ai encore plus de vie qu'on ne l'imagine peut-être; d'autre part, je sens aussi que je puis paraître devant Dieu d'ici à quelques heures; c'est donc à cela surtout qu'il faut s'attacher. — Ces paroles, succédant sans transition aux espérances de la veille, me pénétrèrent d'une inexprimable tristesse. Tout, dans son accent,

dans le serrement de sa main, dans son attitude, me révélait que l'encouragement était destiné à nous soutenir, mais que sa conviction était tout entière du côté de l'arrêt le plus prochain. J'eus beaucoup de peine à surmonter mon émotion, pas assez de force pour la lui cacher tout entière, et je lui dis du moins combien j'avais remercié Dieu de m'avoir conduit et laissé près d'elle en ce moment. — Ce que je vais vous répondre est presque singulier à dire; eh bien! mon ami, je vous crois, et j'ajoute que vous avez raison; il faut toujours remercier Dieu de nous montrer la vérité, et, croyez-moi, la vérité est ici. — Elle prononça ces derniers mots avec une sorte de solennité douce, pleine d'onction et un geste qui, en me montrant son lit, disait : c'est le lit de mort. Elle reprit avec calme : — Il faut maintenant mettre encore ces quelques moments à profit; à l'heure où me voilà, vous pensez bien qu'une ombre de respect humain ne peut pas approcher de moi. Eh bien! je tiens à vous prononcer une dernière fois le nom de mon mari. On ne lui a peut-être pas assez rendu justice. Il a été constamment bon pour moi, et Dieu m'est témoin que, depuis sa mort, je ne me suis jamais consolée.

» C'est alors aussi qu'elle me parla de ses papiers. Je n'osai l'interroger directement sur ses intentions, dans la crainte d'entendre quelque interdiction ou quelque condition absolue. Elle ne parut pas s'en préoccuper, et glissa rapidement sur ce qui lui appartenait pour me parler de la correspondance du P. Lacordaire. Je lui avais souvent entendu répéter : — On ne connaîtra vraiment le P. Lacordaire qu'après la publication de ses lettres. — Elle revint avec netteté sur ce sentiment, s'y attacha

à mesure qu'elle m'en parlait. Son petit lit était élevé à peine à un pied au-dessus de terre; j'étais à genoux sur le tapis et courbé sur son lit pour mieux l'entendre. Elle me dit : — Levez-vous, ouvrez l'étagère qui est au coin du salon; apportez-moi un volume relié et enveloppé dans un étui. — Je trouvai et apportai le volume. C'était la *Vie de saint Dominique,* écrite tout entière de la main du P. Lacordaire. Elle y reposa ses yeux avec une satisfaction visible, mais sans attendrissement, ni larmes; puis, replaçant le manuscrit dans ma main : — Faites-moi le plaisir de me lire la lettre qui est à la première page. — Je lui lus aussitôt cette dédicace empreinte d'un si filial attachement. Quand j'arrivai à cette phrase : « Je souhaite qu'un jour quelqu'un de vos neveux sache qu'il eut pour aïeule une femme dont saint Jérôme eût été l'ami, comme de Paule et de Marcelle, et à qui rien ne manqua qu'une plume assez illustre et assez sainte pour dire ce qu'elle était, » elle m'interrompit et dit : — Cette phrase-là est désagréable; elle est ridicule appliquée à moi. — Puis après une courte pause, elle reprit : — Du reste, là où je serai, blâme ou éloge ce me sera bien égal.

» La lecture de la lettre du P. Lacordaire achevée, et ces quelques mots échangés, elle me fit sonner Cloppet, lui indiqua où était toute la correspondance du P. Lacordaire, se la fit apporter, me la remit entre les mains avec le manuscrit et me pria de les emporter chez moi le jour même. On voyait que c'était là sa plus chère préoccupation, et qu'elle n'admettait pas pour ce dépôt les chances de malentendu ou de hasard qu'elle acceptait si volontairement pour elle-même. Elle avait destiné à la duchesse Hamilton un petit bénitier portatif en argent : — Lais-

sez-moi vous montrer comment on doit s'en servir, me dit-elle, afin que vous l'expliquiez après ma mort à la princesse Marie. — Et elle me donna les explications les plus minutieuses, le petit bénitier à la main, avec une inexprimable sérénité. Elle me parla avec la même affection de la princesse Wittgenstein, fille du prince Bariatinsky, dont le nom se trouvait lié aux études et aux résolutions décisives de sa conversion. Enfin, elle me dit : — Me voilà bien fatiguée ; désormais nous ne pourrons plus parler d'affaires aujourd'hui, mais demain faites-moi commencer par-là.

» Je passai dans sa bibliothèque, j'y retrouvai quelques amis entrés comme moi pleins d'espérance et auxquels je communiquai mon alarme. Cependant aucune aggravation extérieure n'étant survenue, nous essayâmes de nous rassurer mutuellement, jusqu'au moment de la visite de M. Andral. J'assistai derrière son rideau à l'inspection de ses jambes ; de larges taches bleues avaient reparu, et un érésipèle enveloppait le genou. Le visage de M. Andral s'assombrit ; je voulus le suivre quand il s'éloigna. Mme Swetchine m'aperçut et m'appela d'une voix suppliante : — Alfred, me dit-elle, je vous en prie, suivez M. Andral ; je vois bien qu'on me trompe sur Mme Rayer : sachez la vérité et dites-la moi, je vous en conjure. — Hélas ! je n'avais plus besoin d'interroger M. Andral !

» Du reste, j'étais sûr que, sous une forme ou sous une autre, elle allait me tenir ce langage. Aux deux premières visites de M. Andral, elle avait toujours commencé par le questionner avant toute chose sur Mme Rayer. Le dimanche soir, elle n'en avait plus parlé et je dis

à Cloppet : — Soyez sûr qu'elle ne l'a pas oubliée, mais elle veut nous éviter quelque tromperie dont elle s'aperçoit. Combien de fois ne l'ai-je pas vue agir ainsi! — Le lundi, elle n'avait pas davantage articulé son inquiétude; mais notre silence se prolongeant, l'inquiétude venait de l'emporter en elle. Mon premier mouvement fut d'aller aussitôt trouver le docteur Rayer lui-même; M. de Melun m'en détourna. Nous connaissions le profond désespoir dans lequel cette perte soudaine avait plongé M. Rayer et sa fille unique; M. de Melun crut que mon instance directe aurait trop d'indiscrétion. Je me bornai à un message verbal dont un tiers fut chargé; M. Rayer me fit dire qu'il viendrait le lendemain, mardi, à neuf heures du matin.

» Je l'attendis d'avance dans la salle à manger; les sanglots le suffoquaient; il ouvrit la fenêtre et y cacha quelques instants son visage sans parler. Il me dit enfin : — Ce matin, je n'avais plus le courage de tenir parole; mais ma fille m'a dit : Si ma mère existait encore, elle vous prierait d'aller. Je suis venu. — Je ne pouvais qu'admirer dans une émotion respectueuse le dévouement du médecin et de l'ami, et cette profondeur d'attachement que savait inspirer à tous ceux qui l'approchaient notre bien-aimée malade. Je me hâtai, aussitôt que je le pus, d'intéresser la science et de l'appeler à notre secours. Je rendis compte au docteur Rayer des accidents de la nuit du lundi au mardi, ils avaient été très-graves. Habituellement elle avait fait tenir ses fenêtres ouvertes jusqu'à une heure avancée de la soirée; cette nuit, au contraire, elle s'était plainte du froid. A une heure, le frisson l'avait saisie, elle avait fait allumer un grand feu et on l'avait enveloppée, jusqu'à quatre heures du matin, dans des cou-

vertures brûlantes. Le docteur Rayer m'avait dit qu'il voulait aussi lui-même épargner à Mme Swetchine la secousse que pouvait lui causer la perte de Mme Rayer. Il entra et lui tendit la main en souriant. — Comment va Mme Rayer? — fut la première parole de Mme Swetchine. — Madame, c'est elle qui m'envoie, — lui répondit M. Rayer avec un accent que n'oublieront de leur vie ceux qui l'ont entendu. — Il ne fallait pas la quitter, reprit Mme Swetchine, avec une affection digne du sacrifice de son ami; vous ne deviez pas quitter celle que vous pouvez encore guérir pour moi que personne ne peut plus sauver. — M. Rayer, pendant vingt minutes, procéda à l'enquête la plus minutieuse sur tout ce qui avait été pratiqué durant son absence; puis, en sortant, ne cacha point aux deux princes Gagarin que tout espoir était perdu.

» Cette journée du mardi fut pénible, sans être sensiblement inquiétante; la somnolence et l'abattement furent continuels. On entrait dans le salon, on s'asseyait près de son lit, sans qu'elle parût y prendre garde. La voix de sa nièce, de ses neveux lui baisant la main, éveillait cependant de temps à autre quelques mots toujours affectueux. Elle dit à Mme Craven : — La suffocation me rend la voix toute rauque, et cela me donne l'air grognon malgré moi. — Elle dit à ses femmes de chambre : — Quand je force ma voix, ne croyez pas qu'on m'impatiente, mais c'est que je m'aperçois qu'on ne m'entend plus. — Sa parole devenait en effet très-difficile à saisir. Depuis le lundi matin, elle ne quittait plus son lit; elle y restait constamment assise sur son séant, la tête toujours courbée et penchée en avant, ou bien inclinée sur un oreiller maintenu droit sur le côté gauche de son lit.

» Du reste, aucun désordre dans son salon, aucun meuble hors de sa place, aucun appareil de malade, pas une table qui portât un verre ou un remède. Lorsqu'elle voulait boire, elle faisait sonner Cloppet ou Mme Henry, ou bien faisait un signe à Parisse qui, de près ou de loin, tenait les yeux constamment fixés sur elle. Son petit lit, posé au milieu du salon, semblait là comme pour le repos d'une insignifiante et passagère indisposition. Elle ne permettait pas à la douleur de se traduire par un appareil extérieur plus que par un murmure ou par un soupir.

» Le dimanche et le lundi, on l'avait portée dans un fauteuil à sa chapelle, elle y avait reçu la communion. Un de ces deux jours, elle était rendue dans la chapelle bien avant tout le monde. Mme d'Esgrigny entra et se plaça sur le seuil sans que Mme Swetchine s'en aperçût. Se croyant seule, elle priait à haute voix, et souvent interrompait sa prière pour adresser à Dieu des paroles d'action de grâces pleines du plus ardent amour. Le lundi, elle était restée seule quelques instants avec le Père Souamier. Tous les soirs le curé de Saint-Thomas venait aussi la voir et s'entendre avec elle pour la messe du lendemain matin. Ce mardi soir, 8 septembre, elle demanda la messe pour le mercredi à sept heures et demie. Le curé la lui promit, mais nous étions tous convaincus qu'elle ne pourrait pas même supporter dans son fauteuil le trajet jusqu'à la chapelle. Nous restâmes plus tard qu'à l'ordinaire dans sa bibliothèque, allant et venant du salon au petit groupe d'amis inquiets, échangeant, commentant nos mutuelles observations. La nuit s'avançant paisiblement, le frisson de la veille ne s'annonçant pas, nous nous séparâmes.

» Le lendemain, jugez quelle fut ma surprise en recevant à mon réveil le petit billet suivant, d'une écriture un peu tremblante aux trois premières lignes, parfaitement ferme pour tout le reste : « Mon bien cher Alfred, ter-
» minez, je vous en conjure, le papier en question. J'ai
» tout espoir de l'avancer au moins beaucoup aujour-
» d'hui. Entre onze heures et midi, j'aurai je crois un
» moment à vous demander. Que d'ennuis qui comptent,
» qui demandent déjà pour le ciel, pour le ciel et pour le
» ciel, je vous en réponds !

» Mercredi, 9. »

» Je ne pouvais d'abord en croire mes yeux. Je me flattai un instant d'un nouveau miracle de son énergie vitale, ou plutôt de la miséricorde divine; mais bientôt je craignis que ce ne fût le dernier et suprême gage de sa tendresse maternelle. Hélas ! c'était ma crainte qui était fondée !

» Je courus chez elle. Elle était habillée et assise sur sa chaise, près de son bureau. Elle avait fait demander M. des Essarts, son homme d'affaires, et comptait les instants avec une sorte d'impatience. Il vint plus tard qu'elle ne l'attendait. Quand je le lui annonçai, elle me dit : — Maintenant, c'est fini ; le bon moment est passé, et il ne reviendra peut-être plus. Cependant, priez-le d'attendre. — Elle me répéta encore que la délicate générosité de ses neveux la laissait après tout sans inquiétude, et demanda à être remise dans son lit.

» Quand elle fut couchée, je revins près d'elle ; ses idées étaient un peu troublées. Au bout d'un quart d'heure, elle me dit de faire entrer M. des Essarts. J'obéis ; mais

quand elle voulut s'entretenir avec lui, sa pensée lui échappa complétement. Elle croyait qu'on venait de lui enlever tous ses papiers et tous ses meubles; nous essayâmes vainement de la convaincre du contraire. Je lui dis alors en serrant ses deux mains : — Vous me reconnaissez bien; vous croyez bien que je ne voudrais pas vous tromper; eh bien! je vous assure que tout cela est l'effet d'un peu de fièvre que vous avez en ce moment-ci. — Elle me répondit posément : — Vous ne voulez pas me tromper, vous voulez seulement me ménager; mais moi, je n'ai pas besoin d'autre ménagement que la vérité. — Et élevant la voix avec énergie, elle ajouta : — Oui, la vérité! J'aimerais mieux un lit d'hôpital avec elle, que toutes les somptuosités du monde sans elle. — Ainsi, vous le voyez, mon ami, son délire même avait des accents et une grandeur que beaucoup de sagesses n'ont jamais atteinst.

» L'agitation et la fièvre ne cessèrent point durant toute l'après-midi; cependant elle reconnut encore le docteur Rayer. Vers la nuit, elle redevint tout à fait calme. A neuf heures du soir, elle nous demanda le P. Souamier. Nous lui fîmes observer qu'il était bien tard pour l'envoyer chercher, et nous lui proposâmes de faire entrer M. l'abbé Serres qui était dans la bibliothèque. Elle l'agréa. Elle ne pouvait plus du tout soulever sa tête; quand elle l'entendit près de son lit, elle lui demanda encore une fois l'absolution, et, l'ayant reçue avec l'union la plus visible de foi et de piété, elle demanda si elle pourrait recevoir la communion le lendemain matin, et fixa encore à sept heures l'heure de la messe. Vers dix heures, tout fit silence autour d'elle; de temps à autre on entendait : —

Mon Dieu, prenez pitié de moi, — ou quelqu'autre parole entrecoupée de sa prière. A minuit, elle compta les coups, redemanda l'heure quelquefois, puis arrivée à cinq heures et demie, elle dit : — Voilà bientôt l'heure de la messe, il faut qu'on me lève. — Quelques instants après, sans aucune autre parole, sans aucun signe de souffrance, elle était au sein de Dieu.

» A. DE FALLOUX. »

Caradeuc, 22 septembre 1857.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

PRÉFACE..... I

CHAPITRE PREMIER.

Coup-d'œil sur la cour de Russie durant le XVIIIe siècle. — Naissance de Mme Swetchine. — Son éducation. — Son mariage. 1

CHAPITRE II.

Les émigrés français en Russie. — Leur liaison avec Mme Swetchine. — Règne de l'empereur Paul. — Courageuse générosité du général Swetchine. — Sa faveur. — Sa disgrâce. — Extraits des lectures de Mme Swetchine..... 25

CHAPITRE III.

Avénement de l'empereur Alexandre. — Arrivée du comte de Maistre à Saint-Pétersbourg. — Adoption de la jeune Nadine Staeline. — Œuvres charitables et correspondance avec Alexandre Tourguenief. — Mariage de la princesse Gagarin. — Premières lettres à Mlle Roxandre Stourdza..... 49

CHAPITRE IV.

Pages

Invasion de la Russie par l'empereur Napoléon. — Mme Swetchine est nommée présidente de la société de secours pour les victimes de la guerre. — Lettre à l'abbé Nicole. — Correspondance avec Mlle Stourdza durant les années 1813 et 1814..... 73

CHAPITRE V.

Liaison de Mme de Krüdener et de Mlle Stourdza. — Suite de la correspondance de Mme Swetchine et de Mlle Stourdza..... 113

CHAPITRE VI.

Album de Louis de Saint-Priest et pensées inédites du comte de Maistre. — Mort de la princesse de Tarente. — Lettres inédites du comte de Maistre..... 159

CHAPITRE VII.

Conversion de Mme Swetchine..... 173

CHAPITRE VIII.

Occasion pour Mme Swetchine de professer publiquement la foi catholique. — Départ pour la France..... 193

CHAPITRE IX.

Arrivée de Mme Swetchine à Paris. — Correspondance de Mme la duchesse de Duras..... 203

CHAPITRE X.

Pages

Lettres inédites du comte de Maistre. — Premières relations de Mme Swetchine à Paris. — Billets de M. l'abbé Desjardins. — Départ de Mme Swetchine pour l'Italie. — Correspondance avec la marquise de Montcalm..... 235

CHAPITRE XI.

Excursion à Carlsbad. — Retour à Rome. — Suite de la correspondance avec la marquise de Montcalm. — Lettres à Mlle de Virieu, à la comtesse de Sainte-Aulaire, au duc de Laval-Montmorency et à Mme Récamier. — Extraits du journal de voyage..... 267

CHAPITRE XII.

Établissement définitif de Mme Swetchine à Paris. — Mort de l'empereur Alexandre et avénement de l'empereur Nicolas. — Salon de Mme Swetchine. — Séjour près d'elle de Mlle de Nesselrode. — Mort de la duchesse de Duras..... 305

CHAPITRE XIII.

Révolution de 1830. — Nouvelle situation religieuse. — Correspondance avec le comte de Montalembert et M. l'abbé Lacordaire. — Billets du père de Ravignan..... 335

CHAPITRE XIV.

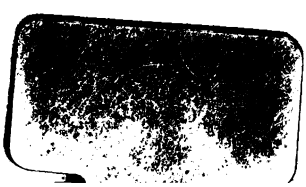
Mort de la comtesse de Ségur-d'Aguesseau. — Mort du prince Gagarin. — Lettre de Mme Swetchine au sujet d'un ordre rigoureux de l'empereur Nicolas. — Dernier voyage de Mme Swetchine en Russie. — Bénédiction de sa chapelle. — Sa piété. — Sa charité..... 375

CHAPITRE XV.

Pages

Révolution de 1848. — Sentiment de Mme Swetchine sur les événements et les personnages de cette époque. — M. de Radowitz. — Donoso Cortès. — Mort du général Swetchine. — Guerre de Crimée. -- Mort de l'empereur Nicolas.... 413

CHAPITRE XVI.

M. de Lamartine et le comte de Maistre. — Correspondance du prince de Broglie et d'Alexis de Tocqueville. — Affaiblissement de la santé de Mme Swetchine. — Son dernier séjour à Fleury..... 437

LETTRE AU COMTE DE MONTALEMBERT.... 471